

LAURELL K.
HAMILTON

LE CIRQUE
DES DAMNÉS

UNE AVENTURE D'ANITA BLAKE,
TUEUSE DE VAMPIRES





Laurell K. Hamilton est née en 1963 dans une petite ville de l'Arkansas. Après des études d'anglais et de biologie, elle se tourne vers l'écriture. C'est en 1993 qu'elle crée le personnage d'Anita Blake, auquel elle consacrera un roman chaque année, parallèlement à des novélisations pour séries (Star Trek). Portées par le bouche-à-oreille, les aventures de sa tueuse de vampire sont devenues aujourd'hui d'énormes best-sellers.

Du même auteur chez Milady :

Anita Blake :

1. *Plaisirs coupables*
2. *Le Cadavre rieur*
3. *Le Cirque des damnés*
4. *Lunatic Café*

Laurell K. Hamilton

Le Cirque des Damnés

Anita Blake - 3

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Isabelle Troin

Milady

Milady est un label des éditions Bragelonne

Titre original : Circus of the Damned Copyright © Laurell K. Hamilton, 1995.

© Bragelonne 2009 pour la présente traduction

Illustration de couverture :

Photographie : Claire Arnaud — Montage : Anne-Claire Payet

ISBN : 978-2-8112-0094-7

Bragelonne — Milady

35, rue de la Bienfaisance - 75008 Paris

Chapitre premier

J'aurais du sang de poulet séché sous les ongles, sur le visage et sur le dos des mains. Inévitable quand on relève les morts pour gagner sa vie. J'aurais essayé de nettoyer le plus gros avant de me pointer au rendez-vous mais, pour bien faire, il aurait fallu que je prenne une douche.

Sirotant mon café dans mon mug personnalisé sur lequel était écrit : « Prenez-moi la tête et subissez-en les conséquences », j'observais les deux hommes assis en face de moi.

M. Jeremy Ruebens était petit et maussade. Je ne l'avais jamais vu autrement que contrarié ou en train de gueuler. Ses yeux, son nez et sa bouche étaient massés au milieu de son visage comme si une main géante les avait collés ensemble avant que l'argile finisse de sécher.

Ses mains exécutaient toujours le même manège, lissant successivement les revers de son manteau, sa cravate bleu marine et le col de sa chemise blanche avant de se poser sur ses genoux quelques instants et de recommencer. Je me donnais encore cinq tours complets avant de hurler et de lui promettre tout ce qu'il voudrait.

Mon second interlocuteur s'appelait Karl Inger. C'était la première fois que je le rencontrais. Il mesurait un peu plus d'un mètre quatre-vingts. Ses cheveux roux bouclés encadraient un visage placide ; d'énormes favoris se prolongeaient par les moustaches les plus touffues que j'aie jamais vues. À l'exception de ses cheveux, tout chez lui était impeccablement net. Peut-être n'avait-il pas eu le temps de se faire un brushing ce matin-là.

Les mains de Ruebens exécutaient leur petite danse pour la quatrième fois. Je mourais d'envie de faire le tour du bureau et de lui saisir les poignets en hurlant : « Arrêtez ça ! » Mais même venant de moi, ç'aurait été impoli.

— Je vous trouve bien nerveux aujourd’hui, Ruebens, me contentai-je de marmonner.

Il me jeta un regard étonné.

— Nerveux ?

Je désignai ses mains. Il se rembrunit et les posa sur ses cuisses, où elles restèrent immobiles. Un bel exemple de self-control.

— Je ne suis pas nerveux, mademoiselle Blake, se défendit-il. Je n’ai pas l’habitude de demander de l’aide à des gens comme vous, c’est tout.

Je sirotai mon café.

— Des gens comme moi ? répétai-je.

Il se racla la gorge.

— Vous savez bien ce que je veux dire.

— En fait, non.

— Eh bien... Une reine des zombies...

Il s’interrompit au milieu de sa phrase. Je commençais à m’énerver, et ça devait se lire sur mon visage.

— Je ne voulais pas vous offenser, s’excusa-t-il.

— Si vous êtes venu pour m’insulter, foutez le camp de mon bureau. Si vous voulez m’engager pour une affaire, expliquez-moi, puis foutez le camp de mon bureau.

Ruebens se leva.

— Je t’avais bien dit qu’elle refuserait de nous aider.

— De vous aider à quoi ? Vous ne m’avez rien expliqué.

— Nous ferions peut-être mieux de tout lui raconter, intervint Inger d’une agréable voix de basse.

Ruebens prit une profonde inspiration.

— Très bien. (Il se rassit.) La dernière fois que nous nous sommes rencontrés, j’étais membre d’Humains Contre Vampires.

Je hochai la tête pour l’encourager à continuer.

— Depuis, j’ai fondé un nouveau groupe, Les Humains d’Abord. Nous visons les mêmes objectifs que HCV, mais avec des méthodes un peu plus directes.

Je le fixai en silence. L’objectif principal de HCV était de rendre le vampirisme illégal, pour pouvoir traquer les morts-vivants comme des animaux. Moi, ça me convenait. Autrefois,

j'étais chasseuse de vampires. Maintenant, j'avais le titre d'exécutrice agréée.

Faute d'un mandat d'exécution contre un vampire, je pouvais être accusée de meurtre si je l'éliminai. Pour obtenir ce mandat, quelqu'un devait prouver que le vampire en question était un danger pour la société. Autrement dit, il fallait attendre qu'il ait tué des gens. Alors que dans le temps – le bon vieux temps –, je pouvais massacrer à vue tous les morts-vivants sans rendre de comptes à personne.

– Que signifie au juste « des méthodes un peu plus directes » ?

– Vous le savez bien, répondit Ruebens.

– Non, je ne le sais pas, mentis-je.

Je voulais l'entendre de sa bouche.

– HCV n'a pas réussi à discréditer les vampires dans les médias ou le monde politique. Les Humains d'Abord se contenteront de les détruire tous.

Je souris par-dessus le bord de mon mug.

– Vous savez que c'est considéré comme un meurtre ?

– Vous avez déjà tué des vampires. Pensez-vous réellement que c'en soit un ?

Ce fut mon tour de prendre une grande inspiration. Quelques mois plus tôt, j'aurais répondu « non » sans hésiter. Mais à présent...

– Je n'en suis plus si certaine, monsieur Ruebens, avouai-je.

– Si la nouvelle loi est adoptée, les vampires auront le droit de vote. Ça ne vous effraie pas, mademoiselle Blake ?

– Si, bien sûr.

– Dans ce cas, aidez-nous.

– Cessez de tourner autour du pot, Ruebens, et dites ce que vous attendez de moi.

– Très bien. Nous voulons que vous nous révéliez où se cache le maître vampire de Saint Louis pendant la journée.

Je le dévisageai quelques instants, muette de stupéfaction.

– Vous êtes sérieux ?

– Très sérieux, mademoiselle Blake.

Je ne pus m'empêcher de sourire.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que je le connais ?

Ce fut Inger qui répondit :

— Allons, mademoiselle Blake ! Si nous pouvons admettre que nous sommes prêts à devenir des assassins selon la définition légale, vous pouvez reconnaître que vous fréquentez le maître.

— Dites-moi d'où vous tenez cette information, et je la confirmerai peut-être... ou pas.

Inger sourit.

— Qui tourne autour du pot, maintenant ?

Il marquait un point.

— Admettons que je le connaisse.

— Indiquez-nous où il se réfugie pendant la journée.

Ruebens se pencha vers moi, l'air avide et excité. Rien de flatteur pour moi : c'était la perspective d'embrocher le maître qui l'émoustillait.

— Comment savez-vous qu'il est de sexe masculin ?

— Il y a eu un article dans le *Post Dispatch*. Le journaliste ne mentionnait pas de nom mais, d'après ses propos, la créature était indubitablement un mâle.

Je me demandais comment réagirait Jean-Claude en étant traité de « créature ». Mieux valait ne pas le découvrir.

— Je vous donne son adresse, vous vous pointez chez lui et vous l'embrochez, c'est ça ?

Ruebens acquiesça.

Je secouai la tête.

— Vous refusez de nous aider ?

— Non. Mais j'ignore où le trouver pendant la journée.

La stricte vérité. À mon grand soulagement.

— Vous mentez pour le protéger, m'accusa Ruebens.

Son visage s'était assombri, et des rides barraient son front.

— Pas du tout. Si vous voulez que je relève un zombie pour vous, nous pouvons en discuter. Autrement...

Je laissai ma phrase en suspens et leur adressai mon sourire le plus professionnel. Ils n'eurent pas l'air impressionnés.

— Nous avons consenti à vous rencontrer à cette heure indue, et la consultation nous est facturée à un prix exorbitant. Le moins que vous pourriez faire, c'est de vous montrer polie.

J'avais envie de répliquer : « C'est vous qui avez commencé », mais ça aurait eu l'air un peu puéril.

— Je vous ai offert un café. Vous n'en avez pas voulu.

Ruebens se rembrunit davantage.

— Traitez-vous tous vos clients de la même façon ?

— Lors de notre dernière rencontre, vous m'avez qualifiée de chienne qui fricote avec les zombies. Je ne vous dois rien.

— Vous avez quand même pris notre argent.

— Rectification : mon patron a pris votre argent.

Moi, je ne voulais pas recevoir Ruebens. Mais après que Bert eut encaissé son chèque, je n'avais pas vraiment eu le choix.

J'avais fixé le rendez-vous à l'aube, après la fin de ma « journée » de travail, avant de rentrer me coucher. Comme ça, je pourrais dormir huit heures d'affilée. Et tant pis pour la nuit écourtée de Ruebens.

— Pourriez-vous découvrir l'adresse du maître ? demanda Inger.

— Probablement, mais je ne vous la donnerais pas.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle fricote avec lui, déclara Ruebens.

Décidément, il aimait bien ce mot.

— La ferme, Jeremy !

Ruebens ouvrit la bouche pour protester, mais Inger insista :

— Pour notre cause.

Ruebens ravala sa colère. Je vis qu'il manquait s'étrangler avec.

— Pourquoi, mademoiselle Blake ? répéta Inger, l'air très sérieux.

— J'ai déjà tué des maîtres vampires, mais aucun avec un pieu.

— Comment, alors ?

Je souris.

— Si vous voulez des leçons de chasse aux vampires, vous vous êtes adressés à la mauvaise personne. Répondre à vos questions pourrait me faire accuser de complicité de meurtre.

— Si nous avons un meilleur plan, nous aideriez-vous ?

J'y réfléchis quelques instants. Sans aucun doute, la disparition de Jean-Claude me faciliterait la vie. Et pourtant...

— Je ne sais pas.

— Pourquoi ?

— Parce que je crois qu'il vous tuerait. Je ne livre pas d'humains aux monstres, monsieur Inger. Pas même les humains qui me détestent.

— Nous ne vous détestons pas, mademoiselle Blake.

Je désignai Ruebens.

— Vous, peut-être pas. Mais lui, si.

Ruebens me foudroya du regard. Au moins, il n'essayait pas de nier.

— Si nous mettons au point un meilleur plan, pourrons-nous revenir vous parler ? demanda Inger.

Je haussai les épaules.

— Bien sûr. Pourquoi pas ?

Il se leva et me tendit la main.

— Merci, mademoiselle Blake.

Il ne serra pas trop fort. Il était costaud, mais il n'en profitait pas pour tenter de m'impressionner. J'appréciais.

— Lors de notre prochaine rencontre, vous vous montrerez plus coopérative, grogna Ruebens.

— Dois-je considérer ça comme une menace, Jerry ? lançai-je.

Il eut un sourire déplaisant.

— Les Humains d'Abord pensent que la fin justifie les moyens.

J'écartai les pans de ma veste de tailleur violette. Dessous, je portais un Browning Hi-Power 9 mm dans son holster d'épaule. Du dernier cri chez les cadres terroristes chic.

— C'est aussi ce que je pense lorsqu'il s'agit de ma survie, susurrai-je.

— Nous n'avons pas été violents avec vous, dit Inger.

— Pas encore, mais Jerry songe à le devenir. Je veux vous faire comprendre que je suis très sérieuse. Si vous me cherchez, vous me trouverez.

— Nous sommes des dizaines, et vous êtes seule ! cracha Ruebens.

— Assez, Jeremy ! coupa Inger. Mademoiselle Blake, nous ne sommes pas venus vous menacer : seulement vous réclamer de l'aide. Quand nous aurons un meilleur plan, nous reviendrons.

— Vous pouvez revenir si ça vous chante. Mais sans lui.

— Très bien. Tu viens, Jeremy ?

Inger ouvrit la porte de mon bureau ; le doux crépitement des claviers d'ordinateur parvint à nos oreilles.

— Au revoir, mademoiselle Blake.

— Au revoir, monsieur Inger. Ce fut vraiment un déplaisir.

Ruebens s'immobilisa sur le seuil.

— Vous êtes une abomination à la face de Dieu ! siffla-t-il.

— Jésus vous aime aussi, dis-je avec un sourire.

Il claqua la porte derrière lui.

J'attendis un bon moment avant de sortir. Je ne pensais pas qu'ils tenteraient quelque chose sur le parking de l'agence, mais je n'avais pas envie de commencer à tirer sur des gens. Je le ferais si j'y étais obligée. Sinon, je préférais m'abstenir...

J'avais espéré que la vision de mon flingue ferait changer Ruebens d'idée, mais elle l'avait seulement énervé un peu plus. Je me tordis le cou pour détendre mes muscles. Sans succès.

Dans quelques instants, j'allais pouvoir rentrer chez moi, me doucher et dormir huit heures d'affilée. Génial.

Puis mon bipeur sonna, et je sursautai comme si une guêpe venait de me piquer. Nerveuse, moi ?

J'appuyai sur le bouton. Le numéro qui s'inscrivit sur l'écran m'arracha un grognement. C'était la police. Ou plus exactement, la Brigade Régionale d'Investigations surnaturelles, responsable de tous les crimes bizarres survenus dans le Missouri. J'étais leur experte civile en matière de monstres. Bert appréciait la pub que ça lui faisait.

Mon bipeur sonna de nouveau. Même numéro.

— Ça va, ça va, marmonnai-je. J'avais entendu la première fois.

Je songeai à faire comme si j'étais déjà chez moi, couchée, après avoir éteint le maudit engin. Mais une seconde seulement. Si l'inspecteur divisionnaire Rudolph Storr m'appelait à une heure pareille, il avait vraiment besoin de moi.

J'appelai le numéro. La voix de Dolph était étouffée, comme s'il me parlait de très loin. Sa femme lui avait offert un téléphone de voiture pour son anniversaire, et il devait être à la limite de la portée. Mais c'était toujours mieux que de discuter sur la radio de la police : à cause de la friture, on a toujours l'impression d'être en communication avec des extraterrestres.

— Salut, Dolph. Qu'est-ce qui se passe ?

— Un meurtre.

— Quel genre ?

— Le genre qui nécessite ton expertise.

— Il est beaucoup trop tôt pour jouer au jeu des vingt questions. Tu veux bien cracher le morceau ?

— Tu t'es levée du mauvais pied, ou quoi ?

— Dis plutôt que je ne me suis pas encore couchée.

— Désolé, mais il faut que tu te ramènes dare-dare. Je crois qu'on a une victime de vampire sur les bras.

— Merde !

— Tu peux le dire.

— File-moi l'adresse.

C'était de l'autre côté du fleuve, en plein dans les bois d'Arnold. L'agence étant sur Olive Boulevard, j'avais quarante-cinq minutes de route devant moi. Et autant pour revenir. Génial.

— J'arrive aussi vite que possible.

— Je t'attends.

Dolph raccrocha, et je ne pris pas la peine de dire au revoir à la tonalité.

Je n'avais jamais vu une victime unique de vampire. Le minimum, à ma connaissance, c'était cinq... et le maximum, vingt-trois. Comme avec les cacahouètes : les vampires n'arrivent pas à s'arrêter une fois qu'ils ont commencé. La question était : combien d'autres personnes mourraient avant que nous réussissions à capturer le meurtrier ?

Je n'avais pas envie d'y penser. Et pas envie non plus de me traîner jusqu'à Arnold, ni d'examiner des cadavres avant le petit déjeuner. Je voulais rentrer chez moi. Mais Dolph n'aurait pas compris. Les flics n'ont pas le sens de l'humour quand ils bossent sur une affaire de meurtre.

À bien y réfléchir, moi non plus.

Chapitre 2

L'homme gisait sur le dos, pâle et nu sous la faible lueur de l'aube.

Même mort, son corps était du genre plaisant à regarder. Il devait faire de la muscu et du jogging. Ses cheveux blonds mi-longs se mêlaient à l'herbe de la pelouse. La peau de son cou portait deux traces de morsure bien nettes et son bras droit en avait une autre dans le creux du coude, à l'endroit où les docteurs font des prises de sang. La peau de son poignet gauche était en lambeaux, comme si un animal l'avait mordillé, et on apercevait ses os blancs dessous.

J'avais mesuré l'écartement des canines et compté au moins trois agresseurs différents. Mais j'aurais parié tout ce que je possédais que les vampires étaient cinq : un maître et sa meute, ou son troupeau, ou tout autre terme qui désigne un groupe de morts-vivants.

L'herbe était encore humide de rosée matinale qui traversait les genoux de la combinaison de garagiste que j'avais enfilée pour protéger mon tailleur. Des Nike noires et des gants de chirurgien en caoutchouc complétaient ma tenue d'investigatrice. En principe, je préfère les Nike blanches, mais le sang se voit trop dessus.

Adressant une excuse silencieuse à la victime, je lui écartai les jambes. Elles n'étaient pas encore rigides, donc le type était mort depuis moins de huit heures.

Du sperme avait séché sur ses organes génitaux recroquevillés. Un dernier petit plaisir avant de clamser. Les vampires ne l'avaient pas nettoyé mais, sur l'intérieur de sa cuisse, tout près de l'entrejambe, je distinguai une autre trace de morsure. Pas aussi sauvage que celle du poignet, mais pas très propre non plus.

Il n'y avait pas de sang autour des plaies. Les vampires n'ayant pas pu tout nettoyer, le type n'était pas mort à cet endroit. Si nous découvrions le lieu du crime, il nous fournirait des indices. Mais il n'y en avait aucun sur cette pelouse bien entretenue d'une banlieue ordinaire.

Une brume légère flottait dans le lotissement, si près du sol qu'on avait l'impression de traverser un rideau de bruine. De minuscules gouttes d'eau étincelaient sur le corps de la victime et se condensaient dans ses cheveux comme des perles d'argent.

J'étais dans le jardin d'une petite maison peinte en bleu azur avec des bordures blanches. Quoique nous soyons en octobre, l'herbe était encore verte. Un érable rouge étendait ses branches au-dessus de la maison ; ses feuilles semblaient saigner dans l'air humide.

Le long de la rue, s'alignaient d'autres petites maisons avec des arbres aux couleurs automnales et des pelouses brillantes. Il était encore trop tôt pour que les gens soient sortis pour partir au travail, pourtant les flics s'efforçaient de contenir une petite foule de curieux. Ils avaient planté des piquets dans le sol pour soutenir le ruban jaune qui délimite les lieux d'un crime, et les voisins se massaient derrière.

Un petit garçon d'une douzaine d'années observait le cadavre, la bouche arrondie d'excitation. Où étaient donc ses parents ? Sans doute en train de s'abandonner à leur voyeurisme malsain, eux aussi.

Le corps était d'une blancheur de craie. Le sang se rassemble toujours dans les points les plus bas du corps. Autrement dit, dans le cas qui nous préoccupait, des ecchymoses violettes auraient dû orner ses fesses, la face intérieure de ses membres et son dos.

Mais il n'y en avait pas. Les vampires l'avaient saigné à blanc. Ils avaient bu jusqu'à la dernière goutte. Ce type était-il si délectable ? Je ne pus réprimer un sourire. Quand on passe beaucoup de temps en compagnie de cadavres, on finit par développer un sens de l'humour assez particulier.

— Qu'y a-t-il de si drôle ? demanda une voix.

Je sursautai et fis volte-face.

— Putain, Zerbrowski, évite de me faire peur comme ça !

— Ne me dis pas que la grande chasseuse de vampires a peur de son ombre ?

Ses cheveux bruns indisciplinés se dressaient en touffes sur son crâne, comme s’il avait oublié de les brosser. Sa cravate à moitié dénouée se détachait sur une chemise bleu pâle qui ressemblait étrangement à un haut de pyjama et jurait avec son costume marron.

— Joli pyjama.

Il haussa les épaules.

— J’en ai un autre avec des petites locomotives. Katie trouve ça sexy.

— Ta femme aime les trains ?

— Quand c’est moi qui les conduis...

Je secouai la tête.

— Je savais que tu n’étais pas net, Zerbrowski, mais un pyjama de gamin, c’est franchement pervers.

— Merci. (Il baissa la tête vers le cadavre, et son sourire s’effaça.) Alors, qu’est-ce que tu en penses ?

— Où est Dolph ?

— Dans la maison avec la dame qui a trouvé le corps. (Il fourra les mains dans ses poches et se balançait sur les talons.) Elle ne l’a pas très bien pris. C’est sans doute la première fois qu’elle voyait un mort, enterrement exclu.

— La plupart des gens ne voient jamais de morts ailleurs qu’aux enterrements, fis-je remarquer.

— Ouais. Ça serait sympa de faire partie de la majorité, pour une fois.

— À qui le dis-tu..., soupirai-je.

Zerbrowski sortit de sa poche un calepin qui semblait avoir été avalé et régurgité par un énorme animal.

— Ouah ! Je suis impressionnée.

— Bah, c’est toujours du papier...

Il tenta de lisser les feuilles du plat de la main, mais renonça très vite et s’immobilisa, la pointe de son stylo en l’air.

— Éclaire-moi de tes lumières, ô grande prêtresse du surnaturel.

— Faudra-t-il que je répète tout ça à Dolph ? Parce que je suis plutôt pressée de rentrer chez moi.

— Moi aussi. Pourquoi crois-tu que je porte encore mon pyjama ?

— Et moi qui pensais que c'était une courageuse rébellion contre les diktats de la mode !

Dolph sortit de la maison. La porte semblait trop petite pour le laisser passer. Haut de plus de deux mètres, il a la carrure d'un lutteur et des cheveux noirs coupés très court qui laissent ses oreilles exposées aux intempéries.

Sa cravate l'étranglait presque. Lui aussi, il avait dû tomber du lit, mais il était toujours aussi soigné. Dolph était prêt à faire son boulot quelle que soit l'heure du jour ou de la nuit. Flic jusqu'au bout de ses chaussettes immaculées.

Alors, comment se fait-il qu'il dirige la brigade la moins populaire de Saint Louis ? Sans doute à cause d'une sanction, mais du diable si j'en connais le motif. Et je ne le connaîtrai sans doute jamais. Ce sont ses affaires. S'il voulait que je le sache, il me le dirait.

À l'origine, la BRIS a été créée pour apaiser l'opinion publique. Vous voyez bien qu'on fait quelque chose à propos des crimes surnaturels ! Mais Dolph prend son boulot et ses hommes très au sérieux. Au cours des deux dernières années, ils ont résolu davantage d'affaires que n'importe quelle autre brigade du pays. Dolph a été invité à donner des conférences à ses collègues. On l'a souvent envoyé leur prêter main-forte dans d'autres États.

— Je t'écoute, Anita.

C'était du Dolph tout craché. Aucun sens du préambule.

— Salut, Dolph. Et toi, tu vas bien aussi ?

Il se contenta de me fixer sans rien dire.

— D'accord, d'accord...

Je m'agenouillai de l'autre côté du cadavre pour pouvoir joindre le geste à la parole pendant ma démonstration.

— De banales mesures nous révèlent qu'au moins trois vampires différents se sont nourris sur cet homme.

— Mais... ?

Dolph a toujours été rapide à la détente.

— Mais je pense que chaque morsure correspond à un individu, même si deux ne sont pas mesurables.

— Les vampires ne chassent pas en meute, d'habitude.

— Ça arrive.

— Pour quelle raison ?

— Je connais deux cas : un vampire plus ancien qui apprend les ficelles à un nouveau-né, mais ça ne fait jamais que deux paires de quenottes. Ou alors, un maître vampire renégat et sa meute.

— Explique-toi.

— Un maître vampire a un contrôle absolu sur ses fidèles. Certains utilisent la chasse de groupe pour renforcer les liens qui unissent les membres de leur meute. Mais quand ils font des victimes, ils laissent le corps à un endroit où la police ne risque pas de le trouver.

— Ce qui n'est pas le cas de notre cadavre, souligna Zerbrowski.

— Exactement, dis-je. Seul un maître vampire devenu fou l'aurait abandonné à la vue de tous. Ça a tendance à attirer l'attention, et les pieux avec. Si nous parvenions à identifier le coupable, nous obtiendrions sans peine un permis de tuer.

Je secouai la tête.

— Ce genre de massacre ostentatoire est mauvais pour les affaires. Les vampires sont bourrés de défauts, mais il faut leur reconnaître un sens pratique très développé. Personne ne réussirait à rester en vie pendant des siècles sans faire preuve d'un minimum de discrétion. Et sans être impitoyable.

— Impitoyable ? répéta Dolph.

— Une question de logique. Si quelqu'un découvre ton secret, tu le tues ou tu le transformes. C'est la loi du milieu. Rien de personnel.

— Comme dans la Mafia, fit remarquer Zerbrowski.

— Tout à fait.

— Et s'ils avaient paniqué ? C'était presque l'aube.

— À quelle heure la femme a-t-elle découvert le corps ?

Dolph consulta son calepin.

— Cinq heures et demie.

- Il restait encore du temps avant le lever du soleil.
- Si nous avons affaire à un maître vampire devenu fou, qu'est-ce que ça implique ?
- Que sa meute et lui tueront davantage de gens, et plus vite. Ils auront besoin de sang chaque nuit pour nourrir cinq individus.
- Un nouveau corps tous les soirs ? gémit Zerbrowski.
- Je hochai la tête.
- Doux Jésus, souffla-t-il.
- Dolph observait le cadavre en silence.
- Que pouvons-nous faire ?
- Relever ce type, proposai-je.
- Je croyais que tu ne pouvais pas ranimer la victime d'un vampire.
- Pas si elle est destinée à se transformer en vampire.
- Et qu'est-ce qui te fait dire que ça ne sera pas le cas cette fois ?
- Notre homme a été tué par une meute. La transformation nécessite qu'un seul vampire se nourrisse de la même personne pendant plusieurs jours. Trois morsures minimum, la dernière entraînant la mort. Si toutes les victimes de vampires étaient transformées, nous baignerions dans les morts-vivants jusqu'au cou.
- Donc, tu peux relever ce type ?
- Oui.
- Quand ?
- Trois nuits après sa mort. Donc, après-demain soir en comptant la nuit déjà écoulée.
- À quelle heure ?
- Il faut que je vérifie mon agenda. Je t'appellerai.
- Relever la victime pour lui demander qui l'a tuée... Ça me plaît, dit Zerbrowski.
- Ce n'est pas si facile. Tu sais combien les témoins de crimes violents sont perturbés. Ils donnent souvent des descriptions différentes d'un même agresseur. Les victimes sont encore plus paumées. Parfois, elles sont incapables de se souvenir du moindre détail.
- Pourtant, elles étaient là ! s'indigna Zerbrowski.

— Laisse-la finir ! cria Dolph.

Zerbrowski fit mine de tirer une fermeture Éclair sur ses lèvres. Dolph le foudroya du regard. Je toussai dans mon poing pour dissimuler un sourire. Il ne fallait pas encourager Zerbrowski.

— Ce que je veux dire, repris-je, c'est que je peux relever ce type, mais que nous n'en tirerons pas forcément grand-chose d'exploitable. Cela dit, ça nous permettra peut-être de déterminer par élimination l'identité du maître vampire.

— Précise ta pensée.

— Actuellement, il n'y a que deux maîtres vampires à Saint Louis. Malcolm, l'ex-Billy Graham, et le maître de la ville. Il se peut que nous ayons affaire à un nouveau venu, mais le maître de la ville doit être au courant.

— On s'occupe du chef de l'Église de la Vie éternelle.

— Et moi du maître.

— Emmène un de mes gars pour te couvrir.

Je secouai la tête.

— Impossible. S'il savait que j'ai dévoilé son identité aux flics, il nous tuerait tous les deux.

— C'est trop risqué, dit Dolph.

Que pouvais-je répondre ? Que le maître de la ville avait envie de me mettre dans son lit, et qu'il ne me ferait probablement pas de mal ?

— Je suis une grande fille.

Dolph me fixait, l'air très sérieux.

— De toute façon, nous n'avons pas le choix. (Je désignai le cadavre.) Nous en retrouverons un chaque nuit jusqu'à ce que nous ayons identifié les coupables. L'un de nous doit parler au maître, et il refusera de s'entretenir avec la police. Par élimination...

Dolph acquiesça à contrecœur. Il savait que j'avais raison.

— Quand peux-tu t'en occuper ?

— Demain soir, si je réussis à convaincre Bert de refiler mes clients à quelqu'un d'autre.

— Tu es certaine que le maître acceptera de te recevoir ?

— Oui.

Le problème, avec Jean-Claude, n'était pas de le voir, mais de l'éviter. Dolph l'ignorait et, s'il l'avait su, il aurait insisté pour m'accompagner. Ce qui nous aurait mis en danger tous les deux.

— D'accord. Et appelle-moi dès que tu auras du nouveau.

— Promis.

Je me relevai, lui faisant face par-dessus le cadavre.

— Surveille tes arrières.

— Toujours.

— Si le maître te mange toute crue, je pourrai récupérer ta combinaison ? demanda Zerbrowski.

— Tu n'as qu'à t'en acheter une, espèce de radin !

— Je préférerais porter celle qui a enveloppé ton corps voluptueux.

— Laisse tomber, Zerbrowski. Les petites locomotives ne m'excitent pas.

— Quel rapport avec les trains ? demanda Dolph.

Zerbrowski et moi nous regardâmes et partîmes d'un énorme fou rire.

À ma décharge, je manquais de sommeil. J'étais debout depuis quatorze heures, j'avais relevé cinq zombies et taillé une bavette avec des extrémistes cinglés. La victime des vampires, c'était la cerise sur le gâteau. J'avais le droit de glousser hystériquement. Mais je me demandais quelle était l'excuse de Zerrowski.

Chapitre 3

Il y a en octobre une poignée de jours presque parfaits où le ciel d'un bleu vif embellit tout. Le long des routes, les arbres flamboient de couleurs automnales : écarlate, jaune, rouille, bordeaux et orange puisant dans la lumière dorée du soleil. La température est fraîche, mais il ne fait pas encore froid. En fin de matinée, on peut sortir avec une simple veste.

Le temps idéal pour se promener dans les bois avec quelqu'un dont on a envie de tenir la main. Cet accessoire me faisant défaut, j'espérais juste passer un week-end peinard. Mais ça s'annonçait plutôt mal.

Octobre est aussi le mois le plus chargé dans mon métier. Les gens pensent qu'Halloween est le moment idéal pour relever les morts. Faux ! La seule chose requise, c'est l'obscurité. Mais tout le monde réclame un rendez-vous pour minuit le soir du 31. Les clients trouvent très amusant de passer la veille de la Toussaint dans un cimetière, à regarder des poulets se faire décapiter et des zombies ramper hors de leur tombe. Si je voulais, je pourrais vendre des places.

Je relevais cinq zombies par nuit en moyenne, soit un de plus que mes collègues. Je n'aurais jamais dû dire à Bert que je n'étais pas fatiguée au bout de quatre. Ça m'apprendra à tenir ma langue. En vérité, je n'étais toujours pas fatiguée au bout de cinq, mais Bert n'avait pas besoin de le savoir.

En parlant de mon patron... Il fallait que je l'appelle en rentrant. Il n'allait pas aimer que je lui réclame une nuit de repos. Je m'en réjouissais d'avance. J'adore contrarier Bert.

Quand je me garai dans le parking de mon immeuble, il était presque 13 heures. Tout ce que je voulais, c'était une bonne douche et sept heures de sommeil. J'avais révisé mes prétentions initiales à la baisse. Bien obligée, si je voulais voir Jean-Claude le soir.

Quand je dis « voulais »... Je n'en mourais pas d'envie, mais Jean-Claude était un maître vampire. S'il y en avait un autre dans les parages, il le saurait.

Évidemment, si le crime était son œuvre, je doutais qu'il se confesse à moi. Mais je ne pensais pas que ce soit lui. Jean-Claude est trop professionnel pour commettre ce genre d'erreur : le seul maître vampire de ma connaissance qui ne soit ni psychopathe, ni sociopathe, ni rien d'autre qui se termine en pathe pour désigner un dérangé du ciboulot.

Malcolm n'est pas exactement fou, mais je désapprouve ses méthodes. Il dirige le culte qui connaît la croissance la plus rapide en ce moment aux États-Unis, l'Église de la Vie éternelle. Et ce n'est pas de la publicité mensongère. Pas besoin d'avoir la foi ; les garanties sont probantes. Les adeptes peuvent devenir des vampires et vivre éternellement, à moins que quelqu'un dans mon genre les tue, qu'ils ne soient pris dans un incendie ou percutés de plein fouet par un bus.

(Pour le bus, je ne suis pas sûre. Mais je me pose depuis toujours la question. Il doit être possible d'infliger des dommages si massifs qu'un vampire ne puisse pas s'en remettre. J'espère avoir l'occasion de tester ma théorie un jour.)

Je grimpai les marches lentement. Mon corps était lourd, et mes yeux brûlaient.

Plus que trois jours avant Halloween. Je ne serais pas fâchée d'être enfin en novembre. Les affaires ralentissent toujours un peu à l'approche de Thanksgiving. Ça reste assez calme jusqu'aux fêtes de fin d'année, et ça redémarre début janvier. Sauf en cas de violente tempête de neige. Les gens ont l'air de croire qu'on ne peut pas relever des zombies avec de la poudreuse jusqu'aux genoux. C'est faux, mais ne comptez pas sur moi pour les en informer.

Le couloir était plein des bruits tranquilles de la vie quotidienne d'un immeuble. Je farfouillais dans mon sac à la recherche de mes clés quand la porte d'en face s'ouvrit, livrant passage à Mme Pringle. Une grande femme mince aux cheveux d'un blanc de neige attachés en chignon. Pas de teinture ni de

maquillage. Elle doit avoir dans les soixante-cinq ans, et elle se moque de dissimuler son âge.

Mayonnaise, son loulou de Poméranie, s'agitait au bout de sa laisse. C'est une boule de fourrure dorée avec de petites oreilles pointues comme celles d'un renard. La plupart des chats de gouttière sont plus impressionnants que lui, mais il s'en fiche. Il se comporte comme s'il se prenait pour un danois.

— Bonjour, Anita, dit Mme Pringle en souriant. Ne me dites pas que vous rentrez du travail ?

Je lus une vague désapprobation dans ses yeux clairs.

— Si. J'ai eu une urgence.

Elle leva un sourcil, se demandant sans doute à quel genre d'urgence une réanimatrice pouvait être confrontée. Mais elle était trop polie pour poser la question.

— Vous ne prenez pas assez soin de vous, Anita. Si vous continuez à brûler la chandelle par les deux bouts, vous serez usée quand vous arriverez à mon âge.

— Probablement...

Mayonnaise jappa pour me réclamer une caresse. Je ne réagis pas. Il ne faut pas encourager les roquets envahissants. Son instinct lui soufflait que je ne l'aimais pas, et il faisait tout son possible pour me conquérir.

— J'ai vu que les peintres sont venus chez vous la semaine dernière.

— Oui, ils devaient repasser une couche sur le plâtre qui a servi à combler les trous de balle.

— Je suis navrée de ne pas avoir été là pour vous offrir l'hospitalité. M. Giovoni m'a dit que vous aviez dû aller à l'hôtel.

— C'est exact.

— Je ne comprends pas pourquoi un autre voisin ne vous a pas proposé son canapé pour la nuit.

Moi, je comprenais.

Deux mois plus tôt, j'avais massacré deux zombies tueurs qui s'étaient introduits dans mon appartement. Les flics étaient intervenus, et il y avait eu une fusillade. Quelques balles avaient traversé les murs.

Personne n'avait été blessé, mais mes voisins ne voulaient plus entendre parler de moi. Je soupçonnais que mon proprio me demanderait de partir quand mon bail arriverait à expiration. On ne pouvait pas lui en vouloir.

— J'ai entendu dire que vous aviez été blessée, reprit Mme Pringle.

Je hochai la tête.

— Rien de grave.

Je me gardai de préciser que je n'avais pas été blessée pendant la fusillade, mais quand la maîtresse d'un millionnaire cinglé m'avait tiré dessus. J'en gardais une cicatrice rosâtre sur le bras droit. Ce n'était pas la première, et sans doute pas la dernière.

— Comment s'est passée la visite chez votre fille ?

Mme Pringle eut un sourire rayonnant.

— Très bien. Mon dernier petit-fils est magnifique. Je vous montrerai des photos plus tard, quand vous vous serez reposée.

De nouveau ce regard désapprobateur. Cet air de maîtresse d'école qui donne mauvaise conscience à dix mètres, même quand on est innocent. Et je n'avais pas été innocente depuis des années.

Je levai les mains.

— Je me rends. Je vais me coucher.

— C'est une bonne idée. Viens, Mayonnaise. C'est l'heure de notre promenade.

Le roquet dansait au bout de sa laisse tel un chien de traîneau miniature. Mme Pringle se laissa entraîner par ses trois livres de fourrure pelucheuse.

Je secouai la tête. Si je devais reprendre un chien un jour, ce serait moi le patron, ou un de nous deux n'y survivrait pas.

J'ouvris la porte et entrai dans le havre de paix de mon appartement. La chaudière ronronnait, et l'aquarium glougloutait. Les bruits du vide. Je trouve ça reposant.

La nouvelle peinture était de la même teinte blanc cassé que la précédente. Moquette grise, canapé et fauteuil assortis blancs. Kitchenette en bois clair avec du lino blanc et doré. Un tableau moderne apportait la seule note de couleur. Là où la plupart des

gens auraient installé une cuisine de taille normale, j'avais opté pour un aquarium de cent vingt litres.

D'épais rideaux blancs masquaient les fenêtres, laissant filtrer une chiche lumière. Quand on dort pendant la journée, mieux vaut ne pas mégoter sur la qualité des rideaux.

Je jetai mon manteau sur le canapé, me débarrassai de mes escarpins et savourai le contact de la moquette sous mes pieds nus. Puis j'ôtai mon collant et approchai de l'aquarium. Mes scalaires remontèrent à la surface pour quêter de la nourriture. Ils font presque trente centimètres de long. Les plus gros que j'aie jamais vus. L'animalerie où je les ai achetés les élève exprès.

Je défis les sangles de mon holster d'épaule et glissai mon Browning dans sa résidence secondaire, à la tête de mon lit. Comme ça, si des méchants essaient de me surprendre dans mon sommeil, ce sont eux qui ont une mauvaise surprise.

Après avoir suspendu dans l'armoire mon chemisier et mon beau tailleur uniquement lavable à sec, je me laissai tomber sur le lit en sous-vêtements. Autour du cou, je porte une croix en argent que je n'enlève jamais, même sous la douche. On ne peut pas savoir quand un vampire décidera d'attaquer. « Toujours prête », telle est ma devise, empruntée aux boy-scouts.

Je composai le numéro de l'agence. Mary, la secrétaire, décrocha à la deuxième sonnerie.

— Réanimateurs Incorporated. Que pouvons-nous faire pour vous ?

— Salut, Mary. C'est Anita.

— Salut. Quoi de neuf ?

— Il faut que je parle à Bert.

— Il est avec un client potentiel. C'est à quel sujet ?

— Je voudrais qu'il reporte mes rendez-vous de ce soir.

— Ah. Dans ce cas, je préfère te le passer. S'il doit engueuler quelqu'un, mieux vaut que ce soit toi.

Elle ne plaisantait qu'à moitié.

— Pas de problème.

Mary baissa la voix.

— Le client vient de sortir de son bureau. Il est à toi dans une minute.

— Merci.

Elle me mit en attente avant que je puisse la supplier de ne pas le faire. Une musique atroce retentit à l'autre bout de la ligne : une version massacrée de *Tomorrow* des Beatles. J'aurais préféré écouter les craquements des parasites.

— Anita, me lança enfin Bert, prenant la communication. À quelle heure peux-tu arriver ce soir ?

— Je ne peux pas.

— Tu ne peux pas quoi ?

— Venir. Du tout.

— Comment ça ?

Sa voix avait déjà monté d'une octave.

— La police m'a bipée après mon rendez-vous de ce matin. Je viens à peine de rentrer, et je n'ai pas encore dormi.

— Je recevrai les nouveaux clients cet après-midi. Pointe-toi juste pour les boulots de ce soir.

Quelle générosité ! Ça ne lui ressemblait pas. Hélas...

— Je ne pourrai pas venir ce soir non plus.

— Anita ! Nous sommes débordés, et tu as cinq clients ce soir. Cinq !

— Tu n'as qu'à les répartir entre les autres réanimateurs.

— Leur agenda est déjà plein.

— Écoute, Bert, c'est toi qui as voulu que je collabore avec la police. Parce que ça te ferait de la pub. Ça a marché mais, parfois, j'ai l'impression d'avoir deux boulots à temps plein. Je ne peux pas continuer comme ça.

— Dans ce cas, laisse tomber les flics. Je ne savais pas que ça te prendrait autant de temps.

— C'est une investigation criminelle, Bert. Ils ont besoin de moi.

— Laisse-les se salir les mains eux-mêmes.

Il était bien placé pour parler, lui qui avait toujours les ongles impeccables et qui ne sortait jamais de son joli bureau.

— Ils ont besoin de mon savoir-faire et de mes contacts. La plupart des monstres refusent de parler à la police.

— Tu ne peux pas me faire ça. Nous avons signé des contrats, encaissé des chèques.

— Je t'ai dit qu'il fallait embaucher.

— J'ai déjà engagé John Burke. Je te rappelle qu'il se charge d'une partie de tes exécutions de vampires, et qu'il nous aide aussi à relever les zombies.

— Ça ne suffit pas. Il nous faut quelqu'un en plus. En attendant, John n'a qu'à prendre un de mes clients.

— Tu veux qu'il relève cinq zombies en une nuit ?

— Je le fais bien, moi !

— Oui, mais c'est toi.

Presque un compliment...

— Tu as deux possibilités, Bert : ou tu déplaces mes rendez-vous, ou tu les confies à quelqu'un d'autre.

— Je suis ton patron. Je pourrais te virer si tu ne viens pas ce soir.

J'étais fatiguée, et je commençais à avoir froid en petite culotte sur mon lit.

— Vas-y : vire-moi.

— Tu ne le penses pas vraiment.

— Bert, je suis debout depuis plus de vingt heures. Si je ne dors pas, je ne serai bientôt plus en état de bosser pour personne.

Il garda le silence un long moment. Je n'entendais que son souffle dans mon oreille.

— Je te libère pour ce soir. Mais tu as intérêt à être là demain.

— Je ne peux rien te garantir.

— Putain, Anita, tu veux vraiment te faire virer !

— C'est notre meilleure année jusqu'ici, lui rappelai-je, grâce aux articles que le *Post Dispatch* a faits sur moi.

— À propos des droits des zombies et du comité dont tu fais partie. Ça n'avait rien à voir avec l'agence.

— Mais ça a eu des retombées positives quand même. Combien de gens appellent pour avoir un rendez-vous avec moi ? Combien te disent qu'ils m'ont vue dans les journaux ou entendue à la radio ? Je défends peut-être les droits des zombies, mais c'est bon pour tes affaires. Alors, lâche-moi la grappe.

— Tu ne me crois pas capable de te virer, n'est-ce pas ?

— Non.

— Tu ferais mieux de te pointer demain soir si tu ne veux pas que je te prouve le contraire.

Il me raccrocha au nez. Quel gamin !

Je secouai la tête. La Compagnie de Résurrection Californienne m'avait fait une offre très intéressante quelques mois auparavant. J'aimais bien Saint Louis, et je n'avais pas envie de déménager. Mais si Bert ne se décidait pas à embaucher quelqu'un, c'était moi qui lui flanquerais ma démission.

J'étais sur les rotules. Depuis le début de l'année, j'avais couru d'une urgence à l'autre. Vivement novembre, que ça se calme un peu.

En l'espace de quatre mois, j'avais été poignardée, rossée, étranglée, mordue par un vampire et blessée par balle. Au bout d'un moment, trop, c'est trop.

Je laissai un message sur le répondeur de mon prof de judo. Normalement, je m'entraîne deux fois par semaine à 16 heures mais, aujourd'hui, il n'en était pas question.

Puis je composai le numéro du *Plaisirs coupables*, un club de strip-tease vampirique. Eh oui : des Chippendales aux canines pointues. L'établissement appartient à Jean-Claude. Dès que j'entendis le message de son répondeur, sa voix suave et aussi douce que de la soie me donna des frissons.

« Vous êtes bien au *Plaisirs coupables*. J'adorerais réaliser tous vos fantasmes. Laissez-moi un message, et je vous rappellerai. »

J'attendis le bip.

— Jean-Claude, ici Anita Blake. J'ai besoin de vous voir ce soir. C'est très important.

Je lui laissai mon numéro de téléphone, puis hésitai.

— Merci.

Jean-Claude rappellerait sans doute. Je n'avais pas vraiment envie de lui parler et encore moins de le voir, mais je devais m'y résoudre pour tous les pauvres gens qui risquaient de mourir. En ce qui me concernait, je me serais bien passée de lui rendre visite.

Jean-Claude m'a déjà marquée deux fois¹. Encore deux, et je deviendrais sa servante humaine. Pour l'éternité. L'idée ne

¹ Cf. *Plaisirs coupables*, Milady, 2009.

m'enchante guère, et je précise que je n'ai pas réclamé ces marques. En outre, Jean-Claude semble en vouloir à mon corps... Mais c'est secondaire. J'aurais pu faire avec s'il n'en voulait pas également à mon âme. Ça, il ne pourra pas l'avoir.

J'avais réussi à l'éviter pendant deux mois. Et j'allais délibérément retourner vers lui. C'était idiot.

Cela dit, je n'avais pas envie de contempler d'autres cadavres comme celui de l'homme nu au corps couvert de rosée. Il fallait faire vite. Donc, en passant par Jean-Claude.

Des visions de victimes de vampires dansaient dans ma tête. La mort de chacune était ma faute, parce que j'avais trop eu les foies pour aller voir le maître. Si je pouvais arrêter la série tout de suite, ça valait le coup de risquer mon âme. La culpabilité est une motivation puissante.

Chapitre 4

Je nageais dans de l'eau noire.
L'énorme disque brillant de la lune dessinait un chemin argenté à la surface du lac bordé par une frange d'arbres. J'avais presque atteint le rivage. L'eau était chaude comme du sang. Alors, je compris pourquoi elle était noire. *C'était* du sang.

Je m'éveillai en sursaut, haletante, et sondai les ténèbres à la recherche de... quoi ? Quelque chose avait effleuré ma jambe. Quelque chose qui vivait dans le sang et l'obscurité.

Le téléphone sonna, et j'étouffai un cri. D'habitude, je ne suis pas aussi nerveuse. Ce n'était qu'un cauchemar, me raisonnai-je. Rien qu'un mauvais rêve.

Je décrochai à tâtons et marmonnai :

— Allô ?

— Anita ?

La voix était hésitante, comme si son propriétaire songeait à me raccrocher au nez.

— Qui est à l'appareil ?

— C'est Willie, Willie McCoy.

Quand il prononça son nom, je reconnus les inflexions de sa voix malgré les grésillements de la ligne.

— Willie ? Comment vas-tu ?

Je regrettai aussitôt ma question. Willie était un vampire à présent ; comment pouvait-il aller bien ?

— Ça va, je me débrouille.

Il avait l'air tout heureux que je m'en soucie.

Je soupirai. La vérité, c'est que j'aime bien Willie. Et je ne suis pas censée aimer les vampires, même ceux que j'ai connus quand ils étaient encore vivants.

— Et toi ?

— Ça va. Que t'arrive-t-il ?

— Jean-Claude a eu ton message. Il te demande de le rejoindre ce soir au *Cirque des Damnés*.

— Le *Cirque* ? Que fait-il là-bas ?

— Il l'a racheté. Tu ne savais pas ?

Je secouai la tête, m'avisai que Willie ne pouvait pas me voir et répondis :

— Non, je ne savais pas.

— Il t'attendra pour le spectacle qui commence à 20 heures.

— Quel spectacle ?

— Il a dit que tu le saurais.

— Ça m'aide beaucoup.

— Anita, je ne fais que ce qu'on me demande, tu sais ?

Je savais. Jean-Claude possédait Willie corps et âme.

— Pas grave. Ce n'est pas ta faute.

— Merci, Anita.

De nouveau ce ton tout joyeux. Il était pareil à un chiot qui s'attend à recevoir un coup de pied et récolte une caresse à la place.

Pourquoi éprouvais-je le besoin de le reconforter ? Pourquoi me souciais-je des sentiments d'un vampire ?

Réponse : je ne le considérais pas comme un mort-vivant. Pour moi, il était resté Willie McCoy, avec son penchant pour les costumes aux couleurs criardes, ses cravates qui n'allaient pas du tout avec et ses petites mains nerveuses. Il n'avait pas tant changé que ça depuis sa transformation. J'aurais pourtant préféré.

— Dis à Jean-Claude que j'y serai.

— D'accord. (Il se tut quelques instants, et je n'entendis plus que sa respiration.) Fais gaffe à toi ce soir, Anita.

— Pourquoi ?

— Rien de spécial. Fais gaffe, c'est tout.

— Tu sais quelque chose que j'ignore...

— Non, non, se défendit-il sur un ton effrayé.

— Un piège ?

— Je te jure que non. (Je voyais presque ses petites mains s'agiter en signe de dénégation.) Personne n'en a après toi.

— Dans ce cas, de quoi as-tu peur ?

— C'est juste... Il y a plus de vampires que d'habitude dans le coin, et certains ne sont pas très regardants sur l'identité de leurs proies.

— D'où sortent ces vampires ?

— Je ne sais pas, et je ne veux pas le savoir. Il faut que j'y aille, Anita.

Il raccrocha avant que je puisse poser d'autres questions. Je sentais qu'il avait les jetons, mais pour qui ? Lui ou moi ? Peut-être les deux...

Je regardai mon réveil. 18 h 35. Il fallait me dépêcher si je voulais arriver à l'heure.

Les couvertures étaient encore toutes chaudes sur mes jambes, et je n'avais qu'une envie : me pelotonner dessous avec un certain pingouin en peluche.

Avec un soupir, je me levai et gagnai la salle de bains. J'appuyai sur l'interrupteur et une lumière blanche inonda la petite pièce.

Mes cheveux noirs étaient tout ébouriffés. Ça m'apprendra à me coucher avant qu'ils soient secs. Je donnai un coup de brosse à mes boucles serrées, qui se détendirent légèrement. Je ressemblais toujours à un épouvantail, mais je n'avais pas le temps de me refaire un shampooing.

Par contraste, ma peau était d'une pâleur mortelle, mes yeux marron foncé pareils à deux trous noirs. Je me sentais encore moins fraîche que je n'en avais l'air. Génial.

Que porte-t-on pour rencontrer le maître de la ville ? J'optai pour un jean noir, un pull noir avec des dessins géométriques, des Nike noires avec une virgule bleue et une banane noir et bleu que je bouclai autour de ma taille. La reine de l'harmonie, c'est moi.

J'enfilai mon holster d'épaule et glissai un chargeur supplémentaire dans la banane avec mes cartes de crédit, mon permis de conduire, mon porte-monnaie et une petite brosse à cheveux.

Un blouson de cuir noir compléta ma tenue. Je l'avais acheté l'année précédente ; le seul de ceux que j'avais essayés qui ne me faisait pas ressembler à un gorille. À cause des manches. Ben oui,

je fais un petit mètre cinquante-huit et j'ai les bras courts. Mais comme il est noir, Bert ne veut pas que je le porte au boulot.

Je ne remontai pas la fermeture Éclair jusqu'en haut, de façon à pouvoir dégainer en cas de besoin. Ma croix en argent pendait entre mes seins. Je savais qu'elle me serait plus utile contre des vampires que n'importe quel flingue, même avec des balles plaquées argent.

Dans le couloir, j'hésitai. Je n'avais pas vu Jean-Claude depuis deux mois, et je ne mourais pas d'envie de me retrouver en face de lui.

Je repensai à mon cauchemar. Quelque chose qui vivait dans le sang et l'obscurité. Jean-Claude manipulait-il de nouveau mes rêves ? Il avait promis de s'abstenir. Mais pouvais-je me fier à sa parole ?

J'éteignis les lumières de l'appartement et refermai la porte derrière moi. Je la secouai pour m'assurer qu'elle était fermée. Puis il ne me resta plus la moindre excuse pour retarder mon départ.

Mon estomac était noué. J'avais la trouille. Mais ça ne changeait rien. Je devais aller au *Cirque des Damnés*, et plus vite j'y serais, plus vite je pourrais en repartir.

Rien n'était jamais simple avec Jean-Claude. S'il m'apprenait quelque chose au sujet de l'affaire qui me préoccupait, il me le ferait payer : pas avec de l'argent (il en avait plus qu'il ne pouvait en dépenser), mais dans une monnaie beaucoup plus intime.

Quand je pense que c'était moi qui l'avais appelé...

Chapitre 5

Un bouquet de spots surplombait l'entrée, déchirant la nuit de leur lumière et atténuant l'éclat multicolore des lettres de néon qui composaient les mots *Cirque des Damnés*. Des clowns démoniaques dansaient autour en une pantomime étrangement figée.

Je jetai un coup d'œil aux panneaux de tissu qui couvraient les parois. L'un montrait un homme écorché ; le suivant, une cérémonie vaudou. Sur un troisième, des zombies s'arrachaient de leur tombe. Celui-là avait changé depuis ma dernière visite au *Cirque*. J'ignorais si c'était bon signe. Je me moquais de ce qui se passait ici, sauf que... C'est mal de relever des morts pour faire d'eux un divertissement.

Qui animait leurs zombies, à présent ? J'étais bien placée pour savoir qu'ils avaient dû embaucher quelqu'un de nouveau, puisque j'avais aidé à descendre leur dernier réanimateur. Un tueur en série qui avait failli me buter deux fois, la seconde par une attaque de goule. Une façon très désagréable de mourir.

Évidemment, la façon dont il était mort n'avait rien d'enviable non plus, mais je ne l'avais pas éventré personnellement. Un vampire s'en était occupé. Moi, je m'étais chargée du coup de grâce, pour qu'il ne souffre pas trop.

Ouais, c'est ça !

Il faisait trop froid pour rester plantée dehors avec mon blouson à moitié ouvert. Mais si je remontais la fermeture jusqu'en haut, je ne pourrais plus dégainer. Me geler les fesses ou être capable de me défendre... Les clowns de l'enseigne avaient des canines pointues. J'optai pour les fesses frigorifiées.

De la chaleur et du bruit montaient de l'intérieur : ceux de centaines de corps pressés ensemble dans un espace clos. Le brouhaha était pareil au ressac de l'océan. Une suite de mots indistincts. J'ai toujours pensé qu'une foule est une créature

élémentale, et qu'un simple geste de travers suffit à déclencher une émeute.

Il y avait beaucoup de familles. Papa, maman et les enfants. Les gamins avaient des ballons attachés au poignet et de la barbe à papa sur la figure. Ça sentait la fête foraine : les épis de maïs grillés, les beignets au sucre et la transpiration. Il ne manquait que la poussière étouffante soulevée par des centaines de pieds et de voitures.

À défaut, je humai une autre odeur, plus inquiétante : celle du sang. Si légère que j'aurais presque pu croire à une hallucination olfactive, mais quand même.

J'avais faim et le parfum des friandises me faisait saliver. Me remplir l'estomac ou accuser de meurtre le maître de la ville ? Un choix difficile.

Je n'eus pas le temps de prendre ma décision. Un homme sortit de la foule. Il était à peine plus grand que moi, avec des yeux d'un bleu limpide et des cheveux blonds bouclés qui lui tombaient sur les épaules. Il portait une chemise bleu clair dont les manches relevées révélaient des avant-bras musclés. Un jean moulant soulignait ses hanches minces et dissimulait presque la pointe de ses bottes de cow-boy.

Il me sourit, révélant des dents très blanches.

— Vous êtes Anita Blake ?

Je ne répondis pas. Ce n'est pas toujours une bonne idée de révéler son identité à des inconnus.

— Jean-Claude m'a demandé de vous attendre.

Il avait une voix douce et hésitante, presque enfantine. Et puis, je n'y peux rien : les yeux bleus me font craquer.

— Comment vous appelez-vous ? demandai-je.

J'aime bien savoir à qui j'ai affaire.

Son sourire s'élargit.

— Stephen.

Il me tendit la main, et je la serrai.

Il avait une poigne ferme, mais pas au point de me broyer les doigts. Il devait faire un peu de muscu. Sans y passer toutes ses journées : sinon il aurait ressemblé à un nain difforme. Les gros biceps, c'est déjà moche sur un type d'un mètre quatre-vingts.

Alors, sur quelqu'un qui fait la même taille que moi... Ça peut passer en maillot de bain, mais c'est tout.

— Suivez-moi, je vous prie, dit-il avec une politesse de serveur.

Il me conduisit vers une énorme tente bleue rappelant celle des cirques d'autrefois. À l'entrée, un homme en redingote rayée s'époumonait :

— Le spectacle va commencer ! Entrez, messieurs dames ! Venez voir le plus gros cobra du monde ! Venez admirer Shahar, notre séduisante charmeuse de serpents ! Nous vous garantissons une soirée inoubliable !

Une file de gens présentaient leur ticket à une jeune femme qui les déchirait et leur en rendait un morceau. Stephen leur passa devant. Certains nous foudroyèrent du regard, mais la fille nous fit un signe de tête et nous laissa entrer.

Des rangées de gradins montaient jusqu'aux parois de la tente, entourant une piste circulaire. Presque tous les sièges étaient occupés. Shahar et son cobra allaient donner une représentation à guichet fermé.

Stephen monta quelques marches de ciment. Donc, malgré son aspect, la tente était une structure permanente, une sorte de mini-Colisée.

J'ai des problèmes de genoux. Ça ne me gêne pas pour courir sur du plat, mais je ne grimpe pas très vite. Je me contentai de suivre Stephen de loin, en admirant la façon dont son jean moulait ses petites fesses musclées.

Je défis la fermeture de mon blouson, mais ne l'enlevai pas à cause du flingue. De la sueur me dégoulinait déjà dans le dos. Je n'allais pas tarder à être en nage.

Stephen me regarda par-dessus son épaule pour s'assurer que je le suivais, ou peut-être pour m'encourager. Ses lèvres dessinèrent une grimace presque animale.

Je m'immobilisai sur une marche pour observer sa silhouette fine qui se déplaçait doucement mais en puissance. Il dégagait une énergie qui faisait quasiment miroiter l'air autour de lui.

Un métamorphe. Certains lycanthropes sont plus doués que d'autres pour dissimuler leur véritable nature. Stephen n'en faisait pas partie, ou il s'en moquait.

La lycanthropie est une maladie, comme le sida. Penser du mal de quelqu'un à cause d'un problème de santé est de la discrimination. Stephen n'avait sans doute pas choisi de devenir un lycanthrope. Alors, pourquoi ne le trouvais-je plus aussi sympathique à présent que je savais ? Bourrée de préjugés, moi ?

Il s'était immobilisé en haut des marches pour m'attendre. Pourquoi Jean-Claude avait-il engagé un métamorphe ? Je pourrais peut-être le lui demander...

Quand je le rejoignis, il dut lire sur mon visage que j'avais pigé, car il me demanda :

— Quelque chose ne va pas ?

Je secouai la tête.

Il n'eut pas l'air convaincu. Mais il me sourit et me guida vers une loge aux parois de verre dont les rideaux noirs étaient tirés. Il ouvrit la porte et me fit signe d'entrer.

— Vous d'abord.

— Je voulais juste être galant...

— Je n'ai pas besoin qu'on me tienne les portes. Je suis tout à fait capable de m'en charger moi-même.

— Une féministe. C'est bien ma chance !

En fait, je ne voulais pas l'avoir dans mon dos. Mais s'il préférait me prendre pour une féministe endurcie... Après tout, ça n'était pas si loin que ça de la vérité.

Je regardai la piste. Elle semblait plus petite vue d'en haut.

Deux colosses vêtus d'un pagne venaient d'entrer dans la lumière des projecteurs, traînant une sorte de carriole où se tenait une femme à la peau très mate en costume de danseuse hollywoodienne. Son épaisse chevelure noire cascada jusqu'à ses chevilles. Ses bras minces dessinaient des courbes gracieuses tandis qu'elle ondulait des hanches.

Elle savait danser : pas pour la séduction, mais pour le pouvoir. À l'origine, la danse servait à invoquer les dieux. Beaucoup de gens ont tendance à l'oublier.

Mes cheveux se dressèrent sur ma nuque. Malgré la chaleur, je frissonnai. Qu'y avait-il dans cet énorme panier en osier, derrière elle ? Un cobra géant, selon le crieur. Mais aucun serpent au monde n'était aussi gros. Même un anaconda n'aurait pas eu besoin d'un panier de trois mètres de haut sur six mètres de diamètre.

On me toucha l'épaule. Je sursautai et fis volte-face. Stephen se tenait devant moi, souriant de toutes ses dents.

Je déglutis et le foudroyai du regard. J'avais insisté pour le laisser passer le premier parce que je ne voulais pas de lui dans mon dos, et je l'avais laissé approcher comme une débutante. Félicitations. Anita.

Il m'avait fait peur, donc je lui en voulais. Ce n'était pas logique, mais je préférais être en colère qu'effrayée.

— Jean-Claude est à l'intérieur, déclara-t-il, une lueur amusée pétillant dans ses yeux bleus.

— Après vous, face poilue, répliquai-je sèchement.

Il fronça les sourcils.

— Comment avez-vous su ? demanda-t-il d'une voix hésitante.

Beaucoup de lycanthropes s'enorgueillissent de leur aptitude à se faire passer pour des humains.

— C'était facile, ricanai-je.

Ça n'était pas entièrement vrai, mais j'avais envie de le blesser. D'accord : je suis puérile. Une vraie gamine.

Je le regrettai aussitôt en voyant ses yeux se remplir de tristesse.

Et merde !

— Écoutez, je fréquente beaucoup de métamorphes, et j'ai appris à les repérer.

Pourquoi tenais-je tant que ça à le rassurer ? Parce que je savais ce que c'était de se sentir marginal. La plupart des gens considèrent les réanimateurs comme des monstres. Certains jours, je suis d'accord avec eux.

Stephen me fixait toujours d'un regard douloureux. S'il commençait à pleurer, j'allais fiché le camp sans demander mon reste.

Il se détourna et entra dans la loge.

Des cris de stupeur montèrent de la foule. Je regardai la piste, et vis...

...le plus gros serpent du monde. Avec des anneaux noirs et blanc cassé, des écailles qui luisaient dans la lumière des projecteurs et une tête de cinquante centimètres de large au bas mot. Gonflée, sa capuche faisait la taille d'une parabole. Il siffla, dardant une langue pareille à un fouet.

J'avais étudié l'herpétologie pendant un semestre à la fac. Si cet animal avait mesuré trois mètres ou moins, je l'aurais identifié comme un cobra égyptien annelé. Impossible de me souvenir de son nom scientifique.

La femme se laissa tomber à terre devant le serpent et appuya son front sur le sol en signe d'obéissance. Elle le considérait comme son dieu. Doux Jésus !

Puis elle se releva et dansa sous le regard myope du cobra, se transformant en flûte vivante. Je ne voulais pas voir ce qui se passerait si elle commettait la moindre erreur. Le poison n'aurait pas le temps de la tuer : les crocs de l'animal étaient si monstrueux qu'ils la transperceraient comme des épées. Elle mourrait d'une hémorragie bien avant que le venin commence à agir.

Il se passait quelque chose d'étrange sur cette piste. Je sentais de la magie, mais j'ignorais à quoi elle servait et d'où elle venait. Empêchait-elle le serpent d'attaquer ? À moins quelle émane de lui...

Qu'était donc cette créature ? Pas un cobra ordinaire, pour sûr. Dieu avec un « d » minuscule aurait semblé plus approprié.

Je secouai la tête et me détournai. Je ne voulais pas voir le numéro. Pas question de rester là et de sentir la magie me donner la chair de poule. Je voulais juste parler à Jean-Claude et ficher le camp au plus vite.

La loge était plongée dans le noir. Les vampires n'ont pas besoin de lumière. Et les lycanthropes ? Je n'en sais rien. Tant de choses à apprendre...

Mon blouson était ouvert pour me permettre de dégainer, mais si je devais en arriver là, je serais sacrément dans la merde.

Je pris une profonde inspiration et soufflai par la bouche. Pas la peine de temporiser. Je ne voulais pas voir ce qui se passait sur la piste.

Je ne voulais pas voir non plus ce qui se cachait dans les ténèbres, mais je n'avais pas vraiment le choix.

Chapitre 6

La loge ressemblait à un placard tapissé de rideaux. J'étais seule dans le noir. Où était passé Stephen ? S'il avait été un vampire, j'aurais pu croire qu'il s'était volatilisé, mais les lycanthropes n'en sont pas capables. Donc, il devait y avoir une seconde porte.

Voyons... Si c'était moi qui avais construit cet endroit, où l'aurais-je mise ? Réponse : en face de la première. J'écartai les rideaux. La porte était là. Élémentaire, mon cher Watson.

Le battant était en bois épais, avec des feuilles sculptées. La poignée ronde était blanche, des petites fleurs roses peintes au centre. Très féminine. Évidemment, rien n'interdit aux hommes d'aimer les fleurs. Un commentaire sexiste ! Oublions ce que je viens de penser.

Je ne dégainai pas mon flingue. La preuve que je ne suis pas complètement parano.

Je tournai la poignée et poussai la porte jusqu'à ce qu'elle touche le mur, de l'autre côté. Personne de planqué derrière, donc. Tant mieux.

Le papier peint était blanc cassé avec des motifs dorés, argentés et cuivrés qui produisaient un effet vaguement oriental. Quant à la moquette, elle était noire. Je ne savais pas qu'on en fabriquait de cette couleur.

Un lit à baldaquin occupait tout le mur de gauche. Les rideaux de gaze noire étaient tirés, mais je distinguai une silhouette endormie dans un nid de couvertures noires et de draps écarlates. D'après la courbe de sa poitrine, il s'agissait d'un homme, mais ses cheveux bruns couvraient son visage tel un linceul. La scène paraissait surréaliste, comme si des caméras allaient filmer d'un instant à l'autre.

Un canapé noir garni de coussins rouge sang se dressait contre le mur du fond, et une bergère assortie contre celui de droite. Stephen y était lové.

Quant à Jean-Claude, il était assis au bord du canapé. Il portait un jean noir rentré dans des bottes de cuir qui lui montaient jusqu'aux genoux. Le col de dentelle de sa chemise blanche était fermé par une broche de rubis grosse comme le pouce. Les manches bouffantes étaient nouées aux poignets, et des manchettes de dentelle couvraient ses mains, ne laissant apercevoir que le bout de ses doigts.

— Je me demande où vous trouvez des chemises pareilles, lançai-je en secouant la tête.

Il sourit.

— Elle ne te plaît pas ?

Sa main caressa sa poitrine, comme une invitation... Si je voulais, semblait-elle me dire, je pouvais toucher pour voir combien le tissu était doux.

Je ne devais pas me laisser distraire.

Jean-Claude me dévisageait de ses incroyables yeux bleu noir.

— Elle vous désire, maître, dit Stephen, méprisant. Je le sens d'ici.

Jean-Claude tourna la tête vers lui.

— Moi aussi, répliqua-t-il, d'une voix douce mais vaguement menaçante.

— Je ne voulais pas vous offenser ! se récria Stephen.

Il avait peur. Je ne pouvais pas l'en blâmer.

Jean-Claude se tourna vers moi avec une expression à la fois intriguée et amusée.

— Je n'ai pas besoin de votre protection.

— Bien sûr que si.

Me retournant, je découvris une vampire debout derrière moi. Je n'avais pas entendu la porte s'ouvrir.

Elle me sourit sans dévoiler ses crocs : un truc que maîtrisent les morts-vivants les plus âgés. Elle était grande et mince, avec une peau sombre et de longs cheveux d'ébène qui lui tombaient jusqu'à la taille.

Son cycliste de Lycra rouge la moulait tellement qu'on pouvait voir qu'elle n'avait pas de culotte dessous. Elle portait également un caraco de soie rouge à fines bretelles, des sandales à talon aiguille assorties et une fine chaîne en or avec un pendentif de diamant. Le mot qui me vint à l'esprit pour la décrire était « exotique ».

Elle s'approcha de moi.

— C'est une menace ? demandai-je.

Elle s'immobilisa devant moi.

— Pas encore.

Elle avait une légère pointe d'accent sifflant.

— Ça suffit, intervint Jean-Claude.

La vampire se tourna vers lui, ses cheveux noirs flottant derrière elle.

— Je ne pense pas.

— Yasmeen, grogna Jean-Claude.

Elle éclata d'un rire dur semblable au bruit du verre qui se brise. Sa main se tendit vers moi, et je reculai pour qu'elle ne me touche pas.

Cette fois, quand elle sourit, j'aperçus ses crocs. Avant que je puisse réagir, elle bondit sur moi, une main agrippant mes cheveux pour me forcer à incliner la tête en arrière. De son autre main, elle me saisit le menton comme dans un étau.

À moins de sortir mon Browning et de lui tirer dessus, je ne pouvais rien faire. Et à en juger par sa rapidité, je ne dégainerais jamais à temps.

— Je comprends pourquoi elle te plaît. Elle est si jolie, si délicate, jeta-t-elle à Jean-Claude par-dessus son épaule. Je n'aurais jamais cru que tu recueillerais une humaine.

Elle parlait de moi comme si j'étais un chien errant.

Je profitai de sa distraction momentanée pour lui presser le canon de mon 9 mm dans les côtes. Maintenant, je pouvais lui faire mal.

Je sens l'âge des vampires. Un don que j'ai perfectionné au fil du temps. Yasmeen était vieille, davantage encore que Jean-Claude. Plus de cinq cents ans, à mon avis.

Si elle avait été transformée récemment, une balle high-tech tirée à bout portant aurait pulvérisé son cœur. Là, je n'en étais pas sûre. Mais si elle m'y forçait, je ne demanderais pas mieux que de vérifier.

Une lueur d'étonnement passa dans son regard, et elle se figea. Il me sembla qu'elle ne respirait plus. Une vraie statue.

— Ôtez vos mains de mon visage, ordonnai-je d'une voix très claire malgré la position inconfortable de mon cou. Mettez-les sur votre tête et croisez vos doigts.

— Jean-Claude, rappelle ton humaine.

— À ta place, Yasmeen, je ferais ce qu'elle dit. Combien de vampires as-tu déjà tués, Anita ?

— Dix-huit.

Yasmeen écarquilla les yeux.

— Je ne te crois pas.

— Peu importe. Si je presse sur la détente, vous pouvez dire adieu à votre cœur.

— Les balles ne peuvent pas me blesser.

— Sauf si elles sont plaquées argent. Lâchez-moi.

Elle obéit et croisa les mains sur sa tête. Je m'écartai prudemment, mon flingue toujours pointé sur sa poitrine.

— Et maintenant ? demanda-t-elle sur un ton amusé, un sourire retroussant le coin de ses lèvres.

D'habitude, je déteste qu'on se paie ma tête. Mais de la part d'un maître vampire, il faut bien laisser passer certaines choses.

— Vous pouvez baisser les bras.

Yasmeen continuait à me fixer comme s'il venait de me pousser une deuxième tête.

— Où l'as-tu trouvée, Jean-Claude ? Le chaton a des dents pointues.

— Dis à Yasmeen comment les vampires te surnomment, Anita.

Ça ressemblait à un ordre mais, pour une fois, je ne protestai pas.

— L'Exécutrice.

— Ah. C'est toi ? Je t'imaginai plus grande.

— Moi aussi.

Elle éclata d'un rire sauvage.

— Elle me plaît, Jean-Claude. La fréquenter est aussi dangereux que de coucher avec un lion.

Malgré le Browning pointé sur elle, elle avança vers moi.

— Jean-Claude, dites-lui que je vais tirer si elle approche davantage.

— Je promets de ne pas te faire de mal, Anita. Crois-moi, je serai très douce.

Elle jouait avec moi, mais elle ne voulait sans doute pas me nuire gravement. Pouvais-je la tuer simplement parce qu'elle me mettait mal à l'aise ?

— Je sens la chaleur de ton sang, la tiédeur de ta peau comme un parfum dans l'air.

Elle continua à avancer en ondulant des hanches. Alors que j'agitais mon flingue d'un air menaçant, elle sourit et pressa sa poitrine contre l'extrémité du canon.

— Si faible et si forte...

Elle se frotta contre mon Browning, ses mamelons durcissant au contact du métal froid.

— Délicate, mais dangereuse, murmura-t-elle.

Je me demandais si elle parlait d'elle ou de moi. Aucune des deux options ne me réjouissait.

— Les vampires de plus de deux cents ans sont-ils tous des pervers ? m'exclamai-je, exaspérée.

— J'ai plus de deux cents ans, me rappela Jean-Claude.

— C'est bien ce que je voulais dire.

Yasmeen me força à reculer jusqu'à ce que je sois dos au mur. Elle posa une main de chaque côté de mes épaules et se pencha vers moi comme si elle voulait faire des pompes.

— J'aimerais bien la goûter, dit-elle d'une voix qui coula sur ma peau comme de l'eau glacée.

Je déplaçai mon flingue sous sa cage thoracique, de façon quelle ne puisse plus se frotter dessus.

— Personne ne posera un croc sur moi.

— Une dure à cuire, dit-elle en effleurant mon front de ses lèvres. J'aime ça.

— Jean-Claude, faites quelque chose avant qu'une de nous deux y laisse sa peau.

Yasmeen s'écarta légèrement. Elle passa sa langue sur ses lèvres, sourit et se pencha de nouveau. Mais elle ne visait pas mon cou.

Doux Jésus. Je ne pouvais pas la buter si elle voulait juste m'embrasser. Je n'aurais pas descendu un mec parce qu'il me volait un baiser, et je ne voulais pas faire de discrimination.

Ses cheveux doux comme de la soie me caressèrent les mains. Je ne voyais plus que son visage, ses yeux d'un noir absolu et ses lèvres humides. Son haleine sentait les pastilles de menthe mais, en dessous, je distinguai une odeur que je connaissais bien. Celle du sang.

— Vous sentez le sang, soufflai-je.

— Je sais, répondit-elle en souriant, ses lèvres à quelques millimètres des miennes.

Sa bouche m'effleura.

Puis la porte s'ouvrit à la volée, nous plaquant presque contre le mur. Yasmeen se redressa.

Une femme aux cheveux d'un blond presque blanc venait d'entrer. Ses yeux bleus se posèrent sur nous, et elle hurla de rage.

— Lâche-la !

Je fronçai les sourcils en regardant Yasmeen.

— C'est à moi qu'elle parle ?

— Oui.

Yasmeen avait l'air de s'amuser. Mais pas la femme, qui fondit sur nous, les bras tendus et les doigts recourbés comme des serres.

Yasmeen l'attrapa au vol. Elle se débattit, cherchant à m'agripper.

— Que se passe-t-il ?

— Marguerite est la servante humaine de Yasmeen, expliqua Jean-Claude. Elle craint que tu ne la lui voles.

— Je ne veux pas de Yasmeen, dis-je.

La vampire me jeta un regard outré. L'avais-je blessée ? J'espérais bien que oui.

— Écoute, Marguerite, je te la laisse.

La femme cria, son joli visage prenant une expression bestiale. Je n'avais jamais vu quelqu'un dans une rage pareille. Même un flingue à la main, je n'étais pas rassurée.

Yasmeen dut la soulever de terre pour qu'elle ne lui échappe pas.

— Je crains, mon cher Jean-Claude, que Marguerite ne se sente obligée de relever le défi.

— Quel défi ? demandai-je, perplexe.

— Celui que tu lui as lancé en essayant de me prendre à elle.

— Je n'ai rien essayé du tout, me défendis-je.

Yasmeen sourit. L'expression débonnaire et dangereuse que le serpent du jardin d'Eden devait avoir quand il a tenté Ève...

— Jean-Claude, je ne suis pas venue pour ça. Je ne veux pas d'un vampire, et encore moins d'une vampire.

— Si tu étais ma servante humaine, ma petite, il n'y aurait pas de défi, parce que rien ne saurait briser le lien qui unit un maître vampire à sa servante.

— Dans ce cas, pourquoi Marguerite s'inquiète-t-elle ?

— Elle craint que Yasmeen ne te prenne comme amante. Ça lui arrive parfois, quand elle veut la rendre jalouse. Pour une raison qui m'échappe, Yasmeen adore ça.

— Oh que oui, approuva la vampire, ses yeux noirs brillant de plaisir.

Marguerite se débattait comme un beau diable, mais elle n'avait aucun mal à la maîtriser. Évidemment, les morts-vivants sont capables de soulever une voiture, alors...

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— Tu dois te battre contre Marguerite. Si tu gagnes, Yasmeen sera à toi. Sinon, elle restera à Marguerite.

— Me battre comment ? Un duel au pistolet, à l'aube ?

— Pas d'armes, dit Yasmeen. Ma Marguerite ne sait pas s'en servir, et je ne veux pas qu'il lui arrive malheur.

— Dans ce cas, cessez de la tourmenter.

Yasmeen sourit.

— Ça fait partie du jeu.

— Espèce de sadique ! Vous voulez que nous nous battions pour vous à mains nues ?

— C'est exactement ça.

Je pris une inspiration et me tournai vers Jean-Claude.

— Y a-t-il une autre solution ?

Il me dévisagea.

— Admets que tu es ma servante humaine, et tu n'auras pas besoin de te battre.

— Vous m'avez tendu un piège, grognai-je, plus furieuse qu'effrayée.

— Un piège, ma petite ? Je ne pouvais pas deviner que tu plairais autant à Yasmeen.

— Foutaises ! (Je rengainai mon Browning.) Je vais me battre contre elle.

— Ça te coûterait tant que ça d'admettre la vérité, Anita ?

— Je ne suis pas votre servante humaine, et je ne le serai jamais. Je voudrais que vous vous fassiez à cette idée et que vous me fichiez la paix.

Il fronça les sourcils.

— Pas la peine de t'énerver.

— Allez vous faire foutre !

— Comme il te plaira, ma petite. Yasmeen, quand tu veux.

— Attendez.

J'ôtai mon blouson et cherchai un endroit où le poser.

L'homme allongé sur le lit à baldaquin passa une main entre les rideaux de gaze noire.

— Je vais vous le tenir, proposa-t-il.

Il était torse nu, avec des bras musclés et de belles tablettes de chocolat. Très bronzé, ou la peau naturellement mate. Et ses yeux noirs étaient tout ce qu'il y a de plus humain. Ça changeait un peu.

Je lui tendis mon blouson. Il me sourit, et les derniers stigmates du sommeil s'effacèrent de son visage. Il s'assit sur son lit, les bras encerclant ses genoux toujours dissimulés sous les draps rouges, l'air presque rêveur. Et très séduisant.

— Tu es prête, ma petite ?

Jean-Claude souriait, mais c'était un sourire moqueur plutôt qu'amusé.

— Je suppose que oui.

— Yasmeen, lâche-la et voyons ce qui se passera.

— Vingt dollars sur Marguerite, lança Stephen.

— Je ne peux pas parier contre ma propre servante humaine, dit Yasmeen.

— Je vous parie vingt dollars à tous les deux que Mlle Blake va gagner, déclara l'homme assis sur le lit.

Je n'eus pas le temps de m'en étonner, car Marguerite fonçait sur moi.

Elle voulut me gifler, mais je bloquai son bras. Elle se battait comme une fille, toutes griffes dehors et les mains ouvertes. Mais elle était beaucoup plus rapide qu'une humaine ordinaire. Peut-être parce quelle servait un maître vampire.

Ses ongles me lacérèrent la joue.

Bon, elle avait réussi à m'énerver. Pas de quartier.

Je la repoussai d'une main. Elle y planta ses dents.

De toutes mes forces, je lui flanquai un coup de poing dans le plexus solaire. Elle me lâcha et se plia en deux, les mains sur le ventre, le souffle coupé. Parfait.

J'avais l'empreinte ensanglantée de sa mâchoire sur la main. Je touchai ma joue gauche : en sang, elle aussi. Aïe !

À genoux sur le sol, Marguerite s'efforçait de reprendre son souffle. Mais elle avait les yeux levés vers moi et, à en juger par la rage que j'y lisais, le combat n'était pas terminé.

— Reste à terre, Marguerite, ou je vais te faire mal, menaçai-je.

Elle secoua la tête.

— Elle ne peut pas abandonner, ma petite, ou tu gagneras le corps de Yasmeen à défaut de son cœur.

— Je ne veux pas de son corps. Je ne veux du corps de personne !

— Tu sais bien que c'est un mensonge, ma petite.

— Cessez de m'appeler « ma petite ».

— Tu portes deux de mes marques, Anita. Tu es à mi-chemin de devenir ma servante humaine. Admets-le, et personne n'aura à souffrir ce soir.

— Ouais, c'est ça.

Marguerite se relevait. Je n'aimais pas qu'elle soit debout. Je lui fauchai les jambes et lui plaquai les épaules contre le sol. Puis

je lui fis une clé au bras droit. Elle se débattit. Quand j'augmentai la pression, elle s'immobilisa.

— Abandonne.

— Non.

C'était la deuxième chose cohérente que je l'entendais dire.

— Je vais te casser le bras.

— Vas-y ! Je m'en fiche.

Décidément, il n'y avait pas moyen de lui faire entendre raison.

Tirant sur son bras, je la retournai sur le ventre. De ma main libre, je saisis une poignée de ses cheveux blonds et tirai sa tête en arrière. Puis je lâchai son bras et passai le mien autour de son cou, le coude sur sa glotte de façon à compresser les artères des deux côtés. Je refermai ma main droite sur mon poignet gauche et serrai.

Marguerite tenta de me griffer le visage, mais je le plaquai contre sa nuque pour l'empêcher de m'atteindre. Elle poussait de petits cris étranglés, parce qu'elle n'avait plus assez d'air pour émettre des hurlements.

Ses ongles s'enfoncèrent dans mon avant-bras. Mon pull était trop épais pour qu'elle me fasse mal ; alors elle releva ma manche et me lacéra la peau. Grinçant des dents, je serrai jusqu'à ce que mes bras tremblent.

Petit à petit, elle perdit ses forces. Ses mains retombèrent mollement.

Il faut beaucoup de temps pour étrangler quelqu'un. Dans les films, ça a toujours l'air rapide, facile et propre. En réalité, c'est difficile, lent et pas propre du tout. On sent le pouls de sa victime s'affoler de chaque côté de son cou pendant qu'on lui coupe la respiration, et elle se débat salement. Si on veut la tuer, on a intérêt à continuer à serrer longtemps après qu'elle s'est évanouie.

Marguerite devint toute molle dans mes bras. Quand je la lâchai, elle n'avait plus l'air de respirer.

Inquiète, je posai deux doigts sur sa carotide. Non, elle était juste inconsciente. Dieu merci.

Je me relevai et me dirigeai vers le lit.

Yasmeen s'agenouilla près de la silhouette immobile de Marguerite.

— Mon amour, mon seul amour. Elle t'a fait mal ?

— Elle est évanouie, la rassurai-je. Elle se réveillera dans quelques minutes.

— Si tu l'avais tuée, je t'aurais arraché le cœur.

Je secouai la tête.

— Ça ne va pas recommencer ! J'ai eu mon compte de menaces pour la soirée.

— Vous êtes blessée, dit doucement l'homme assis sur le lit.

Du sang coulait de mon avant-bras droit, s'écrasant sur la moquette noire qui l'absorbait aussitôt. Une couleur parfaite pour décorer les pièces où on prévoit de saigner beaucoup.

Marguerite ne m'avait pas trop abîmée, mais certaines égratignures étaient assez profondes pour laisser des cicatrices. Génial ! J'avais déjà une longue estafilade rose due à un coup de couteau sur la face interne de ce bras-là. Et encore, il était beaucoup moins amoché que l'autre.

Yasmeen aidait Marguerite à se relever. Déjà ? Pourquoi avait-elle repris conscience aussi vite ? Sans doute parce que c'était une servante humaine. Et merde !

Yasmeen s'approcha de moi, le regard fiévreux.

— Du sang frais... Et je ne me suis pas nourrie ce soir, chuchota-t-elle d'une voix rauque.

— Contrôlez-vous, grondai-je.

— Je vois que tu n'as pas appris les bonnes manières à ta servante humaine, Jean-Claude.

— Fiche-lui la paix, Yasmeen, ordonna Jean-Claude en se levant.

— Tous les serviteurs doivent être dressés. Tu as trop tardé.

— Dressés ? répétai-je, les sourcils froncés.

— C'est malheureusement nécessaire, expliqua Jean-Claude sur un ton neutre, comme s'il parlait d'un étalon.

— Allez vous faire foutre !

Je dégainai mon flingue et le saisis à deux mains. Plus personne ne poserait un doigt sur moi ce soir.

Du coin de l'œil, je vis quelqu'un se redresser sous les couvertures, de l'autre côté du lit. Une femme mince, à la peau couleur café au lait et aux cheveux coupés très court. Elle était nue. D'où sortait-elle ?

À un mètre de moi, Yasmeen passait sa langue sur ses crocs luisants.

— Si vous approchez, je vous descends. C'est bien clair ?

— Tu peux toujours essayer.

— Vous trouvez que ça vaut le coup de mourir pour un simple jeu ?

— Au bout de quelques siècles, c'est la seule chose qui en vaille encore la peine.

— Jean-Claude, si vous ne voulez pas la perdre, rappelez-la.

Ma voix était plus aiguë que je l'aurais voulu.

À cette distance, la balle devrait lui faire exploser la poitrine. Et une fois son cœur pulvérisé, plus moyen de la faire revenir. Évidemment, elle avait plus de cinq cents ans, et une seule balle ne suffirait peut-être pas. Par bonheur, j'avais deux chargeurs pleins.

Un mouvement me fit tourner la tête. Mais je ne fus pas assez rapide.

La Noire me plaqua à terre. Je la visai avec mon Browning. À ce stade-là, je ne me souciais plus qu'elle soit humaine ou non.

Mais une de ses mains me saisit les poignets et serra à les briser. Puis elle découvrit ses dents et lâcha le genre de grognement qui aurait dû s'échapper d'une gorge poilue et garnie de crocs acérés. Aucun humain n'est censé émettre un son pareil.

La femme m'arracha mon flingue comme elle aurait pris une sucette à un bébé. Elle le tenait bizarrement, comme si elle n'en avait jamais vu de sa vie et qu'elle ne savait pas quoi en faire.

Un bras encercla sa taille et la tira en arrière. Celui de l'homme assis sur le lit. Elle tourna la tête vers lui en grognant.

Yasmeen bondit vers moi. Je reculai contre le mur.

— Tu ne fais plus la fière sans ton arme, constata-t-elle.

Soudain, elle fut à genoux devant moi. Je ne l'avais pas vue bouger. Elle me saisit par les épaules et m'attira vers elle. Elle

avait une force incroyable. À côté d'elle, la métamorphe noire semblait presque fragile.

— Yasmeen, non ! cria Jean-Claude.

Il venait enfin à mon secours. Mais trop tard. La vampire découvrit ses canines et se pencha sur moi.

Je hurlai.

— Jean-Claude !

De la chaleur. Quelque chose brûlait à l'intérieur de mon pull. Yasmeen hésita, et je la sentis frissonner. Que se passait-il ?

Une langue de flammes bleu-blanc jaillit entre nous.

Je poussai un cri auquel Yasmeen fit écho. Son caraco de soie rouge était en feu. Elle s'écarta de moi tandis que je défaisais frénétiquement mon holster pour ôter mon pull.

Je tirai violemment sur la chaîne de mon crucifix et la laissai tomber sur la moquette. Les flammes vacillèrent et s'éteignirent.

J'avais une belle brûlure en forme de croix sur la poitrine, au-dessus du sein gauche. Déjà, ma peau se couvrait d'ampoules.

Yasmeen avait arraché son caraco. Elle arborait une brûlure identique, mais un peu plus bas parce qu'elle était plus grande que moi.

Je m'agenouillai sur le sol en jean et en soutien-gorge. Des larmes coulaient sur mes joues. J'avais déjà une cicatrice en forme de croix sur l'avant-bras gauche. Les fidèles humains d'un vampire m'ont marquée au fer rouge. Ils trouvaient ça drôle. Mais ils ont cessé de rire quand je les ai tous tués.

Les brûlures, c'est terrible. À surface égale, c'est le type de blessure qui fait le plus mal.

Jean-Claude se tenait devant moi. Sur la moquette, ma croix émettait une vive lueur blanche. Il leva un bras pour se protéger les yeux.

— Ramasse-la, ma petite. Plus personne ne te fera de mal, je te le garantis.

— Je préfère m'en assurer par moi-même.

— J'ai été stupide de laisser la situation dégénérer. Pardonne-moi, Anita.

Il était difficile de le prendre au sérieux dans cette position, mais j'appréciais quand même ses excuses.

Je pinçai la chaîne entre deux doigts. Le fermoir était cassé. Il faudrait que je le fasse réparer ou que j'en achète une autre.

De l'autre main, je ramassai mon pull. Il y avait sur le devant un trou plus gros que mon poing. Certaines personnes auraient trouvé ça sexy. Moi, je me disais juste qu'il était foutu.

L'homme assis sur le lit me tendit mon blouson. Je croisai son regard et lus une pointe d'inquiétude dans ses yeux si humains. J'ignore pourquoi, mais je trouvai ça réconfortant.

Je renfilai le holster à même ma peau. Une sensation bizarre.

L'homme me tendit mon Browning, la crosse dirigée vers moi. De l'autre côté du lit, la Noire le foudroya du regard.

Je me fichais de savoir comment il lui avait repris mon flingue. Mais j'étais soulagée de le récupérer. Je me sentais déjà un peu plus en sécurité, même si les sangles du holster allaient sans doute m'irriter la peau. La perfection n'est pas de ce monde.

L'homme me passa une poignée de Kleenex. Les draps rouges avaient glissé, révélant la ligne nue de sa cuisse.

— Votre bras...

Je baissai les yeux. Il saignait toujours un peu, mais ça faisait tellement moins mal que la brûlure que je l'avais complètement oublié.

Je pris les Kleenex en me demandant ce que ce type fichait là. Était-il l'amant de la métamorphe ?

Je nettoyai mon avant-bras du mieux que je pus, parce que je ne voulais pas tacher mon beau blouson. Puis je glissai la croix dans ma poche gauche. Elle nous avait brûlées parce que mon pull avait des mailles lâches et que le caraco de Yasmeeen ne dissimulait pas grand-chose de sa peau.

Jean-Claude avait baissé le bras et me dévisageait.

— Je suis désolé, ma petite. Je ne voulais pas te faire peur.

Il me tendit une main plus pâle que la manchette de dentelle qui la recouvrait. Je l'ignorai et pris appui sur le lit pour me relever. Lentement, il baissa son bras sans me quitter des yeux.

— Pourquoi ça ne marche jamais comme je voudrais avec toi ?

— Vous devriez laisser tomber. Ça vous éviterait de vous poser des questions.

— Je crains qu'il ne soit déjà trop tard.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

À cet instant, la porte s'ouvrit à la volée et percuta le mur. Un homme apparut sur le seuil, le visage en sueur et les yeux écarquillés.

— Le serpent..., balbutia-t-il.

Il respirait avec difficulté, comme s'il avait monté les marches quatre à quatre.

— Oui ? l'encouragea Jean-Claude.

L'homme déglutit.

— Il est devenu fou.

— Que s'est-il passé ?

Il secoua la tête.

— Je ne sais pas. Il a tué Shahar.

Jean-Claude fronça les sourcils.

— A-t-il attaqué le public ?

— Pas encore.

Il se tourna vers moi.

— Désolé, ma petite, mais nous devons remettre la fin de cette conversation à plus tard.

Yasmeen et lui sortirent. Stephen leur emboîta le pas comme un toutou bien dressé.

La Noire enfila une robe noire à fleurs rouges, des talons aiguilles rouges et sortit à son tour. L'homme bondit hors du lit et saisit un bas de jogging gris. Quant à moi, je remontai la fermeture Éclair de mon blouson, suffisamment pour dissimuler que j'étais nue dessous mais de façon à pouvoir quand même dégainer en cas de besoin.

Lorsque je sortis de la chambre, l'homme était encore en train de se débattre avec son pantalon. Il sautillait sur place en essayant de passer la deuxième jambe.

Je traversai la loge et émergeai dans la lumière de la tente. Les deux vampires et les deux métamorphes s'étaient déployés autour de la piste pour encercler le serpent. La moitié supérieure du corps d'un homme en pagne était en train de disparaître lentement dans sa gorge. C'était pour ça qu'il n'avait pas encore attaqué la foule : il prenait le temps de se nourrir.

Doux Jésus !

Les jambes du malheureux donnaient des ruades convulsives dans le vide. Mon Dieu, faites que ce soit juste un réflexe. Faites qu'il soit déjà mort.

Le contraire aurait été plus que mon imagination ne pouvait en supporter. Et j'ai vu assez de choses pour qu'elle soit très développée.

La rébellion du serpent n'était pas mon problème. Pour une fois, ce n'était pas à moi de jouer les héroïnes.

Les gens s'éparpillaient en hurlant, leurs enfants dans les bras, piétinant sodas et sacs de pop-corn.

Je me frayai un chemin à coups de coude. Une femme portant un bébé tomba à mes pieds. Un homme les enjamba.

J'aidai la femme à se relever. Personne ne faisait attention à nous, et nous avons beaucoup de mal à lutter contre la foule paniquée. Je me sentais comme un rocher au milieu d'un torrent déchaîné.

Les yeux écarquillés, la femme serrait son bébé contre elle. Sexiste que je suis, je saisis le bras d'un homme qui passait et lui ordonnai :

— Aidez-la !

Il me dévisagea comme si je parlais une langue inconnue, mais obtempéra et entraîna la femme vers la sortie.

Je ne pouvais pas laisser le serpent attaquer le public. Pas si j'avais une chance de l'en empêcher.

Une fois de plus, j'allais jouer les putains d'héroïnes.

Je dus lutter contre la marée humaine pour descendre vers la piste alors que tout le monde montait. Je reçus un coup de coude dans la figure, et du sang envahit ma bouche.

Le temps que j'arrive en bas, tout serait terminé. Au moins, je l'espérais...

Chapitre 7

J'émergeai de la foule. Les spectateurs se bousculaient au-dessus de moi pour gagner la sortie. Mais ici, sur la dernière marche avant la piste, il n'y avait personne. Et un lourd silence m'enveloppait.

J'avais du mal à respirer. De la magie. Émanait-elle du cobra ou des vampires ? Je n'aurais su le dire.

Stephen était le plus proche de moi. Torse nu, mince et toujours élégant. Yasmeeen avait enfilé sa chemise bleue. Nouée au-dessus du nombril, elle révélait son ventre plat. Marguerite se tenait près d'elle, et la Noire sur la droite de Stephen. Elle avait enlevé ses talons aiguilles.

De l'autre côté de la piste, Jean-Claude était encadré par deux vampires blonds : un mâle et une femelle.

Nos regards se croisèrent et, malgré la distance qui nous séparait, je le sentis me toucher à un endroit où aucune main n'était censée aller.

Ma gorge se serra ; je transpirai abondamment. A cet instant, rien n'aurait pu me persuader de m'approcher de lui. Il essayait de me dire quelque chose de trop intime pour être exprimé par des mots.

Un cri rauque attira mon attention vers le centre de la piste. Deux hommes ensanglantés gisaient sur le sol. Le cobra se dressait au-dessus d'eux, tour ambulante de muscles et d'écaillés. Il siffla dangereusement.

Un des hommes s'agita. Était-il toujours vivant ? Je serrai la balustrade si fort que mes jointures blanchirent. J'avais tellement peur que je sentais de la bile monter dans ma gorge, comme si j'allais vomir. Ma peau était glacée malgré la chaleur.

Il m'arrive de rêver que je suis perdue dans la jungle, entourée par des serpents si nombreux que je ne distingue pas le sol sous

mes pieds. En général, ils finissent par tomber aussi des arbres, et je me réveille en hurlant.

Jean-Claude tendit une main vers moi. Seul le bout de ses doigts émergeait de la dentelle blanche. Tous les autres observaient le serpent. Jean-Claude n'avait d'yeux que pour moi.

Un gémissement s'échappa des lèvres du blessé. Son écho sembla se répercuter contre les parois de la tente. Était-ce une illusion ? Peu importe. Il était vivant, et nous devons le protéger.

« Nous » ? Comment ça, « nous » ? lança une petite voix au fond de ma tête.

Je plongeai mes yeux dans ceux de Jean-Claude. Son visage était dépourvu de toute émotion accessible à ma compréhension. Il ne pouvait pas m'hypnotiser : il avait renoncé à ce pouvoir en me marquant. Mais il pouvait toujours me manipuler mentalement, et il s'y employait en ce moment même.

Quelque chose me poussait vers lui. Je voulais sentir la douceur et la fermeté de sa main, la caresse de la dentelle sur ma peau.

La tête me tourna, et je me retins à la balustrade pour ne pas tomber. Pourquoi s'amusaient-ils à ça ? Nous avons un problème plus grave sur les bras. Ou ne se souciait-il pas du serpent ? Peut-être était-ce lui qui avait provoqué l'attaque. Mais dans quel but ?

Tous les poils de mon corps se hérissèrent. Je frissonnai sans pouvoir m'arrêter.

Soudain, Jean-Claude se retrouva comme par magie devant moi.

— Joins tes forces aux miennes, Anita, et à nous deux, nous aurons assez de pouvoir pour arrêter cette créature.

Je secouai la tête.

— Je ne vois pas de quoi vous parlez.

Il m'effleura l'avant-bras. À travers le cuir de mon blouson, je sentis le bout de ses doigts glacés. Ou brûlants.

— Comment pouvez-vous être chaud et froid à la fois ? m'émerveillai-je.

Il eut un léger sourire.

— Cesse de lutter contre moi, ma petite, et nous maîtriserons le serpent. Nous sauverons ces deux hommes.

Là, il me tenait. Un instant de faiblesse contre deux vies humaines. Quel choix cruel !

— Si je vous laisse entrer dans ma tête, ça vous sera plus facile d’y revenir ensuite. Mon âme n’est pas à vendre, même contre la vie de quelqu’un.

— Très bien. Comme tu voudras.

Il fit mine de se détourner. Je lui saisis le bras. Il était tiède, ferme et bien réel.

Jean-Claude me fit face, avec ses yeux bleu nuit où j’aurais pu me noyer. Je déglutis et retirai ma main. Je mourais d’envie de l’essuyer contre mon jean, comme si j’avais touché quelque chose de sale. Ce qui était peut-être le cas.

— Les balles en argent peuvent-elles lui faire mal ?

Il réfléchit une seconde.

— Je ne sais pas.

— Si vous arrêtez d’essayer de pirater mon esprit, je vous aiderai.

— Tu préfères l’affronter avec un pistolet plutôt qu’avec moi ? s’étonna-t-il, une pointe d’amusement dans la voix.

— Oui.

Il s’écarta et, d’un geste, m’invita à entrer dans l’arène.

Je sautai par-dessus la balustrade et atterris à côté de lui. Puis j’avançai vers la créature en dégainant mon Browning. Son poids, dans ma main, me reconfortait toujours.

— Les anciens Égyptiens le vénéraient comme un dieu, ma petite. C’est Edjo, le cobra royal pour qui ils faisaient des sacrifices.

— Ce n’est pas un dieu, Jean-Claude.

— Tu en es sûre ?

— Souvenez-vous que je suis monothéiste. Pour moi, ce n’est qu’une immonde bestiole surnaturelle de plus.

— Comme tu voudras, ma petite.

— Je me demande comment vous lui avez fait passer la douane ?

Il secoua la tête.

— Quelle importance ?

Je tournai la tête vers la créature, toujours au centre de la piste. Le cadavre de Shahar gisait sur le côté. Il ne l'avait pas mangée. Était-ce un signe d'affection et de respect, ou un simple coup de bol pour elle ?

Le serpent avança vers nous en ondulant. Les écailles de son ventre produisaient une sorte de chuchotement.

Jean-Claude avait raison. Peu importait de quelle façon cette créature était entrée dans le pays. Elle était là ; c'était tout ce qui comptait.

— Comment allons-nous l'arrêter ?

Il me fit un grand sourire. Peut-être parce que j'avais employé « nous ».

— Si tu réussis à le blesser à la bouche, nous devrions pouvoir le neutraliser.

Le corps du serpent était plus épais qu'un poteau téléphonique. Je secouai la tête.

— Si vous le dites.

— Peux-tu le toucher à la gueule ?

— Sans doute.

— Ma petite tireuse d'élite...

— Remballez vos sarcasmes.

— D'accord. Mais à ta place, je me dépêcherais. Une fois qu'il sera au corps à corps avec mes serviteurs, ce sera trop tard.

Son expression était indéchiffrable. Je n'aurais pas su dire s'il l'espérait ou non.

Je m'avançai sur la piste. Le cobra s'immobilisa et m'attendit en se balançant doucement, comme une tour sur le point de s'effondrer. Sa langue fourchue darda hors de sa gueule. Il goûtait mon odeur.

Soudain, Jean-Claude fut à mes côtés. Je ne l'avais pas senti venir. Encore un tour de passe-passe mental.

Mais j'avais d'autres problèmes sur les bras.

— Je ferai de mon mieux pour te protéger, ma petite, dit-il si bas que je fus sans doute la seule à l'entendre.

— J'ai vu ce que ça donnait tout à l'heure. Ça me rassure beaucoup, raillai-je.

Il s'arrêta. Je continuai.

— Je sais que tu as peur de lui, Anita. Je le sens dans mes entrailles, lança-t-il d'une voix aussi douce et immatérielle que le vent.

— Restez hors de ma tête, murmurai-je sans savoir s'il m'entendrait.

Le cobra me surveillait. Tenant mon Browning à deux mains, je visai sa gueule. Il me semblait être hors de sa portée, mais je n'en étais pas sûre. Quelle est la distance de sécurité minimale entre une femme et un serpent aussi gros qu'un semi-remorque ? Deux ou trois États ? En tout cas j'étais assez près pour voir ses yeux noirs aussi vides que ceux d'une marionnette.

Les paroles de Jean-Claude tombaient en pluie dans mon esprit comme des pétales de fleurs. J'aurais juré sentir leur parfum.

— Force-le à te suivre, et assure-toi qu'il nous tourne le dos avant de tirer.

Mon cœur battait si fort que respirer me faisait mal, et ma bouche était si sèche que je ne parvenais pas à déglutir.

Lentement, je m'écartai des vampires et des métamorphes. La tête du serpent me suivit. S'il faisait mine d'attaquer, je lui tirerais dessus sans hésitation. Mais s'il se contentait de me suivre, j'obéirais à Jean-Claude pour lui laisser une chance de le frapper dans le dos.

Il se pouvait que les balles en argent n'aient aucun effet sur lui. Il était si énorme... J'avais l'impression d'être dans un film où le monstre gluant continu à avancer inexorablement vers ses victimes, même après qu'elles lui ont vidé deux ou trois chargeurs dans le corps. Pourvu que ça ne soit qu'une invention hollywoodienne !

Si les balles en argent ne le blessaient pas, j'allais mourir. Je revis les jambes de l'homme s'agiter hors de la gueule du cobra, quelques minutes plus tôt. À présent, le malheureux n'était plus qu'une bosse dans son estomac.

Sa langue darda une fois de plus, et je réprimai un cri. Pour l'amour de Dieu, Anita, contrôle-toi ! Ce n'est qu'un serpent. Un serpent géant mangeur d'hommes, mais un serpent quand même.

Ouais...

Tous les poils de mon corps se mirent au garde-à-vous. Le pouvoir que Shahar avait invoqué était toujours là. Comme s'il ne suffisait pas que cette créature ait du venin et des crocs assez longs pour m'embrocher avec. Il fallait aussi quelle soit magique.

Le parfum de fleurs se fit plus fort, et je m'avisai qu'il ne venait pas de Jean-Claude mais du cobra. Pourtant, je connais bien l'odeur musquée des serpents. Quand on l'a sentie une fois, on ne peut plus l'oublier. Elle ne ressemble pas du tout à ça. Plutôt à celle qui monte du cercueil d'un vampire.

La tête géante continuait à me suivre.

— C'est ça. Encore un peu, l'encourageai-je.

Stupide, vu que les serpents sont sourds.

Je longuai le bord de la piste, l'ombre du cobra tombant sur moi. Pourquoi se montrait-il si coopératif ? Peut-être parce que je lui rappelais Shahar. Ses cheveux étaient plus longs que les miens, et elle portait des vêtements beaucoup moins couvrants. Mais nous étions toutes les deux petites et brunes.

— Viens, mon joli. Viens voir maman, chuchotai-je si bas que mes lèvres remuèrent à peine.

Je n'osai pas regarder Jean-Claude. Rien n'importait que le bruit de mes pas sur la piste, les mouvements du serpent et le flingue dans mes mains. Une sorte de danse hypnotique.

La créature ouvrit la gueule, et j'aperçus ses crocs pareils à des faux. Contrairement à ceux des serpents à sonnettes, ceux des cobras ne sont pas rétractables. Ravie de voir que je n'avais pas tout oublié de mes cours d'herpétologie. Même si je parierais que le bon docteur Greenburg n'avait jamais rencontré une bestiole pareille.

Le parfum des fleurs se faisait entêtant. Je bloquai ma respiration et appuyai sur la détente.

La tête du cobra fut projetée en arrière, du sang éclaboussant le sol. Je tirai de nouveau. Encore et encore. Ses mâchoires explosèrent. Il ouvrit la gueule en sifflant. Je crois que c'était pour crier.

Il s'abattit sur le sol en fouettant l'air. Pouvais-je vraiment le tuer ? Je tirai trois balles de plus dans sa tête. Son corps devint un

nœud gigantesque et monstrueux, ses écailles noires et blanches couvertes de sang.

Un anneau me faucha les jambes. Je me relevai sur les genoux, le flingue à la main. Un autre anneau me frappa et j'eus l'impression d'avoir percuté une baleine. À moitié assommée, je me retrouvai coincée sous le serpent.

La créature se redressa, des gouttes de sang et de poison dégoulinant le long de ses mâchoires brisées. Alors que sa tête venait à ma rencontre, je pointai mon Browning vers elle et appuyai sur la détente.

Une silhouette bondit sur le cobra. Cette créature couverte de fourrure plongea ses crocs et ses griffes dans le cou du serpent, qui se déplia sans me lâcher. Les écailles lisses de son ventre appuyaient sur ma poitrine comme une main géante, menaçant de m'écraser.

Je voulus tirer encore, mais le percuteur cliqueta dans le vide. Et merde !

Jean-Claude apparut dans mon champ de vision. Ses mains couvertes de dentelle soulevèrent les anneaux du serpent comme s'ils ne pesaient rien.

Je rampai vers le bord de la piste. Puis je me redressai et sortis mon chargeur de rechange pour l'enclencher dans mon Browning. Je ne me souvenais pas d'avoir tiré treize balles, mais j'avais pourtant dû le faire.

Et c'est reparti pour un tour !

Jean-Claude avait les bras plongés jusqu'aux coudes dans la chair du serpent. Il saisit sa moelle épinière et la brisa en deux.

Pendant ce temps, Yasmeen lui arrachait les intestins comme une gamine qui s'amuse à éventrer un oreiller ou à vider la paille d'un épouvantail. Son visage et sa poitrine étaient couverts de sang. Elle éclata d'un rire hystérique.

Je n'avais jamais vu de vampires utiliser à fond leur force surhumaine. Je m'assis sur le bord de la piste, mon flingue à la main, pour les regarder faire.

La métamorphe noire avait conservé sa forme humaine. Armée d'un couteau, elle découpait les anneaux du cobra.

Le serpent eut un sursaut. Il redressa la tête et mordit l'épaule de la femme. Elle cria quand un croc transperça sa chair et ressortit dans son dos, dégoulinant de venin et de sang.

Je me relevai, prête à intervenir. Le cobra agitait la tête pour essayer de se débarrasser de la femme. Mais ses mâchoires endommagées ne fonctionnaient plus, et son croc était enfoncé trop profondément.

Je n'étais pas certaine de réussir à le toucher sans blesser la Noire. Dans la bagarre, elle avait lâché son couteau.

Le vampire blond la saisit par les chevilles et tira pour la dégager. Mais le serpent redressa le cou tel un chien qui refuse de lâcher son jouet.

Le loup-garou qui m'avait sauvée un peu plus tôt sauta sur l'échine du serpent pour le chevaucher comme un étalon sauvage. À présent, il n'y avait plus du tout moyen de tirer. Misère. Je devrais me contenter de regarder.

Soudain, je vis l'homme du lit traverser la piste en courant. Lui avait-il fallu si longtemps pour enfiler un survêtement dont il n'avait même pas pris la peine de fermer le haut ? À vue de nez, il n'avait pas d'arme. Que croyait-il pouvoir faire ?

Il s'agenouilla près des deux hommes qui étaient déjà blessés à mon arrivée et traîna l'un d'eux vers le bord de la piste. Bon réflexe.

Jean-Claude saisit le croc qui traversait l'épaule de la Noire et le brisa. Le craquement fut aussi fort qu'une détonation.

La métamorphe lâcha un dernier cri et s'écroula dans les bras de Jean-Claude, qui vint la déposer à mes pieds. Son bras droit n'était plus relié à son épaule que par quelques ligaments. En voulant la sauver, Jean-Claude l'avait presque démembrée.

— Aide-la, ma petite.

J'avais des notions de secourisme, mais là... Je ne pouvais ni poser une attelle ni faire un garrot. Son bras n'était pas cassé mais presque arraché.

Une bourrasque traversa la tente. Je levai les yeux.

Jean-Claude se campait devant le serpent. Ses serviteurs continuaient à s'acharner, mais il refusait de mourir.

Le vent fit onduler ses cheveux noirs et la dentelle de son col. Je n'entendais plus que le grondement de tonnerre de mon propre sang qui me battait aux tempes.

Jean-Claude avança, et je sentis quelque chose en moi se déplacer avec lui. Comme s'il avait tissé un lien invisible entre nous. Mon pouls était si rapide que je n'arrivais plus à respirer. Que se passait-il ?

Lorsqu'il enfonça ses bras dans la chair du serpent, en dessous de la gueule, je sentis mes mains plonger avec les siennes. Puis empoigner la colonne vertébrale et la briser en deux. Elle était humide et glissante, mais pas tiède.

Nos mains arrachèrent la tête du cobra. Projetée dans les airs, elle retomba sur la piste, roula sur elle-même et s'immobilisa, la gueule ouverte. Le corps se débattait faiblement, mais ça ne durerait plus longtemps.

Je revins à moi, toujours agenouillée près de la femme. J'entendais et je sentais de nouveau. Mes mains n'étaient pas couvertes de sang et de cervelle. Mon Dieu, que m'arrivait-il ?

On me toucha l'épaule. Je pivotai et braquai mon flingue dans la figure de l'homme au pantalon gris. Il leva les mains.

— Du calme. Je suis de votre côté.

J'avais toujours la gorge nouée. Incapable d'articuler un son, je me contentai de hocher la tête et de baisser le Browning.

Il ôta sa veste de survêtement, la roula en boule et tenta d'enrayer l'hémorragie de la femme.

— Elle doit être en état de choc, dis-je enfin.

— Vous n'avez pas l'air bien non plus.

Et pour cause. Jean-Claude avait envahi mon esprit et mon corps. Comme si nous ne faisons plus qu'une personne. Je frissonnai sans pouvoir m'arrêter.

— J'ai appelé la police et le Samu, déclara l'homme.

Je l'étudiai. Il avait un visage bien dessiné, des pommettes hautes, une mâchoire carrée mais des lèvres pleines adoucissaient l'ensemble. Avec ses longs cheveux bruns, il me rappelait un autre humain lié à des vampires. Un type qui avait eu une mort horrible, et que je n'avais pas pu sauver.

De l'autre côté de la piste, j'aperçus Marguerite. Les yeux écarquillés, les lèvres entrouvertes, elle semblait très excitée par le spectacle. Dieu du ciel !

Le métamorphe se laissa tomber à terre. Ses organes génitaux pendaient entre ses jambes poilues alors que ceux des films ont toujours l'entrejambe lisse comme une poupée Barbie. Sa fourrure avait la couleur du miel. Était-ce Stephen ? Dans le cas contraire, il avait disparu, et il m'aurait étonnée que Jean-Claude laisse passer ça.

— Personne ne bouge ! cria une voix.

Deux flics venaient de faire irruption sous la tente.

Je posai mon flingue pendant qu'ils inspectaient les lieux du regard. Le serpent avait encore des convulsions, mais rien de dangereux. Les reptiles mettent plus longtemps à se rendre compte qu'ils sont morts que les mammifères.

J'avais la tête vide, et tout me paraissait irréel. Pas à cause du cobra, mais de ce que Jean-Claude m'avait fait.

Je secouai la tête, tentant de m'éclaircir les idées. La police était là. J'avais des choses à faire.

Je sortis le badge qui m'identifiait comme un membre de la Brigade Régionale d'Investigations surnaturelles et le clippai au revers de mon blouson.

— Allons parler aux flics avant qu'ils se mettent à tirer, dis-je.

— Le serpent est mort.

Le loup-garou avait fourré son museau dans la chair ensanglantée dont il arrachait des lambeaux. Je détournai le regard.

— Mais ils pourraient penser que ça n'est pas le seul monstre ici, fis-je remarquer.

— Oh, souffla l'homme au pantalon gris, comme s'il n'y avait jamais réfléchi.

Que faisait-il dans l'entourage de Jean-Claude ?

Je m'approchai des flics en souriant.

Jean-Claude se tenait au milieu de la piste, sa chemise ensanglantée collée à sa peau. La vampire blonde tétait un morceau de viande de serpent avec des bruits de succion répugnants.

— Je m'appelle Anita Blake. Je travaille avec la Brigade Régionale d'Investigations surnaturelles, me présentai-je.

Un des flics désigna mon compagnon du menton.

— Et lui, qui est-ce ?

Du coin des lèvres, je chuchotai :

— Qui êtes-vous ?

— Richard Zeeman...

— Richard Zeeman, un spectateur innocent, répétai-je à voix haute.

C'était un mensonge. Comment un type qui dormait au milieu de vampires et de métamorphes pouvait-il être innocent ?

Mais le flic hocha la tête.

— Et les autres ?

Je regardai par-dessus mon épaule. Ça ne s'arrangeait pas.

— Le propriétaire du *Cirque* et certains de ses employés. Ils ont attaqué la créature pour l'empêcher de s'en prendre au public.

— Mais ils ne sont pas humains, pas vrai ?

— Non, reconnus-je.

De toute façon, je ne pouvais pas nier.

— Doux Jésus ! Les gars du poste ne vont pas me croire quand je leur raconterai ça.

Il avait sans doute raison. Ayant assisté à toute la scène, j'avais aussi du mal à y croire.

Chapitre 8

J'étais assise dans le petit couloir qui servait d'entrée des artistes : le passage par où ils accédaient à la piste. La lumière était très basse ; il n'y avait pas de chaise, et je commençais à avoir mal aux fesses.

J'avais déjà répondu aux questions de trois vagues de flics, Dolph et ses hommes faisant partie de la dernière. J'attendais depuis plus d'une heure et quart qu'ils m'autorisent à partir, et je commençais à en avoir ras le bol.

Richard Zeeman et Stephen le loup-garou étaient assis en face de moi. Richard avait croisé les mains autour d'un de ses genoux. Il portait des Nike blanches avec une virgule bleue et pas de chaussettes. Même ses chevilles étaient bronzées. Ses épais cheveux bruns caressaient ses épaules nues.

Comme il avait les yeux fermés, je pouvais le mater autant que je voulais. Un ventre plat avec une fine ligne de poils qui disparaissait dans le haut de son pantalon, une poitrine parfaite, musclée et totalement imberbe... Miam, miam !

Stephen était roulé en boule. Il dormait. Le côté gauche de son visage était couvert de magnifiques ecchymoses violettes, et il avait un bras en écharpe. Les ambulanciers lui avaient donné une couverture, mais il avait refusé qu'on le transporte à l'hôpital.

Je crois qu'il ne portait rien, sous la couverture. Il avait dû déchirer ses vêtements lors de sa métamorphose. Sous sa forme de loup-garou, il était beaucoup plus grand et bâti différemment. Adieu le jean moulant et les belles bottes de cow-boy.

C'est peut-être pour ça que la Noire était nue. Et Richard ? Était-il lui aussi un métamorphe ? Si c'était le cas, il le dissimulait mieux que tous ceux que je connaissais. Et il n'avait pas participé à la bataille contre le cobra, se contentant de rester à l'écart comme n'importe quel humain doué de bon sens.

Les longues mèches blondes de Stephen étaient collées à son visage par la transpiration. Il avait de gros cernes noirs sous les yeux. Sa respiration était trop rapide, et ses paupières papillotaient dans son sommeil. Faisait-il un cauchemar ? Les loups-garous rêvent-ils de moutons métamorphes ?

Contrairement à Stephen, Richard paraissait toujours aussi séduisant. Mais il ne s'était pas fait malmener par un cobra géant. Il ouvrit les yeux comme s'il avait senti que je l'observais.

Nous nous regardâmes en silence.

Son visage était tout en angles, mais des fossettes adoucissaient son expression et le rendaient un peu trop parfait à mon goût. Je me sens toujours mal à l'aise en présence de types trop beaux. Peut-être parce que je manque d'assurance. Ou parce que, depuis que je connais Jean-Claude, j'apprécie davantage les imperfections physiques des humains.

— Il va bien ? demandai-je.

— Qui ça ?

— Stephen.

Richard baissa les yeux vers son compagnon endormi, qui gémit dans son sommeil. C'était bien un cauchemar, donc.

— Ne devriez-vous pas le réveiller ? lançai-je.

Richard sourit.

— C'est très attentionné de votre part, mais même un tremblement de terre n'y parviendrait pas.

— Pourquoi ?

— Vous voulez vraiment le savoir ?

— Ben... Je n'ai pas grand-chose d'autre à faire pour le moment.

— C'est vrai.

Il se tortilla comme s'il cherchait une position plus confortable.

— Stephen s'est retransformé en humain en moins de deux heures, dit-il comme si ça expliquait tout.

— Et alors ?

— En principe, un loup-garou conserve sa forme animale pendant huit à dix heures, avant de s'écrouler et de reprendre sa

forme humaine. Une métamorphose prématurée consomme beaucoup d'énergie.

— Donc, c'est normal qu'il soit dans cet état ?

— Il lui faudra le reste de la nuit pour récupérer.

— Pas génial, comme méthode de survie.

— Beaucoup de loups-garous s'évanouissent après leur transformation. Et les chasseurs humains en profitent pour leur tomber dessus.

— Comment se fait-il que vous en sachiez autant sur les lycanthropes ?

— C'est mon boulot. J'enseigne la biologie dans un collège du quartier.

— Vous êtes prof de biologie ?

— Oui. N'ayez pas l'air aussi surpris !

Je secouai la tête.

— Comment se fait-il qu'un prof traîne avec des vampires et des lycanthropes ?

— Je suppose que j'ai de la chance.

Je ne pus réprimer un sourire.

— Ça n'explique pas comment vous en savez autant au sujet des lycanthropes.

— J'ai suivi des cours à la fac.

— Moi aussi, mais j'ignorais tout du phénomène de récupération.

— Vous avez un diplôme de biologie surnaturelle ?

— Oui.

— Comme moi.

— Alors comment se fait-il que vous soyez plus calé ?

Stephen remua dans son sommeil. La couverture glissa de son épaule, découvrant son estomac et le haut de sa cuisse. Richard la tira sur lui, comme s'il bordait un enfant.

— Stephen est mon meilleur ami depuis longtemps. Je parie que vous savez sur les zombies des tas de choses que je n'ai jamais apprises à la fac.

— Probablement, concédai-je. Stephen est prof, lui aussi ?

— Non. (Richard eut un sourire amer.) Les conseils d'administration n'aiment pas embaucher des lycanthropes.

— Légalement, c'est de la discrimination.

— Je sais bien. Mais des parents d'élèves ont agressé le dernier métamorphe qui avait osé enseigner à leur précieuse progéniture. Les lycanthropes ne sont pourtant pas contagieux, sous leur forme humaine.

— Ça, je sais.

— Désolé, j'ai tendance à me laisser emporter chaque fois que j'aborde ce sujet.

Moi, je milite pour les droits des zombies. Chacun sa croisade. Si Richard voulait lutter contre la discrimination visant les loups-garous, ça ne me posait pas de problème.

— Tu es bien diplomate ce soir, ma petite. Je n'aurais pas cru ça de toi.

Jean-Claude était dans le couloir. Je ne l'avais pas entendu venir.

— Vous ne pourriez pas vous racler la gorge la prochaine fois ? J'en ai assez que vous m'espionniez.

— Je ne t'espionnais pas. Tu étais simplement distraite par ta conversation avec notre séduisant M. Zeeman.

Sa voix était aussi douce que du miel et, pourtant, elle exprimait une menace implicite. Je la sentis comme un courant d'air froid dans ma nuque.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Jean-Claude ?

— Je ne vois pas de quoi tu parles.

— Vous êtes en colère. Pourquoi ?

— Ma servante humaine est incapable de lire dans mes pensées. C'est dommage...

Il s'agenouilla près de moi. Le sang avait noirci sur sa chemise, et ses manchettes de dentelle ressemblaient à des fleurs desséchées.

— Désires-tu Richard parce que tu le trouves beau, ou parce qu'il est humain ? chuchota-t-il.

— Je ne le désire pas, me défendis-je.

— Bien sûr que si, ma petite. Tu ne peux pas me mentir.

Il se pencha vers moi et me caressa la joue.

— Vous avez du sang sous les ongles.

Il frémit, et sa main se crispa. Un point pour moi.

— Tu me rejettes systématiquement. Je me demande pourquoi je tolère ça.

— Je l'ignore. J'espère toujours que vous finirez par vous lasser.

— Je compte te garder auprès de moi pour toujours, ma petite. Je n'y songerais pas si je pensais que tu puisses m'ennuyer un jour.

— Moi, vous m'ennuieriez.

— Tu cherches à me provoquer !

Je haussai les épaules.

— Oui, mais c'est vrai quand même. Vous m'attirez, mais je ne vous aime pas. Nous n'avons pas de conversations stimulantes. Je ne me dis jamais qu'il faut absolument que je vous raconte une blague, ou ce qui m'est arrivé au boulot dans la journée. Quand vous m'y autorisez, je suis trop heureuse de vous ignorer. Les seules choses que nous avons en commun, ce sont la violence et les morts. Un peu léger comme bases d'une relation.

— Je te trouve bien philosophe, ce soir.

— Je suis franche, c'est tout.

— Et je ne voudrais pas qu'il en soit autrement. Je sais combien tu méprises le mensonge. (Il jeta un coup d'œil à Richard.) Et combien tu détestes les monstres.

— Pourquoi en voulez-vous à Richard ?

— Je lui en veux, moi ?

— Ne faites pas l'innocent : ça ne prend pas avec moi.

— Disons que... Je suis en train de comprendre que la chose que tu désires est la seule que je ne peux pas te donner.

— C'est-à-dire ?

— Une relation avec un humain.

— Si vous croyez que votre seul défaut est d'être un vampire vous vous fourrez le doigt dans l'œil.

— Vraiment ?

— Oui.

— Qui, moi ?

— Vous êtes égoïste et arrogant. Vous n'arrivez pas à croire que je vous rejette et si vous le pouviez, vous me forceriez la main pour satisfaire vos désirs.

- Tu es ma servante humaine, ma petite. Ça complique tout.
- Je ne suis pas votre servante humaine.
- Je t'ai marquée, Anita. Tu es ma servante humaine.
- Non.

Ma voix était ferme, mais j'étais tétanisée par l'idée qu'il avait peut-être raison, et que je ne serais jamais débarrassée de lui.

Il me fixa de ses yeux bleus très sombres.

— Si tu n'avais pas été ma servante humaine, tu n'aurais pas vaincu le dieu-serpent aussi facilement.

— Vous avez violé mon esprit, Jean-Claude. Et je me moque bien de savoir pourquoi.

Il eut une grimace dégoûtée.

— C'est faux. Nikolaos t'a violée. Elle a déchiré ton esprit et si tu n'avais pas porté deux de mes marques, elle t'aurait détruite. Fais attention aux mots que tu emploies.

La moutarde me montait au nez. J'avais une terrible envie de le frapper.

— À cause de ces marques, vous pouvez entrer dans mon esprit pour en prendre le contrôle. Vous m'aviez pourtant dit quelles vous rendaient les choses plus difficiles. Était-ce un mensonge ?

— Je n'ai pas eu le choix tout à l'heure. Beaucoup de gens seraient morts si nous n'avions pas arrêté cette créature. J'ai puisé le pouvoir où il était.

— Autrement dit, en moi.

— Oui. Tu es ma servante humaine. Ta présence augmente mes pouvoirs. Tu le sais bien.

Ce que j'ignorais, c'est qu'il pouvait canaliser du pouvoir à travers moi comme si j'étais un amplificateur.

— Bref, je suis une sorte de familier pour vous.

— Si tu acceptais les deux dernières marques, tu deviendrais bien plus que ça. Notre relation serait un mariage de la chair, du sang et de l'esprit.

— Je remarque que vous ne parlez pas de mon âme.

Il eut un grognement exaspéré.

— Tu es insupportable !

Il avait l'air vraiment en colère. Parfait.

— Ne vous imposez plus jamais à mon esprit.

— Sinon quoi ?

Je faillis lui cracher à la figure mais je pris une profonde inspiration et me forçai à maîtriser ma voix.

— Si vous recommencez, je vous tuerai.

— Tu essaieras.

Son visage était si proche du mien que nos lèvres se touchaient presque. Je me rappelais la douceur de sa bouche, la sensation d'être pressée contre sa poitrine, le contact de sa cicatrice en forme de croix sous mes doigts. La tête me tourna, et je m'écartai de lui.

Ça n'avait été qu'un baiser, mais son souvenir m'embrasait les sens.

— Fichez-moi la paix ! sifflai-je en serrant les poings.

La porte du bureau s'entrebâilla, et un flic en uniforme passa la tête dans le couloir.

— Il y a un problème ?

Nous tournâmes la tête vers lui. J'ouvris la bouche pour lui répondre, mais Jean-Claude me prit de vitesse.

— Aucun, assura-t-il.

C'était faux, mais que pouvais-je dire d'autre ? Que je portais déjà deux de ses marques et que je perdais mon âme petit bout par petit bout ? Je n'avais pas envie que ça se sache. Les gens sont pleins de préjugés envers les humains trop étroitement associés aux monstres.

Le flic me fixait. Je secouai la tête.

— Non, pas de problème. Mais il est tard. Voudriez-vous demander au divisionnaire Storr si je peux rentrer chez moi ?

— Votre nom ?

— Anita Blake.

— La réanimatrice de la BRIS ?

— Elle-même.

— Je vais voir.

Mais il ne bougea pas, concentré sur Richard.

— Et vous, vous avez quelque chose à ajouter ?

— Non.

— Bon... Mais tâchez de vous tenir un peu plus tranquilles.

— Bien entendu. Je suis toujours très heureux de pouvoir coopérer avec la police, affirma Jean-Claude.

Le flic rentra dans le bureau.

Stephen dormait toujours. Son souffle régulier soulignait étrangement le silence. Richard était immobile, regard rivé sur Jean-Claude.

Je pris soudain conscience que quelques centimètres seulement me séparaient de lui. Il baissa les yeux vers l'échancrure de mon blouson. Dessous, je ne portais qu'un soutien-gorge. Je frissonnai, et mes mamelons se durcirent comme s'il les avait caressés.

— Arrêtez ça !

— Je n'ai rien fait, ma petite. C'est ton propre désir que tu sens, pas le mien.

Je déglutis et détournai la tête. Exact, j'avais envie de lui. Mais ça ne voulait rien dire.

Vraiment ?

Je reculai et me pelotonnai contre le mur, ramenant mes genoux sur ma poitrine comme pour me protéger.

— Je suis venue ici pour obtenir des informations, pas pour jouer à vos petits jeux.

Mon regard croisa celui de Richard. Je n'y lus pas le moindre embarras : juste de la curiosité, comme s'il se demandait qui j'étais exactement.

— De quoi voulais-tu parler, ma petite ? Ça devait être très important pour que tu viennes à moi volontairement.

Je sondai son visage en quête d'une note de moquerie ou de colère, mais ses traits étaient aussi lisses et plaisants que du marbre sculpté. Son sourire et la lueur qui pétillait dans ses yeux étaient comme un masque. Je n'avais aucun moyen de deviner ce qui se cachait dessous. Et je n'étais même pas certaine de le vouloir.

Je pris une longue inspiration et expirai lentement par la bouche.

— Où étiez-vous la nuit dernière ?

Je le dévisageai, essayant de détecter, tout changement d'expression.

— Ici.

— Toute la nuit ? Il sourit.

— Oui.

— Pouvez-vous le prouver ?

Son sourire s'élargit.

— Est-ce nécessaire ?

— Peut-être.

Il secoua la tête.

— Faire des mystères ne te va pas.

— Vous êtes certain de vouloir discuter de ça en public ?

— C'est à Richard que tu fais allusion ?

— Oui.

— Richard et moi n'avons pas de secrets l'un pour l'autre, ma petite. Il est mes mains et mes yeux humains, puisque tu refuses de l'être.

— Qu'est-ce que ça signifie ? Je croyais que les vampires ne pouvaient avoir qu'un seul serviteur humain à la fois.

— Donc, tu admets que tu es ma servante ! s'exclama-t-il, triomphant.

— Jean-Claude, ce n'est pas un jeu ! dis-je. Des gens sont morts ce soir.

— Ma petite, que tu acceptes les dernières marques et deviennes ma servante humaine autrement que de nom est loin d'être un jeu pour moi.

— Il y a eu un meurtre la nuit dernière.

Si j'arrivais à me concentrer sur mon boulot, je réussirais peut-être à éviter les pièges qu'il me tendait.

— Et... ?

— La victime a succombé à des morsures de vampires.

— Ah. Je vois. Pourquoi n'attends-tu pas qu'elle se relève pour l'interroger ? Y aurait-il quelque chose que tu ne m'as pas dit ?

— Les meurtriers étaient au moins cinq, d'après l'écartement de leurs canines, révélai-je.

Une émotion réelle mais indéchiffrable passa dans son regard. De la surprise, de la peur ou de la culpabilité ? Je l'ignorais.

— Donc, tu cherches un maître vampire renégat.

— Oui. Vous en connaissez ?

Il éclata de rire. Son visage s'illumina de l'intérieur, comme si quelqu'un avait allumé une bougie sous sa peau. Il était si beau ainsi que mon cœur se serra douloureusement.

Mais sa beauté ne me donnait pas vraiment envie de le toucher. Elle me rappelait un tigre du Bengale que j'avais vu autrefois dans un zoo. Aussi haut qu'un poney, avec des yeux dorés et une fourrure orange, noir, crème et blanc nacré. À force de faire les cent pas, il avait creusé des sillons dans la terre battue de son enclos.

Je me souviens que mes doigts m'avaient démangé, tant j'avais envie de passer la main entre les barreaux pour le caresser. Il était si proche, si beau, si sauvage... Si tentant.

Je serrai mes genoux contre ma poitrine.

Le tigre m'aurait sans doute arraché la main et, pourtant, une partie de moi regrettait encore de ne pas l'avoir caressé.

Je scrutai le visage de Jean-Claude, sentant son rire caresser mon échine comme du velours. Cette partie de moi se demanderait-elle toujours ce qui se serait passé si j'avais dit « oui » ? Sans doute. Mais je pouvais vivre avec.

Il m'observait, le rire mourant dans ses yeux comme les derniers rayons de soleil disparaissent à l'horizon.

— À quoi penses-tu, ma petite ?

— Ne pouvez-vous pas lire dans mon esprit ?

— Tu sais bien que non.

— Je ne sais absolument rien sur vous, Jean-Claude.

— Tu en connais davantage que n'importe qui d'autre dans cette ville.

— Y compris Yasmineen ?

Il baissa les yeux, l'air presque embarrassé.

— Nous sommes de très vieux amis.

— Vieux comment ?

— Assez vieux.

— Ce n'est pas une réponse.

— Non, dit-il, c'est une esquivé.

Une fois de plus, il refusait de me dévoiler son jeu. Rien de nouveau sous le soleil. Enfin, si on pouvait dire ça comme ça...

— Y a-t-il d'autres maîtres vampires à Saint Louis en ce moment à part vous, Yasmeen et Malcolm ?

Il secoua la tête.

— Pas à ma connaissance.

Je fronçai les sourcils.

— Vous êtes le maître de la ville. N'êtes-vous pas censé tout savoir ?

— La situation est un peu compliquée en ce moment, ma petite.

— Expliquez-vous.

Il haussa les épaules. Malgré sa chemise couverte de sang séché, c'était un mouvement gracieux.

— En principe, tous les maîtres vampires ont besoin de ma permission pour séjourner à Saint Louis. Mais certains pensent que je ne suis pas assez fort pour gouverner la ville.

— On vous a défié ?

— Pas encore, mais je pense que ça ne saurait tarder.

— Pourquoi ?

— Les autres maîtres avaient peur de Nikolaos.

— Mais pas de vous ?

— Malheureusement, non.

— Pourquoi ?

— Ils ne sont pas aussi impressionnables que toi, ma petite.

Je voulus protester, mais ç'aurait été inutile. Jean-Claude sentait quand je mentais.

— Donc, il pourrait y avoir un autre maître vampire en ville sans que vous le sachiez.

— Oui...

— Ne pouvez-vous pas vous sentir les uns les autres ?

— Pas toujours.

— Vous pourriez être un peu plus précis ?

Il se massa les tempes comme s'il avait la migraine.

— Je ne peux pas t'expliquer ce que j'ignore.

— Des vampires mineurs pourraient-ils tuer quelqu'un sans votre permission ?

— « Mineurs » ?

— Vous voyez très bien ce que je veux dire.

— Oui, ils pourraient.

— Vous semble-t-il plausible que cinq vampires chassent en meute sans un maître pour les chapeauter ?

— J'adore ta façon de t'exprimer. La réponse est non. Si on nous laisse le choix, nous sommes des chasseurs solitaires.

— Donc, ça ne peut être que vous, dis-je en hochant la tête, Malcolm, Yasmeen ou un mystérieux inconnu.

— Pas Yasmeen. Elle n'est pas assez forte.

— Donc, vous, Malcolm ou un mystérieux inconnu.

— Tu me prends pour un renégat ?

Il me souriait, mais son regard était très sérieux. Que lui importait ce que je pensais de lui ?

— Je ne sais pas.

— Et tu es quand même venue me voir, alors que tu me soupçonnavais d'être devenu fou ? C'est très courageux.

La porte du bureau s'ouvrit. Dolph sortit, un calepin à la main.

— Tu peux rentrer chez toi, Anita. Je t'appellerai demain pour comparer les dépositions.

— Merci.

Jean-Claude se releva d'un mouvement fluide, telle une marionnette actionnée par des fils invisibles. Richard se redressa plus lentement, en s'appuyant contre le mur comme s'il était ankylosé. Debout, il mesurait presque dix centimètres de plus que Jean-Claude. Un peu trop grand à mon goût. Mais personne ne me demandait mon avis.

— Jean-Claude, nous aimerions vous interroger encore une fois, dit Dolph.

— J'arrive.

Il s'éloigna d'une démarche raide. Avait-il été blessé pendant le combat ? Et cela avait-il la moindre importance pour moi ? Non, bien sûr que non.

Pourtant, je devais reconnaître que Jean-Claude avait raison. S'il avait été humain – même un humain égoïste et arrogant –, je me serais peut-être laissé séduire. On pourra m'accuser d'avoir des préjugés, mais je ne sors qu'avec des types vivants. Les

cadavres ambulants, si séduisants soient-ils, ne sont pas ma tasse de thé.

Dolph tint la porte pour Jean-Claude. Il tourna la tête vers nous.

— Vous pouvez partir aussi, monsieur Zeeman.

— Et mon ami Stephen ?

Dolph baissa les yeux sur le métamorphe endormi.

— Ramenez-le chez lui. Laissez-le dormir. Je lui parlerai demain. (Il consulta sa montre.) Disons, plus tard dans la journée, corrigea-t-il.

— Je le lui dirai quand il se réveillera.

Dolph referma la porte, nous laissant seuls dans le silence bourdonnant du couloir. Mais c'étaient peut-être mes oreilles qui bourdonnaient.

— Et maintenant ? demanda Richard.

— On rentre à la maison.

— C'est Rashida qui conduisait.

Je fronçai les sourcils.

— Qui ça ?

— L'autre métamorphe, la femme qui a eu le bras arraché.

— Bien... Utilisez la voiture de Stephen.

— Elle nous avait emmenés tous les deux.

— Donc, vous êtes coincés ici.

— On dirait.

— Vous pourriez prendre un taxi.

— Je n'ai pas d'argent...

— Je vais vous raccompagner.

— Stephen aussi ?

Je soupirai.

— Stephen aussi.

— Vous ne savez pas où j'habite. Ça pourrait être à Kansas City.

— Si c'est à dix heures de bagnole, je vous laisse vous débrouiller. Mais si ça ne me fait pas un gros détour, je vous raccompagne.

— Meramec Heights, ça n'est pas trop loin ?

— Ça ira.

— Laissez-moi aller chercher mon manteau.

— Je vous attends ici.

— Vous surveillerez Stephen ?

Quelque chose comme de l'angoisse passa dans son regard.

— De quoi avez-vous peur ?

— Des avions, des armes à feu, des prédateurs et des maîtres vampires.

— Je suis d'accord sur deux des quatre.

— Bon, alors... À tout de suite.

Richard revint vêtu d'un pardessus de cuir noir qui lui battait les jambes comme une cape et qui allait à merveille avec ses cheveux longs, mais pas avec son jogging et ses Nike.

Il s'agenouilla, prit Stephen dans ses bras et se releva. Sous sa forme humaine, le loup-garou devait peser à peine dix kilos de plus que moi. Richard n'avait pas l'air de peiner.

— Grand-maman, comme vous avez des bras costauds...

— Ma réplique est-elle : « C'est pour mieux t'étreindre, mon enfant ? » lança-t-il en soutenant mon regard.

Je sentis le rouge me monter aux joues. Je n'avais pas l'intention de flirter avec lui.

— Vous voulez que je vous raccompagne, oui ou non ? demandai-je brusquement.

— Oui.

— Dans ce cas, reballez vos sarcasmes !

— Je ne voulais pas vous froisser.

Ses yeux avaient la couleur du chocolat. Faute de savoir quoi répondre, je gardai le silence. Une tactique que je devrais employer plus souvent.

Je me détournai et gagnai la sortie en cherchant mes clés de voiture dans ma poche. Richard me suivit. Stephen marmonna quelque chose dans son sommeil et resserra la couverture autour de lui.

— Vous êtes garée loin ?

— À quelques rues d'ici. Pourquoi ?

— Stephen risque d'avoir froid.

Je fronçai les sourcils.

— Vous voulez que j'aille chercher ma voiture et que je repasse vous prendre ?

— Ce serait sympa.

J'ouvris la bouche pour protester, puis me ravisai. Stephen avait été blessé en essayant de me sauver la vie. Je pouvais faire ça pour lui.

— Si on m'avait dit un jour que je ferais le taxi pour un loup-garou...

Richard ne réagit pas. Il était intelligent, séduisant, professeur de biologie diplômé et calé en créatures surnaturelles... Que pouvais-je demander de plus ?

Qu'on me laisse une minute, et je suis sûre que je trouverais quelque chose.

Chapitre 9

La voiture roulait dans un tunnel de ténèbres, les phares dessinant un cercle de lumière mouvant devant le capot. La nuit d'octobre se refermait derrière nous comme une porte.

Stephen était endormi sur la banquette arrière de ma Nova. Sur le siège du passager, Richard s'était à demi tourné vers moi pour me regarder. Normal quand on discute avec quelqu'un. Mais ça lui donnait l'avantage sur moi, obligée de fixer la route.

— Que faites-vous de votre temps libre ? demanda-t-il.

Je secouai la tête.

— Je n'ai pas de temps libre.

— Des hobbies ?

— Non plus.

— Vous devez bien faire quelque chose quand vous n'êtes pas occupée à buter des serpents géants.

Je souris malgré moi et le regardai. Quelque chose dans son regard ou sa posture me disait qu'il était sérieux. La réponse l'intéressait vraiment.

— Je suis réanimatrice.

Il appuya son coude sur le dossier.

— Alors, que faites-vous quand vous n'êtes pas occupée à relever des morts ?

— J'aide la police à résoudre des crimes surnaturels. Des meurtres, pour la plupart.

— Et... ?

— Et j'exécute les vampires renégats.

— Et... ?

— Et rien de particulier.

Je lui jetai un nouveau coup d'œil. Dans le noir, je ne distinguais pas ses yeux sombres, mais je sentais son regard posé sur moi. Encore un tour de mon imagination. Je fréquentais Jean-Claude depuis trop longtemps.

L'odeur de cuir de son pardessus se mêlait à celle de son eau de Cologne. Un truc viril et coûteux.

— Je bosse. Je fais un peu de sport. Je sors avec mes amis. Et vous, que faites-vous quand vous n'enseignez pas ?

— De la plongée, de la spéléo, de l'ornithologie, du jardinage, de l'astronomie...

Dans l'obscurité, son sourire était comme un croissant de lumière blanche diffuse.

— Vous devez avoir beaucoup plus de temps libre que moi.

— En réalité, les profs ont toujours plus de devoirs que les élèves.

— Navrée de l'apprendre.

Il haussa les épaules et le cuir de son pardessus craqua.

— Vous regardez la télé ? me demanda-t-il.

— Mon poste est tombé en panne il y a deux ans, et je ne l'ai jamais remplacé.

— Vous devez bien faire quelque chose pour vous détendre.

Je réfléchis.

— Je collectionne les pingouins en peluche.

Je regrettai cet aveu dès qu'il fut sorti de ma bouche.

— Ça, c'est une nouvelle. L'Exécutrice collectionne les pingouins en peluche. Ça me plaît.

— Ravie de l'apprendre, bougonnai-je.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Je ne suis pas très douée pour le bavardage.

— Vous vous débrouilliez bien jusque-là.

Je ne savais pas comment lui expliquer que je déteste parler de moi à des inconnus. Surtout s'ils ont des liens incompréhensibles, avec Jean-Claude.

— Que cherchez-vous au juste ?

Richard eut l'air blessé.

— Seulement à passer le temps.

— C'est faux.

Ses cheveux mi-longs encadraient son visage. Il était plus grand et plus massif mais, dans l'obscurité, sa silhouette me rappelait celle de Phillip. Le seul autre humain que j'aie jamais vu fricoter avec des monstres.

Phillip s'affaisse au bout de ses chaînes. Du sang coule à gros bouillons de sa poitrine, et la lumière des torches se reflète sur sa moelle épinière. Quelqu'un lui a arraché la gorge.

Je titube comme si on venait de me frapper. Je manque d'air. J'entends une voix chuchoter : « Ô mon Dieu. Ô mon Dieu » comme une litanie et je comprends que c'est la mienne. Je descends l'escalier le dos pressé contre le mur. Je n'arrive pas à détacher mes yeux de lui. Ni à respirer. Ni à pleurer.

Un frisson parcourut mon échine. J'étais assise dans ma voiture avec le fantôme de ma culpabilité. Ce n'était pas ma faute si Phillip était mort. Je ne l'avais pas tué, et pourtant, je me sentais coupable. Quelqu'un aurait dû le sauver, et j'avais été la dernière à en avoir l'occasion, ç'aurait dû être moi.

— Que voulez-vous de moi, Richard ?

— Rien du tout.

— C'est très laid de mentir.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que je mens ?

— Un instinct extrêmement développé.

— Ça fait si longtemps qu'un homme n'a pas essayé de bavarder gentiment avec vous ?

Je faillis protester, puis me ravisai. Oui, ça faisait si longtemps...

— La dernière personne qui a flirté avec moi a été assassinée. Ça refroidit un peu.

Richard garda le silence une minute.

— Je comprends. Mais j'ai quand ; même envie d'en découvrir davantage sur vous.

— Pourquoi ?

— Pourquoi pas ?

Là, il marquait un point.

— Comment puis-je être sûre que ce n'est pas Jean-Claude qui vous a demandé de faire ami-amie avec moi ?

— Pourquoi ferait-il une chose pareille ?

Je haussai les épaules.

— On va tout reprendre depuis le début. Faisons comme si on s'était rencontrés dans un club de gym.

— Un club de gym ?

Il sourit.

— Un club de gym, répéta-t-il. Je vous ai trouvée très belle en maillot.

— En jogging.

— Si vous voulez. Vous étiez mignonne dans votre jogging.

— Je préférais « très belle ».

— Si j'ai le droit de vous imaginer en maillot, vous pouvez être très belle. En jogging, vous serez seulement mignonne.

— Admettons.

— Nous avons bavardé et je vous ai invitée à sortir avec moi.

Je lui jetai un regard en biais.

— Vous m'invitez à sortir avec vous ?

— Oui.

Je secouai la tête et me concentraï sur la route.

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée.

— Pourquoi donc ?

— Je viens de vous le dire.

— Ce n'est pas parce qu'un de vos proches s'est fait tuer que ce sera le cas de tous les autres.

Je serrai le volant si fort que mes jointures blanchirent.

— J'avais huit ans quand ma mère est morte et dix quand mon père s'est remarié. Je sais que les gens s'en vont et qu'ils ne reviennent pas.

— Ça a l'air effrayant, dit-il doucement.

Je ne savais pas pourquoi je lui avais raconté ça. D'habitude, je ne parle pas de ma mère à des inconnus... Ni à qui que ce soit d'autre, d'ailleurs.

— Effrayant, oui. Vous pouvez le dire.

— Vous pensez que si vous ne vous attachez à personne, nul ne pourra vous faire de mal, c'est ça ?

— Sans compter qu'il y a pas mal de débiles chez les hommes de vingt et un à trente ans.

— Je vous l'accorde. Les femmes indépendantes, intelligentes et pas trop moches ne sont pas légion non plus.

— Arrêtez de me faire des compliments, ou je vais rougir.

— Vous ne semblez pas être du genre à rougir facilement.

Une image s'imposa à mon esprit. Celle de Richard Zeeman nu près du lit à baldaquin, luttant pour enfiler son bas de jogging. Sur le coup, ça ne m'avait pas gênée. Mais à présent que nous étions si proches...

Le rouge me monta aux joues, et je me réjouis qu'il ne puisse pas le voir. Je ne voulais pas qu'il sache que je pensais à son corps nu. D'autant plus que ça n'est pas dans mes habitudes. Évidemment, il est très rare que je voie un homme nu avant d'être sortie avec lui. Ou même après.

— Donc, nous sommes au club de gym en train de siroter nos jus de fruits, et je vous propose de sortir avec moi.

J'avais beau me concentrer sur la route, je n'arrêtais pas de penser à la courbe lisse de ses cuisses et à son bas-ventre. C'était embarrassant, et plus je tentais de supprimer cette image, plus elle devenait claire dans mon esprit.

— Un ciné et un resto ?

— Non. Quelque chose de plus original. Une expédition de spéléo.

— Vous voulez m'emmener crapahuter dans des souterrains pour notre premier rendez-vous ?

— Vous avez déjà fait de la spéléo ?

— Une fois.

— Ça vous a plu ?

— Nous cherchions des méchants. Je n'ai pas eu le temps de me poser la question.

— Dans ce cas, il faut réessayer. J'y vais au moins deux fois par mois. Je peux porter mes fringues les plus pourries, et personne ne m'ordonne de ne pas jouer dans la boue.

— Dans la boue ?

— C'est trop sale pour vous ?

— J'étais assistante au laboratoire de biologie de ma fac. Rien n'est trop sale pour moi.

— Au moins, ça vous sert dans votre boulot.

— C'est vrai.

— Moi aussi, je mets mon éducation à profit, mais d'une autre façon.

— Enseigner vous plaît ?

— Beaucoup, dit-il avec enthousiasme.

Je rencontre rarement des gens qui semblent aussi excités par leur boulot.

— Moi aussi, j'aime mon travail.

— Même quand il vous force à fréquenter des vampires et des zombies ?

— Oui.

— Donc, je viens de vous poser une question au club de gym.

Que me répondez-vous ?

— Je devrais dire non.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas.

— Vous semblez méfiante.

— Toujours.

— Ne jamais prendre le moindre risque est le pire échec de tous, Anita.

— Le célibat est un choix, pas un échec, me défendis-je.

— Dites que vous viendrez faire de la spéléo avec moi ce week-end.

Je faillis refuser mais, à ma grande surprise, je m'avisai que j'avais envie d'accepter. Stupide ! Mais j'aimais être assise dans le noir avec lui, enveloppée par l'odeur de son pardessus et de son eau de Cologne.

Richard me plaisait. Et ça faisait longtemps que ça ne m'était pas arrivé. Jean-Claude ne comptait pas. Je ne savais pas pourquoi, mais il ne comptait pas. Peut-être parce qu'il était mort...

— Je viendrai. Où et quand ?

— Génial ! On se retrouve devant chez moi, disons, samedi à 10 heures.

— Dix heures du matin ?

— Vous n'êtes pas du matin ?

— Pas particulièrement.

— Il faut nous mettre en route assez tôt, sinon, nous n'arriverons pas à visiter la caverne dans la journée.

— Que dois-je porter ?

— Vos plus vieux vêtements. Moi, j'enfile une combinaison de garagiste par-dessus un jean.

— J'en ai une.

Je me gardai de mentionner qu'elle ne me protégeait pas de la boue mais des projections de sang.

— Parfait. Je vous prêterai le reste de l'équipement.

— Quoi ?

— Un casque, une lampe et peut-être des genouillères.

— Ça a l'air un peu épuisant, pour un premier rendez-vous.

— Vous pouvez compter là-dessus.

Sa voix était douce et très intime dans l'obscurité. Elle ne me faisait pas autant d'effet que celle de Jean-Claude, mais c'était normal. Qui pouvait rivaliser avec lui sur ce plan-là ?

— Tournez ici, dit-il en me désignant une rue. Troisième maison sur la droite.

Je me garai dans une petite allée goudronnée. La façade était à moitié composée de briques nues et à moitié peinte d'une couleur claire. Difficile de dire laquelle en l'absence de réverbères allumés. En ville, on oublie souvent combien la nuit peut être noire sans électricité.

Richard défit sa ceinture de sécurité et ouvrit la portière.

— Merci de m'avoir raccompagné.

— Vous avez besoin d'aide pour porter Stephen ? demandai-je, ma main sur la clé de contact.

— Non, ça ira. Mais merci de l'avoir proposé.

— De rien, dis-je sèchement.

Il me dévisagea.

— J'ai fait quelque chose de mal ?

— Pas encore.

Il eut un petit sourire.

— Tant mieux.

Il déverrouilla la portière de derrière et sortit de la voiture, puis se pencha pour prendre Stephen dans ses bras en poussant sur ses cuisses plutôt que sur son dos. On apprend ça à la muscu. Et un corps humain est beaucoup plus difficile à soulever que des poids. Pas aussi bien équilibré.

Richard referma la portière arrière d'un coup de hanche. Je débouclai ma ceinture pour pouvoir la verrouiller. Par la portière du passager restée ouverte, il me lança :

— Vous avez peur du croque-mitaine ?

— On ne sait jamais.

— Vous avez raison. Il y avait quelque chose de triste dans sa voix, le souvenir d'une innocence perdue. Il était agréable de parler à quelqu'un qui savait. Dolph et Zerbrowski en connaissaient long sur la violence et la mort, mais pas sur les monstres.

Je refermai la portière, me rassis derrière le volant, bouclai ma ceinture et passai la première. La lumière des phares baigna Richard, les cheveux blonds de Stephen faisant une tache claire dans ses bras. Il me fixait toujours.

Je l'abandonnai dans le noir devant sa maison, avec le chant des criquets pour seule compagnie.

Chapitre 10

Je me garai dans le parking de mon immeuble un peu après 2 heures du matin. J'avais prévu de me coucher plus tôt que ça. Ma nouvelle cicatrice en forme de croix brûlait comme de l'acide. Mes côtes et mon estomac étaient douloureux.

J'allumai le plafonnier de ma Nova et défis la fermeture Éclair de mon blouson. Dans la lumière jaunâtre, je vis que des ecchymoses fleurissaient sur ma peau. Un instant, je me demandai d'où elles venaient. Puis je me souvins du serpent qui avait failli m'écraser. J'avais de la chance de m'en être tirée à si bon compte.

J'éteignis le plafonnier et refermai mon blouson. Les lanières de mon holster m'irritaient la peau, mais c'était une douleur mineure à côté de ma brûlure.

L'ampoule de l'escalier était morte. Il faudrait que j'appelle le syndic pour le signaler. Sinon, personne ne la changerait jamais.

J'avais déjà monté trois marches quand j'aperçus l'homme assis en haut de l'escalier.

Ses courts cheveux blonds faisaient comme une tache claire dans l'obscurité. Ses mains reposaient sur ses genoux, paumes vers le haut pour montrer qu'il n'avait pas d'armes. Pas dans les mains, en tout cas. Parce que Edward a toujours une arme sur lui, sauf si quelqu'un la lui a prise.

À bien y réfléchir, moi aussi.

— Ça faisait un bail, lançai-je en guise de salut.

— Trois mois. Juste assez pour que mon bras soit complètement guéri.

— On m'a enlevé mes agrafes en août. Qu'est-ce qui t'amène, Edward ?

— Je ne peux pas te rendre une simple visite de courtoisie ? demanda-t-il avec un petit rire.

— Il est 2 heures du matin. Tu ferais mieux d'avoir une bonne raison d'être ici.

— Tu préfères que je vienne te voir pour affaires ?

Je secouai la tête. Edward est spécialisé dans l'élimination des lycanthropes, des vampires et de toutes les créatures qui étaient humaines autrefois. Assassiner des gens ordinaires a fini par l'ennuyer. Trop facile.

— Ne me dis pas que tu as un contrat sur moi.

Ma voix ne tremblait pas, mais j'avais la trouille. Browning ou non, je savais que je ne serais pas assez rapide pour l'empêcher de me descendre s'il en avait envie.

Fréquenter Edward, c'est comme garder un léopard apprivoisé chez soi. On peut le caresser, et il semble apprécier, mais au fond, on sait que, s'il a suffisamment faim, ou si on l'énerve trop, il n'hésitera pas à tuer. Et à dévorer...

— Non. Ne t'inquiète pas. J'ai juste besoin d'informations.

— Quel genre d'informations ?

Il me fit un sourire amical.

— On ne pourrait pas entrer chez toi pour en discuter ? On se les pèle ici.

— La dernière fois que tu étais en ville, tu n'as pas eu besoin d'invitation pour t'introduire dans mon appartement.

— Tu as fait installer une nouvelle serrure.

— Tu n'as pas réussi à la crocheter, pas vrai ?

Il haussa les épaules. Si ça n'avait pas été Edward, j'aurais juré qu'il était embarrassé.

— Le serrurier m'a juré qu'aucun cambrioleur n'arriverait à la forcer.

— Je n'ai pas amené mon bélier...

— Viens. Je vais nous faire du café.

Il se leva et me suivit.

Lui tourner le dos ne m'inquiétait pas. Edward me descendrait peut-être un jour, mais pas par derrière après m'avoir dit qu'il était juste venu bavarder. Il n'avait pas d'honneur, mais certains principes. S'il comptait me tuer, il aurait annoncé la couleur, précisant combien on l'avait payé pour me buter, histoire de voir la peur s'afficher sur mon visage.

Edward observait un code de conduite. Moins que la plupart des gens, mais il ne l'enfreignait jamais. S'il affirmait que j'étais en sécurité ce soir, il était sincère. Ç'aurait été super que Jean-Claude aussi respecte des règles.

Le couloir était plongé dans un silence de milieu de semaine, quand les locataires doivent se lever pour aller bosser le lendemain. Mes voisins sont des créatures diurnes ; à cette heure, ils étaient tous sagement pelotonnés dans leur lit.

J'ouvris la porte et m'effaçai pour laisser entrer Edward.

— C'est un nouveau look ?

— Hein ?

— Qu'est-il arrivé à ta chemise ?

— Oh.

La reine de la répartie fine, c'est moi. Et je ne savais pas quoi répondre.

— Tu as encore joué avec des vampires, me reprocha-t-il, taquin.

— Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

— La brûlure en forme de croix sur, euh... sur ta poitrine.

— Ah, ça.

J'ôtai mon blouson et le jetai sur le canapé. En jean et en soutien-gorge, je soutins le regard d'Edward sans rougir. Un point pour moi.

Je défis mon holster et l'emportai dans la cuisine. Après l'avoir posé sur le plan de travail, j'ouvris le frigo pour prendre un paquet de café en grains.

J'aurais été gênée de me balader à moitié nue devant n'importe quel autre mâle vivant, ou mort. Mais pas devant Edward. Il n'y a pas la moindre tension sexuelle entre nous. Un jour, l'un de nous descendra l'autre, mais nous ne coucherons jamais ensemble. Ma brûlure toute fraîche l'intéressait davantage que mes seins.

— Comment t'es-tu fait ça ?

Je versai une dose de grains dans mon petit moulin et appuyai sur le bouton. Rien ne me requinque autant que l'odeur des grains fraîchement moulus. Ça tombe bien, parce que mes talents de cuisinière se limitent à préparer un café décent.

— Je vais chercher une chemise.

— Ça va te faire encore plus mal si tu mets quelque chose dessus.

— Il suffira de ne pas la boutonner.

— Tu n'as pas répondu à ma question.

Je repris mon flingue et allai dans ma chambre. Au fond de ma penderie, je garde une chemise à manches longues qui a été pourpre autrefois, mais que trop de passages en machine ont fait virer au parme. C'est une chemise d'homme qui me descend jusqu'aux genoux, mais je la trouve confortable.

Je relevai les manches et la boutonnai à moitié. Assez pour dissimuler mon décolleté, mais pas suffisamment pour que le tissu touche ma brûlure. Parfait.

Après une infime hésitation, je fourrai mon Browning dans le holster fixé à la tête de mon lit. Edward et moi n'allions pas nous battre ce soir et, si un malfrat faisait irruption dans l'appartement pendant que nous parlions, il aurait d'abord affaire à mon invité. Je me sentais en sécurité.

Quand je regagnai le salon, Edward était affalé sur le canapé, jambes étendues et chevilles croisées.

— Fais comme chez toi, grognai-je.

Il me sourit.

— Alors ? Raconte !

— J'ai du mal à décider ce que je dois te dire.

Son sourire s'élargit.

— Naturellement.

Je sortis deux mugs, puis du sucre et de la vraie crème. Le café finissait de filtrer ; un délicieux arôme planait dans l'air.

— Comment prends-tu ton café ?

— Comme toi.

Je regardai Edward par-dessus mon épaule.

— Tu n'as pas de préférence ?

Il secoua la tête.

Je versai le café dans les mugs, ajoutai trois sucres et un grand trait de crème, remuai et posai les mugs sur la table.

— Tu ne me l'apportes pas ?

— On ne boit pas de café sur un canapé blanc.

— Je vois.

Il se leva d'un mouvement plein de grâce et d'énergie. Je l'aurais trouvé très impressionnant si je n'avais pas passé la moitié de la nuit avec des vampires.

Il s'assit en face de moi. Ses yeux avaient la couleur du ciel printanier : ce bleu pâle qui réussit encore à avoir l'air froid. Son expression était neutre et plaisante. Il ne me lâchait pas du regard.

Je lui parlai de Yasmeen et de Marguerite. Mais j'omis délibérément Jean-Claude, l'histoire du meurtre, le cobra géant, Stephen le loup-garou et Richard Zeeman. Autrement dit, ce fut un récit très court.

Lorsque j'eus terminé, il resta assis, à siroter son café et à me regarder.

Je soutins son regard.

— Ça explique la brûlure. Mais tu ne m'as pas tout dit.

— Comment le sais-tu ?

— Parce que je t'ai suivie.

Je faillis m'étrangler avec mon café.

— Tu m'as quoi ?

— Suivie, répéta-t-il avec un sourire aimable.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai été engagé pour tuer le maître de la ville.

— C'était il y a trois mois.

— Nikolaos est morte. Pas son successeur.

— Ce n'est pas toi qui as éliminé Nikolaos. C'est moi.

— Exact. Tu veux la moitié du fric ?

Je secouai la tête.

— Dans ce cas, de quoi te plains-tu ? Je me suis explosé le bras en t'aidant à la tuer.

— Moi, j'ai eu quatorze points de suture, et nous nous sommes tous les deux fait mordre par un vampire.

— Et nous avons dû nous purifier avec de l'eau bénite, renchérit Edward.

— Qui brûle comme de l'acide, complétai-je.

Son expression n'avait pas changé, mais j'avais soudain du mal à soutenir son regard, où dansait je ne sais quoi de terrifiant.

— Pourquoi me suivais-tu, Edward ?

— Parce qu'on m'a dit que tu devais rencontrer le nouveau maître de la ville ce soir.

— Qui t'a dit ça ?

Il secoua la tête, un sourire indéchiffrable retroussant ses lèvres.

— J'étais au *Cirque*, Anita. J'ai vu avec qui tu étais. Tu as joué avec des vampires, puis tu es rentrée chez toi. Donc, l'un d'eux doit forcément être le maître.

Je luttais pour conserver une expression neutre. Mes efforts durent se voir, mais pas ma panique. C'était toujours ça.

Edward m'avait suivie, et je ne m'en étais pas aperçue.

Il connaissait tous les vampires que j'avais rencontrés ce soir. La liste n'était pas si longue. Il allait facilement déduire l'identité du maître.

— Une minute ! m'indignai-je. Tu m'as laissée me battre contre ce serpent sans intervenir ?

— Je suis entré dans la tente après que le public l'eut évacuée. Quand je suis arrivé, c'était presque terminé.

Je bus une gorgée de café pour me donner le temps de réfléchir. Edward avait un contrat sur le maître de la ville, et je l'avais conduit directement à lui. Pourquoi cela me tracassait-il autant ?

Edward scrutait mon visage comme s'il voulait le graver dans sa mémoire. Il attendait que mon expression me trahisse. Je fis de mon mieux pour masquer mon inquiétude, et il eut un rictus de chat qui s'apprête à dévorer le canari. Il s'amusait. Moi pas.

— Tu n'as vu que quatre vampires ce soir : Jean-Claude, Yasmeen et les deux blonds. Tu connais leur nom ?

Je secouai la tête.

— Me le dirais-tu si c'était le cas ?

— Peut-être.

— Ils n'ont pas d'importance. Aucun d'eux n'était un maître vampire. Ce qui laisse Jean-Claude et Yasmeen. Yasmeen vient d'arriver en ville. Donc, c'est Jean-Claude.

— Tu crois vraiment que le maître de la ville se montrerait en public comme ça ? lâchai-je sur un ton méprisant.

Je n'étais pas la meilleure actrice du monde, mais avec un peu d'entraînement...

— C'est Jean-Claude, n'est-ce pas ?

— Il n'est pas assez puissant pour tenir la ville. Il a quoi, un peu plus de deux siècles ? Pas assez vieux.

Edward fronça les sourcils. Super.

— Ce n'est pas Yasmineen.

— En effet.

— Et je sais que tu n'as parlé à aucun autre vampire ce soir.

— Tu m'as suivie au *Cirque*, mais tu n'écoutais pas à la porte quand je me suis entretenue avec le maître de la ville. Sinon, les vampires ou les métamorphes t'auraient repéré.

Il acquiesça.

— J'ai vu le maître de la ville, mais ce n'était pas une des personnes qui sont descendues sur la piste pour combattre le serpent.

— Le maître aurait laissé ses serviteurs risquer leur vie sans les aider ?

— Il n'a pas besoin d'être physiquement présent pour faire usage de ses pouvoirs, tu le sais bien.

— Non, je l'ignorais.

Je haussai les épaules.

— Tu n'es pas obligé de me croire.

Mon Dieu, faites qu'il me croie, priaï-je en silence.

Edward se rembrunit.

— Tu ne mens pas si bien d'habitude.

— Je ne mens pas, assurai-je calmement.

— Si le maître n'est pas Jean-Claude, dis-moi qui c'est.

Je secouai la tête.

— Il me tuerait s'il savait que je t'ai parlé.

— Nous pourrions l'éliminer ensemble, comme la dernière fois.

J'y réfléchis une minute. J'envisageai sérieusement de lui dire la vérité. Les Humains d'Abord n'étaient peut-être pas de taille à lutter contre Jean-Claude, mais Edward... À nous deux, nous aurions une chance. Et ma vie redeviendrait beaucoup plus simple.

Je fis un signe de dénégation et soupirai. Et merde !

— Je ne peux pas, Edward.

— Tu ne veux pas, corrigea-t-il.

— D'accord, je ne veux pas.

— Si je te crois, Anita, tu es la seule humaine qui connaît le nom du maître.

Son masque amical fondit comme neige au soleil. Son regard devint aussi glacial et vide qu'un ciel hivernal.

— Crois-moi, tu n'as pas envie d'être la seule humaine qui connaît le nom du maître.

Il avait raison. Mais que pouvais-je dire ?

— C'est à prendre ou à laisser, Edward.

— Tu peux t'épargner beaucoup de problèmes en me parlant, insista-t-il.

Il m'avait crue. Je baissai les yeux vers mon mug pour qu'il ne voie pas la lueur triomphante dans mon regard. Quand je les relevai, j'étais aussi impassible que Meryl Streep dans ses meilleurs jours.

— Je ne cède jamais aux menaces. Tu es bien placé pour le savoir.

Il finit son café et poussa son mug au milieu de la table.

— Je ferai ce qui sera nécessaire pour exécuter mon contrat.

— Je n'en doute pas.

Il parlait de me torturer pour m'extorquer des informations. Il semblait presque le regretter, mais ça ne l'arrêterait pas. Une chose aussi insignifiante que l'amitié ne le ferait pas déroger à son éthique professionnelle. Et ne bousillera pas son taux de réussite. Remplir sa mission coûte que coûte, telle était la première règle d'Edward.

— Tu m'as sauvé la vie, et j'ai sauvé la tienne. Je ne te dois plus rien.

— Je comprends.

— Tant mieux.

Il se leva. Je l'imitai. Nous nous regardâmes. Il secoua la tête.

— Je reviendrai te voir ce soir, et je te poserai de nouveau la question.

— Tu ne m'impressionnes pas, Edward.

La moutarde commençait à me monter au nez. Il était venu pour me demander des informations, et voilà qu'il me menaçait.

— Tu es une mariolle, Anita, mais pas à ce point.

Ses yeux étaient neutres et méfiants, comme ceux d'un loup que j'avais vu en Californie. Au détour d'un chemin, je l'avais découvert derrière un arbre. Je m'étais figée.

Jusque-là, je n'avais pas bien compris ce que signifiait le mot « neutre ». Le loup se moquait de me faire du mal ou pas. À moi de choisir. Si je le menaçais, tant pis pour moi. Si je lui laissais une occasion de filer, il filerait. Dans les deux cas, il était prêt.

Moi, j'avais retenu ma respiration en me demandant ce qu'il déciderait. Finalement, il s'était éloigné entre les arbres.

Aujourd'hui encore, il me suffit de fermer les yeux pour revoir ceux du loup. Et ressentir l'excitation mêlée de panique face à un prédateur dont ne me protégeait aucune cage.

Je soutins le regard d'Edward. Non, je ne lui dirais rien. Je ne laisserais personne m'impressionner ou me faire du chantage. C'était une de *mes* règles.

— Je ne veux pas être obligée de te tuer, Edward.

Il sourit.

— Tu me tuerais, toi ?

— Si tu m'y obliges.

— Le maître vaut-il la peine que l'un de nous deux meure ?

— C'est une question de principe.

— Pour moi aussi.

— Très bien. Au moins, la situation est claire.

— Oui.

Il approcha de la porte. Je la lui ouvris. Il s'immobilisa sur le seuil.

— Je te laisse jusqu'à la tombée de la nuit.

— Ma réponse ne changera pas.

— Je sais.

Il s'éloigna sans un coup d'œil en arrière. Je le regardai disparaître dans l'escalier, puis refermai la porte et m'y adossai.

Si j'en parlais à Jean-Claude, il réussirait peut-être à tuer Edward. Mais je ne livre jamais d'humains aux monstres. Quelle qu'en soit la raison. À l'inverse, j'aurais pu révéler l'identité du

maître de la ville à Edward. Peut-être même l'aider à éliminer Jean-Claude.

Je tentai d'imaginer le corps parfait de Jean-Claude criblé de balles en argent et couvert de sang, son visage à demi emporté par un coup de fusil à pompe. Je secouai la tête. Pas question de faire ça non plus.

Je ne pouvais trahir aucun des deux. Ce qui me laissait dans la merde jusqu'au cou. Pour changer un peu.

Chapitre 11

J'étais sur le rivage, sous une rangée d'arbres. Les eaux noires du lac ondulaient dans l'obscurité. La lune argentée dessinait des motifs scintillants à la surface.

Jean-Claude émergea du lac. De l'eau dégoulinait de ses cheveux et de sa chemise. Ses boucles noires étaient plaquées sur son crâne et la soie blanche de sa chemise trempée révélait ses mamelons durcis. Il me tendit la main.

Je portais une longue robe noire. Très lourde et très encombrante, avec un genre de cerceau sous la jupe. Plus une cape. C'était l'automne, la saison des moissons.

— Viens à moi, dit Jean-Claude.

J'entrai dans l'eau. Elle imbiba aussitôt mes vêtements. Je défis l'agrafe de ma cape et la laissai couler.

L'eau était aussi tiède que du sang. Je levai une main, pour l'examiner au clair de lune. Le liquide épais qui coulait sur mes doigts n'avait jamais été de l'eau.

Portant une robe que je n'aurais jamais imaginé mettre, debout au milieu d'un paysage que je ne connaissais pas, j'observai le monstre séduisant qui se dirigeait vers moi, gracieux et couvert de sang.

Je me réveillai en sursaut.

— Vous m'aviez promis de vous tenir à l'écart de mes rêves, espèce de fils de pute, chuchotai-je.

Sur ma table de nuit, le réveil indiquait 14 heures. Je dormais depuis plus de dix heures, et je ne me sentais pas mieux. Ayant enchaîné les cauchemars, je ne m'étais pas du tout reposée. Le seul dont je me souvenais, c'était le dernier. S'ils avaient tous été aussi sinistres, je me réjouissais d'avoir oublié les autres.

Pourquoi Jean-Claude hantait-il de nouveau mes rêves ? Il m'avait juré de ne plus le faire. Mais sa parole ne valait peut-être pas grand-chose.

Je me dévêtis devant le miroir de la salle de bains. Ma cage thoracique et mon estomac étaient couverts d'ecchymoses violettes. Mes côtes me faisaient mal quand je respirais, mais je n'avais rien de cassé. Ma peau avait noirci et s'était couverte de cloques à l'emplacement de la brûlure. J'avais l'impression que la douleur me fouaillait jusqu'à l'os.

J'avais rendez-vous au club de gym à 15 heures, avec ma copine Ronnie. Le diminutif de Veronica. Ronnie est détective privé. Selon elle, les gens l'appellent plus facilement s'ils croient avoir affaire à un mec. Triste, mais vrai...

Ce jour-là, nous avons prévu de faire de la muscu. J'enfilai une brassière noire en prenant garde à ne pas toucher ma brûlure. L'élastique appuyait sur mes bleus mais, à part ça, ça allait.

Je mis un peu de crème antiseptique sur ma brûlure et scotchai un carré de gaze dessus. Un tee-shirt d'homme rouge aux manches et au col coupés, un cycliste noir, des chaussettes de jogging avec une bande rouge et des Nike Air noires complétèrent ma tenue.

Le tee-shirt laissait dépasser la gaze, mais il dissimulait mes ecchymoses. Les habitués du club ont l'habitude de me voir dans des états pas possibles, et ils ne me posent plus de questions. Ça me va. J'aime bien qu'on me fiche la paix.

Je venais d'enfiler mon blouson et de saisir mon sac de sport quand le téléphone sonna. J'hésitai avant de décrocher.

— C'est Dolph.

Mon cœur se serra. Un autre meurtre ?

— Que se passe-t-il ?

— Nous avons identifié le cadavre de l'autre nuit.

Je soupirai de soulagement.

— Calvin Barnabas Rupert. Ses amis l'appelaient Cal. Vingt-six ans, marié depuis quatre ans à Denise Smythe Rupert. Pas d'enfants. Il était agent d'assurances. Nous n'avons découvert aucun lien entre lui et la communauté vampirique.

— Peut-être était-il simplement au mauvais endroit au mauvais moment, dis-je.

— Il vaudrait mieux pas... Sinon, ça ne nous laisse aucune piste.

— Si je comprends bien, tu veux que j'enquête sur lui ?

— Oui.

— C'est tout ce que tu désirais ? Parce que j'ai un rendez-vous, et que je suis déjà en retard.

— Oui, c'est tout. Appelle-moi si tu trouves quelque chose.

— Si vous aviez découvert un autre cadavre, tu me le dirais, n'est-ce pas ?

— Non seulement je te le dirais, mais je te ferais venir pour que tu l'examines. Pourquoi me demandes-tu ça ?

— Je ne sais pas trop. Un pressentiment, peut-être ?

— C'est toi qui penses qu'il y en aura d'autres. Aurais-tu changé d'avis ?

— Si nous avons affaire à un maître vampire renégat et à sa meute, il y aura d'autres cadavres, que ça me plaise ou non.

— De quoi d'autre pourrait-il s'agir ?

Je réfléchis quelques instants et avouai :

— Je ne vois pas.

— Très bien. À plus tard.

La tonalité résonna dans mon oreille avant que je puisse ajouter un mot. Dolph n'aime pas perdre du temps en politesses.

J'avais fourré mon flingue de rechange, un Firestar 9 mm, dans la poche de mon blouson. Impossible de porter un holster avec une tenue de gym.

Le Firestar contient huit balles contre treize pour le Browning, mais ce feu-là est trop voyant. Et si je n'arrivais pas à descendre les méchants avec huit balles, cinq de plus ne feraient sans doute pas grande différence. Au cas où, j'avais quand même un chargeur supplémentaire dans mon sac de sport. Une femme ne peut pas être trop prudente par les temps qui courent.

Chapitre 12

À 15 h 14, un jeudi après-midi, il n'y avait pas grand monde au *Vic Tanny's*. J'étais occupée à travailler mes adducteurs et mes abducteurs, dans une position obscène. D'ailleurs, la machine ressemble à un instrument de torture gynécologique. C'est pour ça que Ronnie et moi ne portons jamais de short à la muscu.

Je me concentrais pour serrer les cuisses sans faire tinter les poids. Faire tinter les poids signifie qu'on ne contrôle pas son effort ou qu'on a trop chargé la machine. Moi, j'avais mis trente kilos. C'était encore dans mes capacités.

Allongée sur le ventre, Ronnie pliait les genoux pour ramener ses talons sur ses fesses. Les muscles de ses mollets roulaient sous sa peau. Elle n'est pas plus baraquée que moi, mais nous sommes costaudes toutes les deux. Genre Linda Hamilton dans *Terminator 2*.

Ronnie finit ses séries avant moi et m'attendit avant de poursuivre son circuit. Je laissai retomber les poids avec un léger tintement. Ça ne compte pas quand on a terminé.

Nous gagnâmes la piste de course ovale, longée sur un côté par une paroi vitrée qui la sépare de la piscine. Un homme solitaire, en bonnet de caoutchouc noir, faisait des longueurs.

De l'autre côté, c'était le studio d'aérobic. Des miroirs se dressaient aux deux extrémités de la piste, pour qu'on puisse toujours se regarder courir. Les mauvais jours, je préférerais ne pas voir ma tronche. Les bons, j'en profite pour m'assurer que ma foulée est bien régulière.

Je parlai du meurtre à Ronnie pendant que nous courions. Quand on a l'habitude de faire six kilomètres dans la chaleur suffocante de Saint Louis, la piste climatisée du *Vic Tanny's* est du gâteau.

— Comment as-tu dit que s'appelait la victime ?

Nous accélérâmes, toute conversation cessant pendant un moment.

Retour aux machines. Travail des bras, cette fois.

— Calvin Rupert, répondis-je quand j'eus retrouvé mon souffle.

Je fis douze développés-couchés avec cinquante kilos à bout de bras. C'est ma grande spécialité. Bizarre, hein ?

— Cal Rupert ?

— C'est comme ça que ses amis l'appelaient, dis-je. Pourquoi ?

— Je connais un Cal Rupert.

— Raconte.

Je me concentrai sur elle et laissai mon corps continuer l'exercice sans moi.

— Je l'ai rencontré à l'époque où j'enquêtais sur Humains Contre Vampires, après une vague d'agressions vampiriques. Il faisait partie de cette association.

— Décris-le.

— Blond, les yeux gris ou bleus, pas très grand, bien bâti, assez mignon.

Il y avait peut-être plusieurs Cal Rupert à Saint Louis, mais quelle chance qu'ils se ressemblent à ce point ?

— Je vais demander à Dolph de vérifier. S'il appartenait réellement à HCV, il pourrait s'agir d'une exécution.

— Que veux-tu dire ?

— Beaucoup de membres de HCV sont d'avis qu'un bon vampire est un vampire mort.

Je pensai au groupe de Jeremy Ruebens. Avaient-ils déjà tué un vampire ? Était-ce un acte de vengeance ?

— Je dois savoir si Cal n'avait pas rejoint un nouveau groupe plus radical, Les Humains d'Abord. Tu pourrais fouiller un peu chez eux ? Si j'y vais moi-même, ils me brûleront vive.

— Je suis toujours ravie d'aider la police, et ma meilleure amie. Pour un détective privé, ça peut servir de se mettre bien avec les flics.

— C'est vrai.

Cette fois, ce fut moi qui attendis Ronnie. Sur les machines pour les jambes, elle est plus rapide. Les bras, c'est plutôt mon truc.

— J'appellerai Dolph dès que nous sortirons d'ici. C'est forcément le mobile... ou une drôle de coïncidence.

Nous repartîmes sur la piste ovale.

— Alors, tu as choisi le costume que tu porteras pour la soirée d'Halloween de Catherine ?

— Et merde !

— J'en déduis que tu avais oublié. Tu t'en plaignais pourtant, la semaine dernière.

— J'ai été occupée, d'accord ?

Mais je me sentais coupable. Catherine Maison-Gillett est une de mes meilleures amies. J'ai dû me déguiser en barbe à papa pour son mariage. Une des pires humiliations de ma vie.

Les vendeuses prétendent toujours qu'on pourra raccourcir nos robes de demoiselles d'honneur pour les remettre à d'autres occasions. Mais une fois passé le bal de la promo, on ne reçoit plus beaucoup d'invitations avec la mention « tenue de soirée exigée ». Et encore moins pour des événements où je serais prête à me montrer avec une robe rose à cerceaux et manches bouffantes qu'on dirait rescapée du tournage d'*Autant en emporte le vent*.

C'était la première réception que donnait Catherine depuis son mariage, et elle avait prévu de commencer avant la tombée de la nuit pour que je puisse venir, au moins un moment. Je n'avais pas le droit de lui faire faux bond après tout le mal qu'elle s'était donnée. Malédiction !

— J'ai un rendez-vous galant samedi.

Ronnie s'immobilisa et me regarda dans le miroir. Je continuai à courir. Si elle voulait me questionner, elle devrait me rattraper d'abord. Ce qu'elle fit.

— Tu as dit « un rendez-vous galant » ?

Je hochai la tête, économisant mon souffle.

— Anita..., gronda-t-elle sur un ton menaçant.

Je lui racontai une version expurgée de ma rencontre avec Richard Zeeman. Sans omettre grand-chose, toutefois...

— Il était nu dans un lit la première fois que tu l’as vu ? s’exclama-t-elle, feignant d’être choquée. Tu fais vraiment des rencontres intéressantes...

— Tu parles ! Tu peux me dire quand j’ai rencontré un homme pour la dernière fois ?

— Et John Burke ?

— À part lui.

Les crétins ne comptent pas.

Ronnie réfléchit et secoua la tête.

— Ça fait trop longtemps.

— Exactement.

Il ne nous restait plus qu’à faire nos étirements et à prendre une douche avant de rentrer. Je n’aime pas tellement la muscu, et Ronnie non plus. Mais il faut être en forme pour poursuivre les méchants ou réussir à leur échapper.

— Je suppose que je vais devoir annuler.

— Surtout pas ! s’écria mon amie. Tu n’as qu’à l’inviter à la fête.

— Tu plaisantes ! Un premier rendez-vous entouré de gens qu’il ne connaît ni d’Ève ni d’Adam ?

— Qui connais-tu à part Catherine ?

Là, Ronnie marquait un point.

— Son mec.

— Normal, tu étais au mariage.

— C’est vrai.

— Sérieusement. Invite-le, et reporte votre expédition de spéléo au week-end prochain.

— Deux rendez-vous avec le même homme ? (Je secouai la tête.) Et si nous ne nous plaisons pas ?

— Ne te cherche pas d’excuses. Ça fait des mois que tu n’es pas sortie avec un type. Ne gâche pas tout.

— Je ne sors avec personne parce que je n’ai pas le temps.

— Tu n’as pas non plus le temps de dormir, mais tu le trouves quand même.

— Je veux bien essayer, mais il risque de refuser. Et je n’ai pas envie d’y aller non plus.

— Pourquoi pas ?

— Je suis une réanimatrice, la reine des zombies. C'est un peu redondant de fêter Halloween.

— Tu n'es pas obligée de raconter aux gens comment tu gagnes ta vie.

— Je n'ai pas honte de mon boulot.

— Ce n'est pas ce que je viens de dire.

— Bon, j'appellerai Richard pour lui proposer, et on verra bien ce qu'il dira.

— Du coup, il va te falloir un costume sexy.

— Certainement pas !

Ronnie éclata de rire.

— Bien sûr que si !

— Il serait étonnant que j'arrive à trouver quelque chose dans ma taille trois jours avant Halloween.

— Je t'aiderai.

Elle m'aiderait. Il ne manquait plus que ça.

Chapitre 13

À 17 h 15 cet après-midi-là, j'étais au téléphone avec Richard Zeeman.

— Allô, Richard ? Ici Anita Blake.

— Ça fait plaisir de vous entendre.

Je devinai qu'il souriait à l'autre bout de la ligne.

— J'ai oublié que je devais aller à une fête d'Halloween samedi après-midi. L'hôtesse a demandé à tout le monde de venir de bonne heure pour que je puisse faire acte de présence. Je ne peux pas décommander.

— Je comprends, dit-il avec un détachement forcé.

— Voulez-vous être mon cavalier ? Je dois bosser le soir, mais nous pourrions quand même passer la journée ensemble.

— Et l'expédition de spéléo ?

— Nous la reporterons.

— Deux rendez-vous d'affilée ? Ça devient sérieux.

— Vous vous moquez de moi.

— Pas du tout.

— Alors, vous viendrez ou pas ?

— Seulement si vous me promettez qu'on ira explorer la grotte samedi prochain.

— Parole de scout !

— Marché conclu. (Il marqua une pause.) Dites-moi que ce n'est pas une soirée costumée.

— Malheureusement, si.

Il soupira.

— Vous regrettez déjà ?

— Non, mais vous me devrez deux autres rendez-vous pour m'avoir forcé à m'humilier devant des étrangers.

Je me réjouis qu'il ne puisse pas voir mon sourire.

— Marché conclu !

— Quel costume porterez-vous ?

— Je n'en ai pas encore. Quand j'ai dit que j'avais oublié cette soirée, c'était la vérité.

— Je pense que le choix d'un costume en dit long sur la personne qui le porte. Pas vous ?

— Si près d'Halloween, nous aurons de la chance de trouver quelque chose dans notre taille.

Il éclata de rire.

— J'ai peut-être un as dans ma manche.

— Quel genre ?

— Ne soyez pas si méfiante ! Un de mes amis est un passionné de la guerre de Sécession. Sa femme et lui organisent souvent des reconstitutions historiques. Quelle taille faites-vous ?

Une question un peu trop intime venant d'un type que je n'avais même pas encore embrassé.

— 38.

— J'aurais plutôt dit 36.

— J'ai trop de poitrine pour un 36, et le 37 n'existe pas.

— Trop de poitrine ? Waouh !

— Arrêtez !

— Désolé, je n'ai pas pu résister.

Mon bipeur sonna. Et merde.

— C'était quoi, ce bruit ?

— Mon bipeur.

J'appuyai sur le bouton. Le numéro de Dolph s'afficha.

— Il faut que je vous laisse... Je peux vous rappeler dans quelques minutes ?

— J'attendrai en retenant mon souffle.

— Je foudroie le téléphone du regard. J'espère que vous le sentez.

— Merci de me prévenir. Appelez-moi quand vous en aurez fini avec votre... (Il imita un sanglot déchirant.)... travail.

— Richard !

— Quoi ?

— Rien. A tout de suite.

Je raccrochai avant qu'il puisse continuer sa petite comédie. Le pire, c'est que je trouvais ça mignon.

Je composai le numéro de Dolph.

— Anita ?
— Oui.
— Nous avons découvert une autre victime de vampires. Dans le même état que la première, sauf que c'est une femme.
— Misère... À quel endroit ?
— DeSoto.
— C'est plus au sud qu'Arnold...
— Et alors ?
— Rien. Donne-moi l'adresse.
Il s'exécuta.
— Il me faudra une heure pour te rejoindre.
— Le cadavre ne risque plus d'aller nulle part, et nous non plus pour le moment.
Il semblait découragé.
— Si ça peut te redonner le moral, j'ai trouvé une piste.
— Je t'écoute.
— Veronica Sims connaissait Cal Rupert. La description colle.
— Pourquoi as-tu parlé de ça à un détective privé ?
— On fait du sport ensemble, et comme elle vient de nous fournir notre unique piste, tu pourrais te montrer un peu plus reconnaissant.
— Ouais, ouais. Hourra pour le secteur privé ! Maintenant, parle.
— Cal Rupert était membre de HCV il y a encore deux mois.
— Tu penses à une vengeance ?
— Peut-être.
— Je l'espère presque. Ça nous ferait un mobile. Bon, ramène-toi au plus vite. J'ai hâte de rentrer à la maison.
Il raccrocha.
Je rappelai Richard, qui répondit à la deuxième sonnerie.
— Allo ?
— C'est encore moi. Anita.
— Que se passe-t-il ?
— Les flics cherchaient à me joindre, ils ont besoin de moi.
— Encore un crime surnaturel ?
— Oui.
— C'est dangereux ?

— Pour la victime...

— Vous savez bien que ça n'est pas ce que je voulais dire.

— C'est mon boulot, Richard. Si vous ne le supportez pas, on ferait mieux de ne pas sortir ensemble.

— Pas la peine de vous énerver ! Je voulais savoir si vous couriez un risque.

— D'accord... Je dois y aller.

— Et pour les costumes ? Vous voulez que j'appelle mon ami ?

— C'est une bonne idée.

— Vous me faites confiance pour choisir à votre place ?

Je réfléchis quelques instants. Lui faisais-je assez confiance pour me choisir un costume ? Non. Avais-je le temps d'en trouver un par mes propres moyens ? Non plus.

— Pourquoi pas ? soupirai-je. Je ne suis pas en position de faire la difficile.

— Nous survivrons à cette soirée, promit-il. Et la semaine prochaine, nous irons ramper dans la boue.

— J'ai hâte d'y être !

Il éclata de rire.

— Moi aussi.

— Je dois vraiment y aller, Richard.

— Je vous apporterai le costume pour que vous puissiez l'inspecter. Il va falloir me donner votre adresse.

Je m'exécutai.

— J'espère que ça vous plaira.

— Pas autant que moi. À plus tard.

Je raccrochai et fixai le combiné. Beaucoup trop facile. Ça ne pouvait pas se passer aussi bien. Il allait sans doute choisir un costume atroce. Nous nous ennuierions ferme chez Catherine et nous serions obligés de nous revoir par politesse. Horreur !

Ronnie me tendit une canette de jus de fruits. Pamplémousse rose pour moi, airelles pour elle. Je déteste les airelles.

— Alors, qu'a dit la petite merveille ?

— Ne l'appelle pas comme ça !

Elle haussa les épaules.

— Désolée, ça m'a échappé.

— Je te pardonne pour cette fois.

Elle eut un rictus, et je sus qu'elle ne se repentait pas du tout. Mais je l'avais souvent asticotée au sujet de ses rendez-vous galants. Pour une fois qu'elle pouvait me rendre la pareille...

Chapitre 14

Le soleil disparaissait à l'horizon dans une corolle orange sanguine. Des nuages pourpres s'amoncelaient à l'ouest. Un vent froid annonçait de la pluie.

Ruffo Lane était un étroit chemin où deux voitures pouvaient à peine se croiser. Un gravier rougeâtre crissait sous mes pneus. Le bas-côté était envahi par les mauvaises herbes. Des voitures de police, banalisées ou non, étaient garées sur le bord aussi loin que portait mon regard. La route disparaissait derrière une des nombreuses collines de Jefferson County.

Je m'arrêtai au bout de la file et sortis de ma Nova. J'avais déjà enfilé ma combinaison de garagiste, des Nike noires et des gants chirurgicaux quand mon bipeur sonna. Je dus me débattre avec la fermeture Éclair de l'étui pour l'approcher de mon visage dans la pénombre.

Mais je savais déjà quel numéro j'allais voir. Celui de Bert. La nuit était tombée depuis moins d'une demi-heure, pour l'amour du ciel ! Et mon patron se demandait déjà pourquoi je n'étais pas au boulot. Irait-il réellement jusqu'à me virer ? À ce train-là, je n'allais pas tarder à le découvrir.

La femme était recroquevillée sur elle-même, les bras protégeant sa poitrine nue comme si sa pudeur comptait jusque dans la mort. Mais une mort violente est l'invasion ultime d'une intimité. Elle serait photographiée, filmée, mesurée, découpée et recousue. Aucune partie de son corps, externe ou interne, n'échapperait à un examen. C'était mal. J'aurais voulu l'envelopper d'une couverture et la laisser reposer en paix, mais ça ne nous aiderait pas à empêcher le prochain meurtre.

Les ambulanciers attendaient pour emmener le cadavre. Ce dernier mis à part, j'étais la seule femme présente sur les lieux. Ça n'était pas la première fois que ça m'arrivait mais, ce soir, ça me gênait. J'ignorais pourquoi.

Ses longs cheveux clairs étaient répandus sur le sol. Encore une blonde. Était-ce une coïncidence ? Deux victimes, ça ne faisait pas assez pour établir des statistiques. Mais si la troisième était elle aussi de type caucasien et membre de HCV, nous tiendrions une piste.

Une lampe-stylo dans la bouche, je mesurai les traces de morsure. Il n'y en avait pas sur les poignets. À la place, je découvris des brûlures laissées par une corde. Ils l'avaient ligotée, peut-être suspendue au plafond comme un quartier de bœuf.

Il ne faut pas penser qu'un vampire peut se limiter à quelques gorgées et que ça ne fera pas mal. C'est comme croire que le type avec qui on doit sortir arrivera à l'heure...

Deux morsures bien nettes de chaque côté du cou. Un petit morceau de chair manquant au-dessus du sein gauche. Le creux du coude droit lacéré, mettant à nu des ligaments rosâtres.

Le dernier tueur en série que j'avais aidé à identifier déchiquetait ses victimes. Pendant l'enquête, j'avais marché sur une moquette tellement imbibée de sang qu'elle clapotait sous mes pieds. J'avais tenu des morceaux d'intestin dans ma main. Le numéro un sur la liste des pires choses que j'aie jamais vues.

En observant cette femme, je me réjouis qu'elle n'ait pas été déchiquetée. Et pas seulement parce que sa mort avait dû être moins douloureuse, même si je l'espérais. Et pas parce que ça nous fournissait davantage d'indices, vu que ça n'était pas le cas. Mais je ne voulais plus voir de gens massacrés. J'avais dépassé mon quota annuel. Et on n'était qu'en octobre...

Tenir une lampe-crayon dans la bouche et prendre des mesures sans se baver dessus est tout un art. Que je maîtrise à la perfection. Le secret consiste à téter le bout de la lampe de temps en temps.

Le mince faisceau lumineux balaya les cuisses de la victime. Je voulais voir si elle avait été mordue à l'entrejambe, comme Calvin Rupert. Pour m'assurer que nous avions affaire aux mêmes assassins.

Certes, ce serait une sacrée coïncidence que deux meutes de vampires chassent simultanément. Et aussi un véritable cauchemar. Dieu ne pouvait pas se montrer aussi cruel. Mais je

préfèrais vérifier, au cas où. D'autant plus que Cal Rupert n'avait pas été ligoté. Ou les vampires s'organisaient de mieux en mieux, ou...

La *rigor mortis* avait cloué les bras de la femme sur sa poitrine. Une hache mise à part, rien n'aurait pu écartèr ses jambes avant quarante-huit heures. Je ne voulais pas attendre deux jours, mais je n'entendais pas non plus découper son corps en morceaux.

Je glissai ma main entre ses cuisses pour palper la face interne. J'avais l'air de vouloir la peloter, mais je ne voyais pas de façon plus digne de m'y prendre.

Je levai les yeux pour me concentrer sur autre chose que sur la fermeté caoutchouteuse de sa chair. À l'ouest, le soleil couchant n'était plus qu'une poignée de charbons ardents. Les ténèbres se répandaient sur le paysage comme un flot d'encre.

Les jambes de la femme bougèrent sous ma main.

Je sursautai, manquant avaler ma lampe. Nerveuse, moi ? La chair de la morte s'était ramollie, et elle avait les lèvres entrouvertes. J'aurais juré quelles étaient fermées une minute plus tôt.

C'était impensable. Un vampire ne se relève jamais avant la troisième nuit suivant sa mort. Et elle avait été tuée par plusieurs morts-vivants qui s'étaient repus de son sang en même temps. Elle devait être morte et bien morte !

Sa peau nacrée luisait dans l'obscurité malgré les nuages qui dissimulaient la lune. Elle ne brillait pas tout à fait dans le noir mais pas loin. Et ses cheveux scintillaient dans l'herbe comme un écheveau de soie arachnéenne. Elle était magnifique.

Dolph s'approcha. Il me rendait presque cinquante centimètres quand j'étais debout. Vu d'en bas, il ressemblait à une montagne.

Je me relevai, ôtai un de mes gants et sortis la lampe de ma bouche. Il ne faut jamais rien toucher qu'on soit susceptible de porter à sa bouche après avoir examiné les plaies ouvertes d'un inconnu. À cause du sida.

Je fourrai la lampe dans la poche de poitrine de ma combinaison et enlevai mon second gant.

— Alors ? demanda Dolph.
— Tu ne la trouves pas différente ?
Il fronça les sourcils.
— Hein ?
— La femme. Tu ne la trouves pas différente ?
Il examina le cadavre.
— Maintenant que tu me le fais remarquer... On dirait qu'elle dort. (Il secoua la tête.) Il va falloir appeler un docteur pour qu'il constate sa mort.
— Elle ne respire pas.
— C'est le seul critère pertinent, selon toi ?
— Non, reconnus-je.
Dolph feuilleta son calepin.
— Tu as dit qu'une personne décédée suite aux morsures de plusieurs vampires ne pouvait pas se transformer, me rappela-t-il.
Il retournait mes paroles contre moi.
— C'est vrai dans la plupart des cas.
— Mais pas dans celui-là ?
— Malheureusement, non.
— Explique-toi.
Il n'avait pas l'air content, et je ne pouvais pas l'en blâmer.
— Parfois, une seule morsure peut suffire pour qu'un cadavre se relève transformé en vampire. J'ai lu des articles là-dessus. Un maître vampire très puissant peut contaminer tous les corps qu'il touche.
— Où as-tu lu ces articles ?
— Dans le trimestriel *Vampire*.
— Jamais entendu parler.
Je haussai les épaules.
— J'ai un diplôme de biologie surnaturelle. Je dois figurer sur une liste de publipostage...
Une idée très déplaisante me traversa l'esprit.
— Dolph...
— Oui ?
— Calvin Rupert. C'est sa troisième nuit.
— Il ne brillait pas dans le noir.

— Cette femme non plus jusqu'à ce que la nuit soit complètement tombée.

— Tu crois qu'il va se relever ?

Je hochai la tête.

— Merde alors !

— C'est aussi mon sentiment...

— Une minute. Ça ne l'empêchera pas de nous dire qui l'a tué.

— Il ne se transformera pas en vampire normal. Mort de multiples morsures, il reviendra dans un état plus animal qu'humain.

— Tu peux préciser ?

— Si le corps a été emporté à l'hôpital de Saint Louis, il est à l'abri derrière de l'acier renforcé. Mais si les ambulanciers m'ont écoutée, il doit être à la morgue municipale. Appelle-les et demande-leur d'évacuer le bâtiment.

— Tu es sérieuse ?

— Absolument.

Dolph ne discuta pas. Je suis son experte en surnaturel. Il ne demande jamais l'opinion des gens à moins d'être prêt à en tenir compte. Bref, un bon patron.

Il se glissa dans sa voiture – la plus proche du cadavre, bien entendu – et appela la morgue.

Quand il eut raccroché, il se pencha par la portière ouverte.

— Le corps a été emmené à l'ancien hôpital, annonça-t-il en souriant. La procédure habituelle pour les victimes de vampires. Même celles qui, d'après notre experte, ne sont pas censées se relever.

— Tant mieux. Appelle quand même là-bas pour t'assurer qu'ils l'ont mis dans la chambre forte.

— Pourquoi l'auraient-ils amené à la morgue vampirique si ce n'était pas pour le placer dans la chambre forte ? objecta Dolph.

Je secouai la tête.

— Je ne sais pas. Mais je me sentirais mieux si tu les appelais.

— D'accord...

Regagnant sa voiture, il composa le numéro de mémoire. C'est dire le genre d'année qu'il venait de se taper.

Je m'approchai de sa portière ouverte pour écouter la conversation. Mais personne ne répondit.

Dolph leva vers moi un regard interrogateur.

— Il devrait y avoir quelqu'un, murmurai-je.

Il acquiesça, inquiet.

— Calvin Rupert se relèvera transformé en animal. Il massacrera tous ceux qu'il trouvera sur son chemin jusqu'à ce que le vampire qui l'a créé vienne le chercher, ou jusqu'à ce qu'on le tue pour de bon.

Dolph raccrocha et jaillit de sa voiture en rugissant :

— Zerbrowski !

— Ici, chef !

Zerbrowski s'approcha au pas de course. Quand Dolph crie, il vaut mieux se magner de répondre.

— Comment ça va, Anita ?

Qu'est-ce que je pouvais bien répondre ? « Mal » ? Je haussai les épaules et lâchai :

— Impec.

Mon bipeur sonna de nouveau.

— Et merde ! C'est Bert.

— Rappelle ton putain de patron et dis-lui de te foutre la paix ! brailla Dolph.

Moi, ça ne me posait pas de problème.

Dolph distribua des ordres et ses gars s'éparpillèrent. Pendant ce temps, je me glissai dans sa voiture pour appeler Bert.

Il décrocha à la première sonnerie. Mauvais signe.

— J'espère que c'est toi, Anita.

— Et dans le cas contraire ?

— Où es-tu encore ?

— Sur les lieux d'un crime. On vient de découvrir un cadavre tout frais.

Il marqua une pause.

— Tu es en train de louper ton premier rendez-vous.

— Je sais.

— Mais je ne vais pas hurler.

— Tu te montres raisonnable ? m'étonnai-je. Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Rien. J'ai refile tes deux premiers rendez-vous à notre nouvel employé. Il s'appelle Lawrence Kirkland. Retrouve-le pour le troisième, et fais les autres avec lui, histoire de lui montrer les ficelles du métier.

— Tu as engagé quelqu'un ? Comment as-tu trouvé si vite ? Les réanimateurs ne courent pas les rues. Surtout ceux capables de relever deux zombies en une nuit.

— Repérer les gens doués est mon boulot...

Dolph me fit signe de bouger, et je me transférai sur le siège passager.

— Dis à ton patron que tu dois y aller.

— Je dois y aller, Bert.

— Attends une seconde. Tu as un vampire à embrocher d'urgence à l'hôpital de Saint Louis.

Mon estomac se noua.

— Le nom de la victime ?

Je l'entendis farfouiller dans ses papiers.

— Calvin Rupert.

— Et merde !

— Quoi ?

— Quand t'a-t-on appelé pour me demander d'y aller ?

— Vers 15 heures. Pourquoi ?

— Putain de merde !

— Qu'est-ce qui ne va pas, Anita ?

— Pourquoi t'a-t-on dit que c'était urgent ?

Zerbrowski s'installa sur la banquette arrière de la voiture banalisée. Dolph prit place derrière le volant, alluma ses phares et sa sirène puis démarra. Un véhicule de patrouille déboîta derrière nous.

— Rupert l'avait précisé dans son testament : s'il portait une seule morsure au moment de sa mort, il voulait être embroché.

Rien d'étonnant de la part d'un membre de HCV. Moi aussi, j'avais fait inclure cette clause dans mon testament.

— Avons-nous un ordre d'exécution du tribunal ?

— Tu sais bien qu'on n'en a pas besoin tant que le type ne s'est pas relevé transformé en vampire. La famille nous a donné son accord. C'est suffisant.

J'agrippai le tableau de bord tandis que la voiture cahotait sur le chemin et que des graviers mitraillaient le bas de caisse. Coinçant le téléphone entre mon menton et mon épaule, je me tortillai pour boucler ma ceinture de sécurité.

— Je suis en route pour la morgue.

— Comme je n'arrivais pas à te joindre, j'ai déjà envoyé John.

— Il y a combien de temps ?

— Quelques minutes.

— Rappelle-le et dis-lui de ne pas y aller.

Bert dut entendre quelque chose dans ma voix, car il demanda :

— Que se passe-t-il, Anita ?

— La morgue ne répond pas au téléphone.

— Et alors ?

— Calvin Rupert a déjà dû se relever et massacrer tous les employés. Je ne veux pas que John se fasse prendre par surprise.

— Je vais le biper.

Il coupa la communication, et je raccrochai au moment où nous nous engageons sur l'autoroute 21.

— Nous pourrions buter le vampire une fois là-bas, annonçai-je.

— C'est un meurtre, grogna Dolph.

Je secouai la tête.

— Pas si Calvin Rupert l'avait réclamé dans son testament.

— Et c'est le cas ?

— Oui.

Zerbrowski frappa du poing contre le dossier de mon siège.

— Dans ce cas, on va pulvériser ce fils de pute.

— J'espère.

Il avait un fusil à pompe sur les genoux.

— Tu as des balles en argent ? demandai-je.

— Non.

— Pitié, dites-moi que je ne suis pas la seule à en avoir dans mon flingue ?

Zerbrowski esquissa une moue contrite.

— L'argent est vachement cher. La police n'est pas si riche, se justifia Dolph.

— Alors, que faites-vous quand vous affrontez des vampires ou des lycanthropes ?

— La même chose que face à un gang armé d’Uzi, répondit Zerbrowski.

— C’est-à-dire ?

— On croise les doigts et on prie pour avoir le dessus.

Ça n’avait pas l’air de l’enchanter, et je le comprenais.

J’espérais que les employés de la morgue avaient eu le temps de s’échapper, mais je ne comptais pas trop dessus.

Chapitre 15

Ma panoplie antivampires comprenait un fusil à canon scié avec des balles en argent, un maillet et suffisamment de croix et d'eau bénite pour noyer n'importe quel mort-vivant. Hélas, elle était dans ma penderie.

Avant, je la gardais toujours dans le coffre de ma voiture... moins le fusil, qui a toujours été illégal. Si les flics m'arrêtaient avec ce matériel mais sans ordre d'exécution, j'étais bonne pour croupir en prison quelques mois. La nouvelle loi était passée depuis quelques semaines. Elle était censée empêcher les exécuteurs trop zélés – dont je ne fais pas partie, juré – de se laisser emporter par leur enthousiasme et de buter n'importe qui.

Dolph coupa la sirène à un kilomètre de l'hôpital. Nous entrâmes sur le parking en silence, imités par la voiture de patrouille. Une autre nous attendait déjà. Deux flics étaient accroupis derrière, flingue à la main.

Nous sortîmes furtivement. J'avais l'impression d'être dans un film de Clint Eastwood.

La voiture de John Burke n'était nulle part en vue. Ça signifiait que mon collègue consultait son bipeur plus souvent que moi. Si Calvin Rupert était en sécurité derrière des murs d'acier, je me promis de toujours rappeler Bert sur-le-champ, à l'avenir. Pourvu que ma négligence n'ait pas coûté des vies humaines ! S'il vous plaît, mon Dieu...

Un des flics qui nous attendaient s'approcha de Dolph et déclara :

- Rien n'a bougé depuis notre arrivée, inspecteur.
- Tant mieux. Les forces spéciales sont en route.
- Tu comptes les attendre ? demandai-je.
- Non.
- Inspecteur, dit le flic, nous ne sommes pas censés intervenir seuls contre une menace surnaturelle.

— Mais nous, oui. Nous appartenons à la BRIS, l'informa Dolph.

— Vous n'avez pas de balles en argent, objectai-je.

— De quoi tu te plains ? Étant civile, tu dois rester dehors.

— Je suis l'exécutrice agréée de l'État du Missouri, lui rappelai-je. Si j'avais répondu à mon bipeur au lieu de l'ignorer pour le plaisir de casser les pieds à Bert, le vampire serait déjà mort. Tu ne peux pas me tenir à l'écart. C'est mon boulot encore plus que le tien.

Dolph acquiesça à contrecœur.

— Si tu l'avais fermée, tu aurais pu rester peinarde dans la voiture, dit Zerbrowski.

— Je ne veux pas rester dans la voiture.

— Moi, j'aimerais bien.

Dolph avança vers l'entrée de l'hôpital. Zerbrowski le suivit, et je fermai la marche. J'étais l'experte en surnaturel de la BRIS. Si les choses tournaient mal ce soir, j'aurais gagné ma prime.

Toutes les victimes de vampires sont conduites dans le sous-sol de l'ancien hôpital municipal de Saint Louis, y compris celles qui sont mortes dans d'autres localités. Le Missouri ne dispose pas de beaucoup de morgues équipées pour contenir des morts-vivants fraîchement transformés. La chambre forte a des parois en acier renforcé, une porte garnie de croix et un vivarium rempli de petits animaux pour calmer la soif des vampires nouveau-nés. Des rats, des lapins, des cochons d'Inde... Ce genre de bestiole.

En principe, Cal Rupert aurait dû être enfermé là-dedans. Mais j'avais affirmé qu'il ne risquait pas de se relever. C'était moi l'experte : tout le monde m'avait crue. Et j'avais eu tort.

Que Dieu me vienne en aide : j'avais eu tort !

Chapitre 16

L'ancien hôpital municipal de Saint Louis se dresse tel un géant de brique trapu au milieu d'une zone de combat. Quelques blocs plus au sud, des salles de spectacle jouent les dernières comédies musicales venues de Broadway. Mais nous aurions aussi bien pu être sur la face cachée de la Lune. S'il y avait des quartiers en ruines sur la Lune.

Des morceaux de verre brisé jonchaient le sol. Comme beaucoup d'hôpitaux installés au centre-ville, celui de Saint Louis perdait de l'argent. Logiquement, l'administration avait fini par ordonner sa fermeture. Mais la morgue vampirique était restée ouverte, parce qu'il aurait été trop coûteux de la déplacer.

La chambre forte avait été conçue au début du XXI^e siècle, quand les gens pensaient encore qu'on trouverait un remède au vampirisme. Si on bouclait les morts-vivants, on aurait une chance de les « guérir »... Beaucoup avaient coopéré de leur plein gré. Le programme de recherche avait pris fin brutalement quand un des patients avait dévoré la figure du responsable, le docteur Mulligan.

Au temps pour la compassion réservée aux pauvres vampires incompris !

Aujourd'hui, la chambre forte sert encore à enfermer la plupart de leurs victimes. Juste à titre de précaution. Parce qu'un mort-vivant, quand il se relève, trouve à son chevet un conseiller qui le guidera sur les chemins du vampirisme civilisé.

Le conseiller. Je n'y pensais plus, à celui-là. Une nouvelle mesure mise en œuvre quelques mois auparavant. Un vampire plus âgé serait-il capable de contrôler un vampire animal ? Ou seul un maître en était-il capable ? Je l'ignorais.

Dolph avait déjà dégainé son flingue. Faute de balles en argent, ce serait toujours mieux que de cracher à la figure de Cal Rupert, mais de justesse. Zerbrowski tenait son fusil à pompe

comme s'il connaissait la façon de s'en servir. Quatre flics en uniforme m'avaient emboîté le pas, tous prêts à botter de l'arrière-train vampirique. Alors, pourquoi ne me sentais-je pas du tout rassurée ?

Parce que j'étais la seule à avoir des balles en argent !

La double porte de verre s'ouvrit automatiquement devant nous. Sept flingues se braquèrent dessus. J'avais des crampes aux doigts à force de me retenir de tirer.

Un des flics eut un petit rire nerveux.

— Il y a des civils, à l'intérieur. Faites gaffe à ne pas les canarder, nous recommanda Dolph.

Un des agents en uniforme était blond. Son coéquipier, un Noir, semblait beaucoup plus âgé. Les deux autres devaient avoir dans les vingt-cinq ans : le premier, grand et efflanqué avec une pomme d'Adam proéminente, le second, petit, pâle et le regard presque vitreux de frayeur.

Chacun portait une épingle de cravate en forme de croix : la dernière mode dans la police de Saint Louis. Ça pourrait leur être utile. Peut-être même leur sauver la vie.

Je n'avais pas eu le temps de racheter une chaîne pour mon crucifix. À défaut, j'avais un bracelet à pendeloques en forme de croix et une chaînette de cheville assortie. On n'est jamais trop prudent.

Si je devais choisir entre un flingue et une croix pour affronter un vampire, je serais embêtée. Les deux arrivent à égalité dans mon palmarès des outils indispensables à la survie.

— Tu as une idée sur la meilleure façon de nous y prendre, Anita ? demanda Dolph.

Il n'y a pas si longtemps, on n'aurait pas fait appel aux flics pour résoudre ce genre de problème. Naguère, une poignée d'experts se chargeaient d'embrocher les vampires. Et je faisais partie du lot. La fière et courageuse Exécutrice. Les nouvelles lois avaient tout compliqué.

— Nous pourrions nous disposer en cercle, dos à dos et flingue vers l'extérieur. Ça réduirait le risque de nous faire prendre par surprise.

— Ne l'entendrons-nous pas venir ? demanda le flic blond.

— Les morts-vivants ne font pas de bruit, le détrompai-je.
Il écarquilla les yeux.
— Je plaisante.
— Hé ! lança-t-il, vexé.
Je suppose que je ne pouvais pas lui en vouloir.
— Désolée.
Dolph fronça les sourcils.
— J’ai dit que j’étais désolée...
— N’affole pas les bleus, dit Zerbrowski. Je parie que c’est son premier vampire.
Le flic noir eut un rire moqueur.
— Vous pouvez même dire que c’est son premier jour.
— Doux Jésus ! Il ne ferait pas mieux de nous attendre dans la voiture ?
— Je suis un grand garçon, grogna le flic blond, mécontent.
— Je le vois bien, dis-je sur un ton conciliant, mais un vampire le premier jour, c’est un peu raide, non ?
— Ne vous en faites pas pour moi.
Je secouai la tête. Son premier jour. Il aurait dû être en train d’agiter les bras à un carrefour, pas de jouer au chat et à la souris avec un vampire animal.
— Je passe devant, annonça Dolph. Anita, sur ma droite. (Il désigna le blond et le Noir.) Vous deux, sur ma gauche. Les deux autres, derrière Mlle Blake. Zerbrowski, tu fermes la marche.
— Merci beaucoup, chef, marmonna Zerbrowski.
— Je suis la seule qui ait des balles en argent. C’est moi qui devrais passer devant.
— Tu es une civile, répliqua Dolph.
— Je n’ai plus été une civile depuis des années, et tu le sais bien.
Il hocha la tête.
— Passe devant. Mais si tu te fais tuer, je suis foutu.
Je souris.
— Je tâcherai de m’en souvenir.
Les autres formèrent un cercle derrière moi. Zerbrowski leva le pouce. Dolph me fit un signe de tête.
Le moment était venu d’entrer et d’affronter le monstre.

Chapitre 17

Les murs étaient peints dans deux tons de vert : kaki en bas, vomé séché en haut. À quoi pensait le décorateur quand il avait passé sa commande ?

D'énormes conduits de ventilation également peints en vert couraient au-dessus de ma tête, rétrécissant le couloir. Les faisceaux de fils électriques argentés se détachaient dessus. Pas évident d'installer le courant dans un bâtiment qui n'a pas été conçu pour.

La peinture était craquelée par endroits. En s'amusant à la gratter, on aurait pu exhumer toutes les couches d'en dessous, comme les strates d'un lieu de fouilles archéologiques. Chacune ayant sa propre histoire et ses propres souvenirs douloureux.

J'avais l'impression d'être dans le ventre de quelque énorme navire. Mais au lieu du ronronnement des machines, on n'entendait qu'un silence oppressant.

Si j'avais été superstitieuse – ce qui n'est pas le cas –, j'aurais dit que cet hôpital était une résidence de rêve pour des fantômes. Il en existe plusieurs sortes. Les plus courants sont les esprits de personnes défuntes, coincés dans notre monde alors qu'ils auraient dû arriver au paradis ou en enfer depuis longtemps. Ça fait des siècles que les théologiens s'interrogent sur la signification de l'existence des spectres par rapport à Dieu et à l'Église. Je ne crois pas que Dieu s'en soucie particulièrement. Mais ils embêtent beaucoup l'Église. Tant de gens sont morts ici que l'endroit devrait grouiller de fantômes. Mais je n'en ai jamais rencontré. Tant que l'un d'eux ne m'enveloppera pas de son étreinte glaciale, je refuserai de croire à leur présence.

Il existe un autre type de fantôme, qui relève davantage du phénomène psychique : comme une émotion très forte qui imprégnerait les murs d'un bâtiment. Un enregistrement spectral qui s'accompagne parfois d'images, mais qui peut n'être qu'un

bruit ou un frisson le long de l'échine quand on passe à un endroit donné.

L'ancien hôpital municipal de Saint Louis regorge de ces endroits. Je n'y avais jamais rien vu ni entendu, mais en longeant ses couloirs, je sentais constamment quelque chose près de moi. Juste hors de portée de mes sens. Ce soir-là, ça n'était sans doute « que » le vampire.

Les seuls bruits étaient ceux de nos pas. Plus le froissement de nos vêtements. Ou mon propre sang qui me battait aux tempes.

Le couloir tournait à angle droit devant moi. En tête de notre petit groupe, je devais franchir l'angle la première. Quoi que ce soit qui nous attende de l'autre côté, ce serait d'abord pour moi.

Je déteste jouer les héroïnes !

Je m'agenouillai et brandis mon flingue en le tenant à deux mains. Il n'aurait servi à rien de le passer dans l'angle : impossible de tirer sur ce qu'on ne voit pas.

Il existe un tas de façons de s'aventurer dans une zone qu'on n'a pas pu observer au préalable, et aucune n'est garantie à cent pour cent. Le choix dépend de ce qui angoisse le plus : se faire attaquer à mains nues ou tirer dessus. S'agissant d'un vampire, la première réponse était la bonne.

J'appuyai mon épaule droite contre le mur, pris une profonde inspiration et me jetai en avant. Je ne fis pas de roulé-boulé spectaculaire comme dans les films d'action, me contentant de m'écraser sur le flanc gauche, flingue pointé devant moi. C'est la façon la plus rapide d'être en mesure de viser dans ce genre de situation. Mais je ne la conseille pas si les monstres ont eux aussi des armes à feu.

J'étais allongée dans le couloir, le cœur battant à tout rompre. Bonne nouvelle : il n'y avait pas de vampire ! Mauvaise nouvelle : il y avait un cadavre !

Je me redressai sur les genoux, sondant toujours la pénombre à l'affût d'un mouvement suspect. Parfois, je ne vois pas les vampires, je ne les entends pas, mais je sens mes cheveux se hérissier sur ma nuque. Mon corps répond à des signaux imperceptibles et l'instinct prend le dessus sur la pensée. À ces moments-là, réfléchir au lieu d'agir pourrait être mortel.

— La voie est libre, annonçai-je sans baisser mon flingue pour autant.

— Tu as fini de te rouler par terre ? demanda Dolph.

Je le regardai par-dessus mon épaule, puis étudiai le couloir.

Le cadavre portait un uniforme bleu pâle. Sur sa manche noire, un insigne jaune et noir l'identifiait comme un membre de la sécurité. Il avait des cheveux blancs, une mâchoire carrée, un nez épais et des cils qui évoquaient de la dentelle grise sur ses joues livides.

Sa gorge avait été déchiquetée, et sa moelle épinière luisait faiblement dans la lumière des plafonniers. Du sang avait éclaboussé les murs. Rouge et vert foncé comme une macabre guirlande de Noël.

L'homme tenait encore un revolver dans sa main droite. Je me plaquai contre le mur de gauche et sondai le couloir. Que les flics se chargent d'examiner les victimes. Ce soir, mon boulot, c'était de nous garder en vie.

Dolph s'agenouilla près du corps et se pencha pour observer son arme.

— Il a tiré, constata-t-il.

— Je n'ai pas senti d'odeur de poudre, objectai-je sans tourner la tête vers lui.

— Il a tiré, insista Dolph, la voix enrouée.

Je lui jetai un coup d'œil. Ses épaules étaient contractées par le chagrin.

— Tu le connaissais ?

— Jimmy Dugan. Nous avons bossé en équipe quelques mois, quand j'étais plus jeune que toi et lui en fin de carrière. Il n'arrivait pas à vivre avec sa retraite, alors il a pris un boulot de veilleur de nuit.

Il secoua la tête.

Que pouvais-je dire ? « Désolée » ? Ça laissait un peu à désirer...

Zerbrowski s'accroupit près de Dolph et posa une main sur son bras. Dolph leva les yeux. Une émotion violente passa dans son regard. De la colère, de la tristesse, ou peut-être les deux.

Je détaillai le cadavre qui serrait son revolver et trouvai enfin quelque chose d'utile à dire.

— Les veilleurs de nuit sont-ils équipés de balles en argent ?

Dolph leva la tête vers moi. Pas de doute, c'était bien de la colère.

— Pourquoi ?

— Parce que, si c'est le cas, vous devriez les lui prendre. Histoire que je ne sois plus la seule à être armée convenablement.

Dolph regarda l'arme.

— Zerbrowski...

Zerbrowski s'empara doucement du revolver, comme s'il craignait de réveiller Jimmy Dugan. Mais ce dernier ne risquait pas de se relever. Les muscles et les tendons de son cou étaient brisés ; il manquait un gros morceau de chair sur le côté.

Zerbrowski vérifia le barillet.

— Elles sont bien en argent, annonça-t-il.

Il se releva, revolver dans la main droite et fusil à pompe calé sur son bras gauche.

— Il en a une boîte sur lui ? demandai-je.

Zerbrowski fit mine de fouiller le cadavre, mais Dolph secoua la tête.

Il s'en chargea lui-même. Quand il eut terminé, ses mains étaient couvertes de sang. Il s'essuya avec son mouchoir. Mais le sang avait pénétré dans les replis de sa peau et sous ses ongles. Sans une brosse, il ne pourrait pas s'en débarrasser.

— Désolé, mon vieux Jimmy, dit-il doucement.

Il ne pleurait pas. Moi, je n'aurais pas pu m'en empêcher. Mais les femmes ont le canal lacrymal plus sensible. Ce n'est pas notre faute.

— Pas de balles supplémentaires. Jimmy a dû penser que cinq suffiraient pour un simple boulot de veilleur de nuit.

La colère faisait vibrer sa voix. C'était mieux que les larmes, à condition de s'y accrocher assez longtemps.

Je continuais à surveiller le couloir, mais mon regard revenait toujours au cadavre. Jimmy Dugan était mort à cause de ma négligence. Si je n'avais pas affirmé aux ambulanciers que le corps

ne craignait rien, ils l'auraient mis dans la chambre forte, et Dugan serait encore vivant.

Je déteste que les gens meurent par ma faute.

— On y va, ordonna Dolph.

Je repris la tête du groupe.

Un autre angle. Je répétais mon petit manège. Allongée sur le côté, je pointai mon flingue devant moi. Rien ne bougeait dans le long couloir vert. Mais quelque chose gisait sur le plancher.

Je distinguai d'abord les jambes du veilleur de nuit. Des jambes vêtues d'un pantalon bleu pâle maculé de sang. Une tête de femme, avec une longue queue-de-cheval brune, gisait sur le côté comme un morceau de viande oublié.

Je me relevai, cherchant une cible. Mais le seul mouvement visible était celui du sang qui coulait le long des murs, s'épaississant et coagulant lentement.

— Juste ciel !

J'ignorais lequel des flics venait de dire ça, mais j'étais d'accord avec lui.

La poitrine semblait avoir explosé de l'intérieur. À moins que le vampire y ait plongé les mains pour la déchiqueter. La colonne vertébrale était brisée à plusieurs endroits. Sur le sol, les fragments d'os et les morceaux de chair ensanglantée ressemblaient à des pétales de fleurs.

Je sentis de la bile monter dans ma gorge. J'inspirai profondément et le regrettai aussitôt. Une odeur cuivrée avait envahi l'air, se mêlant à celle du gros intestin et de l'estomac du cadavre. Les endroits où quelqu'un vient de mourir dégagent la même puanteur que les toilettes d'un abattoir. De la merde et du sang.

Le revolver de Jimmy Dugan à la main, Zerbrowski surveillait le couloir. Il avait quatre balles. J'en avais treize, plus un second chargeur dans mon sac de sport. Où était le flingue de la fille ?

— Où est son flingue ?

Le regard de Zerbrowski se posa sur moi, puis sur le cadavre et enfin sur le sol.

— Je ne le vois pas.

Je n'ai jamais rencontré de vampire qui utilise une arme à feu, mais il y a toujours une première fois.

— Dolph, où est le flingue de la fille ?

Dolph s'agenouilla dans une mare de sang et fouilla le corps, remuant les lambeaux de ses vêtements comme s'il touillait un ragoût. Autrefois, ce spectacle m'aurait fait vomir. Mais plus maintenant. Était-ce mauvais signe ? Peut-être.

— Cherchez son arme ! ordonna-t-il aux flics.

Ils se déployèrent dans le couloir. Le blond avait le teint cireux et déglutissait convulsivement, mais il tenait le coup. Bravo, fiston !

Ce fut le grand à la pomme d'Adam proéminente qui craqua le premier. Glissant sur un morceau de viande, il tomba sur le cul dans une flaque de sang coagulé. Se traînant jusqu'au mur à quatre pattes, il dégueula.

Je respirais un peu trop vite. La vue du massacre n'avait pas suffi, mais le bruit d'une autre personne en train de vomir allait peut-être réussir à me faire gerber.

Le dos plaqué au mur, je marchai en crabe vers l'angle suivant. Je ne vomirai pas. Je ne vomirai pas. Mon Dieu, je vous en prie, ne me laissez pas vomir.

Viser quelqu'un avec un flingue tout en dégueulant est impossible. On est vulnérable jusqu'à ce qu'on ait fini de se vider. Après avoir vu les gardes, je ne voulais surtout pas être vulnérable.

Le flic blond était appuyé contre le mur, le visage couvert d'une sueur gluante. Son regard se posa sur moi.

— Non, chuchotai-je. Ne faites pas ça.

Il tomba à genoux et vomit quand même.

La goutte d'eau qui fit déborder le vase ! Enfin, si on peut dire.

Je rendis tout ce que j'avais avalé ce jour-là. Au moins, j'étais loin du cadavre. Un jour, j'avais vomi sur une victime, et Zerbrowski me le rappelait encore quand il voulait me faire honte. Sous prétexte que j'avais peut-être détruit des indices.

À la place du vampire, j'aurais attaqué pendant que la moitié des flics étaient occupés à dégomber. Mais aucune créature enragée ne se jeta sur moi en hurlant.

Veinards que nous étions !

— Si vous avez terminé, lança Dolph, nous devons retrouver son flingue et la créature qui lui a fait ça.

Je m'essuyai la bouche d'un revers de la manche. Je transpirais dans ma combinaison, mais je n'avais pas eu le temps de l'enlever. Mes Nike noires adhéraient au sol avec un bruit de ventouse. Il y avait du sang sur les semelles.

Je mourais d'envie de prendre une bonne douche, ou au moins de me nettoyer le visage avec un gant de toilette humide. Mais je continuai mon chemin, laissant des empreintes ensanglantées derrière moi.

Sur le sol, je repérai d'autres traces de chaussures, plus grandes que les miennes, qui s'éloignaient en direction du cadavre de Jimmy Dugan.

— Dolph ?

— J'ai vu.

J'aurais bien continué dans l'autre sens, mais nous étions venus pour en découdre avec Cal Rupert.

Dolph était toujours accroupi près du plus gros morceau de la femme.

— Anita...

Je le rejoignis en évitant de recouvrir les empreintes du vampire avec les miennes. Il ne faut pas marcher sur les preuves. La police déteste ça.

Dolph me désigna un morceau de tissu noirci. Je m'agenouillai en me réjouissant d'avoir gardé ma combinaison. Aucune envie de tacher mes fringues dessous !

La chemise de la femme était brûlée. Dolph la souleva du bout de son stylo. Le tissu craqua et se fendilla comme la croûte d'un pain trop cuit. Il le transperça de la pointe de son capuchon, et le tissu s'émietta. Une odeur âcre et un petit nuage de cendres montèrent du cadavre.

— Que diable lui est-il arrivé ? demanda Dolph.

Je déglutis. J'avais toujours un arrière-goût de bile dans la bouche, et ça ne m'aidait pas beaucoup.

— Ce n'est pas du tissu.

— Qu'est-ce que c'est ?

— De la chair.

Dolph referma les doigts sur son stylo. Je crus qu'il allait le casser en deux.

— Tu es sérieuse, constata-t-il.

— Brûlure au troisième degré.

— Qu'est-ce qui l'a provoquée ?

— Je peux t'emprunter ton stylo ?

Il me le tendit.

Je trifouillai dans les restes de sa poitrine. La chair était calcinée au point que la chemise avait fondu dedans.

J'écartai quelques couches avec le stylo. Le cadavre était affreusement léger, et croustillant comme la peau d'un poulet rôti.

Quand j'eus enfoncé la moitié du stylo à l'intérieur, je touchai quelque chose de solide que je ramenai à la surface. Un morceau de métal tout tordu.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Dolph, intrigué.

— Ce qui reste de sa croix.

— Non...

L'argent fondu scintillait dans ma main.

— Si. Elle a fondu dans sa poitrine et mis le feu à ses vêtements. Mais je ne comprends pas pourquoi le vampire a maintenu le contact. Il devrait être aussi gravement brûlé que cette malheureuse. Et pourtant, il n'est pas là.

— Explique-toi.

— Les vampires animaux ne ressentent pas plus la douleur que les drogués au PCP. Celui-là a dû serrer la femme contre sa poitrine. Son crucifix l'a touché et embrasé, mais il a continué à la tailler en pièces pendant qu'ils brûlaient tous les deux. Un vampire ordinaire l'aurait lâchée et ne serait pas revenu à la charge.

— Donc, conclut Dolph, les croix ne suffiront pas à l'arrêter.

Je fixai le morceau de métal fondu.

— Apparemment pas.

Les quatre flics surveillaient le bout du couloir, l'air paniqué. Ils avaient compté sur leur croix pour les protéger, et moi aussi.

Jusque-là, l'insensibilité à la douleur n'était pour moi qu'une note de bas de page dans un article. Personne n'en avait déduit

que ça rendrait les crucifix inefficaces. Si je survivais à cette nuit, j'enverrais un courrier bien senti à *Vampire*.

Dolph se leva.

— Restez groupés, les gars.

— Les croix ne marchent pas. Nous devons sortir et attendre les forces spéciales, souffla un des flics.

Dolph le dévisagea.

— Vous avez mon autorisation, si c'est ce que vous souhaitez. À partir de maintenant, je garde seulement les volontaires. Les autres peuvent retourner dehors.

Le grand flic toucha le bras de son partenaire, qui déglutit. Son regard passa de Dolph au cadavre carbonisé de la femme, et il laissa son camarade l'entraîner vers la sortie.

J'aurais aimé les accompagner, mais je ne pouvais pas laisser le monstre s'échapper. Même sans ordre d'exécution, j'aurais préféré le tuer plutôt que de prendre le risque qu'il massacre d'autres innocents.

— Et vous deux ? demanda Dolph.

Le Noir secoua la tête.

— Je n'ai jamais fui devant un monstre. Mais tu n'es pas obligé de rester, dit-il à son jeune coéquipier.

Le type serra les dents. Ses doigts se crispèrent sur son flingue.

— Je reste.

Le Noir lui fit un grand sourire en guise de félicitations. Il se conduisait comme un homme. Comme un adulte responsable, rectifia en moi la féministe outragée.

— La chambre forte doit être de l'autre côté, dis-je en désignant le dernier angle du couloir.

Le regard de Dolph croisa le mien, et je haussai les épaules. J'ignorais ce que nous allions trouver. Ce vampire était capable de choses que je croyais impossibles. Les règles avaient changé, et pas en notre faveur.

Je me plaquai contre le mur et glissai lentement jusqu'à avoir l'autre côté dans ma ligne de mire.

Un flingue gisait sur le sol. Celui de la femme ? Possible.

Contre le mur de gauche, il aurait dû y avoir une porte d'acier couverte de croix. Mais le battant avait explosé.

Les ambulanciers avaient quand même amené le cadavre de Cal Rupert dans la chambre forte. Ça n'était pas à cause de moi que les gardes avaient été tués. Ils auraient dû être en sécurité.

Rien ne bougeait. Il n'y avait pas de lumière dans la pièce. Si un vampire enragé nous y attendait, je ne pouvais pas le voir d'ici. Évidemment, j'étais encore loin. Et je n'avais pas trop envie de me rapprocher.

— La voie est libre, dis-je d'une voix hésitante.

— Tu es sûre ? demanda Dolph.

— Non. Viens voir ce qui reste de la chambre forte.

Il s'exécuta et lâcha un long sifflement.

— Meeeeerde, jura Zerbrowski.

— Tu peux le dire.

— Il est là-dedans ? demanda Dolph.

— Je pense ?

— C'est toi notre experte. Pourquoi n'es-tu pas un peu plus affirmative ?

— Si tu m'avais demandé si un vampire était capable de forcer une porte en acier épaisse d'un mètre cinquante et couverte de croix, j'aurais répondu : certainement pas. Et je me serais plantée.

— Ça signifie que tu es aussi paumée que nous ?

— Je crains que oui.

— On n'est pas dans la merde...

Chapitre 18

La chambre forte nous attendait. Plongée dans l'obscurité avec un vampire fou tapi à l'intérieur. Tout à fait ma tasse de thé !

— Je passe devant, dit Dolph.

Il avait rengainé son flingue et pris celui de la morte.

Maintenant, il avait des balles en argent, donc il trouvait normal d'être en première ligne. Une de ses plus grandes qualités : il n'ordonnerait jamais à ses hommes de faire un truc qu'il refuserait pour lui-même.

J'aimerais que Bert soit comme ça. Malheureusement, il est plutôt du genre à vendre le premier-né d'une femme et à demander ensuite si ça ne la dérange pas.

Dolph hésita sur le seuil de la chambre forte. Les ténèbres étaient à couper au couteau.

Il n'avança pas. Les empreintes sanglantes entraient dans la chambre forte mais en ressortaient et continuaient à longer le couloir. Je commençais à en avoir ras le bol des coins sombres.

Il nous fit signe de le rejoindre. J'avais les épaules toutes nouées. Je pris une profonde inspiration et expirai lentement pour me détendre. C'était mieux. Ma main ne tremblait plus.

Dolph ne se jeta pas sur le sol de l'autre côté de l'angle. Il se contenta de jaillir dans le couloir, son arme pointée devant lui.

— Ne tirez pas : je ne suis pas mort, cria une voix, Que je connaissais bien.

— C'est John Burke ! Il est avec moi.

Dolph me regarda.

— Je me souviens de lui.

Je haussai les épaules. Mieux valait en faire trop que pas assez. Je me fiais à Dolph pour ne pas descendre John par erreur, mais il y avait avec nous deux flics que je ne connaissais pas. En matière d'armes à feu, on n'est jamais trop prudent.

John est grand et mince. Le teint mat, de courts cheveux noirs avec une mèche blanche sur le devant. Un physique assez frappant. Je l'ai toujours trouvé beau mec mais, depuis qu'il a rasé son bouc, il ressemble moins à un méchant hollywoodien et davantage à un héros.

Grand, séduisant, calé en surnaturel... Que pouvais-je demander de plus ? Des tas de choses, mais c'est une autre histoire.

Il avança vers nous en souriant. Il avait un flingue et, mieux encore, sa panoplie antivampires à la main.

— Je suis venu en avance pour m'assurer qu'il ne filerait pas avant que tu arrives.

— Merci, John.

— Je me dévoue pour la sécurité publique...

— Si tu le dis.

— Où est le vampire ? demanda Dolph.

— J'étais en train de le suivre.

— Comment ?

— Grâce aux empreintes de pieds nus qu'il a laissées.

De pieds nus. Seigneur ! Le cadavre ne portait pas de chaussures. Mais John, oui.

Je me tournai vers la chambre forte.

Trop tard, trop lentement.

Le vampire jaillit des ténèbres trop vite pour qu'un œil humain puisse le suivre. Une masse indistincte qui percuta le jeune flic blond et le plaqua contre le mur.

Il hurla en appuyant sur la détente de son flingue. Les détonations firent un boucan du diable, mais les balles ressortirent dans le dos de la créature comme si elles venaient de traverser une nappe de brouillard.

Je fis un pas en avant et tentai de viser. Le flic blond s'époumonait toujours. Du sang pleuvait autour de lui. Je tirai dans la tête du vampire, mais il bougea si vite qu'il parvint à esquiver. Il poussa le flic contre le mur d'en face puis lui déchiqueta la gorge.

Les cris et les mouvements semblaient lointains, comme ralentis. Dans quelques secondes, ce serait terminé. J'étais la seule assez près pour intervenir.

Je collai mon canon dans la nuque du vampire. Un mort-vivant ordinaire ne m'aurait pas laissée faire. Je pressai sur la détente, mais il se retourna, soulevant le flic blond pour me le lancer dessus.

La balle manqua largement sa cible, et nous nous effondrâmes sur le sol. Le poids de deux mâles adultes me coupa le souffle. Le jeune flic était allongé sur moi, hurlant, saignant et mourant.

J'appuyai de nouveau mon flingue contre la nuque du vampire et tirai. L'arrière de son crâne explosa, mais il continua à lacérer la gorge du flic blond. Il aurait pourtant dû être mort...

Le vampire se redressa, découvrant ses crocs ensanglantés, comme un humain qui marque une pause entre deux bouchées. Je lui fourrai le canon de mon arme dans la gueule. Les dents raclèrent le métal. Son visage explosa du palais jusqu'au front.

Son corps sans tête prit appui sur ses mains pour se relever. Je plaquai le bout de mon canon contre sa poitrine et tirai encore. À cette distance, je parviendrais peut-être à lui transpercer le cœur.

C'était la première fois que je tentais de détruire un vampire avec un flingue. Je me demandais si ça allait marcher, et surtout ce que je deviendrais dans le cas contraire.

Un frisson parcourut l'échine de la créature. Elle poussa un long soupir.

Dolph et Zerbrowski l'empoignèrent pour la tirer en arrière. Je crois qu'elle était déjà morte mais, au cas où, j'appréciais le coup de main.

John aspergea le vampire d'eau bénite. Le liquide bouillonna et grésilla en touchant sa peau. Il était vraiment en train d'agoniser.

Le jeune flic ne remuait plus. Son coéquipier le serra contre lui comme on berce un enfant. Le sang collait ses mèches blondes sur son front. Ses yeux clairs étaient grands ouverts et fixaient un point invisible. Les morts sont toujours aveugles, d'une manière ou d'une autre.

Il s'était montré très courageux. Un brave petit gars, même s'il ne devait pas être beaucoup plus jeune que moi. Mais devant son visage livide, j'aurais juré avoir un million d'années. Il était mort juste comme ça. Le courage n'a jamais sauvé personne. Il augmente un peu les chances de survie, c'est tout.

Dolph et Zerbrowski avaient plaqué le vampire à terre ; John le chevauchait, un pieu et un maillet à la main. Je n'avais pas utilisé de pieu depuis des années, préférant le fusil à pompe. Une exécutrice de vampires progressiste !

Le vampire était mort. Plus besoin de l'embrocher. Pourtant, je laissai faire, adossée au mur d'en face. Au risque de me répéter, on n'est jamais trop prudent.

Le pieu pénétra facilement dans la poitrine, puisque j'avais déjà fait un trou.

Je n'avais pas rengainé mon flingue. La chambre forte était toujours plongée dans les ténèbres, et elle abrite souvent plus d'un vampire à la fois.

Dolph et Zerbrowski s'en approchèrent, l'arme au poing. J'aurais dû les accompagner, mais j'avais encore du mal à respirer. Je sentais le sang couler dans mes veines et entendais les battements de mon cœur. C'était si bon d'être en vie. Dommage que je n'aie pas pu sauver le gamin.

John s'agenouilla près de moi.

— Tu vas bien ?

Je hochai la tête.

— Ouais.

Il me dévisagea comme s'il avait du mal à me croire, mais n'insista pas. Petit malin.

Quelqu'un actionna l'interrupteur. Une lumière jaune aussi chaude qu'une journée estivale envahit la chambre forte.

— Putain de Dieu, jura Zerbrowski.

Je me relevai. Mais mes jambes se dérochèrent, et je faillis tomber. John me rattrapa par le bras. Je le fixai jusqu'à ce qu'il me lâche.

Il eut un demi-sourire.

— Tu fais toujours la mariolle, hein ?

— Toujours.

Nous étions sortis ensemble deux fois. Une belle connerie. C'était plus dur de bosser en équipe, et il n'avait pas supporté que je sois sa copie au féminin.

John a des idées typiquement sudistes sur ce que devrait être une vraie dame. Elle ne doit pas porter d'arme à feu, ni passer le plus clair de son temps en compagnie de cadavres. Je n'avais qu'une seule chose à lui répondre. Quatre mots. Oui, ceux-là !

Le vivarium était écrasé contre un mur. Il avait contenu des cobayes, des rats ou des lapins. À présent, il n'y restait que des taches de sang brillant et quelques morceaux de fourrure.

Les vampires ne mangent pas de viande, mais si on met de petits animaux dans un conteneur en verre et qu'on le jette contre le mur, on obtient du hachis de petits animaux. Il ne restait pas de bouts assez gros pour les ramasser à la petite cuiller.

Une tête reposait près des débris de verre ; à en juger par sa coupe de cheveux, elle avait appartenu à un mâle. Je ne m'approchai pas pour vérifier. Je ne voulais pas voir son visage. J'avais montré mon courage à plusieurs reprises ce soir. Il ne me restait rien à prouver.

Le corps était encore en un seul morceau, mais de justesse. On eût dit que le vampire lui avait plongé les mains dans la poitrine, avait saisi ses côtes et tiré pour les écarter. La cage thoracique était pratiquement coupée en deux, mais une bande de muscles rosâtres et d'intestins reliait encore les moitiés.

— Il a des crocs, annonça Zerbrowski.

— C'est le conseiller vampire, dis-je.

— Que lui est-il arrivé ?

Je haussai les épaules.

— Je suppose qu'il était penché sur Cal Rupert quand il s'est relevé. Il s'est fait tuer très vite mais son agonie a dû être très douloureuse.

— Pourquoi ? demanda Dolph.

— Cal Rupert était plus animal qu'humain. Il a rouvert les yeux dans un endroit bizarre avec un vampire penché sur lui, et il a réagi comme n'importe quel animal soucieux de se protéger.

— Pourquoi le conseiller n'a-t-il pas pu le contrôler ? Il était là pour ça !

— La seule personne qui puisse contrôler un vampire animal, c'est le maître qui l'a créé. Le conseiller n'était pas assez puissant.

— Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? demanda John.

Il avait rengainé son flingue. Moi, toujours pas.

— Maintenant, je file pour être à l'heure à mon troisième rendez-vous de la soirée.

— Et c'est tout ?

Je ne cherchais qu'une excuse pour me foutre en rogne et, s'il avait envie de me la donner, tant pis pour lui.

— Que veux-tu que je fasse d'autre, John ? Que je pousse des hurlements hystériques ? Ça ne ramènerait pas les morts, et ça vous casserait les oreilles à tous.

— Si ton caractère pouvait correspondre à ton apparence...

Je fourrai mon Browning dans son holster, lui souris et dis :

— Va te faire foutre !

Oui, ces quatre mots-là !

Chapitre 19

Dans les toilettes de la morgue, j'avais réussi à nettoyer le plus gros du sang sur mon visage et sur mes mains. La combinaison de garagiste était dans mon coffre. Bref, j'étais propre et présentable. Dans la limite de mes possibilités, bien sûr.

Je devais retrouver le petit nouveau au cimetière d'Oakglen, à 22 heures. Il aurait déjà relevé deux zombies, et il me regarderait faire avec le troisième. Ça me convenait.

Il était 22 h 35 quand j'atteignis le cimetière. En retard. Et merde ! Ça allait faire une grosse impression sur mon nouveau collègue, sans parler du client.

Mme Doughal était veuve depuis peu. Cinq jours, très exactement. Son époux bien-aimé n'avait pas laissé de testament. Il voulait en rédiger un, mais on remet toujours à demain... Bref, je devais relever M. Doughal devant deux avocats, deux témoins, ses trois enfants adultes et une perdrix perchée sur un poirier voisin.

Le mois dernier, on a voté une nouvelle loi selon laquelle les défunts de moins d'une semaine peuvent être relevés afin de dicter leur testament. Ça allait économiser aux Doughal la moitié de leur héritage. Moins mes honoraires, bien sûr.

Des voitures étaient garées sur le côté de l'étroit chemin de gravier. Les pneus saccageaient l'herbe, mais pas moyen de faire autrement pour laisser un passage. Évidemment, très peu de gens traînent aux abords des cimetières à une heure pareille de la nuit. Réanimateurs, prêtres vaudou, ados fumeurs de joints, nécrophiles, satanistes...

Il faut être adepte d'une religion reconnue et avoir un permis spécial quand on veut venir prier dans un cimetière après le coucher du soleil. Pour la réanimation, en revanche, pas besoin de permis. Mes collègues et moi, nous n'avons pas la réputation de nous livrer souvent à des sacrifices humains. Quelques planches

pourries ont attiré les foudres de la législation sur tout le monde du vaudou. Et étant chrétienne, je désapprouve le satanisme.

Mon pied avait à peine touché le gravier quand je le sentis. De la magie. Quelqu'un essayait de relever les morts, et il était tout près de moi.

Théoriquement, Lawrence Kirkland avait déjà ranimé deux zombies ce soir-là. Pouvait-il vraiment se charger d'un troisième ? Charles et Jamison se limitaient à deux par nuit. Où Bert avait-il déniché quelqu'un d'aussi puissant en si peu de temps ?

Je longeai cinq voitures en plus de la mienne. Une dizaine de gens se pressaient autour de la tombe. Les femmes étaient en tailleur, et tous les hommes portaient une cravate. Je suis toujours étonnée de voir à quel point les gens font des efforts vestimentaires pour rendre visite aux morts.

— Andrew Dougal, relevez-vous, dit une voix masculine. Venez à nous, Andrew Dougal. Venez à nous.

La magie saturait l'air. J'avais du mal à respirer. Elle était puissante mais imprécise.

Je captais l'hésitation de Lawrence comme un courant d'air froid. Il deviendrait sans doute un grand réanimateur, mais il était encore jeune – moins de vingt et un ans, à mon avis – et ses pouvoirs étaient indisciplinés. Un bébé qui relevait son troisième zombie de la nuit. Misère.

Je restai dans l'ombre des arbres.

Lawrence Kirkland était petit, un mètre soixante à vue de nez. Il portait un pantalon foncé et une chemise blanche constellée de taches de sang. Il faudrait que je lui apprenne à s'habiller, comme Manny l'avait fait pour moi. La réanimation est un boulot où on se forme sur le tas. À la fac, il n'existe pas encore d'UV pour apprendre à relever les morts.

Les avocats et la famille se massaient au pied de la tombe. Personne n'était entré dans le cercle avec Lawrence.

En principe, on place un parent derrière la pierre tombale pour qu'il puisse contrôler le zombie. De la façon dont Lawrence s'y était pris, il serait le seul capable de le faire. Mais ce n'était pas une négligence. Ça fait partie de la nouvelle réglementation.

Les couronnes de fleurs frissonnèrent, et une main pâle jaillit de la terre. Puis une deuxième. Le sommet d'un crâne. Le zombie émergeait de sa tombe comme une marionnette dont on tire les ficelles.

Le nouveau réanimateur trébucha et tomba à genoux dans la terre meuble. Sa magie vacilla. Il avait eu les yeux plus gros que le ventre.

M. Doughal luttait toujours pour s'extraire de sa tombe. Ses jambes étaient encore prisonnières, mais il n'y avait personne pour le contrôler.

Lawrence l'avait relevé. Et maintenant ? Les zombies errants nous font une mauvaise réputation à tous.

— Vous allez bien ? demanda un des avocats.

Lawrence Kirkland hocha la tête. Il était trop épuisé pour parler. Savait-il seulement ce qu'il venait de faire ? Je ne le pensais pas. Il ne semblait pas assez effrayé.

Je m'approchai du petit groupe.

— Mademoiselle Blake, me salua l'avocat. Vous nous avez manqué. Votre... associé a l'air malade.

Je lui adressai mon sourire le plus professionnel. Pas de problème ! Le zombie est sous contrôle. Faites-moi confiance.

Je m'approchai du bord du cercle de sang et sentis un mur invisible me repousser. Le cercle était fermé. Impossible d'y entrer à moins que Lawrence m'y invite.

Il était à quatre pattes, tête baissée comme s'il se sentait trop fatigué pour la redresser. Ce qui était sans doute le cas.

— Lawrence, appelai-je doucement. Lawrence Kirkland.

Il tourna la tête vers moi. Malgré l'obscurité, je lus de l'épuisement dans ses yeux clairs. Ses bras tremblaient. Mon Dieu, aidez-nous !

Je me penchai pour que les spectateurs n'entendent pas ce que j'allais dire. Histoire de maintenir l'illusion que nous contrôlions la situation.

Avec un peu de chance, le zombie se contenterait de s'éloigner. Avec un peu de malchance, il blesserait quelqu'un. Les morts ne se soucient généralement pas des vivants. Mais si

Andrew Dougal avait une dent contre un des membres de sa famille, la nuit risquait d'être longue.

— Lawrence, tu dois briser le cercle pour me laisser entrer, dis-je tout bas.

Il me fixa sans comprendre, le regard vitreux.

— Brise le cercle, Lawrence. Tout de suite.

Le zombie était encore enfoncé dans la terre jusqu'aux genoux. La chemise blanche dans laquelle on l'avait enterré faisait une tache claire sous sa veste de costard noire. Condamné à passer l'éternité déguisé en pingouin !

Dougal était encore en bon état. Très pâle, avec d'épais cheveux gris. Pas encore de signes de décomposition. Le gamin avait fait du bon boulot, considérant qu'il en était à sa troisième réanimation de la nuit. Si j'arrivais à contrôler le zombie, nous pourrions rentrer tranquillement chez nous.

— Lawrence, brise le cercle, s'il te plaît !

Il marmonna quelque chose que je n'entendis pas. Je me penchai autant que le cercle m'y autorisait.

— Quoi ?

— Larry. Appelle-moi Larry.

Je ne pus m'empêcher de sourire. Nous avons un zombie en folie sur les bras, et tout ce qui l'inquiétait, c'était de porter un prénom vaguement ridicule. Peut-être avait-il craqué sous la pression.

— Ouvre le cercle, Larry.

Il rampa vers moi et manqua de s'étaler tête la première dans les fleurs. De la main, il effaça le bord du cercle. La magie se dissipa.

À moi de jouer.

— Où est ton couteau ?

Il voulut regarder derrière lui, mais n'en eut pas la force. Je vis une lame scintiller au clair de lune, de l'autre côté de la tombe.

— C'est bon. Repose-toi. Je me charge de tout.

Il se laissa tomber sur le sol et se recroquevilla, les bras serrés contre la poitrine comme pour se protéger du froid. Je m'occuperais de lui plus tard. Pour le moment, il fallait avant tout contrôler le zombie.

Le couteau gisait à côté du poulet qu'il avait éventré. Je m'en emparai et fis face à Andrew Doughal.

Il s'était enfin dégagé et, appuyé sur sa pierre tombale, tentait de s'orienter. Il faudrait quelques minutes pour réveiller ses cellules cérébrales mortes. Son esprit refusait encore de croire qu'il devrait se remettre à fonctionner. Mais ça ne durerait pas.

Je relevai la manche de mon blouson de cuir et pris une profonde inspiration. C'était le seul moyen, mais je n'étais pas obligée d'aimer ça.

Je passai le tranchant de la lame sur mon poignet, et une mince ligne sombre s'y dessina. La peau se fendit, du sang presque noir goutta au clair de lune. Ça piquait affreusement. Les petites blessures font toujours plus mal que les grosses... Enfin, au début.

La coupure n'était pas assez profonde pour laisser une cicatrice. J'avais besoin de sang pour refermer le cercle, et je ne voyais pas d'autre endroit où en prendre à ce stade de la cérémonie. Pas le temps d'aller chercher un autre poulet. Je devais absolument prendre le contrôle ; sinon, le zombie risquait de s'échapper et de faire pas mal de dégâts.

Andrew Doughal était toujours appuyé contre sa pierre tombale, fixant un point invisible. Si Larry avait été assez fort, il aurait été capable de parler, voire de raisonner. Là, il n'était qu'un cadavre ambulante attendant ses ordres.

Je piétinai le tas de glaïeuls, de chrysanthèmes et d'œillets dont le parfum se mêlait à l'odeur de la terre fraîchement retournée et à celle, plus âcre, d'Andrew Doughal. Puis je lui agitai mon poignet ensanglanté sous le nez.

Ses yeux pâles, aussi morts que ceux d'un poisson pêché la veille, suivirent mes mouvements. Il n'y avait plus d'Andrew Doughal au numéro que j'avais demandé, mais une créature qui connaissait la valeur du sang.

Je sais que les zombies n'ont pas d'âme. Pour tout dire, je ne peux les relever que trois jours après leur mort, le temps que leur âme quitte leur corps. Un vampire a besoin du même délai pour se transformer. Quel hasard !

Si ce n'est pas l'âme du mort qui ranime son cadavre, qu'est-ce que c'est ? La magie. La mienne ou celle de Larry, remplissant le vide laissé par l'âme.

Et quand la réanimation foire, comme c'était le cas cette fois ? Je ne sais pas. Et je ne suis pas certaine de vouloir le savoir.

Quelle importance, si je réussissais à reprendre le contrôle ?

J'offris mon poignet au zombie. Il hésita un instant. S'il refusait, je serais à court de solutions de rechange. Je lâchai le couteau et pressai les bords de la plaie pour faire couler plus de sang.

Le zombie me prit le poignet. Ses mains pâles étaient froides et puissantes. Il pencha la tête et aspira mon sang, ses mâchoires se contractant, sa pomme d'Adam jouant au yo-yo dans sa gorge. J'allais avoir un suçon de première.

Je voulus retirer ma main, mais le zombie suçait plus fort. Il ne voulait pas me lâcher. Génial.

— Larry, tu peux te lever ? demandai-je tout bas.

Je maîtrisais la situation. Le zombie avait accepté mon sang. Je le contrôlais.

Pas assez pour l'obliger à me rendre mon poignet, visiblement.

Larry leva la tête vers moi.

— Bien sûr.

Il s'appuya sur la pierre tombale et se redressa péniblement.

— Et maintenant ?

Bonne question.

— Aide-moi à me dégager.

J'avais beau secouer mon bras, le zombie s'y accrochait comme un naufragé à son canot de sauvetage.

Larry le ceintura et voulut le tirer en arrière. Sans succès.

— Essaie la tête, dis-je.

Il tira Andrew Doughal par les cheveux, mais les zombies ne sentent pas la douleur. Alors, il introduisit un doigt dans sa bouche pour annuler l'effet de ventouse. Il faisait une drôle de tête, comme s'il allait vomir. Oh, le pauvre ! Mais c'était *mon* bras.

Il s'essuya sur son pantalon, l'air dégoûté. Mais je n'éprouvais aucune compassion.

La plaie était déjà toute rouge.

Debout sur sa tombe, le zombie me fixait. Il y avait de la vie dans ses yeux. Quelqu'un était à la maison, tout le problème consistait à savoir si c'était le bon quelqu'un.

— Êtes-vous Andrew Doughal ? Il se passa la langue sur les lèvres et répondit :

— Oui.

Sa voix était rauque. Le genre de type habitué à distribuer des ordres. Je n'étais pas impressionnée : c'était moi qui lui avais donné la force de parler. Les morts sont muets jusqu'à ce qu'ils aient bu du sang frais. Homère avait raison. Je me demande s'il y a autre chose de vrai dans *l'Iliade*.

Je pressai mon autre main sur la plaie de mon poignet et reculai.

— Il va répondre à vos questions, annonçai-je. Mais tâchez de faire simple.

Je fis signe aux avocats d'avancer. Ils restèrent où ils étaient. Mme Doughal fronça les sourcils.

— Vous voulez vous dépêcher ? C'est en train de me coûter une fortune.

Je faillis dire que nous ne facturions pas à l'heure, puis je me ravisai. Pour ce que j'en savais, Bert avait peut-être changé sa politique. Et ça n'aurait pas été une si mauvaise idée.

Andrew Doughal répondit aux questions d'une voix ferme. Si l'on faisait abstraction de la manière dont sa peau scintillait au clair de lune, il avait l'air tout à fait vivant. Mais d'ici quelques jours ou quelques semaines, il pourrirait. Si Bert avait trouvé un moyen d'inciter les gens à renvoyer les morts dans leur tombe avant qu'ils commencent à tomber en morceaux, tant mieux pour tout le monde.

Peu de chose me semblait aussi triste que la vue d'une famille ramenant sa chère vieille maman au cimetière, enveloppée d'un nuage de parfum coûteux pour dissimuler l'odeur de pourriture.

Le pire, c'était la cliente qui avait voulu donner un bain à son mari avant de s'en séparer pour la dernière fois.

Elle avait dû récolter le plus gros de sa chair dans un sac-poubelle, parce que l'eau chaude l'avait détachée de ses os.

Larry recula et trébucha sur un pot de fleurs. Je tendis la main pour le rattraper. Il ne tenait pas encore très bien sur ses jambes.

Il sourit.

— Merci pour tout.

Un filet de sueur coulait le long de sa tempe malgré la fraîcheur nocturne.

— Tu as un manteau ?

— Dans ma voiture.

— Va le chercher et enfile-le. Sinon, tu attraperas la mort.

Son sourire se transforma en grimace.

— Comme vous voudrez, chef. (Puis, redevenant sérieux :) Tu m'as rendu un fier service ce soir. Je n'oublierai pas.

— Ça va, ça va, bougonnai-je. La gratitude, c'est bien beau. Mais si tu ne te couvres pas très vite, tu choperas une grippe. Et une fois en congé maladie, tu ne me seras plus d'aucune utilité.

Il marcha vers sa voiture d'un pas vacillant.

Mon poignet avait presque arrêté de saigner. Je me demandais si j'avais un pansement assez gros dans ma trousse de secours. Haussant les épaules, j'emboîtai le pas à Larry.

Derrière nous, j'entendais les voix tonitruantes des avocats, ils se croyaient peut-être en train de plaider au tribunal ? Qui pensaient-ils impressionner ? Le cadavre s'en fichait.

Chapitre 20

Assis dans l'herbe, nous regardions les avocats rédiger le testament d'Andrew Doughal.

— Ils ont l'air tellement sérieux, dit Larry.

— C'est leur boulot.

— Les avocats n'ont pas le droit d'avoir le sens de l'humour ?

— Absolument !

Ses courts cheveux bouclés étaient d'un roux flamboyant, presque orange, ses yeux aussi bleus et doux qu'un ciel printanier. Je les avais découverts à la lumière des plafonniers de sa voiture. Près de la tombe, dans l'obscurité, il semblait avoir les cheveux bruns et les yeux gris. Je détesterais devoir décrire quelqu'un que j'ai vu seulement dans le noir.

Larry Kirkland avait le teint laiteux de la plupart des rouquins, et le visage constellé de taches de rousseur. On eût dit qu'il avait bronzé à travers une passoire. Petit comme il était, le premier adjectif qui me venait à l'esprit pour le décrire était « mignon ». Je suis certaine qu'il aurait détesté ça. Si tous les gens de petite taille pouvaient voter, ils supprimeraient ce mot du vocabulaire. Moi la première.

— Depuis combien de temps es-tu réanimateur ? lui demandai-je.

Il consulta sa montre.

— À peu près huit heures.

Je le dévisageai.

— C'est ton premier boulot ?

— Oui. M. Vaughn ne t'a pas parlé de moi ?

— Il m'a juste dit qu'il avait engagé un nommé Lawrence Kirkland.

— Je suis en dernière année à la fac de Washington, et je dois faire un stage en entreprise pendant six mois pour valider mon diplôme.

— Quel âge as-tu ?

— Vingt ans. Pourquoi ?

— Tu n'es même pas majeur !

— Je n'ai pas encore le droit de boire de l'alcool ni de rentrer dans les cinémas porno. Qu'est-ce que ça peut bien faire ? On ne doit pas souvent relever de zombies dans les cinémas porno...

Je secouai la tête.

— Vingt ans...

— Ça a l'air de t'embêter.

— Ce n'est pas tellement une question d'âge, mais.

Je ne savais pas comment le formuler. Il y avait quelque chose de presque enfantin dans son expression. Larry avait le visage de quelqu'un qui rit plus souvent qu'il ne pleure. Propre et brillant comme un sou neuf. Il m'aurait déplu que ça change. Je ne voulais pas être celle qui le forcerait à se salir les mains ou à se rouler dans la fange de ce monde.

— As-tu déjà perdu quelqu'un de proche ? Un membre de ta famille, par exemple ?

Il secoua la tête.

— Non. J'ai encore tous mes grands-parents.

— As-tu déjà été mêlé personnellement à une bagarre ?

— J'ai dû me battre souvent quand j'étais au lycée.

— Pourquoi ?

— Mes camarades pensaient que plus petit signifiait plus faible.

J'eus un léger sourire.

— Et tu leur as démontré le contraire.

— Non, ils m'ont rossé tous les jours pendant trois ans.

— Ça t'est arrivé de gagner ?

— Quelques fois.

— Mais gagner n'est pas le plus important.

Il me dévisagea, soudain très sérieux.

— Non, ce n'est pas le plus important.

Ce fut un instant de parfaite compréhension entre nous. Nous savions tous les deux ce que ça signifiait d'être le plus petit de la classe. D'être toujours le dernier choisi au moment de former les équipes. D'être le souffre-douleur de toutes les brutes de l'école.

Je savais que nous étions sur la même longueur d'ondes. Femme jusqu'au bout des ongles, il fallait que je le dise. Les hommes sont plutôt du genre à essayer de lire dans les esprits. Mais ils se plantent souvent. Je devais être certaine.

— L'important, c'est d'encaisser les coups et de ne pas abandonner.

Il hocha la tête.

— À part ces bagarres au lycée, quelle expérience as-tu de la violence ?

— Je vais à des concerts de rock.

Je secouai la tête.

— Ce n'est pas la même chose.

— Où veux-tu en venir ?

— Tu n'aurais jamais dû essayer de relever un troisième zombie.

— Mais j'ai réussi, pas vrai ?

Il était sur la défensive. Ça ne m'empêcha pas de continuer. Quand j'ai quelque chose à dire, je ne suis pas la nana la plus diplomate du monde. Mais en général, je réussis à me faire entendre.

— Tu l'as relevé et tu en as perdu le contrôle. Si je n'étais pas arrivée à temps, il se serait libéré, et il aurait fait du mal à quelqu'un.

— Ce n'est qu'un zombie, dit Larry. Ils n'attaquent pas les gens.

Je le dévisageai pour voir s'il plaisantait. Il n'en avait pas l'air. Merde alors !

— Tu ignores vraiment tout de ce boulot, n'est-ce pas ?

— Ignorer quoi ?

Je me pris la tête entre les mains et comptai lentement jusqu'à dix. Ce n'était pas après Larry que j'en avais, mais après Bert. Hélas pour le petit nouveau, je n'avais pas mon boss sous la main pour l'engueuler.

— Le zombie avait échappé à ton contrôle. Si je ne lui avais pas donné mon sang à boire, il en aurait trouvé tout seul. Tu comprends ?

— Je ne crois pas.

Je soupirai.

— Il aurait attaqué quelqu'un pour le mordre.

— De la pure superstition. Comme les histoires de fantômes.

Les zombies n'attaquent pas les humains.

— C'est ce qu'on t'a enseigné à la fac ?

— Oui.

— Il faudra que je te prête mes vieux numéros du *Journal du Réanimateur*. Crois-moi, Larry, les zombies attaquent les humains. Parfois, ils les tuent.

— Tu essaies de me faire peur.

— La peur, c'est la seule chose qui te maintiendra en vie un jour.

— Je l'ai relevé. Que veux-tu de plus ?

Il semblait stupéfait.

— Que tu prennes conscience de ce qui a failli se produire ici ce soir ! Je veux que tu comprennes que ça n'est pas un jeu. La réanimation n'a rien à voir avec un tour de passe-passe. C'est réel, et ça peut être dangereux.

— D'accord, d'accord...

Il avait cédé trop facilement. Il ne me croyait pas : il voulait juste avoir la paix. Mais je sais qu'on ne peut pas toujours transmettre son expérience aux autres. Larry devrait faire les siennes.

J'aurais aimé pouvoir l'envelopper de Cellophane et le poser sur une étagère pour qu'il reste intact, mais la vie ne fonctionne pas ainsi. S'il restait assez longtemps dans ce métier, il perdrait peu à peu son innocence juvénile. Mais impossible de le faire comprendre à un type qui n'avait jamais été confronté à la mort. Il ne pouvait pas croire au croque-mitaine.

À vingt ans, je croyais déjà à tous les monstres. Tout à coup, je me sentis vieille.

Larry sortit un paquet de cigarettes de sa poche.

— Dis-moi que tu ne fumes pas.

Il écarquilla les yeux.

— Si. Pas toi ?

— Non.

— Et tu n'aimes pas qu'on fume devant toi ?

— Non.

— Écoute, je ne me sens vraiment pas bien. J'ai besoin d'une clope...

— Besoin ?

— Ouais, besoin.

Il en tira une du paquet et le rangea dans sa poche. Un briquet jetable apparut comme par magie dans sa main gauche. Je vis que la cigarette tremblait entre ses doigts.

Il avait relevé trois zombies pendant sa première nuit de boulot. J'allais avoir une conversation sérieuse avec Bert. Était-il bien sage d'envoyer Larry en rendez-vous sans personne pour le chapeauter ?

— Vas-y, soupirai-je.

— Merci.

De toute façon, nous étions en plein air.

Larry alluma sa cigarette et aspira une bouffée de goudron et de nicotine. Des volutes de fumée s'échappèrent de son nez et de sa bouche comme autant de minuscules fantômes.

— Je me sens déjà mieux...

Je haussai les épaules.

— Tant que tu ne fumes pas dans ma voiture...

— Pas de problème... Hé, on nous appelle, annonça-t-il en regardant par-dessus mon épaule.

Je tournai la tête. En effet, les avocats nous faisaient signe. J'avais l'impression d'être la femme de ménage qu'on envoie nettoyer une chambre d'hôtel après le départ de ses occupants.

Je me levai. Larry m'imita.

— Tu es sûr que tu te sens bien ?

— Je ne pourrais plus relever une fourmi, mais je suis quand même en état de te regarder.

Il avait les yeux cernés. S'il voulait jouer les machos, ça n'était pas à moi de l'en empêcher !

— C'est parti.

Je sortis du sel de mon coffre. Transporter l'équipement nécessaire pour relever un zombie est toujours légal, Dieu merci. Je suppose que la machette dont je me sers pour décapiter les poulets pourrait être considérée comme une arme, mais tout le

reste est tenu pour inoffensif. Ça montre à quel point les autorités se méprennent au sujet des zombies.

Andrew Doughal s'était ressaisi. Il avait toujours le teint un peu cireux, mais son expression était sérieuse et préoccupée. D'une main, il lissa le revers de sa veste.

Il me regarda de haut, pas seulement parce qu'il était bien plus grand que moi. Certaines personnes sont très douées pour prendre un air condescendant, quelle que soit leur taille.

— Savez-vous ce qui va se passer maintenant, monsieur Doughal ? demandai-je.

— Je vais rentrer chez moi avec ma femme.

Je déteste quand les zombies ne comprennent pas qu'ils sont morts. Quand ils agissent comme des humains.

— Monsieur Doughal, savez-vous pourquoi vous êtes dans un cimetière ?

— Que se passe-t-il ? demanda un des avocats.

— Il a oublié qu'il était mort, répondis-je doucement.

Le zombie me toisa, l'air arrogant. Il avait dû être pénible de son vivant. Mais même les trous-du-cul peuvent parfois se montrer pathétiques.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez. Ça n'a pas l'air d'aller très bien dans votre tête.

— Pouvez-vous m'expliquer pourquoi nous sommes dans un cimetière ? insistai-je.

— Je n'ai pas de comptes à vous rendre.

— Vous rappelez-vous comment vous êtes arrivé ici ?

— Euh... En voiture, répondit-il sur un ton hésitant.

— C'est ce que vous supposez. Mais vous ne vous en souvenez pas, n'est-ce pas ?

— Je... je..., balbutia-t-il.

Il chercha du regard le soutien de sa femme et de ses enfants, mais ils regagnaient déjà leurs véhicules sans un regard pour lui.

Bon, il était mort. Mais en général, la famille fait preuve d'un peu de tristesse. Du dégoût aurait été préférable à cette parfaite indifférence. Ils avaient leur testament signé, donc aucune raison de rester là. Seul comptait l'héritage.

— Emily ? appela Andrew Doughal.

Sa femme s'immobilisa, mais un de ses fils la prit par le bras et l'entraîna. Était-il embarrassé, ou avait-il seulement peur ?

— Je veux rentrer à la maison !

Son arrogance s'était envolée, laissant à sa place une incrédulité désespérée. Il se sentait tellement vivant. Comment pouvait-il être mort ?

Sa femme tourna la tête vers lui.

— Je suis désolée, Andrew.

Ses enfants la poussèrent dans une voiture avec autant de hâte que s'ils venaient de cambrioler une banque et devaient vider les lieux au plus vite.

Les avocats et leurs secrétaires se carapatèrent aussi rapidement que la décence le leur permettait. Ayant ce qu'ils voulaient, ils n'avaient plus besoin du cadavre, qui les regardait partir comme un enfant abandonné dans le noir.

J'aurais préféré qu'il reste un arrogant fils de pute.

— Pourquoi me laissent-ils ?

— Vous êtes mort depuis près d'une semaine, monsieur Doughal.

— Non, c'est faux !

Larry s'approcha de moi.

— C'est vrai. Je viens juste de vous relever.

Le regard du zombie se posa sur Larry, puis revint sur moi. Il commençait à être à court de protestations.

— Je ne me sens pas mort...

— Faites-nous confiance : vous l'êtes.

— Est-ce que ça va faire mal ?

Beaucoup de zombies posent la même question. Ils veulent savoir si regagner leur tombe sera douloureux.

— Non, monsieur Doughal, ça ne fera pas mal. Vous avez ma parole.

Il prit une inspiration tremblante.

— Je suis vraiment mort, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Alors, finissons-en.

Il avait recouvré un semblant de dignité. Grand soulagement. C'est un cauchemar quand un zombie refuse d'accepter sa condition.

Ça ne m'empêche pas de les remettre dans leur tombe, mais leur famille doit les maintenir en place pendant qu'ils hurlent et se débattent. Ça m'est arrivé seulement deux fois, et je me le rappelle aussi clairement que si c'était hier. Certains souvenirs ne s'estompent pas avec le temps.

Je lui jetai du gros sel sur la poitrine. Le bruit ressemblait à celui de la grêle s'abattant sur un toit.

— Avec ce sel, je vous lie à votre tombe.

Je passai la lame du couteau encore ensanglantée sur ses lèvres. Il ne frémit pas.

— Avec ce sang et cet acier, je vous lie à votre tombe, Andrew Doughal. Gisez en paix et ne revenez plus parmi les vivants.

Il s'allongea sur les fleurs écrasées, qui parurent l'engloutir comme des sables mouvants. Sa tombe l'avala.

Nous restâmes immobiles et silencieux quelques minutes dans le cimetière désert. Les seuls bruits étaient le souffle du vent dans les branches et le chant mélancolique des criquets annonçant l'approche de l'hiver. Au premier gel, ils mourraient. Comme le petit Pierre qui clamait avoir vu le loup, personne ne les croyait. Mais dans ce cas, ils avaient raison.

Les criquets se turent, comme si quelqu'un avait actionné un interrupteur. Je retins mon souffle et tendis l'oreille. Rien. Et pourtant... Les muscles de mes épaules étaient tellement contractés qu'ils me faisaient mal.

— Larry ?

Il tourna vers moi son regard innocent.

— Oui ?

Trois arbres plus loin sur notre gauche, une silhouette masculine se découpa au clair de lune. Du coin de l'œil, j'aperçus un autre mouvement sur ma droite. Des yeux nous surveillaient dans les ténèbres.

Me dissimulant à demi derrière Larry, je dégainai mon Browning et le tins à bout de bras le long de ma jambe, pour qu'il ne soit pas trop repérable.

Larry écarquilla les yeux.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? souffla-t-il d'une voix rauque.

Il ne m'avait pas trahie. Un bon point pour lui.

Je l'entraînai vers les voitures sans me presser, comme si nous étions deux réanimateurs qui viennent de finir leur soirée de boulot et rentrent tranquillement chez eux pour jouir d'un repos bien mérité.

— Il y a des gens dans le cimetière.

— Ils en ont après nous ?

— Après moi, plus vraisemblablement.

— Pourquoi ?

— Je n'ai pas le temps de t'expliquer. À mon signal, cours vers les voitures.

— Comment sais-tu qu'ils nous veulent du mal ?

Ses yeux roulaient dans leurs orbites. Il les avait vues aussi, des ombres qui se rapprochaient.

— Comment sais-tu qu'ils ne nous veulent pas de mal ? répliquai-je.

— Bonne remarque.

Il respirait un peu trop vite. Une dizaine de mètres nous séparait des voitures.

— Cours, ordonnai-je.

Il sursauta.

— Hein ?

Je lui saisis le bras et m'élançai en pointant mon flingue vers le sol, avec l'espoir que les inconnus ne s'attendraient pas à me voir armée.

Larry haletait. A cause de la peur, des cigarettes, ou peut-être parce qu'il ne faisait pas régulièrement un jogging de six kilomètres, contrairement à moi.

Un homme s'interposa entre nous et les voitures et brandit un gros revolver.

Mon Browning cracha du plomb avant que j'aie le temps de viser. L'homme fit un bond. Il ne devait pas avoir l'habitude qu'on lui tire dessus. La balle alla se perdre dans l'obscurité, sur notre gauche.

Il se figea quelques instants : juste ce qu'il me fallut pour viser et tirer de nouveau. Alors, il s'effondra et ne se releva pas.

— Meeerde, gémit Larry.

— Elle a un flingue !! cria une voix.

— Où est Martin ?

— Elle l'a eu.

J'en déduisis que Martin était le type au revolver. Celui qui ne remuait plus. Je ne savais pas si je l'avais tué ou non. Et franchement, je m'en foutais, du moment qu'il ne se relevait pas pour nous canarder.

Ma voiture était la plus proche. Je fourrai les clés dans la main de Larry.

— Tu conduis. Ouvre la portière du passager avant de démarrer. C'est compris ?

Il fit « oui » de la tête, ses taches de rousseur se détachant sur son visage blême. J'espérai qu'il ne paniquerait pas et ne s'en irait pas sans moi. Non que je le soupçonne d'avoir de mauvaises intentions, mais la panique fait parfois agir de façon irrationnelle.

Des silhouettes convergeaient vers nous, venant de plusieurs directions. Il y en avait au moins une dizaine. Le vent apporta à nos oreilles un bruit de course, de semelles piétinant l'herbe sèche.

Larry enjamba le corps. D'un coup de pied, je le forçai à lâcher son calibre 45. Le flingue glissa sous ma Nova. Si j'avais eu le temps, j'aurais vérifié que le type respirait encore. J'aime bien savoir quand j'ai tué quelqu'un. Ça facilite les choses au moment de la déposition.

Larry s'était glissé derrière le volant et se penchait pour ouvrir la portière du passager. Je visai une des silhouettes qui courait et pressai la détente. Elle trébucha, tomba et hurla. Les autres hésitèrent. Ils n'avaient pas l'habitude qu'on leur tire dessus. Pauvres bébés.

Je me jetai dans la voiture et claquai la portière.

— Démarre !

Larry s'exécuta, soulevant une gerbe de gravier. La voiture chassa de l'arrière, et la lumière des phares zigzagua sur la route.

— Tâche de ne pas nous envoyer dans le décor, si tu peux.

— Désolé.

La voiture ralentit. Nous roulions à peu près droit sur le chemin. C'était déjà un progrès. Les arbres et les pierres tombales défilaient des deux côtés.

Nous négociâmes un virage dans un crissement de pneus.

Un homme se tenait au milieu de la route. Jeremy Ruebens, des Humains d'Abord, très pâle dans la lumière des phares. Derrière lui s'étendait la bretelle d'accès à l'autoroute. Si nous parvenions jusque-là, nous étions sauvés. La voiture ralentit.

— Qu'est-ce que tu fiches ?

— Je ne peux pas l'écraser ! cria Larry.

— Bien sûr que si ! Tu verras, c'est très facile.

— Pas question.

Il était plus effrayé qu'outragé.

— Il bluffe, Larry. Si nous lui fonçons dessus, il s'écartera.

— Tu en es sûre ?

La voix d'un petit garçon qui demande s'il n'y a pas de monstre caché dans le placard...

— J'en suis sûre. Maintenant, accélère et sors-nous d'ici.

Il appuya sur le champignon. Ma Nova fit un bond en avant, fonçant sur la silhouette immobile de Jeremy Ruebens.

— Il ne bouge pas.

— Il bougera. Fais-moi confiance.

Larry me jeta un coup d'œil.

— J'espère que tu as raison.

Honnêtement, je pensais que Ruebens bougerait. Mais s'il n'en avait pas l'intention, ça ne m'empêcherait pas de passer. Le choix lui appartenait.

Jeremy Ruebens cligna des yeux dans la lumière des phares.

— Il ne bouge pas, répéta Larry, paniqué.

— Il bougera.

— Et merde !

Je n'aurais pas pu dire mieux.

Le capot n'était plus qu'à un mètre de lui quand Ruebens se jeta sur le côté. J'entendis même son manteau frotter contre l'aile de la Nova. C'était passé près.

Larry prit de la vitesse et s'engagea sur la bretelle d'accès.

Nous avons réussi. Merci, mon Dieu !
Les mains de Larry avaient blanchi sur le volant.
— Tu peux ralentir. Nous sommes en sécurité...
Il déglutit bruyamment. Son visage dégoulinait d'une sueur déplacée en cette fraîche soirée d'octobre.
— Tu vas bien ?
— Je ne sais pas trop, avoua-t-il d'une voix blanche.
Il était encore sous le choc.
— Tu t'en es bien sorti.
— J'ai cru que j'allais l'écraser. Et le tuer.
— Il l'a cru aussi. Sinon, il n'aurait pas bougé.
Larry me regarda.
— Et s'il ne l'avait pas fait ?
— Il l'a fait.
— Mais s'il ne l'avait pas fait ? insista-t-il.
— Dans ce cas, nous l'aurions renversé pour atteindre l'autoroute.
— Tu ne plaisantes pas ?
— C'est une question de survie, Larry. Si c'est trop pour toi, trouve-toi un autre métier.
— Les réanimateurs ne se font pas tirer dessus.
— Ces gens étaient des membres des Humains d'Abord, un groupe de fanatiques d'extrême droite qui déteste le surnaturel.
J'omis de mentionner la visite de Ruebens au bureau. Ce que le gamin ne savait pas ne risquait pas de lui faire mal.
Je le dévisageai. Il était tout pâle, et ses cernes lui dévoraient les joues. Rencontrer la violence change un homme à tout jamais. La première fois qu'on doit choisir entre la vie et la mort, entre eux et soi. Après, impossible de revenir en arrière et de prétendre qu'il ne s'est rien passé.
Devant l'expression choquée de Larry, je souhaitais que les choses aient été différentes. Que j'aie pu le garder propre et brillant comme un sou neuf. Mais comme disait grand-maman Blake autrefois : « Si les souhaits étaient des chevaux, nous filerions tous au galop. »
Larry venait d'avoir un premier aperçu de mon monde. Allait-il en redemander ou prendre ses jambes à son cou ? Rester ou

s'enfuir ? Je n'étais pas certaine de ce que je voulais. Il aurait peut-être une chance de vivre plus longtemps s'il se tirait de mes pattes. Et peut-être pas. Pile : les méchants gagnent, face : on perd.

Chapitre 21

— Et ma voiture ? demanda Larry. Je haussai les épaules.

— Tu es assuré, non ?

— Oui, mais...

— Comme ils n'ont pas pu nous avoir, ils décideront peut-être de s'en prendre à ta caisse.

Il me regarda, l'air de se demander si je plaisantais. Ce qui n'était pas le cas.

Soudain, une bicyclette jaillit des ténèbres en face de nous, et les phares éclairèrent un visage d'enfant.

— Attention !

Larry regarda la route à temps pour voir les yeux écarquillés de terreur du gamin. Dans un crissement de freins, il disparut du faisceau lumineux. Il y eut un choc sourd, et la Nova cahota avant de s'arrêter.

Larry haletait. Je ne respirais plus du tout.

Le cimetière était sur notre droite. Trop près pour s'arrêter, mais... Merde, ce n'était qu'un enfant.

Je me tournai vers la lunette arrière. La bicyclette n'était plus qu'un amas de tôle tordue. Le gamin gisait à côté. Mon Dieu, faites qu'il ne soit pas mort !

Je ne pensais pas que Les Humains d'Abord aient assez d'imagination pour garder un enfant en réserve et s'en servir comme appât. Si c'était un piège, c'en était un bon, parce que je ne pouvais pas abandonner un gamin sur le bord de la route.

Larry serrait le volant si fort que ses bras tremblaient. Il était déjà naturellement pâle, mais là, il ressemblait à un spectre.

— Est-il... blessé ? gargouilla-t-il, au bord des larmes.

Il n'avait pas voulu dire « blessé », mais il n'arrivait pas à prononcer le mot en M. Pas encore, pas s'il pouvait l'éviter.

— Reste dans la voiture, ordonnai-je.

Larry ne répondit pas, se contentant de fixer ses mains. Il refusait de me regarder. Pourtant, ça n'était pas ma faute s'il venait de perdre sa petite fleur d'innocence. Alors, pourquoi avais-je l'impression du contraire ?

Je sortis de la voiture, Browning à la main au cas où nos agresseurs aient décidé de nous suivre sur l'autoroute.

Le gamin n'avait pas bougé. J'étais trop loin pour voir sa poitrine se soulever et s'abaisser, voilà tout.

Ouais, c'est ça ! Un mètre à peine me séparait de lui.

Mon Dieu, faites qu'il soit vivant !

L'enfant gisait sur le ventre, un bras coincé sous lui. Sans doute cassé. Je m'agenouillai en inspectant le cimetière. Aucun fanatique d'extrême droite ne se rua vers moi.

Il portait une chemisette rayée, un short et de minuscules baskets. Qui l'avait laissé jouer dehors dans cette tenue d'été, alors qu'il faisait un froid pareil ? Sa mère ? Une femme l'avait-elle habillé affectueusement pour l'envoyer mourir ?

Il avait des cheveux bruns bouclés, aussi fins que ceux d'un bébé. La peau de son cou était glacée. À cause du choc ? Même s'il était mort, son corps n'aurait pas refroidi aussi vite. Je cherchai son pouls mais ne trouvai rien. Mon Dieu, je vous en prie...

L'enfant souleva la tête et gémit. Merci, mon Dieu. Il tenta de se redresser, mais retomba avec un petit cri de douleur.

Larry était sorti de la voiture et approchait.

— Alors ?

— Il est vivant.

Le petit garçon semblait décidé à se relever. Je le pris par les épaules pour l'aider. Je tentai de maintenir son bras droit immobile contre son flanc.

J'eus le temps d'apercevoir ses immenses yeux bruns dans son visage poupin. Et dans sa main droite, un couteau plus gros que lui.

— Dis-lui de venir t'aider, me chuchota-t-il.

De minuscules crocs pointaient entre ses lèvres. Par l'entrebâillement de mon blouson, il appuya la pointe de sa lame sur mon ventre, au-dessus de ma banane.

Un de ces moments où le temps semble se figer... J'avais tout le temps nécessaire pour faire mon choix : trahir Larry ou mourir. Mais une de mes règles est de ne jamais livrer d'humains aux monstres...

Ouvrant la bouche, je criai :

— Cours !

Le vampire ne me plongea pas son couteau dans le ventre. Il me voulait vivante, voilà pourquoi il ne m'avait pas menacée avec ses crocs. Je me relevai, et il me regarda sans réagir. Il n'avait pas de plan de rechange. Génial.

Par les portières ouvertes de ma Nova, la lumière des plafonniers se déversait dans l'obscurité. Les phares découpaient un cercle devant le capot.

Larry s'était immobilisé au milieu de la route. Paralysé par l'indécision.

— Monte dans la voiture ! ordonnai-je.

Il battit en retraite.

Une femme apparut dans la lumière des phares. Elle portait un long manteau blanc ouvert sur un très joli tailleur pantalon beige. Ouvrant la bouche, elle découvrit ses crocs.

Je m'élançai en hurlant :

— Derrière toi !

Le regard de Larry se porta sur moi, puis derrière lui. Ses yeux s'écarquillèrent de terreur. J'entendis un bruit de course dans mon dos. Était-ce le premier vampire qu'il rencontrait ?

Sans ralentir, je dégainai mon flingue, pourtant consciente qu'il est impossible de viser en courant. Un vampire devant et un autre derrière. Pile ou face ?

La femme sauta sur le capot de la voiture et se propulsa vers Larry. Elle le percuta de plein fouet. Tous deux tombèrent sur le bitume.

Je ne pouvais pas lui tirer dessus, ou je risquais d'atteindre Larry. À la dernière seconde, je pivotai et collai mon canon dans la figure du gamin.

Il écarquilla les yeux.

J'appuyai sur la détente.

Mais quelque chose me percuta par-derrière. La balle partit sur le côté tandis que je m'effondrais à plat ventre, plaquée au sol par un poids supérieur au mien.

Le souffle coupé, je me tordis le cou, essayant de pointer mon flingue sur ce nouvel agresseur. Si je ne réagissais pas très vite, je n'aurais plus jamais besoin de respirer, de toute façon.

Le petit garçon avança en brandissant son couteau. Si j'avais eu de l'air dans les poumons, j'aurais crié. La lame s'enfonça dans la manche de mon blouson et mordit le bitume, dessous. Mon bras était cloué au sol. J'appuyai sur la détente et ratai ma cible une fois de plus.

Dans la lueur rouge des feux arrière de la Nova, j'aperçus le monstre qui me chevauchait. Il avait un visage plat, des pommettes hautes, des yeux presque bridés et de longs cheveux noirs et raides. Plus exotique, tu meurs. Il ressemblait à ces statues de pierre qu'on retrouve entourées de serpents dans les anciens temples aztèques.

Il me saisit le poignet droit, celui qui tenait toujours le flingue.

— Lâche-le, ou je t'écrase la main, ordonna-t-il d'une voix basse et douce.

Il serra jusqu'à ce que je crie.

Larry hurla.

Les hurlements, je les gardais en réserve pour le moment où je ne pourrais plus rien faire d'autre.

Je raclai ma manche gauche contre le bitume pour dénuder mon bracelet. Trois croix minuscules scintillèrent au clair de lune. Le vampire siffla, mais ne me lâcha pas pour autant. Je frottai mon poignet contre la main qui me tenait. Une odeur de chair brûlée s'éleva. Puis il saisit ma manche de sa main libre et m'immobilisa.

S'il avait été un nouveau-né, la seule vue des croix l'aurait fait s'enfuir en pleurant. Hélas, il n'était pas seulement vieux : c'était un ancêtre. J'allais avoir besoin d'un truc plus costaud pour le déloger.

Larry hurla de nouveau.

Moi aussi, parce que je ne pouvais plus rien faire d'autre à part m'accrocher à mon flingue et laisser le vampire me broyer le

poignet. Un plan pas très productif. Ses acolytes et lui me voulaient en vie, mais ça ne les dérangeait pas de me mutiler un peu.

Je finis par lâcher mon Browning et tirai sur le couteau planté dans ma manche pour tenter de me dégager.

Une détonation retentit au-dessus de nous. Nous nous figeâmes tous et tournâmes la tête vers le cimetière. Jeremy Ruebens et Compagnie nous tiraient dessus. Nous croyaient-ils de mèche avec les monstres ? Se moquaient-ils de nous flinguer en même temps qu'eux ?

— Alejandro, aide-moi ! cria une voix de femme derrière nous.

Soudain, le vampire qui me chevauchait disparut. Je ne savais pas pourquoi, et je m'en moquais. Je restai seule avec le gamin qui me fixait de ses grands yeux sombres.

— Ça ne fait pas mal ? me demanda-t-il.

Une question si inattendue que je ne pus m'empêcher d'y répondre.

— Non.

Il eut l'air déçu. Il s'accroupit près de moi, les mains posées sur ses cuisses.

— Je voulais te couper pour lécher ton sang.

Sa voix était toujours celle d'un petit garçon... et le resterait jusqu'à la fin des temps. Mais le savoir qui brillait dans ses yeux me brûlait la peau. Il était plus vieux que Jean-Claude, beaucoup plus vieux.

Une balle atteignit le feu arrière de ma voiture, juste au-dessus de la tête de l'enfant, qui se tourna vers les fanatiques avec un grognement bestial. Je tentai de dégager la lame du couteau plantée dans le bitume, mais elle refusa de céder.

Le petit garçon s'enfonça dans les ténèbres. Une bourrasque salua sa disparition. Il allait à la rencontre des fanatiques. Que Dieu leur vienne en aide.

Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule. Larry était cloué au sol par une femme aux longs cheveux bruns ondulés. Le nommé Alejandro et une autre femme tentaient de l'empêcher de tuer mon malheureux collègue.

Une autre balle siffla près de mon oreille. Puis j'entendis un cri étranglé, et les détonations cessèrent. Le petit garçon avait-il eu le tireur ? Larry était-il blessé ? Que pouvais-je faire pour nous sortir de là ?

Les vampires semblaient très occupés. Si je comptais agir, c'était le moment ou jamais. De ma main gauche, je voulus défaire la fermeture Éclair de mon blouson, mais elle se coinça à la moitié. Génial. Ne pouvant me servir de ma main droite pour maintenir les revers, je mordis dedans et parvins enfin à la descendre. Et maintenant ?

Je tirai un peu sur ma manche gauche avec les dents, puis la coinçai sous ma hanche pour me dégager en me contorsionnant. Ensuite, il ne me resta plus qu'à sortir mon bras droit de la manche clouée au sol.

Alejandro empoigna la vampire brune et la projeta par-dessus la voiture. Les ténèbres l'engloutirent, mais je ne l'entendis pas retomber. Peut-être était-elle capable de voler. Je préférais ne pas le savoir.

Larry avait disparu derrière un rideau de cheveux pâles. La seconde femme se penchait sur lui comme un prince sur le point de donner le baiser magique à sa belle. Alejandro la saisit par les cheveux et la força à se relever, puis la projeta à son tour contre la voiture. Elle heurta la portière, tituba mais ne tomba pas, se contentant de faire claquer ses mâchoires comme un chien au bout d'une laisse.

Je les contournai en brandissant mon bracelet. A-t-on jamais vu une chasseuse de vampires armée d'un bracelet à pendeloques ?

Larry s'était mis à quatre pattes.

— Je saigne, je saigne, répétait-il d'une voix aiguë, au bord de l'hystérie.

Je lui touchai le bras, et il sursauta comme si je l'avais frappé. Du sang lui coulait dans le cou. La femme l'avait mordu. Et elle en voulait encore.

— Il sent si bon, suppliait-elle.

— Contrôle-toi, si tu ne veux pas que je le fasse pour toi ! cria Alejandro.

La blonde se calma.

— Ça va. Je me sens mieux, dit-elle au bout de quelques instants.

Je n'avais jamais vu un vampire aussi effrayé par un autre. Qu'ils se débrouillent entre eux ! J'avais mieux à faire. Notamment, trouver un moyen de les éloigner de la voiture.

D'une main, Alejandro avait plaqué la femme contre ma Nova. Dans l'autre, il tenait mon flingue.

Je défis ma chaînette de cheville. On ne peut pas s'approcher discrètement d'un vampire. Même les nouveau-nés sont plus nerveux qu'un chat à longue queue dans une pièce remplie de rocking-chairs. J'optai donc pour une approche directe.

— Elle l'a mordu, fils de pute. Elle l'a mordu !

Je tirai sur le col de sa chemise comme pour attirer son attention. Puis je laissai tomber ma chaînette dedans.

Il hurla.

J'effleurai sa main avec mon bracelet. Il lâcha le Browning, que je rattrapai au vol. Une langue de flammes bleues lui léchait déjà le dos. Il se tordit les bras et griffa sa chemise sans réussir à se débarrasser de ma chaîne.

Il fit un tour complet sur lui-même. Son poing me cueillit à la tempe et je volai en arrière. Quand je me sentis retomber, je tentai d'absorber l'essentiel de l'impact avec mes bras, mais ma tête cogna quand même contre le bitume.

Des taches noires dansèrent devant mes yeux. Elles se dissipèrent, laissant la place à un visage pâle encadré de longs cheveux blonds qui se pencha vers moi pour se nourrir.

Je tenais toujours le Browning dans ma main droite. J'appuyai sur la détente. La vampire eut un soubresaut, comme si quelqu'un l'avait poussée en arrière. Elle s'effondra sur la route, du sang se déversant d'un trou dans son estomac qui n'était rien comparé à la blessure de son dos. J'espérais lui avoir brisé la colonne vertébrale.

Je me relevai en titubant.

Alejandro arracha sa chemise. Les croix tombèrent sur le bitume, formant une petite flaque de métal fondu. Son dos était

brûlé et noirci, avec quelques cloques ça et là pour ajouter un peu de couleur.

Fou furieux, il se tourna vers moi. Je lui tirai dans la poitrine. Mais je n'avais pas pris le temps de viser.

Larry lui saisit la cheville. Ça n'empêcha pas Alejandro d'avancer vers moi en le traînant derrière lui. Il se pencha, lui agrippa le bras et le força à se relever. Larry lui passa une chaîne autour du cou. Une lourde croix d'argent s'enflamma. Alejandro hurla.

— À la voiture, vite ! beuglai-je.

Larry se glissa sur le siège du passager. Il claqua la portière et la verrouilla.

Pendant ce temps, Alejandro avait arraché la chaîne et jeté dans les arbres le crucifix qui disparut dans une explosion de lumière, telle une étoile filante.

Je m'installai au volant, refermai la portière, la verrouillai, enclenchai le cran de sûreté du Browning et le coinçai entre mes jambes.

Alejandro était recroquevillé de douleur, trop blessé pour se lancer immédiatement à notre poursuite. Bonne nouvelle.

Je démarrai et écrasai l'accélérateur. La voiture fit une embardée. Je ralentis, et elle se redressa.

Nous nous engageâmes dans le tunnel noir formé par les arbres de chaque côté de la route.

Au bout se dressait une silhouette vêtue de blanc, dont les longs cheveux bruns volaient au vent. La femme qui avait attaqué Larry.

Nous n'allions pas tarder à découvrir si les vampires pouvaient bluffer aussi. Le moment était venu de suivre les conseils que j'avais si généreusement dispensés à Larry un peu plus tôt.

J'accélérai.

La femme resta immobile au milieu de la route.

À la dernière seconde, je compris qu'elle n'avait pas l'intention de bouger, et que je n'avais plus le temps de l'éviter. J'étais sur le point de vérifier ma théorie à propos de la chair vampirique et du choc frontal avec un véhicule lancé à toute

allure. Pourquoi n'ai-je jamais une voiture en argent sous la main quand il m'en faudrait une ?

Chapitre 22

Les phares étaient braqués sur la vampire comme des projecteurs. Son visage pâle, ses cheveux bruns et ses crocs dénudés grandirent jusqu'à remplir mon champ de vision.

Nous la percutâmes à cent kilomètres-heure. La voiture eut un soubresaut. Projetée sur le capot, la créature heurta le pare-brise. Le verre Securit s'étoila mais tint bon, s'abstenant de voler en éclats et de nous lacérer.

J'avais l'impression de regarder du mauvais côté d'un prisme brisé. N'y voyant plus rien, je freinai brutalement.

Un bras jaillit à travers le pare-brise, faisant pleuvoir des éclats de verre sur Larry. Une main se referma sur sa chemise et le tira vers les débris tranchants.

Je braquai vers la gauche. La voiture dérapa, et j'ôtai mon pied de la pédale de frein pour ne pas aggraver la situation.

Agrippé à la poignée de la portière et à l'appui-tête de son siège, Larry luttait pour ne pas se laisser entraîner par la vampire. Je récitai une prière très vite et lâchai le volant.

Alors que la Nova échappait à mon contrôle, je collai mon bracelet contre la main qui tenait Larry. La chair de la créature fuma et grésilla. Elle le lâcha et se rétracta par le trou du pare-brise.

Je saisis de nouveau le volant, mais il était trop tard. La voiture quitta la route et bascula dans le fossé avec un grincement métallique. Je fus projetée contre ma portière. Larry me percuta. J'entendis quelque chose se briser sous la Nova.

Puis ce fut terminé. Un silence assourdissant m'emplit les oreilles.

Une voix souffla :

— Merci, mon Dieu.

C'était la mienne.

La portière du passager craqua et tomba d'un bloc. Je me collai contre la mienne, mais Larry ne fut pas assez vif. Un bras puissant l'arracha à la voiture. Je me glissai sur le plancher, au pied de son siège, visant l'ouverture avec mon Browning.

Une main bronzée serrait Larry à la gorge, si fort que je n'étais pas sûre qu'il puisse encore respirer. Au bout du canon de mon flingue, je découvris le visage d'Alejandro.

— Si tu bouges, je lui arrache la tête, annonça-t-il, avec un léger accent étranger.

— Et moi, je fais sauter la vôtre, dis-je alors que la main de la vampire passait de nouveau par le pare-brise et s'efforçait de m'empoigner.

— Il mourra le premier, dit Alejandro.

Mais la main battit en retraite.

Larry avait les yeux révoltés et il haletait. Il ne tarderait pas à faire de l'hyperventilation... S'il vivait assez longtemps pour ça.

— Décide-toi ! ordonna Alejandro d'une voix dépourvue d'émotion.

Les yeux terrifiés de Larry étaient assez éloquents pour deux.

J'enclenchai le cran de sûreté du Browning et le posai dans sa main tendue. C'était une erreur, et je le savais. Mais je ne pouvais pas rester les bras ballants pendant qu'Alejandro arracherait la tête de Larry. Certaines choses sont plus importantes que la survie : être capable de se regarder dans un miroir, par exemple.

Je remis mon flingue à Alejandro pour la raison qui m'avait déjà forcée à m'arrêter après avoir percuté le gamin. Je n'avais pas le choix. J'étais une gentille. Les gentils doivent parfois se sacrifier pour les autres. C'est la règle.

Chapitre 23

Le visage de Larry n'était qu'un masque ensanglanté. Rien de sérieux, mais les coupures au cuir chevelu saignent toujours beaucoup. Le verre Securit n'est pas conçu pour résister aux vampires. Peut-être devrais-je écrire au fabricant...

Du sang chaud et poisseux coulait sur la main d'Alejandro, qui serrait Larry à la gorge. Il avait glissé mon Browning dans sa ceinture, le maniant comme s'il savait s'en servir. Dommage. La plupart des vampires sont technophobes, ce qui me donne un avantage non négligeable sur eux.

Alejandro ne réagissait pas à la vue et à l'odeur du sang de Larry. Une volonté de fer. Dans ses yeux noirs, je crus voir la puissance immémoriale des siècles se déplier comme des ailes monstrueuses. Le monde bascula. Mon esprit s'ouvrit, et je crus sombrer.

Je tendis un bras pour me raccrocher à quelque chose. Une main saisit la mienne. Elle était lisse et glacée. Je sursautai et reculai.

— Ne me touchez pas ! Ne me touchez pas !

Alejandro me dévisageait, sa main libre tendue vers moi. Un geste très humain. Les yeux de Larry étaient exorbités.

— Vous êtes en train de l'étrangler !

— Désolé.

Alejandro le relâcha. Il tomba à genoux, le souffle coupé, et prit une inspiration sifflante.

J'avais envie de lui demander si ça allait, mais je m'en abstins. Mon boulot était de nous sortir de là vivants. Et puis, je connaissais déjà la réponse à ma question. Non, ça n'allait pas du tout. Inutile de me couvrir de ridicule.

— Que voulez-vous ?

Alejandro me fixait et je luttai pour ne pas regarder son visage pendant que je lui parlais. C'était dur. Je me concentrai sur le trou

que ma balle avait laissé sur le côté de sa poitrine. Un tout petit trou qui ne saignait plus. Était-il possible qu'il soit déjà en train de guérir ?

J'avais du mal à ne pas détacher mes yeux de sa blessure pour sonder son visage. Difficile de faite la mariolle en s'adressant à la poitrine de quelqu'un. Mais j'avais des années d'entraînement au compteur, même si je ne pratiquais plus beaucoup depuis que Jean-Claude m'avait marquée.

Alejandro ne m'avait pas répondu. Je répétais donc ma question d'une voix tout à fait normale. Comme si je n'avais pas peur du tout.

— Que voulez-vous ?

Je le sentis me regarder et frissonnai sans pouvoir m'arrêter.

Larry rampa jusqu'à moi, tête baissée et pissant le sang. Je m'agenouillai près de lui. Avant que je puisse l'en empêcher, la question stupide franchit mes lèvres :

— Comment ça va ?

Il leva les yeux vers moi.

— Rien que quelques points de suture ne puissent guérir.

Il essayait de plaisanter. J'avais envie de le serrer contre moi et de lui promettre que le pire était passé. Mais ç'aurait été un mensonge.

Alejandro ne bougea pas, pourtant quelque chose me poussa à le regarder. Il était debout dans les mauvaises herbes qui lui montaient jusqu'aux genoux. Mes yeux étaient au niveau de sa ceinture, ce qui signifiait qu'il ne devait pas être beaucoup plus grand que moi. Petit pour un homme, donc. Enfin, un homme blanc né au XX^e siècle.

Sa boucle de ceinture était dorée et représentait une silhouette stylisée. Comme son visage, elle semblait sortie d'un calendrier aztèque.

J'éprouvais un besoin irrésistible de lever les yeux vers lui. Mon menton bougea de quelques centimètres avant que je comprenne ce que je faisais. Et merde ! Il manipulait mon esprit, et je ne le sentais pas. Même en en ayant conscience. Malgré toute mon expérience de chasseuse de vampires, j'étais aussi sourde et aveugle qu'un foutu touriste.

Peut-être pas, quand même. Si j'avais été une touriste, Alejandro et sa bande m'auraient déjà dévorée, et Larry avec. Donc, ils voulaient autre chose que du sang. Un truc que je ne pourrais pas leur donner si j'étais morte. Mais quoi ?

— Vous allez me dire ce que vous voulez, à la fin ?

De nouveau, Alejandro me tendit la main. Je l'ignorai et me relevai toute seule, m'interposant entre Larry et lui.

— Dis-moi qui est ton maître, et je ne te ferai pas de mal.

— Qui d'autre m'en fera à votre place ?

— Je te promets que tu pourras repartir saine et sauve si tu me donnes le nom de ton maître.

— D'abord, je n'ai pas de maître. Je ne suis même pas sûre d'avoir un égal.

Je réprimai l'envie de le dévisager pour voir s'il comprenait la plaisanterie. Jean-Claude aurait pigé, lui.

— Tu oses me parler sur ce ton ? s'exclama-t-il, surpris et outré.

Tant mieux.

— Je n'ai pas de maître, répétais-je.

Les maîtres vampires peuvent détecter la vérité... et le mensonge.

— Si tu le crois vraiment, tu te leures. Tu portes deux marques d'un maître. Donne-moi son nom, et je le détruirai pour toi. Je te libérerai de son emprise.

J'hésitai. Il était plus vieux que Jean-Claude. Beaucoup plus vieux. Il réussirait sans doute à le tuer. Évidemment, Saint Louis passerait alors sous son contrôle. Le sien, et celui de ses trois acolytes.

Quatre vampires. Un de moins que la meute meurtrière, mais j'étais prête à parier qu'il y en avait un cinquième planqué quelque part. Il ne pouvait pas y avoir une légion de maîtres vampires renégats en liberté dans une ville de taille moyenne.

Mon instinct me soufflait que remplacer Jean-Claude par quelqu'un qui n'hésitait pas à massacrer des civils n'était pas une bonne idée.

Je secouai la tête.

— Je ne peux pas.

— Veux-tu être libérée de lui, oui ou non ?
— A un point que vous ne pouvez pas imaginer.
— Alors, laisse-moi t'aider.
— Comme vous avez aidé vos deux victimes ? Vous savez, l'homme et la femme que vous avez assassinés ?
— Je ne les ai pas assassinés, dit-il sur un ton très raisonnable.

J'aurais pu me noyer dans ses yeux, mais il n'y avait pas de magie dans sa voix. Celle de Jean-Claude me faisait plus d'effet. Voire celle de Yasmeen. J'étais ravie de constater que tous les pouvoirs ne se développent pas à l'identique au fil du temps. Ce n'est pas juste une question d'ancienneté, comme dans l'administration...

— Vous ne leur avez pas porté le coup fatal, mais ça revient au même. Vos serviteurs accomplissent votre volonté, pas la leur.

— Tu serais surprise de connaître le libre arbitre dont nous disposons.

— Arrêtez ça.

— Arrêter quoi ?

— D'essayer de me raisonner.

— Tu préférerais que je te menace ?

Franchement, oui. Mais je me gardai de le dire à voix haute.

— Je ne vous donnerai pas son nom. Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

Je sentis un mouvement dans mon dos.

Je voulus me retourner. La vampire en blanc se ruait vers moi, les crocs découverts, les doigts recourbés comme des serres et couverts de sang. Elle me percuta, et nous nous effondrâmes toutes les deux dans les mauvaises herbes.

Couchée sur moi, elle tendit une main vers ma gorge. Je lui collai mon poignet gauche sur la figure, une breloque en forme de croix effleurant ses lèvres.

Un éclair lumineux, une odeur de chair brûlée, et elle disparut dans les ténèbres en hurlant. Jamais je n'avais vu de vampire bouger aussi vite. Était-ce de la manipulation mentale ? Avait-elle réussi à faire usage de ses pouvoirs face à une croix ? Combien de

vampires vieux de plus de cinq siècles peut-il y avoir dans une meute ? Pas plus de deux, j'espère.

Je me relevai maladroitement. Alejandro était à quatre pattes près de ma voiture, et Larry avait disparu. Je paniquai, puis compris qu'il avait dû ramper sous la Nova pour éviter qu'Alejandro ne le prenne de nouveau en otage. Quand tout le reste a échoué, on se planque. Ça marche pour les lapins.

Alejandro essayait de tirer Larry de sa cachette.

— Si tu ne sors pas de là, je vais t'arracher le bras !

— Vous ressemblez à une bonne femme qui veut déloger son chat tapi sous le lit !

Alejandro tourna vers moi un regard furieux. Je l'avais piqué au vif.

De nouveau, je sentis un mouvement derrière moi. Je fis volte-face en levant le bras gauche.

Deux vampires me faisaient face : la vampire blonde, et un mâle qui aurait pu être son jumeau. Ainsi, je ne lui avais pas sectionné la colonne vertébrale. Quel dommage !

Ils frémirent et sifflèrent à la vue de mon bracelet. Super de savoir que les croix faisaient encore de l'effet à quelqu'un !

Dans mon dos, j'entendis Alejandro se relever et approcher. Je me tournai pour le garder à l'œil en même temps que les deux autres. Ils avaient l'air sincèrement effrayés par mon bracelet, mais Alejandro s'en fichait comme de sa première paire de... Non, je suppose que les Aztèques ne portaient pas de chaussettes.

Sans hésiter, il bondit vers moi. Je reculai en agitant ma main gauche, l'air vaguement menaçant. Il me saisit l'avant-bras et, malgré les breloques qui pendaient à quelques centimètres de sa chair, s'y accrocha fermement.

Je lui lançai mon poing droit dans le plexus. Il grogna et me flanqua un revers de la main. Ma tête bascula en arrière. Je sentis du sang envahir ma bouche. Pourtant, il m'avait à peine touchée. Démonstration réussie. J'avais compris que, si je voulais en venir aux mains, ce serait tant pis pour moi.

Je le frappai à la gorge. Il toussa et eut l'air surpris. Me faire rosser à mort serait toujours mieux que d'être mordue et de me transformer en vampire.

Sa main se referma sur mon poing droit et serra juste assez pour me faire sentir sa force. Il essayait toujours de me mettre en garde plutôt que de me faire vraiment mal.

Il m'attira contre lui. Je n'avais pas envie de venir, mais il ne me demanda pas mon avis. Son visage était assez proche du mien pour que je puisse l'embrasser.

Je levai un genou vers son entrejambe. Il se plia en deux sans me lâcher, se ressaisit aussitôt et me tordit les bras dans le dos pour m'immobiliser. Son corps était dur comme du bois et aussi inébranlable que de la pierre. Quelques secondes plus tôt, il était encore tiède et mou sous mes coups. Que s'était-il passé ?

— Enlève-lui son bracelet, ordonna-t-il.

Je me tordis le cou, mais vis seulement les deux vampires blonds qui conservaient une distance respectueuse. Pourtant, je sentis quelque chose me toucher le poignet.

Je tentai de me débattre.

— Tiens-toi tranquille, ou il va te couper.

Je baissai la tête. Le petit garçon avait récupéré son couteau et s'en servait pour m'enlever mon bracelet.

Alejandro me serrait si fort que je crus que mes bras allaient exploser sous la pression comme des canettes de soda trop longtemps secouées. Je dus gémir, car il dit :

— Je ne voulais pas te faire mal. C'est toi qui m'y as obligé.

Le bracelet céda. Je le vis tomber dans les mauvaises herbes.

Alejandro prit une longue inspiration, comme s'il respirait plus facilement. Il mesurait à peine cinq centimètres de plus que moi, mais il me tenait les deux poignets avec une seule main.

Il passa l'autre dans mes cheveux, en saisit une poignée et me tira la tête en arrière. Le blanc de ses yeux avait disparu. Ils étaient entièrement noirs, à présent.

— D'une façon ou d'une autre, Anita, tu me donneras son nom.

Je lui crachai au visage.

Il gronda et serra mes poignets jusqu'à ce que je ne puisse plus retenir un cri.

— Ça aurait pu bien se passer... Maintenant, j'ai envie de te faire mal. Regarde-moi dans les yeux, mortelle, et désespère-toi.

Regarde-moi dans les yeux, et il ne restera plus de secrets entre nous. Peut-être boirai-je ton esprit comme d'autres boivent du sang, pour ne laisser qu'une coquille vide.

Je me sentis basculer en avant dans une obscurité qui n'avait jamais connu la lumière.

Chapitre 24

Un visage peu familier était penché sur moi. Des cheveux courts, des yeux clairs, des taches de rousseur. Il se tamponnait le front avec un mouchoir roulé en boule.

— Salut, Larry, articulai-je.

Ma propre voix me semblait étouffée, comme lointaine. Impossible de me rappeler pourquoi.

Il faisait toujours nuit. Larry s'était nettoyé la figure, mais il saignait encore. Je n'avais pas dû rester dans les pommes très longtemps. Et d'abord, qu'est-ce que j'y faisais ? Je me rappelais deux yeux noirs immenses...

Je me rassis. Si Larry ne m'avait pas attrapée par le bras, je serais tombée.

— Où sont les...

— ... vampires ? acheva-t-il à ma place.

Je m'appuyai contre lui et chuchotai :

— Oui.

De petits groupes de gens nous entouraient, Les lumières d'une voiture de police clignotaient dans l'obscurité. Deux flics en uniforme parlaient avec un homme dont j'avais le nom sur le bout de la langue.

— Karl, murmurai-je.

— Hein ?

— Karl Inger. Le type qui parle aux flics.

Larry acquiesça.

Un autre homme s'accroupit près de nous. Jeremy Ruebens, des Humains d'Abord, qui nous tiraient dessus la dernière fois que je les avais vus. Que diable se passait-il ?

Ruebens me sourit. Il avait l'air sincère.

— Pourquoi m'avez-vous à la bonne, maintenant ? demandai-je, soupçonneuse.

Son sourire s'élargit.

— Nous venons de vous sauver la vie.

Je repoussai Larry et me redressai. La tête me tourna, mais je me forçai à me ressaisir.

— Larry ? Raconte-moi.

Mon jeune collègue regarda Ruebens, puis se tourna vers moi.

— Ils viennent de nous sauver la vie, confirma-t-il.

— Comment ?

— Ils ont jeté de l'eau bénite sur la vampire qui m'avait mordu. (Inconsciemment, il porta une main à sa gorge.) Elle va me contrôler ?

— Ça dépend. A-t-elle pénétré dans ton esprit pendant qu'elle te mordait ?

— Je ne sais pas. Pourquoi ?

— Si Alejandro m'avait mordue quand il a envahi mon esprit, je serais en son pouvoir.

— Alejandro ?

— Le maître vampire.

Je secouai la tête pour éclaircir ma vision, mais le monde tanguait autour de moi, et j'avais envie de vomir. Que m'avait-il fait ? Ça n'était pas la première fois qu'un vampire me manipulait, mais je n'avais encore jamais eu de réaction semblable.

— Une ambulance arrive, annonça Larry.

— Je n'en ai pas besoin.

— Vous êtes restée inconsciente pendant plus d'une heure, mademoiselle Blake, dit Ruebens. Comme nous n'arrivions pas à vous ranimer, la police a appelé le Samu.

Il était si près de moi que j'aurais pu le toucher en tendant le bras. Il avait l'air sympathique, presque radieux, comme une mariée le matin du grand jour. Pourquoi étais-je soudain dans ses petits papiers ?

— Donc, ils ont jeté de l'eau bénite sur la femme qui t'a attaqué. Et ensuite ? demandai-je à Larry.

— Ils ont repoussé les autres en utilisant des charmes et des croix.

— Des charmes ? répétai-je.

Du col de sa chemise, Ruebens sortit une chaîne où étaient suspendus deux livres miniatures qui auraient aisément tenu dans la paume de ma main. Sans la remplir tout à fait.

— Ce ne sont pas des charmes, Larry, mais de minuscules exemplaires de la Torah.

— Je croyais que les juifs utilisaient l'étoile de David, dit-il.

— Elle n'a aucun effet sur les vampires, parce que c'est un symbole ethnique plutôt que religieux.

— La Torah est bien l'équivalent de la Bible ?

— Elle contient l'Ancien Testament... Donc, je suppose qu'on peut dire ça.

— La Bible fonctionnerait pour des chrétiens comme nous ?

— Probablement. Je n'ai jamais eu l'occasion d'essayer.

C'était ma faute. Quand avais-je ouvert une Bible pour la dernière fois ? Étais-je en train de devenir une chrétienne du dimanche ? Je m'en soucierais plus tard.

— Décommandez l'ambulance. Je vais très bien.

— Non, vous n'allez pas bien, dit Ruebens.

Il tendit une main vers moi. Mais je le foudroyai du regard et il la retira.

— Laissez-nous vous aider, mademoiselle Blake. Nous avons les mêmes ennemis.

Karl Inger et les deux flics approchaient de nous en conversant à voix basse.

— La police sait-elle que vous avez commencé par nous tirer dessus ?

L'expression de Ruebens m'apprit que non.

— Mademoiselle Blake, soupira-t-il, nous vous avons épargné un sort pire que la mort. Nous avons eu tort de vous attaquer. Vous relevez les morts mais, si les vampires vous en veulent à ce point, nous devons vous considérer comme une alliée.

— Les ennemis de mes ennemis sont mes amis, c'est ça ?

— Exactement !

Les flics nous avaient presque rejoints.

— D'accord, dis-je tout bas. Mais pointez encore un flingue sur moi, et j'oublierai que vous m'avez sauvée.

— Ça ne se reproduira pas, mademoiselle Blake. Vous avez ma parole.

Je voulais répliquer, mais je craignis que les flics ne m'entendent. Je n'allais pas dénoncer Ruebens et Les Humains d'Abord pour placer une bonne réplique. Connaissant Ruebens, j'aurais sûrement une autre occasion de lui lancer des vanes.

Je mentis à la police au sujet de la présence des Humains d'Abord, puis en prétendant ne pas savoir ce qu'Alejandro me voulait. Deux attaques sans mobile s'étaient déjà produites les nuits précédentes.

Plus tard je raconterais la vérité à Dolph et à Zerbrowski. Pour le moment, je ne me sentais pas en état d'expliquer tout ça à de parfaits étrangers. Même Dolph aurait du mal à tout comprendre. Notamment, que j'étais bel et bien, fût-ce à mon corps défendant, la servante humaine de Jean-Claude.

Je pourrais peut-être oublier de le mentionner...

Chapitre 25

La voiture de Larry était une Mazda dernier cri. Les vampires avaient si bien occupé Les Humains d'Abord qu'ils n'avaient pas eu le temps de la réduire en miettes. Un coup de chance pour nous, car ma Nova était définitivement hors d'usage.

Il faudrait passer par la compagnie d'assurances pour confirmer mon diagnostic, mais je ne me faisais pas d'illusions. Il y avait quelque chose de cassé dessous, et une fuite de liquide plus sombre que du sang. Quant à l'avant, on aurait dit qu'il était entré en collision avec un éléphant.

Nous venions de passer les dernières heures aux urgences. Les ambulanciers avaient insisté pour que je voie un médecin, et Larry avait besoin de quelques points de suture. Il en garderait une petite cicatrice sur le front. Sa première. Rectification : la première d'une très longue série, s'il restait dans le métier et continuait à me fréquenter.

— Combien de temps que tu fais ce boulot ? Dans les quatorze heures ? Je peux savoir ce que tu en penses ?

Il me jeta un regard en coin, puis se concentra sur la route. Un accident, ça suffisait pour la nuit.

— Je ne sais pas trop, avoua-t-il.

— Tu veux toujours devenir réanimateur après avoir décroché ton diplôme ?

— Je n'en suis plus très sûr.

Un bon point pour son honnêteté.

Je laissai tomber. Mon instinct me poussait à l'orienter vers un métier normal. Mais je sais que relever les morts n'est pas un choix de carrière. Si les dons sont assez forts et qu'on ne leur laisse aucune occasion de s'exprimer, on risque d'en perdre le contrôle au moment le plus inopportun.

Judith, ma belle-mère, en aurait long à dire sur ma chienne Jenny et certains accidentés de la route... Évidemment, elle désapprouve mon boulot parce qu'elle le trouve dégoûtant. Que puis-je répondre ? Elle a raison.

— Une maîtrise de biologie surnaturelle pourrait t'ouvrir d'autres portes, dis-je, circonspecte.

— Lesquelles ? Celles d'un zoo ou d'une équipe d'exterminateurs ?

— Tu as songé à devenir prof ? Garde forestier, naturaliste, chercheur...

— Aucun de ces boulots ne permet de gagner autant d'argent.

— L'argent. C'est ta motivation ?

J'étais déçue.

— Pas la seule. Je veux faire quelque chose pour aider les autres. Utiliser mes talents pour débarrasser le monde de dangereux morts-vivants...

Je ne distinguais que son profil, éclairé par la lueur blafarde du tableau de bord.

— Tu veux devenir exécuteur de vampires, pas réanimateur ?

Je ne tentai pas de dissimuler ma surprise.

— C'est mon objectif ultime, oui.

— Pourquoi ?

— Et toi, pourquoi le fais-tu ?

Je secouai la tête.

— Réponds à la question, Larry.

— Je viens de te le dire : je veux aider les autres.

— Engage-toi dans la police, ils ont besoin de gens qui s'y connaissent en créatures surnaturelles.

— Je me suis bien débrouillé ce soir, non ?

— Ça a été.

— Dans ce cas, où est le problème ?

Je cherchai une façon de le lui expliquer en moins de cinquante mots.

— Ce qui s'est passé ce soir était assez terrible. Mais j'ai vécu pire.

— On arrive à Olive. Je tourne où ?

— À gauche.

La voiture prit la sortie et s'immobilisa à un feu rouge.

— Tu ne sais pas dans quoi tu mets les pieds.

— Explique-moi.

— Je vais faire beaucoup mieux : te montrer.

— Que veux-tu dire ?

— Troisième à droite.

La Mazda entra dans le parking de mon immeuble.

— Première entrée à droite.

Larry se glissa dans la seule place disponible. La mienne. Ma pauvre petite Nova ne reviendrait plus à la maison.

J'ôtai mon blouson dans la pénombre de la voiture.

— Allume le plafonnier, ordonnai-je.

Il s'exécuta. Il était plus doué que moi pour exécuter les ordres. Ça tombait bien, parce que c'était moi qui les donnais.

Je lui montrai les cicatrices, sur mes bras.

— Celle en forme de croix m'a été faite par des serviteurs humains qui trouvaient ça drôle. La grosse, dans le creux de mon coude, c'est un vampire qui m'a presque arraché l'avant-bras. D'après les médecins, c'est un miracle que j'en aie récupéré l'usage. Plus quatorze points de suture à cause d'une blessure faite par un autre serviteur humain. Et je ne te montre pas le reste de mon corps.

— Et ce n'est pas tout ?

Larry avait pâli.

— Un vampire m'a plongé un pieu dans le dos.

Il frémit.

— Et je me suis fait casser la clavicule.

— Tu essaies de me faire peur.

— Évidemment.

— Ça ne marchera pas.

La soirée que nous venions de passer aurait dû suffire à le faire changer d'avis. Mais il tenait bon. Malédiction !

— D'accord, soupirai-je. Tu restes jusqu'à la fin du semestre, mais promets-moi de ne pas partir chasser les vampires sans moi.

— Mais M. Burke...

— Il se contente d'exécuter des vampires. Il ne les chasse pas.

— Où est la différence ?

— Une exécution, c'est quand on doit embrocher un cadavre ou un vampire déjà capturé et enchaîné.

— Et une chasse ?

— C'est quand je me mettrai en quête de la meute qui a failli nous tuer ce soir.

— Tu ne fais pas confiance à M. Burke pour m'apprendre à chasser ?

— Je ne lui fais pas confiance pour te garder en vie.

Larry écarquilla les yeux.

— Je ne veux pas dire qu'il te ferait du mal délibérément, me hâtai-je de préciser.

John était un crétin, mais pas un crétin malintentionné.

Larry garda le silence une minute, fixant ses mains toujours posées sur le volant.

— Je te promets de ne pas partir chasser les vampires sans toi. (Il me dévisagea de ses yeux bleus.) Et M. Rodriguez ? M. Vaughn m'a dit que c'était lui qui t'avait tout appris.

— C'est vrai. Mais Manny ne chasse plus les vampires depuis un moment.

— Pourquoi ?

— Parce que sa femme a peur, et qu'ils ont quatre enfants.

— Vous et M. Burke, vous n'êtes pas mariés.

— C'est exact.

— Moi non plus.

Malgré moi, je souris. Avais-je jamais été si déterminée ?

— Personne n'aime les petits malins, Larry.

Il fit la grimace, ce qui lui donna l'air d'avoir à peu près treize ans.

Pourquoi n'abandonnait-il pas après ce qu'il venait de voir ? Et moi, pourquoi continuais-je à faire ce boulot ? Parce que j'étais bonne. Et peut-être que Larry pourrait le devenir aussi.

Ou peut-être qu'il se ferait tuer avant...

Je sortis de la voiture et me penchai par la portière ouverte.

— Rentre chez toi et, si tu n'as pas de croix en rab, achètes-en une demain.

— Compris, dit-il solennellement.

Je partis sans me retourner. Je ne le regardai pas s'éloigner, toujours vivant et résolu à se battre après sa première rencontre avec des vampires.

J'avais quatre ans de plus que lui... Quatre ans qui me paraissaient autant de siècles. Je n'avais jamais été aussi innocente. Pas depuis la mort de ma mère, survenue lorsque j'avais huit ans. Perdre un parent quand vous êtes gosse vous abîme de façon irrémédiable.

Je comptais toujours dissuader Larry de devenir un exécuteur de vampires. Mais si j'échouais, je bosserais avec lui. Il n'existe que deux sortes de chasseurs de vampires : les bons et les morts. Peut-être réussirais-je à faire de Larry un bon. Ce serait toujours mieux que l'autre solution.

Chapitre 26

3 h 34. La semaine avait été longue, et il restait encore le vendredi.

Les semaines étaient longues depuis le début de l'année... J'avais demandé des renforts à Bert, et il avait engagé Larry. Alors, pourquoi n'étais-je toujours pas satisfaite ? Parce que Larry était une victime potentielle attendant un monstre pour le croquer. Mon Dieu, veillez sur lui, s'il vous plaît. J'ai déjà vu mourir assez d'innocents.

Dans le couloir désert, seul le piétinement étouffé de mes Nike venait se mêler au souffle de la climatisation. Mes voisins sont des gens bien comme il faut. En semaine, au milieu de la nuit, ils dorment sagement. On ne se bouscule pas sur mon palier deux heures avant l'aube.

J'ouvris ma nouvelle serrure anticambrioleurs et entrai dans mon appartement. Quand j'actionnai l'interrupteur, la lumière inonda mes murs peints en blanc et mes meubles clairs. Même si je gagne ma vie en relevant des zombies, je n'affectionne pas plus le noir que n'importe qui. Les humains ne sont pas faits pour vivre dans les ténèbres.

Je jetai mon blouson sur le comptoir de la cuisine, car il était trop sale pour le canapé. J'étais couverte de boue et de mauvaises herbes, mais je n'avais pas trop de sang sur mes vêtements. La nuit n'avait pas si mal tourné, en fin de compte.

Je me tortillai pour enlever mon holster quand je sentis un déplacement d'air. Comme si quelque chose venait de bouger non loin de moi. Alors, je sus que je n'étais pas seule.

Ma main était posée sur la crosse de mon Browning quand la voix d'Edward résonna dans les ténèbres de ma chambre.

— Ne fais pas ça, Anita.

J'hésitai.

— Sinon... ?

— Je te tirerai dessus. Tu sais que j'en suis capable.

Sa voix était douce à souhait. Je l'avais déjà vu se servir d'un lance-flammes en parlant sur ce ton. Aussi calme et tranquille que l'autoroute pour l'enfer.

Je laissai retomber mon bras. Edward ne bluffait pas, et je ne voulais pas le forcer à mettre ses menaces à exécution. Pas encore.

Je mis les mains sur ma tête sans attendre qu'il me l'ordonne. Peut-être aurais-je droit à un traitement de faveur si je me montrais coopérative.

Edward émergea de l'obscurité comme un fantôme blond. Son visage faisait une tache blafarde au-dessus de ses vêtements noirs. Dans ses mains gantées, il tenait un Beretta 9 mm pointé vers ma poitrine.

Je levai un sourcil.

— Un nouveau flingue ?

Un sourire flotta sur ses lèvres.

— Oui. Il te plaît ?

— Pas mal, mais tu me connais.

— Une fan des Browning, dit-il.

Deux vieux potes en train de parler boutique. Ben voyons !

Il m'appuya le canon de son arme entre les côtes pendant qu'il me délestait de là mienne.

— Penche-toi et écarte les jambes.

Je pris appui sur le dossier du canapé pendant qu'il me palpa. Il n'y avait rien à trouver, mais il ne pouvait pas le savoir. Edward était prudent. Ça lui avait permis de rester en vie aussi longtemps.

Ça, et être très très bon dans son domaine.

— Je croyais que tu ne pouvais pas crocheter ma serrure.

— J'ai apporté de meilleurs outils.

— Donc, elle ne me protège pas des intrusions.

— Celles de la plupart des gens, si.

— Mais pas les tiennes.

Il me fixa de son regard vide.

— Je ne suis pas la plupart des gens.

— À qui le dis-tu...

Il fronça les sourcils.

— Donne-moi le nom du maître, et je te fichera la paix.

Son flingue ne tremblait pas. Il avait glissé mon Browning dans sa ceinture. J'espérais qu'il s'était souvenu de mettre le cran de sûreté. Encore que...

J'ouvris la bouche et la refermai sans avoir prononcé un son. Je ne pouvais pas trahir Jean-Claude. J'étais l'Exécutrice, mais les vampires surnommaient Edward la Mort. Et il le méritait amplement.

— Il m'a semblé que tu me suivais, ce soir...

— Je suis rentré après t'avoir vue relever le zombie. Je suppose que j'aurais dû rester. Qui t'a frappée ?

— Je ne te dirai rien, et tu le sais bien.

— Tout le monde finit par craquer à un moment ou à un autre, Anita.

— Même toi ?

De nouveau, ce pâle sourire.

— Même moi.

— Quelqu'un a eu raison de la Mort ? Raconte.

Son sourire s'élargit.

— Une autre fois.

— Contente de savoir qu'il y en aura une.

— Je ne suis pas venu te tuer.

— Juste me torturer pour que je te révèle le nom du maître de la ville, c'est ça ?

— Si besoin est.

— Tu sais que je ne céderai pas.

— Tu sais qu'il le faut. Sinon, la nuit risque d'être très longue.

— Tant pis. J'ai l'habitude.

— Tu refuses de te laisser intimider, constata-t-il sans émotion.

— Quel sens de l'observation.

Il secoua la tête.

— Les mains dans le dos.

— Pour que tu puisses me ligoter ? Et puis quoi encore ?

— Anita... Tu veux vraiment que je te tire dessus ?

— Non, mais je ne vais pas te laisser me saucissonner non plus.

— Ça ne fera pas mal.
— C'est ce qui viendra après qui m'inquiète.
— Tu te doutais de ce que je ferais si tu refusais de coopérer.
— Ce n'est pas ma faute, je ne me sens pas dans de très bonnes dispositions avec les gens qui menacent de me torturer. Bien que je ne voie pas d'esquilles de bambou. Comment comptes-tu me torturer sans esquilles de bambou ?

— Arrête ça ! cria-t-il.

— Arrêter quoi ?

J'écarquillai les yeux, tentant de prendre un air innocent et légèrement débile. Comme Kermit la grenouille.

Edward éclata de rire.

— Comment puis-je te torturer dans des conditions pareilles ? demanda-t-il, les yeux brillants.

— Tu ne peux pas. C'est le plan.

Il secoua la tête.

— Non, ce n'est pas le plan. Tu faisais juste la maligne, pour changer un peu. Tu fais toujours la maligne.

— C'est gentil de t'en être rendu compte.

Il leva les mains.

— Ça suffit.

— Non. Je vais te faire rire jusqu'à ce que tu demandes grâce.

— Anita...

Toute bonne humeur disparut de son regard comme le soleil d'un ciel hivernal. Jusqu'à ce qu'il ne reste plus une lueur d'humanité dans ses yeux aussi vides et froids que ceux d'une statue.

— Ne m'oblige pas à te faire mal, s'il te plaît.

Je suis la seule amie d'Edward, mais ça ne l'empêcherait pas de me torturer. Selon son code de conduite, la fin justifie les moyens.

— Ha ! ha ! m'exclamai-je, triomphante. Les trois mots magiques ! Maintenant, tu peux me reposer ta première question.

Il plissa les yeux.

— Qui t'a frappée ?

— Un maître vampire.

— Raconte-moi ce qui s'est passé.

Ça sonnait trop comme un ordre à mon goût, mais nos deux flingues étaient entre ses mains.

Je lui racontai tout ce qui s'était passé. Sur Alejandro, si vieux que j'avais mal jusque dans mes os à son souvenir. Perdu au milieu de toute cette vérité, j'ajoutai un minuscule mensonge. Je prétendis qu'Alejandro était le maître vampire. Elle n'était pas géniale, mon idée ?

— Tu ignores vraiment où il dort pendant la journée ?

— Je te le dirais si je le savais, affirmai-je, sincère.

— Pourquoi avoir changé d'avis ?

— Il a essayé de me tuer ce soir. Ça modifie la donne.

— Je ne te crois pas.

C'était un mensonge trop génial pour le gaspiller. J'improvisai brillamment.

— Il est devenu fou. Ce sont ses acolytes et lui qui massacrent des citoyens innocents.

— Une raison altruiste. Ça, je veux bien y croire. Si tu n'avais pas le cœur en guimauve, tu serais dangereuse.

— Je tue ma part de monstres, Edward.

— C'est vrai...

Il me rendit mon flingue, crosse la première. Le nœud de mon estomac se défit, et j'eus un discret soupir de soulagement.

— Si je découvre sa cachette, tu veux que je t'appelle ?

Je réfléchis. Désirais-je vraiment affronter cinq vampires renégats, dont deux au moins avaient plus de cinq siècles ? Non. Voulais-je envoyer Edward au casse-pipe tout seul ? Non plus.

— Ouais, grognai-je enfin.

Il eut un grand sourire.

— J'adore mon boulot.

Je ne pus m'empêcher de lui rendre son sourire.

— Moi aussi.

Chapitre 27

Jean-Claude était étendu sur un lit à baldaquin. Sa peau était à peine moins blanche que les draps. Il portait une chemise de nuit dont le col de dentelle encadrait sa poitrine et dont les manchettes assorties dissimulaient presque ses mains. Une tenue féminine, mais qui n'entamait en rien sa virilité arrogante. Comment faisait-il pour ne pas avoir l'air ridicule dans un accoutrement pareil ? Une des nombreuses choses à son sujet qui ne cessaient de m'étonner.

Ses boucles noires appelaient les caresses. Je secouai la tête. Pas même dans mes rêves !

Je portais un truc long et soyeux d'un bleu presque aussi foncé que ses yeux. Par contraste, la chair de mes bras semblait plus pâle.

Jean-Claude me tendit la main. Une invitation.

De nouveau, je secouai la tête.

— Ce n'est qu'un rêve, ma petite. Te refuseras-tu à moi dans tes songes ?

— Ce n'est jamais un rêve avec vous. Ça a toujours une signification cachée.

Sa main retomba sur les draps et les effleura sensuellement.

— Qu'essayez-vous de faire, Jean-Claude ?

Il me regarda dans les yeux.

— De te séduire, bien sûr.

Bien sûr. Quelle idiote je fais !

Le téléphone sonna sur la table de nuit. Un de ces modèles de princesse beige et doré. Il n'était pas là une seconde plus tôt. Il sonna encore, et mon rêve s'effrita.

Je me réveillai, le bras déjà tendu vers le combiné.

— Allo ?

— J'espère que je ne te dérange pas, dit la voix d'Irving Griswold.

Je clignai des yeux.

— Si. Quelle heure est-il ?

— Dix heures. Je sais qu'il ne faut pas t'appeler trop tôt.

— Qu'est-ce que tu veux, Irving ?

— Mais c'est qu'on est grincheuse aujourd'hui.

— Je suis rentrée tard. Tu peux m'épargner tes sarcasmes, s'il te plaît ?

— En tant qu'ami fidèle et journaliste émérite, je veux bien pardonner ta mauvaise humeur si tu réponds à quelques questions.

— Des questions ? (Je m'assis, le téléphone coincé entre mon menton et mon épaule.) À propos de quoi ?

— Les Humains d'Abord déclarent t'avoir sauvé la vie la nuit dernière. C'est vrai ?

— Déclarent... ? À qui ?

— Jeremy Ruebens est passé aux infos ce matin. Sur la Cinq. Il a dit que ses petits copains et lui t'avaient tirée des griffes du maître vampire de Saint Louis.

— Pas vraiment.

— Je peux te citer ?

— Non.

— J'ai besoin d'une déclaration pour mon article. Si tu veux leur opposer un démenti.

— Un démenti ?

— Hé, j'ai fait des études littéraires.

— Ça explique beaucoup de choses.

— Tu veux me donner ta version de l'histoire, ou non ?

Je réfléchis. Irving était un ami et un bon journaliste.

— Tu me laisses un quart d'heure pour boire un café et m'habiller ?

— Pour une interview exclusive, pas de problème.

— À tout de suite.

Je raccrochai et gagnai la cuisine.

Quand Irving rappela, je portais des chaussettes de jogging, un jean et le maxi tee-shirt dans lequel j'avais dormi. Une tasse de café fumant était posée sur la table de nuit à côté du téléphone. Un mélange spécial à la cannelle et à la noisette acheté chez V.J.,

sur Olive Boulevard. Il n'existe rien de mieux pour bien commencer la journée.

— Je t'écoute, lança Irving.

— Quoi, pas de préliminaires ?

— J'ai un papier à rendre le plus vite possible, Anita.

Je lui racontai tout, même si ça m'arrachait la gueule d'admettre que Les Humains d'Abord m'avaient sauvé la vie.

— Je ne peux pas confirmer que le vampire qu'ils ont mis en fuite était le maître de la ville, conclus-je.

— Je sais que c'est Jean-Claude, le maître de la ville. Je l'ai interviewé il n'y a pas longtemps, tu t'en souviens ?

— Je m'en souviens.

— Donc, cet Aztèque ne peut pas être le maître.

— Mais Les Humains d'Abord l'ignorent.

— Une double exclusivité. Hourra !

— Non. N'écris pas qu'Alejandro n'est pas le maître.

— Pourquoi ?

— À ta place, je commencerais par vérifier que Jean-Claude est d'accord.

Irving se racla la gorge.

— Bonne idée.

Il semblait nerveux.

— Jean-Claude t'a fait des ennuis ?

— Non. Pourquoi tu me demandes ça ?

— Pour un journaliste, tu mens vraiment mal.

— Jean-Claude et moi, nous avons passé un accord. Qui ne concerne pas l'Exécutrice.

— Comme tu voudras. Mais sois prudent...

— Je suis flatté que tu t'inquiètes pour moi, Anita. Fais-moi confiance, je peux me débrouiller.

Je ne répliquai pas. Je devais être de bon poil.

— Si tu le dis, Irving.

Après tout, ça ne me regardait pas. Irving était un grand garçon, et il avait insisté pour obtenir cette interview. Jean-Claude lui avait probablement demandé quelque chose en échange. Qu'ils se débrouillent entre eux.

— Ça sera en première page de l'édition d'aujourd'hui. Je vais appeler Jean-Claude pour lui demander si je peux écrire qu'Alejandro n'est pas le maître.

— J'apprécierais vraiment que tu t'abstiennes de le mentionner.

— Pourquoi ?

— Ça ne serait pas une mauvaise idée de laisser Les Humains d'Abord croire qu'Alejandro est le maître.

— Pourquoi ? répéta Irving.

— Pour qu'ils ne s'en prennent pas à Jean-Claude.

— Oh. Je tâcherai de m'en souvenir.

— Merci.

— Il faut que j'y aille. J'ai un article à écrire.

— À plus.

— À plus, Anita.

Il raccrocha.

Je sirotai lentement mon café encore fumant. Il ne faut jamais vider trop vite la première tasse de la journée.

Si j'arrivais à faire avaler aux Humains d'Abord le mensonge que j'avais servi à Edward, personne ne s'en prendrait à Jean-Claude. Tout le monde, les flics compris, chercherait à éliminer Alejandro, le maître vampire qui massacrait des humains. Ce qui rééquilibrerait sérieusement nos chances.

Plus j'y réfléchissais, et plus cette idée me plaisait.

Chapitre 28

J'avais vidé la cafetière et je finissais de m'habiller quand le téléphone sonna de nouveau. La journée commençait bien.

— Allô ?

— Mademoiselle Blake ? demanda une voix hésitante.

— Elle-même, répondis-je sèchement.

— Ici Karl Inger.

— Désolée, je ne m'attendais pas à ce que ce soit vous. Que se passe-t-il ?

— Vous avez dit que nous pourrions nous revoir quand j'aurais mis au point un meilleur plan. J'en ai un.

— Pour tuer le maître de la ville ?

— Oui.

Je pris une profonde inspiration et expirai lentement en écartant le combiné de ma bouche. Je ne voulais pas qu'Inger me prenne pour une perverse.

— Monsieur Inger...

— S'il vous plaît, écoutez-moi. Nous vous avons sauvé la vie cette nuit. Ça doit bien valoir quelque chose à vos yeux.

Là, il me tenait.

— Quel est votre plan ?

— Je préférerais vous en parler de vive voix.

— Je ne serai pas à l'agence avant la fin de l'après-midi.

— Pourrais-je venir chez vous ?

— Non.

Un réflexe.

— Vous ne traitez pas d'affaires chez vous ?

— Pas si je peux l'éviter.

— Vous êtes très méfiante.

— Toujours.

— Pouvons-nous nous voir ailleurs, dans ce cas ? Je voudrais vous faire rencontrer quelqu'un.

— Qui, et pourquoi ?

— Son nom ne vous dira rien.

— Balancez quand même.

— M. Oliver.

— C'est son prénom ?

— Je ne sais pas.

— Pourquoi devrais-je le rencontrer ?

— Parce qu'il a un très bon plan pour tuer le maître de la ville.

— Lequel ?

— Je préférerais qu'il vous l'explique en personne. Il est beaucoup plus persuasif que moi.

— Vous ne vous débrouillez pas trop mal.

— Merci. Alors, vous acceptez ?

— Pourquoi pas ?

— C'est merveilleux. Savez-vous où est le bois d'Arnold ?

— Oui.

— À la sortie, sur Tesson Ferry Road, il y a un lac où on peut pêcher en payant pour la journée. Vous le connaissez ?

Il me semblait l'avoir longé alors que j'allais sur les lieux d'un crime. Tous les chemins conduisent à Arnold.

— Je trouverai.

— Quand pouvez-vous y être ?

— Dans une heure. Le temps de louer une voiture.

— Parfait. Je vous attendrai.

— M. Oliver sera là ?

— Non. Je vous conduirai à lui.

— Pourquoi tous ces mystères ?

— La route est difficile à expliquer... Ce sera plus simple que je vous emmène.

— Je pourrais vous suivre dans ma voiture.

— Mademoiselle Blake... J'ai l'impression que vous ne me faites pas confiance.

— Je ne fais confiance à personne, monsieur Inger. Par principe. Ça n'a rien de personnel.

— Pas même aux gens qui vous ont sauvé la vie ?

— Pas même à eux.

Il laissa tomber et conclut :

— On se retrouve au bord du lac dans une heure.

— J’y serai.

— Merci de venir.

— J’ai une dette envers vous. Vous faites tout pour que je ne puisse pas l’oublier.

— Vous semblez sur la défensive, mademoiselle Blake. Je ne voulais pas vous offenser.

— Je ne suis pas offensée, monsieur Inger. Je n’aime pas avoir de dettes, c’est tout.

— Rendez visite à M. Oliver, et l’ardoise sera effacée, je vous le promets.

— Je ne manquerai pas de vous le rappeler.

— À dans une heure.

Nous raccrochâmes.

— Et merde.

J’avais oublié que je n’avais encore rien mangé. Sinon, j’aurais dit dans deux heures. Maintenant, il allait falloir acheter un truc en route. Je déteste manger en voiture. Mais que sont quelques miettes entre amis ? Ou plutôt, entre gens qui vous ont sauvé la vie ?

Pourquoi cela me tracassait-il autant d’avoir une dette envers Inger ? Parce que c’était un fanatique d’extrême droite, et que je déteste traiter avec des fanatiques. J’aime encore moins leur devoir la vie.

Peu importait. J’irais à son foutu rendez-vous, et nous serions quittes. Il me l’avait promis. Alors, pourquoi ne le croyais-je pas ?

Chapitre 29

Chip-Away était un lac artificiel flanqué d'une petite baraque qui vendait des sandwiches et des appâts. Sur le parking au sol couvert de gravier, il n'y avait que trois voitures, dont une avec une pancarte «À Vendre».

Sur la droite du parking, de l'herbe pelée s'étendait jusqu'à la lisière des arbres, au pied d'une colline boisée. Sur la gauche du lac, coulait le Meramec. Bizarre de trouver un cours d'eau naturel si près d'un plan d'eau artificiel.

Inger m'attendait près d'une Chrysler Le Baron bordeaux si bien polie que sa carrosserie jetait presque des éclairs. Une poignée de pêcheurs avaient acquitté leurs droits pour la journée et surveillaient leur bouchon immobile à la surface de l'eau. Il devait y avoir beaucoup de poissons dans le lac pour qu'ils viennent se les geler ici.

Je me garai près de la voiture d'Inger. Il avança vers moi en souriant, la main tendue comme un agent immobilier tout heureux qu'on vienne visiter une maison sur laquelle il touchera une grosse commission. J'ignorais ce qu'il voulait me vendre, mais j'étais à peu près certaine de ne pas vouloir l'acheter.

— Mademoiselle Blake. Heureux de vous voir.

Il me serra la main avec un sourire chaleureux et hypocrite.

— Que voulez-vous, monsieur Inger ?

Son sourire mourut.

— Je ne vois pas de quoi vous parlez.

— Bien sûr que si.

— Je vous jure que non.

Je le dévisageai. Il paraissait sincèrement étonné. Peut-être que je passe trop de temps avec des enfoirés. Au bout d'un moment, on finit par publier qu'il existe aussi des gens bien. Prévoir toujours le pire fait gagner du temps...

— Désolée, monsieur Inger. Je fréquente beaucoup de criminels dans mon métier. Ça m'a rendue cynique.

Il n'avait toujours pas l'air de comprendre.

— Peu importe. Conduisez-moi à Oliver.

— M. Oliver, rectifia-t-il, respectueux.

— Compris, M. Oliver.

— On prend ma voiture ? dit-il en désignant sa Chrysler.

— Je préfère vous suivre dans la mienne.

— Vous ne me faites pas confiance.

Il semblait blessé. Je suppose que la plupart des gens n'ont pas l'habitude qu'on les soupçonne avant qu'ils aient fait quelque chose de mal.

Selon la loi, une personne est innocente jusqu'à ce qu'on puisse prouver sa culpabilité. Quand on a vu autant de trucs affreux que moi, on considère les gens comme coupables jusqu'à ce qu'ils apportent une preuve de leur innocence.

— D'accord, soupirai-je. Je viens avec vous.

Il eut un sourire réjoui.

De toute façon, j'avais sur moi deux couteaux, trois croix et un flingue. Prête à tout ! Je ne pensais pas en avoir besoin avec M. Oliver, mais plus tard...

Armée jusqu'aux dents, je ne craignais ni les ours, ni les dragons, ni les vampires.

Chapitre 30

Inger prit l'ancienne autoroute 21 jusqu'à East Rock Creek : une route étroite et sinueuse, juste assez large pour que deux voitures puissent s'y croiser. Il conduisait prudemment pour ne pas nous envoyer dans le décor, mais pas assez lentement pour que je m'endorme.

Dans ce quartier nouvellement résidentiel, où on apercevait encore quelques fermes, se dressaient de grandes maisons luxueuses à l'architecture moderne. De frêles arbustes fixés à des tuteurs bordaient la route. Le vent d'automne faisait frissonner leurs branches maigrettes, auxquelles s'accrochaient encore quelques feuilles surprises d'être toujours là.

Avant le passage des bulldozers, c'était une forêt. Je ne comprendrai jamais pourquoi les promoteurs font abattre de grands arbres magnifiques pour replanter des arbustes qui ne ressembleront à rien avant des années.

Inger se gara devant une maison de rondins qui ressemblait à une cabane de bûcheron en cinquante fois plus grand. Trop de baies vitrées et, sur le devant, de la terre battue couleur rouille... Le gravier blanc de l'allée avait dû être amené de très loin.

Inger fit le tour de sa Chrysler, sans doute pour m'ouvrir la portière. Je sortis de la voiture sans l'attendre. Il eut l'air décontenancé, mais tant pis pour lui. Je ne vois pas pourquoi des gens en parfaite santé ne pourraient pas ouvrir eux-mêmes leurs portes, juste parce qu'ils sont de sexe féminin. J'étais censée faire quoi : attendre passivement comme une grosse bûche que mon chevalier servant daigne me libérer ? Et puis quoi encore ?

Inger se dirigea vers un porche assez large pour y installer une balancelle où se prélasser les soirs d'été. Pour l'instant, il était encore vide, surplombé par une énorme fenêtre dont les rideaux fermés imitaient un motif de roues de chariot. Très rustique.

Inger frappa à la porte de bois sculpté décorée par une sorte de vitrail qui scintillait au soleil. Sans attendre de réponse, il sortit une clé de sa poche, fit jouer la serrure et entra. Pourquoi avoir pris la peine de frapper ?

La pénombre régnait dans la maison, dont tous les rideaux étaient tirés. Le plancher de bois poli était nu, comme le manteau de la cheminée. Pas de feu dans l'âtre. L'endroit semblait aussi neuf qu'un jouet de Noël.

Sans hésiter, Inger s'engagea dans le couloir. Il ne regarda pas derrière lui pour voir si je le suivais. Apparemment, dès l'instant où j'avais prétendu ouvrir mes portes toute seule, il avait jugé inutile de faire preuve de la moindre courtoisie envers moi.

Inger frappa à la troisième porte sur la gauche.

— Entrez, répondit une voix.

Il obtempéra et me tint la porte pour me laisser entrer, raide comme un soldat au garde-à-vous. Cette fois, ce n'était pas de la galanterie. Qui était dans cette pièce pour le mettre dans cet état ?

Il n'y avait qu'un seul moyen de le savoir.

J'entrai à mon tour.

Le mur du fond était occupé par plusieurs fenêtres aux rideaux fermés. Un rai de lumière traversait la pièce telle une bissectrice, éclairant un grand bureau.

L'homme assis derrière était très petit. Je l'aurais qualifié de nain s'il avait eu la mâchoire un peu plus développée ou les bras un peu plus courts. Mais il semblait parfaitement proportionné sous son costume.

Un menton quasi inexistant et un front en pente attiraient l'attention sur son gros nez et ses arcades sourcilières proéminentes. Son visage avait quelque chose de familier, comme si je l'avais déjà vu quelque part. Pourtant, j'étais certaine de ne jamais l'avoir rencontré. Je me serais souvenue d'un visage pareil.

J'étais embarrassée, et ça ne me plaisait pas du tout.

Je croisai son regard. Il avait des yeux bruns amicaux, des cheveux sombres bien coupés et un brushing impeccable. Il me sourit.

— Monsieur Oliver, je vous présente Anita Blake, dit Inger, toujours debout près de la porte.

Oliver se leva et contourna le bureau pour me serrer la main. Il mesurait un mètre vingt, pas un centimètre de plus. Sa poignée de main était ferme et trahissait une force étonnante. Pourtant, il ne semblait pas spécialement musclé. Dans sa gestuelle, tout disait que sa petite taille ne le gênait absolument pas. Il ne la considérait pas comme un handicap. Ça me plut beaucoup, parce que je pensais la même chose.

Il me sourit sans découvrir ses dents et alla se rasseoir dans son fauteuil. Inger m'approcha une chaise et retourna se placer en faction près de la porte. Il respectait Oliver. Et moi, je le trouvais sympathique. Une grande première. D'habitude, je me méfie des gens que je viens de rencontrer.

Je me sentais à l'aise avec lui, comme s'il était mon oncle préféré. Je fronçai les sourcils. Que diable m'arrivait-il ?

— Que se passe-t-il ?

— Que voulez-vous dire, mademoiselle Blake ? demanda aimablement Oliver.

Il avait une voix douce, riche et onctueuse comme un café-crème. J'en sentais presque le goût et la tiédeur réconfortante. Une seule autre voix produisait ce genre d'effet sur moi.

Je fixai le rayon de soleil, à quelques centimètres de son bras. Nous étions en pleine journée. Se pouvait-il que... ?

Je scrutai son visage. Son expression était très vivante, tout à fait humaine. Pourtant, sa voix ne l'était pas. Je n'avais jamais instantanément fait confiance à quelqu'un, et je n'allais pas commencer aujourd'hui.

— Vous êtes très bon, le félicitai-je.

— Que voulez-vous dire, mademoiselle Blake ? répéta Oliver.

On aurait pu se pelotonner dans les replis de sa voix comme dans une couverture.

— Arrêtez ça !

Il me jeta un regard intrigué. Il jouait la comédie à la perfection. À moins que... Non, il ne feignait pas l'étonnement. Simplement, il ne devait pas avoir l'habitude que des humains puissent le démasquer.

— Croyez-moi, mademoiselle Blake, je ne fais rien du tout.

Je déglutis. Était-ce vrai ? Oliver était-il si ancien et puissant que ses pouvoirs de manipulation mentale et vocale fonctionnaient en permanence ? Non. Si Jean-Claude était capable de se contrôler, il devait pouvoir le faire aussi.

— Mettez une sourdine aux tours de passe-passe ! Si vous voulez discuter affaires, je suis prête à vous écouter. Mais ne jouez pas avec moi.

Son sourire s'élargit sans découvrir ses crocs pour autant. Il devait avoir l'habitude.

Il éclata d'un rire merveilleux, comme une cascade où on aurait pu se baigner.

— Arrêtez ça ! Arrêtez !

Il secoua la tête.

— Ce ne sont pas les marques vampiriques que vous portez qui vous rendent consciente de mes... tours de passe-passe, comme vous les appelez. C'est un don naturel, n'est-ce pas ?

— Un don qu'ont la plupart des réanimateurs.

— Pas au même degré que vous, mademoiselle Blake. Je sens votre pouvoir me picoter la peau. Vous êtes une nécromancienne.

J'ouvris la bouche pour nier, mais me ravisai. Inutile de mentir à cette créature. Oliver était plus ancien que ce que j'aurais imaginé dans mes pires cauchemars. Mais contrairement à Alejandro, sa présence ne me faisait pas mal jusque dans la moelle des os. Elle me ravissait même davantage que celle de Jean-Claude.

— Je pourrais être une nécromancienne, rectifiai-je. J'ai choisi de m'abstenir.

— Non, mademoiselle Blake. Les morts réagissent à votre présence. Tous les morts, moi compris.

— Voulez-vous dire que je détiens une sorte de pouvoir sur les vampires ?

— Si vous appreniez à faire usage de vos talents, vous pourriez manipuler les morts sous toutes leurs formes.

Je faillis lui demander comment m'y prendre, mais il me semblait peu probable qu'un maître vampire m'enseigne la façon de contrôler ses congénères.

— Vous plaisantez.

— Je vous assure que je suis très sérieux, mademoiselle Blake. C'est votre potentiel qui a attiré le maître de la ville vers vous. Il voudrait s'en emparer de peur que vous ne le retourniez contre lui.

— Comment le savez-vous ?

— Je le sens à travers les marques qu'il vous a apposées.

Je le fixai sans rien dire. Il sentait Jean-Claude. Et merde !

— Que voulez-vous de moi ? demandai-je enfin.

— Vous êtes directe. Ça me plaît. La vie humaine est trop courte pour la gaspiller en politesses futiles.

Était-ce une menace ? Impossible de le dire. Il souriait toujours. Ses yeux pétillaient de bonne humeur, et je me sentais dans les meilleures dispositions du monde envers lui. Mais pas question de croiser son regard.

Je me forçai à fixer le dessus de son bureau. C'était déjà mieux. Maintenant, ce que je sentais par-dessus tout, c'était ma peur.

— M. Inger m'a dit que vous aviez un plan pour tuer le maître de la ville. De quoi s'agit-il ?

Je mourais d'envie de lever les yeux, de laisser cette chaleur réconfortante m'envahir de nouveau et me faciliter toutes les décisions. Je secouai la tête.

— Restez à l'écart de mon esprit, ou cet entretien prendra fin immédiatement.

Il éclata de rire. J'en eus la chair de poule.

— Vous êtes vraiment bonne, vous aussi, me complimentait-il. Ça fait des siècles que je n'ai rencontré personne comme vous. Savez-vous à quel point les nécromanciens sont rares ?

— Oui.

En réalité, je n'en avais aucune idée.

— Inutile de me mentir, mademoiselle Blake.

— Je ne suis pas venue pour parler de moi. Expliquez-moi votre plan, ou je m'en vais.

— Le plan, c'est moi, mademoiselle Blake. Vous sentez mon pouvoir, le flux et le reflux de bien plus de siècles que votre maître ridicule n'en vivra jamais. Je suis plus ancien que le temps même.

C'était un peu exagéré. Mais pas tant que ça, et je n'avais pas envie de me disputer avec lui.

— Livrez-moi votre maître, et je vous libérerai de ses marques.

Je levai les yeux, surprise, et les baissai très vite. Oliver souriait toujours mais il ne me paraissait plus aussi sincère. Tout n'était que faux-semblants avec lui.

— Si vous sentez mon maître à travers ses marques, ne pouvez-vous pas le localiser vous-même ?

— Je peux juger l'étendue de son pouvoir et évaluer l'adversaire qu'il ferait, mais je ne perçois ni son nom ni l'endroit où il se cache pendant la journée.

Là, il était sincère. Ou n'était-ce encore qu'un moyen de me manipuler ?

— J'ignore où il se cache pendant la journée.

J'étais ravie que ce soit la vérité, parce que je savais qu'il aurait percé à jour mon mensonge.

— Donnez-moi au moins son nom.

— Pourquoi ?

— Parce que je veux devenir le maître de Saint Louis, mademoiselle Blake.

— Pourquoi ?

— Tant de questions... Que je vous libère de son emprise ne vous suffirait-il pas ?

— Non.

— Que vous importe ce qu'il adviendrait des autres vampires ?

— Je m'en fous complètement. Mais avant de vous permettre de contrôler tous les vampires de la région, j'aimerais savoir de quelle façon vous comptez utiliser ce pouvoir.

De nouveau, Oliver éclata de rire.

— Vous êtes l'humaine la plus obstinée que j'aie rencontrée depuis longtemps. J'aime les gens obstinés. C'est grâce à eux que les choses avancent.

— Répondez à ma question.

— Je pense que c'est une erreur d'accorder la citoyenneté aux vampires. Je veux que les choses redeviennent telles qu'elles étaient avant.

— Et que les humains recommencent à traquer vos semblables ?

— Oui. Nous sommes trop puissants pour qu'on nous autorise à nous reproduire. Mes semblables, comme vous dites, auront raison des vôtres bien plus facilement par le biais de la législation et du droit de vote que par la violence.

Je pensai à l'Église de la Vie éternelle dont les fidèles devenaient chaque jour plus nombreux.

— Admettons que vous ayez raison. Comment vous y prendriez-vous ?

— J'interdirais aux vampires de voter.

— Il y a d'autres maîtres vampires à Saint Louis.

— Vous parlez sans doute de Malcolm ?

— Oui.

— Je l'ai observé. Il ne pourra pas continuer sa croisade solitaire pour la légitimité du vampirisme. Je démantèlerai son Église. Vous devez la considérer comme dangereuse, vous aussi...

C'était le cas. Mais ça me faisait suer d'être d'accord avec un maître vampire sur quelque sujet que ce soit.

— Saint Louis grouille de vampires très entreprenants. Il faut les arrêter. Nous sommes des prédateurs, mademoiselle Blake. Personne ne peut rien y changer. Si les humains ne recommencent pas à nous traquer, ils sont condamnés. Vous devez le comprendre.

Je comprenais.

— Pourquoi vous inquiétez-vous que la race humaine soit condamnée ? Vous n'en faites plus partie.

— Étant le plus ancien vampire qui arpente la Terre, il est de mon devoir de réguler notre population, mademoiselle Blake. Cette nouvelle législation est nocive. Nous sommes trop puissants pour qu'on nous donne des droits. Les humains doivent rester des humains. Autrefois, seuls les plus forts, les plus rusés ou les plus chanceux d'entre nous survivaient. Les chasseurs éliminaient les imbéciles et les imprudents. S'ils ne le font plus, je redoute ce qu'il adviendra dans quelques dizaines d'années.

J'étais entièrement d'accord, et ça me faisait peur. Je partageais les opinions de la créature la plus ancienne que j'aie

jamais rencontrée. Oliver avait raison. Pouvais-je lui livrer Jean-Claude ? Devais-je lui livrer Jean-Claude ?

— Je suis d'accord avec vous, monsieur Oliver, mais je ne peux pas le trahir aussi facilement. J'ignore pourquoi. C'est comme ça, un point c'est tout.

— J'admire votre loyauté, mademoiselle Blake. Réfléchissez-y, mais pas trop longtemps. Je dois mettre mon plan à exécution aussi vite que possible.

— Je comprends. Je vous donnerai une réponse sous quarante-huit heures. Comment puis-je vous joindre ?

— Inger vous remettra une carte avec un numéro. Je lui fais confiance pour me transmettre vos propos.

Je me tournai vers le colosse roux, toujours au garde-à-vous près de la porte.

— Vous êtes son serviteur humain, n'est-ce pas ?

— J'ai cet honneur.

Je secouai la tête.

— Il faut que j'y aille, maintenant.

— Ne vous reprochez pas de ne pas vous en être aperçue, dit Oliver. Nos serviteurs humains ne portent aucune marque reconnaissable. Sinon, comment pourraient-ils être nos yeux, nos oreilles et nos mains parmi vos semblables ?

Là, il marquait un point. Un de plus.

Je me levai. Il m'imita et me tendit la main.

— Désolée, dis-je sans la prendre, mais je sais que le contact physique facilite la manipulation mentale.

Son bras retomba le long de son flanc.

— Je n'ai pas besoin de vous toucher pour manipuler votre esprit, mademoiselle Blake.

Sa voix était merveilleuse, claire et brillante comme un matin de Noël. Ma gorge se serra, et mes yeux s'emplirent de larmes. Merde, merde, merde !

Je reculai vers la porte. Inger l'ouvrit.

Oliver allait vraiment me laisser partir. Il n'avait pas l'intention de violer mon esprit pour y lire le nom du maître de la ville. Pourtant, ça aurait été très facile. Plus que tout le reste, ça prouvait sa bonne foi et son appartenance au camp des gentils.

Inger me suivit dans le couloir et referma la porte derrière nous.

— Quel âge a-t-il ? demandai-je.

— Vous ne pouvez pas deviner ?

— Pas avec précision.

— J'ai plus de sept cents ans. M. Oliver était déjà un ancien quand je l'ai rencontré.

— Il a beaucoup plus d'un millénaire...

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— J'ai rencontré une vampire qui avait un peu plus d'un millier d'années. Elle était effrayante, mais elle n'avait pas ce genre de pouvoir.

— Si vous voulez connaître son âge exact, vous devrez le lui demander vous-même.

Je scrutai le visage souriant d'Inger. Et soudain, je me rappelai où j'avais vu une morphologie semblable à celle d'Oliver. A la fac. Dans un manuel d'anthropologie, au chapitre consacré à l'*Homo erectus*.

Autrement dit, Oliver avait environ un million d'années.

— Mon Dieu, soufflai-je.

— Qu'est-ce qui ne va pas, mademoiselle Blake ?

Je secouai la tête.

— Il ne peut pas être si vieux.

— Qu'entendez-vous par « si vieux » ?

Je ne voulais pas prononcer le chiffre à voix haute, comme si ça risquait de le rendre réel. Un million d'années. Je ne pouvais pas imaginer l'étendue de la puissance qu'Oliver avait dû accumuler.

Une femme apparut au bout du couloir et approcha de nous. Les ongles de ses pieds nus étaient peints en rouge vif, comme ceux de ses mains. Elle portait une robe écarlate qui dévoilait ses longues jambes pâles. Ses cheveux noirs lui descendaient jusqu'à la taille. Son maquillage était parfait.

Ses lèvres dessinèrent un sourire, révélant ses crocs pointus. Pourtant, ce n'était pas une vampire. Du diable si je savais ce qu'elle était réellement !

Je regardai Inger. Il semblait contrarié.

— On y va ? m’impatiai-je.

— Oui.

Il recula vers la porte d’entrée et je l’imitai, sans détacher mon regard de la dangereuse beauté qui avançait d’un pas presque animal. Elle avait un peu la démarche d’une métamorphe. Mais ce n’en était pas une non plus.

Soudain, elle s’élança vers nous. Renonçant à toute dignité, je reculai le plus vite possible. Mais elle était trop rapide pour moi. Trop vive pour n’importe quel humain.

Elle contourna Inger et me saisit l’avant-bras droit, puis fronça les sourcils. Elle avait senti le fourreau dissimulé sous mes vêtements, et elle n’avait pas l’air de comprendre de quoi il s’agissait. Tant mieux pour moi.

— Qui êtes-vous ? demandai-je d’une voix parfaitement calme.

Elle ouvrit la bouche un peu plus grand, et sa langue vint caresser ses crocs plus longs que ceux d’un vampire. Elle devait avoir du mal à les dissimuler.

— Où rangez-vous vos canines quand vous fermez la bouche ?

Elle cligna des yeux. Lentement, ses crocs se rétractèrent.

— Très joli. Et très pratique, commentai-je.

— Je suis ravie que le spectacle vous ait plu, répliqua-t-elle sèchement.

Ses crocs réapparurent, et elle ouvrit tout grand la bouche, comme si elle bâillait.

— M. Oliver ne sera pas content d’apprendre que vous l’avez menacée, intervint Inger.

— Il s’affaiblit en vieillissant. Il devient sentimental.

Ses ongles s’enfoncèrent dans mon bras. Aïe ! Elle voulait m’empêcher de dégainer mon flingue. Je savais bien que j’aurais dû en emporter un autre.

Elle lâcha un sifflement qu’aucune gorge humaine n’aurait pu émettre et darda sa langue fourchue.

— Doux Jésus ! Quel genre de créature êtes-vous ?

Elle éclata d’un rire étrange. Ses pupilles n’étaient plus que deux fentes dans des iris qui avaient viré au jaune doré.

Je tirai sur mon bras pour me dégager, mais elle avait une poigne d'acier. Je me laissai tomber à terre. Elle se baissa pour ne pas me lâcher. Roulant sur mon flanc gauche, je lui décochai un coup de pied dans la rotule droite. Sa jambe céda sous elle. Elle cria et s'effondra en me lâchant.

Ses jambes. Elles étaient en train de se transformer. On aurait dit que de la peau poussait pour les relier. Je n'avais jamais rien vu de pareil, et je ne tenais pas à commencer aujourd'hui.

— Mélanie, que fais-tu ? cria une voix derrière nous.

Oliver apparut sur le seuil de son bureau. Sa voix évoquait le bruit d'une avalanche de pierres, ou le craquement d'arbres abattus par la foudre. Une tempête vocale.

La créature qui se tortillait sur le sol frémit. La moitié inférieure de son corps se transformait en reptile.

— Une lamie, murmurai-je en me plaquant contre la porte d'entrée. (La poignée me rentrait dans le dos, mais je m'en aperçus à peine.) Je croyais cette espèce disparue.

— Mélanie est la dernière, dit Oliver. Je la garde avec moi parce que je crains ce qu'elle pourrait faire une fois livrée à elle-même.

— Quel est le type de créature que vous pouvez appeler ?

Il soupira, et je sentis le poids de millénaires de tristesse dans ce son. Un regret trop profond pour que des mots suffisent à l'exprimer.

— Les serpents.

Je hochai la tête. Passant un bras derrière moi, j'ouvris la porte et sortis sur le porche baigné de soleil. Personne ne tenta de m'en empêcher.

La porte se referma.

Quelques minutes plus tard, Inger me rejoignit. Il était pâle de colère.

— Toutes nos excuses pour cet incident, Mélanie n'est qu'un animal.

— Oliver devrait faire plus attention à elle.

— Il essaie.

Je voulais bien le croire, mais toute créature assez puissante pour contrôler une lamie était capable de manipuler mon esprit et

de me faire croire n'importe quoi. Quelle part de ma confiance était-elle authentique ?

— Je vais vous ramener à votre voiture.

— Merci.

Je venais de rencontrer ma première lamie et la créature la plus vieille du monde. Un jour à marquer d'une pierre blanche.

Chapitre 31

Le téléphone sonnait quand j'introduisis ma clé dans la serrure. Je poussai la porte de mon appartement d'un coup d'épaule et fonçai dans ma chambre pour décrocher.

— Allô ?

— Anita ? demanda Ronnie, surprise.

— Oui, c'est moi.

— Tu as l'air essoufflé.

— J'ai couru. Quoi de neuf ?

— Je viens de me rappeler où j'avais rencontré Cal Rupert.

Il me fallut quelques instants pour comprendre de qui elle parlait. La première victime de la meute d'Alejandro. Avec tout ce qui venait de se passer, j'avais presque oublié l'enquête en cours.

— Raconte.

— C'était l'an dernier, pendant que je bossais pour un cabinet d'avocats. Une des associées était spécialisée dans la rédaction de testaments.

— Je sais que Rupert avait fait un testament. Il y demandait qu'on l'embroche s'il portait une morsure de vampire au moment de sa mort. C'est grâce à ça que je n'ai pas eu besoin d'attendre un ordre d'exécution.

— Mais savais-tu que Reba Baker avait fait rédiger son testament par la même avocate ?

— Qui est Reba Baker ?

— Sans doute la deuxième victime.

Une piste, enfin !

— Qu'est-ce qui te fait penser ça ?

— Reba Baker était jeune, blonde, et elle a manqué un rendez-vous, aujourd'hui. Elle ne répond pas au téléphone et n'a pas été bosser depuis deux jours.

— Ça pourrait coller. Appelle l'inspecteur divisionnaire Rudolph Storr. Répète-lui ce que tu viens de me dire. Si on refuse de te le passer, dis que c'est de ma part.

— Tu ne veux pas qu'on enquête nous-mêmes ?

— Sûrement pas. Cette affaire concerne les flics. C'est leur boulot. Qu'ils méritent leur salaire.

— Tu n'es pas marrante.

— Appelle Dolph, insistai-je. Laisse faire la police. J'ai rencontré les vampires qui ont tué ces gens. Je ne veux pas devenir leur cible.

— Tu as quoi ?

J'avais oublié que Ronnie n'était pas au courant. Je lui fis un résumé le plus bref possible.

— Je te raconterai les détails samedi matin à la gym.

— Tu vas bien ?

— Jusqu'ici, oui.

— Fais gaffe à toi...

— Toujours. Toi aussi.

— Il n'y a jamais autant de gens qui veulent ma peau que la tienne.

— Remercie le ciel.

— C'est ce que je fais presque chaque jour.

Elle raccrocha.

Nous tenions une piste, et peut-être un mobile. Qui n'était pas celui pour lequel Alejandro et sa meute m'avaient attaquée.

La raison de cette attaque-là, c'était qu'Alejandro voulait trouver Jean-Claude pour lui prendre son boulot.

Tout le monde voulait le job de Jean-Claude. Mais ça n'était pas le genre de poste dont on démissionnait. On pouvait juste mourir dans l'exercice de ses fonctions.

Le discours d'Oliver m'avait plu. J'étais d'accord avec lui, mais devais-je sacrifier Jean-Claude sur l'autel du bon sens ?

Je n'en avais pas la moindre idée.

Chapitre 32

Le bureau de mon boss est petit et peint en bleu. Il paraît que c'est une couleur propice à la sérénité. Moi, je trouve ça plutôt froid. Mais ça colle bien avec la personnalité de Bert.

Mon patron mesure un mètre quatre-vingts et il a la carrure d'un ancien joueur de football américain. Le manque d'exercice et l'excès de nourriture riche commencent à lui faire pousser l'estomac, mais il le dissimule sous des costumes à sept cents dollars. À ce prix-là, ses fringues devraient pouvoir cacher le Taj Mahal. Il est bronzé, il a les yeux gris et des cheveux d'un blond presque blanc coupés en brosse.

J'étais assise en face de lui en tenue de travail : un tailleur d'un rouge si vif que j'avais dû me maquiller un peu pour ne pas ressembler à un fantôme. La veste était coupée sur mesure pour que mon holster ne se voie pas dessous.

Larry était assis dans la chaise voisine de la mienne. Costume bleu foncé, chemise blanche, cravate bleu ciel. Une splendide ecchymose avait fait son apparition autour de ses points de suture, et ses cheveux roux étaient trop courts pour la recouvrir. On aurait dit que quelqu'un lui avait travaillé la tête avec une batte de base-ball.

— Il aurait pu se faire tuer, Bert.

— Il n'était pas en danger jusqu'à ce que tu te pointes. C'est après toi que les vampires en avaient, pas après lui.

Bert avait raison, et ça ne me plaisait pas beaucoup.

— Il a tenté de relever un troisième zombie.

Une lueur s'alluma dans ses yeux gris.

— Tu peux en faire trois par nuit ?

Larry eut la bonne grâce de prendre l'air embarrassé.

— Presque.

Bert fronça les sourcils.

— Comment ça, « presque » ?

— Il la relevé, mais il a perdu le contrôle. Si je n'étais pas arrivée pour prendre les choses en main, nous aurions un zombie errant sur les bras.

Bert se pencha en avant.

— C'est vrai, Larry ?

— Je crains que oui, monsieur Vaughn.

— Ça aurait pu devenir très sérieux. T'en rends-tu compte ?

— Sérieux ? m'exclamai-je. Un putain de désastre, oui ! Le zombie aurait pu bouffer un de nos clients !

— Allons, Anita. Inutile d'effrayer ce garçon.

Je me levai.

— Ce n'est pas mon avis.

Bert me foudroya du regard.

— Si tu n'avais pas été en retard, il n'aurait pas essayé de relever M. Doughal.

— Cette fois, tu ne réussiras pas à tout me mettre sur le dos. C'est toi qui l'as envoyé bosser seul pour sa première nuit.

— Et il s'est bien débrouillé, non ?

Je me retins de hurler parce que ça n'aurait servi à rien.

— Bert, il est encore étudiant et il n'a que vingt ans. C'est un stage en entreprise, pour lui ! S'il se fait tuer, de quoi on aura l'air ?

— Je peux dire quelque chose ? intervint Larry.

— Non, répondis-je.

— Certainement, dit Bert.

— Je suis un grand garçon. Je peux me débrouiller.

Je voulus protester, mais sous le regard de ses yeux bleus candides, je ne pus m'y résoudre.

Il avait vingt ans. À cet âge, je croyais tout savoir. Il m'avait fallu un an de plus pour comprendre que je ne savais rien. J'espérais toujours apprendre quelque chose avant mon trentième anniversaire, et je ne ménageais pas ma peine.

— Quel âge avais-tu quand tu as commencé à bosser pour moi ? demanda Bert.

— Vingt et un ans. Je venais de décrocher mon diplôme.

— Quand fêteras-tu tes vingt et un ans, Larry ?

— En mars prochain.

— Tu vois, Anita ? Il n'a que quelques mois de moins.

— C'est différent.

— Pourquoi ?

Je ne savais pas comment l'expliquer. Larry avait encore tous ses grands-parents. Il n'avait jamais fait l'expérience de la violence et de la mort. C'était un innocent, contrairement à moi. Mais comment le dire à Bert sans vexer ce gamin ? Aucun homme n'a envie d'entendre qu'une femme en connaît davantage que lui. Certains stéréotypes ont la vie dure.

— Au début, tu m'as fait faire équipe avec Manny.

— Larry était censé bosser avec toi, mais tu as préféré aider la police.

— C'est injuste, et tu le sais.

Bert haussa les épaules.

— Si tu avais fait ton boulot, il n'aurait pas été seul.

— Il y a eu deux meurtres. Je ne pouvais pas dire aux flics : « Désolée, mais je suis de corvée de baby-sitting avec un nouveau réanimateur. »

— Je n'ai pas besoin d'une baby-sitter, dit Larry.

Nous l'ignorâmes tous les deux.

— Tu as un boulot à temps plein dans ma boîte, Anita.

— Nous avons déjà eu cette conversation.

— Oui. Trop souvent à mon goût.

— C'est toi le patron. Fais ce que tu veux.

— Ne me tente pas.

— Hé ! s'exclama Larry. J'ai l'impression que vous vous servez de moi comme prétexte pour vous disputer. Ne vous laissez pas emporter, d'accord ?

Nous le foudroyâmes du regard, mais il ne cilla pas. Un bon point pour lui.

— Si tu n'aimes pas la façon dont je fais mon boulot, licencie-moi, mais arrête de m'emmerder.

Bert se leva tel un léviathan qui émerge des flots.

— Anita...

Le téléphone sonna. Nous le regardâmes sans bouger. Enfin, Bert se décida à décrocher.

— Oui, qu'est-ce que c'est ?

Il écouta une minute, puis me tendit le combiné.

— C'est pour toi. L'inspecteur divisionnaire Storr.

Il souriait, mais d'un sourire si glacial que du beurre n'aurait pas fondu dans sa bouche.

— Salut, Dolph. Quoi de neuf ?

— Nous sommes au bureau de l'avocate dont ton amie Veronica Sims nous a parlé. Ça fait plaisir de savoir qu'elle t'a appelée avant nous.

— Mais elle vous a appelés quand même, pas vrai ?

— Ouais...

— Qu'avez-vous découvert ?

Je ne pris pas la peine de baisser la voix. Si on est assez prudent, une seule moitié de conversation ne révèle pas grand-chose.

— La deuxième victime est bien Reba Baker. Ils l'ont identifiée d'après les photos prises à la morgue.

— Une façon très agréable de finir la semaine...

— Les deux victimes avaient demandé dans leur testament qu'on les embroche et qu'on les incinère si elles mouraient d'une morsure de vampire.

— Ça ressemble à une piste, non ?

— Mais comment les vampires ont-ils su que cette clause figurait dans leur testament ?

— Je suppose que quelqu'un le leur a appris.

— Merci bien. Je m'en doutais !

— Alors, pourquoi me poses-tu la question ?

— J'ai interrogé tous les employés du cabinet, et je suis prêt à parier qu'ils m'ont dit la vérité. L'un d'eux a-t-il pu fournir cette information et ne pas s'en souvenir ?

— Tu veux dire, un vampire aurait-il pu manipuler l'esprit du traître pour lui faire oublier leur conversation ? Oui, c'est possible.

— Tu pourrais déterminer lequel si tu les interrogeais ?

Je levai les yeux vers Bert. Si je manquais encore une nuit de boulot pendant la période la plus frénétique de l'année, il risquait de me licencier pour de bon.

— Je ne peux pas venir. Vérifie leur emploi du temps. Essaie de voir s'ils ont des trous de mémoire de plusieurs heures, voire d'une nuit entière.

— Autre chose ?

— Si un employé a fourni des informations aux vampires, il peut l'avoir oublié, mais un bon hypnotiseur parviendrait peut-être à lui rendre la mémoire.

— L'avocate râle déjà comme une malade. Nous n'avons un mandat de perquisition que sur ses dossiers, pas sur son esprit ni celui de ses collègues.

— Demande-lui si elle veut être responsable de la mort d'une nouvelle victime parmi ses clients. Et si elle veut ensuite expliquer à la famille pourquoi elle a fait obstacle à nos investigations.

— C'est du chantage, dit Dolph.

— Et alors ?

— Tu as vraiment l'esprit tordu. Tu as dû être flic dans une vie antérieure.

— Merci pour le compliment.

— Tu as un hypnotiseur à me recommander ?

— Alvin Thormund. Attends une seconde, je vais te donner son numéro.

Je sortis mon porte-cartes de visite. Il n'est pas bien épais. Je garde seulement celles des gens à qui je fais appel souvent.

— Merci, Anita, dit Dolph après que je lui eus dicté le numéro.

— Tiens-moi au courant si tu découvres quelque chose. Je pourrai peut-être identifier le vampire coupable.

— Tu veux assister à la séance d'hypnose ?

Je regardai Bert. Il semblait parfaitement détendu. C'est là qu'il est le plus dangereux.

— Pas le temps. Fais-la enregistrer. En cas de besoin, je l'écouterai plus tard.

— Plus tard, il y aura peut-être une autre victime. Ton patron t'embête encore ?

— Ce n'est rien de le dire.

— Tu veux que je lui parle ?

— J'aime autant pas.

— Bon... Je vais appeler Thormund et enregistrer la séance. Je te contacterai dès qu'il y aura du nouveau.

— Bipe-moi.

— Pas de problème.

Il raccrocha. Je ne pris pas la peine de dire au revoir : Dolph ne le faisait jamais.

Je rendis le combiné à Bert. Il le prit sans me quitter des yeux.

— Tu vas encore bosser pour la police, ce soir ?

— Non.

— Qu'ai-je fait pour mériter cet honneur ?

— Remballe tes sarcasmes, tu veux ? (Je me tournai vers Larry.) Tu es prêt, gamin ?

— Quel âge as-tu ?

— Qu'est-ce que ça peut faire ? demandai-je.

— Réponds-moi.

Je haussai les épaules.

— Vingt-quatre ans.

— Quatre de plus que moi... Ne m'appelle pas « gamin ».

Je ne pus réprimer un sourire.

— D'accord, mais il faut y aller quand même. Nous avons des morts à relever. De l'argent à gagner.

Je jetai un coup d'œil à Bert. Adossé à son fauteuil, les mains croisées sur le ventre, il souriait, l'air satisfait.

J'avais envie d'effacer son sourire à coups de poing, mais je résistai. Qui a dit que je n'ai aucun self-control ?

Chapitre 33

C'était une heure avant l'aube. Je venais de passer la nuit à montrer à Larry comment être un bon réanimateur respectueux de la loi. Même si je n'étais pas certaine que Bert apprécierait ce dernier détail.

Le cimetière était minuscule : une concession familiale avec des illusions de grandeur. Le chemin de gravier qui y conduisait partait sans prévenir d'une route à deux voies contournant une colline. Si on ne savait pas qu'il était là, on avait vite fait de le manquer. Quelques tombes étaient semées le long de la pente, si inclinées que les cercueils auraient dû glisser vers le bas.

Nous nous tenions à la lisière des arbres qui bordaient le chemin. Le vent bruissait dans les feuilles. Le cimetière semblait bien entretenu ; les membres de la famille encore vivants devaient y veiller. Je n'osais pas imaginer comment ils s'y prenaient pour tondre l'herbe. Peut-être utilisaient-ils des cordes et une poulie pour s'assurer que la tondeuse ne leur échappe pas, produisant ainsi un cadavre supplémentaire.

Nos derniers clients de la nuit venaient de repartir vers la civilisation. J'avais relevé cinq zombies, et Larry un. Il aurait pu en faire deux, hélas, nous étions un peu à court de ténèbres. Je ne mets pas très longtemps à animer un cadavre, mais il faut compter le transport entre les rendez-vous. En quatre ans, il ne m'est arrivé qu'une fois d'avoir deux zombies d'affilée à relever dans le même cimetière. Je passe le plus clair de mon temps sur la route.

Ma pauvre Nova avait été remorquée jusqu'à une station-service, mais l'expert ne l'avait pas encore examinée. Plusieurs jours, voire des semaines, passeraient avant qu'il fasse son rapport. Comme je n'avais pas eu le temps de louer un véhicule pour la nuit, nous avons pris la Mazda de Larry.

Des feuilles mortes craquaient sur la route. La nuit était pleine de bruits furtifs. Ça sentait Halloween.

— J’adore ce genre de nuits, déclara Larry.

Je le regardai. Debout les mains dans nos poches, nous sondions l’obscurité, savourant le calme qui précède l’aube. Et nous étions tous deux couverts de sang de poulet. Rien que de très normal dans notre métier. Une gentille nuit pépère.

La sonnerie de mon bipeur déchira le silence. J’appuyai sur le bouton, et un numéro que je ne connaissais pas apparut sur l’écran. J’espérais que ça n’était pas Dolph, parce que je n’avais pas envie d’examiner un nouveau cadavre.

— Viens. Il faut trouver un téléphone.

— Qui est-ce ? demanda Larry.

— Je n’en sais rien.

Je m’engageai sur le chemin. Il m’emboîta le pas.

— À ton avis ?

— Peut-être la police.

— Pour l’affaire de meurtres surnaturels sur laquelle tu bosses ?

Je lui jetai un coup d’œil par-dessus mon épaule et me cognai le genou contre une pierre tombale. Je retins mon souffle en attendant que la douleur se dissipe.

— Meeerde, marmonnai-je avec conviction.

— Ça va ?

Larry voulut me toucher le bras, mais je m’écartai. Le contact physique, même anodin, ce n’est pas trop mon truc. Il n’insista pas.

— Oui, ça va.

En réalité, ça faisait très mal, mais le dire ne m’aurait pas soulagée. Je n’avais qu’à faire attention où je mettais les pieds.

— Que sais-tu au sujet de ces meurtres ?

— Que tu aides les flics à chercher les responsables, et que ça te prend trop de temps au goût de M. Vaughn.

— C’est lui qui t’a dit ça ?

Larry acquiesça.

— Si tu dois bosser pour Réanimateurs Inc., laisse tomber le « monsieur ». Franchement, Bert ne le mérite pas.

Il sourit, et ses dents scintillèrent dans le noir.

Nous remontâmes en voiture et prîmes la direction de Chesterfield, la ville la plus proche. Dans le parking d'une station-service dont seule l'enseigne brillait dans le noir, plusieurs cabines s'alignaient sous un lampadaire halogène. Des insectes et des papillons de nuit dansaient dans la lumière, et quelques chauves-souris passaient furtivement pour les gober.

Je composai le numéro pendant que Larry attendait dans la voiture. Un bon point pour sa discrétion.

Le téléphone sonna deux fois avant que mon interlocuteur décroche.

— Anita, c'est toi ?

La voix était celle d'Irving Griswold, mon copain journaliste.

— Irving ? Je peux savoir pourquoi tu me bipes à une heure pareille ?

— Jean-Claude veut te voir. Tout de suite !

— Pourquoi t'a-t-il chargé de me transmettre le message ?

Je pressentais que la réponse n'allait pas me plaire.

— Parce que je suis un loup-garou.

— Je ne vois pas le rapport.

— Tu n'es pas au courant ?

Il semblait étonné.

— Au courant de quoi ?

Il était beaucoup trop tard pour jouer aux questions-réponses.

— L'animal de Jean-Claude, c'est le loup.

Ça expliquait la présence de Stephen et de la Noire au *Cirque des Damnés*.

— Pourquoi n'étais-tu pas là l'autre nuit, Irving ? Il ne te tient pas en laisse ?

— Tu es injuste.

Mon copain avait raison.

— Désolée. C'est juste que... je me sens coupable de te l'avoir présenté.

— Je voulais interviewer le maître de la ville. J'ai eu ce que je voulais.

— Cela en valait-il la peine ?

— Pas de commentaire.

— Copieur ! C'est ma réplique.

Il éclata de rire.

— Tu peux venir au *Cirque des Damnés* ? Jean-Claude a des informations à te communiquer sur le maître vampire qui t'a agressée.

— Alejandro ?

— C'est ça.

— Nous arrivons aussi vite que possible, mais je doute que nous soyons là avant l'aube.

— Qui ça, « nous » ?

— Moi et le nouveau réanimateur que Bert m'a demandé de former. (J'hésitai.) Dis à Jean-Claude d'éviter les bizarreries, ce soir.

— Dis-lui toi-même.

— Lâche !

— Oui, madame. On se voit tout à l'heure.

— D'accord.

J'écoutai la tonalité quelques secondes avant de raccrocher.

Irving était la créature de Jean-Claude, qui pouvait appeler les loups comme Oliver appelait les serpents, et Nikolaos les rats. Des animaux charmants...

Je regagnai la voiture.

— Tu veux toujours en apprendre davantage sur les vampires ? demandai-je à Larry en bouclant ma ceinture de sécurité.

— Bien sûr.

— C'est le moment ou jamais.

— Que veux-tu dire ?

— Je t'expliquerai pendant que tu conduiras. Il ne nous reste pas beaucoup de temps avant le lever du soleil.

Larry démarra et sortit du parking. Il avait l'air très impatient. Très impatient et très jeune.

Chapitre 34

Le *Cirque des Damnés* avait fermé pour la nuit. Ou plutôt, pour la journée.

Lorsque nous nous garâmes devant le hangar, il faisait encore nuit, mais l'horizon pâlisait déjà à l'est. Une heure plus tôt, nous n'aurions pas trouvé de place dans un rayon de cinq cents mètres. Mais les touristes étaient partis après la fin du dernier spectacle.

Je regardai Larry. Son visage était couvert de sang séché, comme le mien. Je n'avais pas pensé à chercher un endroit où nous débarbouiller. Et à présent, nous n'avions plus le temps.

Les clowns aux longues dents pirouettaient toujours autour de l'enseigne, mais ils avaient l'air fatigués. Ou était-ce moi qui projetais mon épuisement sur eux ?

— Quand nous serons à l'intérieur, calque ton attitude sur la mienne, recommandai-je à Larry. N'oublie jamais que ce sont des monstres, si humains qu'ils paraissent. N'enlève pas ta croix, ne les laisse pas te toucher, et ne les regarde pas dans les yeux.

— J'ai appris tout ça à la fac. J'ai suivi un cours d'études vampiriques pendant deux semestres.

— On n'est plus à l'école, Larry, mais dans la réalité. Rien de ce que tu as lu ne peut t'avoir préparé à ce genre de rencontre.

— Nous avons des intervenants extérieurs. Certains étaient des vampires.

Je soupirai et laissai tomber. Qu'il fasse ses propres expériences, comme tout le monde.

Les grandes portes du hangar étaient fermées. Je frappai, et Irving vint m'ouvrir quelques instants plus tard. Il ne souriait pas. Avec ses cheveux bruns bouclés, sa calvitie naissante et ses joues roses, il me fait penser à un chérubin grassouillet. Des lunettes rondes à monture métallique étaient perchées au bout de son nez retroussé. Il nous dévisagea et écarquilla les yeux.

— Qu'avez-vous fait cette nuit ?

— Nous avons relevé des morts.
— C'est ton nouveau collègue ?
— Larry Kirkland, Irving Griswold. C'est un journaliste, Larry, alors tâche de tenir ta langue. Tout ce que tu lui diras risque d'être utilisé contre toi.

— Tu exagères, Anita, fit Irving. Je n'ai jamais rien écrit sur ce que tu m'avais demandé de taire. Accorde-moi au moins ça.

Je hochai la tête.

— Accordé !

— Il vous attend en bas.

— En bas ?

— Le jour va bientôt se lever, rappela Irving.

— C'est vrai.

Mon estomac se noua. La dernière fois que j'avais mis les pieds dans le sous-sol du *Cirque des Damnés*, c'était pour tuer Nikolaos. Beaucoup de sang avait été répandu et, entre autres, le mien.

Irving nous précéda dans l'allée centrale. Quelqu'un avait actionné l'interrupteur, et une pâle lumière éclairait les stands. Des couvertures dissimulaient les animaux en peluche des baraques de jeu. Une odeur de hot dogs et de barbe à papa planait dans l'air tel un spectre olfactif fatigué.

Nous passâmes devant la maison hantée coiffée d'une sorcière grandeur nature aux yeux exorbités, au teint verdâtre et au nez orné d'une grosse verrue. Aucune des vraies sorcières que j'ai rencontrées dans mon boulot n'avait cette tête-là. Elle ne devait pas avoir un bon dermatologue.

Venait ensuite le labyrinthe aux miroirs. La grande roue surplombait les autres attractions.

— « Je me sens comme le convive qui arpente une salle de banquet déserte, aux lumières éteintes et aux guirlandes mortes, alors que tous s'en sont retournés chez eux », récita-t-il.

Irving me jeta un regard en biais.

— Thomas Moore, *Souvent dans le calme de la nuit*.

Je souris.

— Je ne pourrais pas me rappeler le titre si ma vie en dépendait. Je suis obligée de te faire confiance.

— Je t'ai dit que j'avais un diplôme en journalisme *et* en littérature.

— Ça doit beaucoup te servir dans ton boulot.

— Il faut bien que j'étale ma culture de temps en temps, dit-il, faussement offensé.

J'appréciais qu'il plaisante avec moi comme si la situation était des plus normales.

Il restait une heure avant l'aube. Quel mal Jean-Claude pouvait-il me faire en soixante minutes ? Mieux valait ne pas me poser la question.

Au-dessus de la lourde porte de bois, une pancarte annonçait que seul le personnel était autorisé à la franchir. Pour une fois, j'aurais bien voulu qu'on ne m'accorde pas de traitement de faveur.

Nous traversâmes une petite pièce qui servait à entreposer des accessoires, et qu'éclairait une ampoule nue. De l'autre côté, une seconde porte ouvrait sur un escalier presque assez large pour que nous puissions l'emprunter tous les trois de front. Irving passa devant comme pour nous montrer le chemin, même si je ne voyais pas comment nous aurions pu nous tromper. Il était seulement possible de descendre.

L'escalier tournait. De l'autre côté de la courbe, j'entendis un bruissement de tissu. Mon flingue se retrouva dans ma main comme par magie. La force de l'habitude.

— Tu n'en auras pas besoin, déclara Irving.

— Ça, c'est toi qui le dis.

— Je croyais que le maître était un ami à toi, intervint Larry.

— Les vampires n'ont pas d'amis.

— Et les profs de biologie ?

Richard Zeeman apparut devant nous. Il portait un pull vert qui lui descendait presque jusqu'aux genoux, et dont il avait relevé les manches. Un jean et une paire de Nike blanches complétaient sa tenue.

— Jean-Claude m'a envoyé vous chercher.

— Pourquoi ?

Il haussa les épaules.

— Il a l'air nerveux. Je n'ai pas posé de questions.

— Petit malin.
— Dépêchons-nous, marmonna Irving.
— Toi aussi, tu as l'air nerveux, fis-je remarquer.
— Jean-Claude ordonne et j'obéis, Anita. Je suis son animal.
Je voulus lui toucher le bras, mais il eut un mouvement de recul.

— J'ai cru que je pourrais vivre comme un humain, mais il m'a démontré que je ne suis qu'une bête.

— Ne le laisse pas te faire ça.

Il me dévisagea, les yeux pleins de larmes.

— Je ne peux pas l'en empêcher.

— Il faut y aller, insista Richard. Le soleil se lèvera bientôt.

Je le foudroyai du regard.

— Mieux vaut ne pas faire attendre le maître. Tu le sais bien.

Je soupirai.

— Tu as raison. Je n'ai pas le droit de t'en vouloir.

— Merci. Au fait, tu peux ranger ton arme.

Je fixai mon Browning, hésitai et le rengainai. Je pourrais toujours le ressortir plus tard.

Au pied de l'escalier se dressait une petite porte arrondie, munie d'une lourde serrure métallique. Irving sortit une clé noire de sa poche et l'y introduisit. La serrure émit un cliquetis bien huilé, et il poussa le battant. Jean-Claude lui avait confié la clé du sous-sol. Jusqu'où était-il impliqué là-dedans, et avais-je encore une chance de l'en sortir ?

— Attendez une minute.

Tout le monde se tourna vers moi.

— Je ne veux pas que Larry rencontre le maître, ou qu'il apprenne son identité.

— Anita...

— Non, Larry. On ma déjà attaquée deux fois pour me soutirer cette information. Et tu n'as pas besoin de la connaître.

— Je ne veux pas que tu me protèges !

— Écoute-la, intervint Irving. Elle m'a conseillé de me tenir à l'écart du maître. J'ai répondu que je saurais me débrouiller. Et j'ai eu tort. J'ai sacrément eu tort.

Larry croisa les bras, l'air têtue.

— Je suis un grand garçon.

— Irving, Richard, je veux votre parole. Moins il en saura, plus il sera en sécurité.

Les deux hommes hochèrent la tête.

— Personne ne se soucie de mon avis ? demanda Larry.

— Non.

— Je ne suis plus un gamin.

— Vous aurez le temps de vous disputer plus tard, coupa Irving. Le maître attend.

Larry ouvrit la bouche pour dire quelque chose. Je levai la main.

— Leçon numéro un : on ne fait jamais attendre un maître vampire nerveux.

— Bon, on se disputera plus tard.

Je n'avais pas hâte d'y être. Mais m'engueuler avec Larry était une perspective plus réjouissante que d'affronter ce qui m'attendait derrière cette porte.

Chapitre 35

Le plafond se perdait dans l'obscurité. Des draperies noires et blanches délimitaient le périmètre de la pièce. Au centre, une table basse en verre et en bois sombre était entourée par des chaises minimalistes noir et argent.

Un vase rempli de lys blancs constituait la seule décoration. L'ensemble donnait une impression d'inachevé, comme s'il manquait des tableaux aux murs. Encore que je ne voyais pas comment on aurait pu les accrocher sur les draperies.

Je savais qu'elles dissimulaient le reste d'un immense entrepôt aux parois de pierre. Le plafond mis à part, il n'en restait aucune trace. Même le sol était couvert d'une épaisse moquette noire.

Jean-Claude occupait une des chaises, les mains posées sur le ventre et les jambes tendues. Il portait une chemise blanche qui aurait pu passer pour ordinaire si le devant n'avait pas été transparent. À travers, j'apercevais la cicatrice en forme de croix qui se détachait sur sa peau.

Marguerite était assise à ses pieds, la tête posée sur son genou comme un chien obéissant. Ses cheveux blonds et son tailleur-pantalon rose pâle semblaient déplacés dans le décor noir et blanc.

— Vous avez changé la déco, constatai-je.

— C'est plus confortable ainsi, dit Jean-Claude.

— Je suis prête à rencontrer le maître de la ville.

Il écarquilla les yeux, et une question s'inscrivit sur son visage.

— Je ne veux pas que mon jeune collègue assiste à l'entretien. Connaître son identité est dangereux en ce moment...

Jean-Claude ne broncha pas. Il se contenta de me fixer, une de ses mains caressant distraitemment les cheveux de Marguerite. Où était Yasmeen ? Sans doute couchée dans son cercueil.

— Très bien. Je vais te conduire seule auprès du maître, dit-il d'une voix neutre dans laquelle je détectai un rien d'amusement.

Ça n'était pas la première fois que je lui donnais envie de rire, et ça ne serait sans doute pas la dernière.

Il se leva d'un mouvement gracieux, abandonnant Marguerite au pied de la chaise vide. Elle eut l'air dépité. Quand je lui souris, elle me foudroya du regard. La provoquer était mesquin, mais à chacun ses petits plaisirs.

Jean-Claude écarta une draperie, révélant les ténèbres qui régnaient dans le reste de l'entrepôt. Je compris alors que de discrètes lumières électriques étaient dissimulées dans la pièce. Au-delà, il n'y avait rien d'autre que la lueur diffuse de quelques torches. Comme si les rideaux défendaient le monde moderne et son confort contre une dimension de pierre, de feu et de secrets chuchotés dans le noir.

— Anita ? appela Larry derrière moi.

Il semblait légèrement effrayé. Mais j'allais emmener avec moi la créature la plus dangereuse de la pièce. Il serait en sécurité avec Irving et Richard. Je ne pensais pas que Marguerite soit très méchante hors de la présence de Yasmeeen.

— Reste ici, s'il te plaît. Je reviendrai dès que possible.

— Sois prudente.

Je souris.

— Toujours.

Jean-Claude me fit signe de le suivre. Le rideau retomba derrière moi et les ténèbres se refermèrent autour de nous comme un poing. Les torches fixées au mur du fond n'éclairaient pas jusque-là.

Jean-Claude en approcha.

— Je ne voudrais pas que ton jeune collègue nous entende.

Sa voix évoquait le chuchotement du vent. Il me sembla que les draperies frémissaient. Mon cœur battait à tout rompre. Comment faisait-il ça ?

— Gardez vos tours de passe-passe en réserve pour quelqu'un qu'ils impressionneront.

— Des paroles courageuses, ma petite, mais je sens ton pouls battre dans ma gorge.

Son dernier mot caressa ma peau comme s'il venait de m'effleurer la nuque de ses lèvres. Les poils de mes bras se hérissèrent.

— Irving m'a dit que vous déteniez des informations au sujet du maître vampire qui m'a agressée. Est-ce vrai, ou s'agissait-il d'un mensonge pour m'attirer ici ?

— Je ne t'ai jamais menti, ma petite.

— Sinon par omission !

— Ce n'est pas la même chose.

— Ça dépend de quel côté on se place.

Il hocha la tête.

— Veux-tu que nous nous mettions contre le mur du fond, hors de portée d'ouïe ?

— Oui.

Il s'accroupit sous la chiche lumière des torches qui m'était sans doute destinée, une attention que j'appréciais à sa juste valeur. Mais inutile d'en faire part à Jean-Claude.

— Alors, que savez-vous au sujet d'Alejandro ? demandai-je, assise dos au mur de pierre.

Il me dévisageait avec une expression étrange.

— Raconte-moi tout ce qui s'est passé la nuit dernière, ma petite.

Ça ressemblait un peu trop à un ordre. Mais il y avait comme de la peur dans son regard. Stupide ! Qu'avait-il à redouter d'Alejandro ?

Déstabilisée, je lui racontai tout ce dont je me souvenais.

Ses traits se figèrent. Magnifiques et aussi irréels qu'un tableau. Les couleurs demeuraient, mais toute vie paraissait s'en être évanouie.

Jean-Claude glissa un doigt entre ses lèvres puis l'approcha de moi, humide de salive. J'eus un mouvement de recul.

— Que voulez-vous faire ?

— Juste essuyer le sang sur ta joue. Rien de plus.

— Ça m'étonnerait beaucoup.

Il eut un soupir qui me donna la chair de poule.

— Tout est si difficile avec toi.

— Ravie que vous l'ayez remarqué.

— J'ai besoin de te toucher, ma petite. Je crois qu'Alejandro t'a fait quelque chose.

— Quoi ?

Il secoua la tête.

— Quelque chose d'impossible.

— Pas de devinettes, Jean-Claude.

— Je crois qu'il t'a marquée.

J'écarquillai les yeux.

— Comment ça ? Deux vampires ne peuvent pas avoir la même servante humaine !

— Exactement. (Il approcha de moi.) Laisse-moi tester ma théorie, ma petite, s'il te plaît.

— Qu'est-ce que ça implique ?

Il jura dans sa langue maternelle. Je ne comprenais pas les mots, mais je ne pouvais pas me méprendre. C'était la première fois que je l'entendais jurer.

— L'aube ne tardera pas à se lever, et je suis fatigué. À cause de tes questions, quelque chose de très simple pourrait nous prendre toute une putain de journée.

Sous la colère qui vibrait dans sa voix, je devinai de la lassitude et de la frayeur. Ça n'eut rien pour me rassurer. Depuis quand les monstres avaient-ils peur les uns des autres ?

Je soupirai. Peut-être était-il mieux d'en finir tout de suite ? Comme avec les piqûres.

— Mais dites-moi au moins à quoi m'attendre. Vous savez que je déteste les surprises.

— Je dois te toucher pour chercher mes marques et la sienne. Tu n'aurais pas dû tomber si facilement dans ses yeux. Ça n'aurait pas dû se produire.

— Faites vite.

— L'idée que je te touche te répugne-t-elle à ce point ? Tu dois t'y préparer comme à une douleur ?

Je ne pouvais quand même pas répondre « oui » !

— Dépêchez-vous, Jean-Claude, avant que je change d'avis.

De nouveau, il humecta son index.

— Vous êtes obligé de procéder ainsi ?

— Ma petite...

Je me tortillai contre le mur de pierre.

— D'accord, d'accord... Je ne vous interromprai plus.

— Tant mieux.

Il s'agenouilla en face de moi. Le bout de son doigt effleura ma joue droite, laissant une trace humide sur ma peau. Le sang séché s'écailla à son contact. Il se pencha comme pour m'embrasser, et je posai les mains sur sa poitrine pour l'empêcher d'approcher trop. Sa peau était lisse et dure sous le tissu de sa chemise.

J'eus un mouvement de recul et me cognai la tête contre le mur.

— Et merde !

Jean-Claude sourit. Ses yeux bleus pétillèrent à la lueur des torches.

— Fais-moi confiance. (Ses lèvres étaient à quelques centimètres des miennes.) Je ne te ferai pas de mal.

Son souffle s'introduisit dans ma bouche.

— Ouais, c'est ça, gargouillai-je, au bord de la panique.

Ses lèvres se posèrent sur les miennes. Douces comme de la soie, brûlantes comme le soleil de midi. Je les sentis glisser doucement vers mon cou.

— Jean-Claude ?

— Alejandro est né à l'époque où l'empire aztèque n'était encore qu'un rêve, chuchota-t-il dans le creux de mon épaule. Il était là pour accueillir les Espagnols et assister à la chute des siens. Il a survécu alors que d'autres mouraient ou devenaient fous.

Sa langue chaude et humide darda entre ses lèvres.

— Arrêtez ça.

Je tentai de le repousser et sentis les battements de son cœur sous mes mains. J'en levai une pour la placer sur sa gorge et appuyai le pouce de l'autre sur une de ses paupières closes.

— Écartez-vous de moi, ou je vous arrache un œil, menaçai-je.

Ma voix était rauque de panique, et pis encore, de désir.

Le contact de son corps contre le mien, sous mes mains, ses lèvres sur ma peau... Une partie de moi mourait d'envie de s'abandonner. J'avais envie de Jean-Claude ! Ça n'était pas une nouveauté. Son globe oculaire tremblotait sous mon pouce, et je

me demandai si je serais vraiment capable de lui arracher un de ces orbes bleu sombre.

Ses lèvres remuèrent dans mon cou. La pointe de ses canines m'effleura. Soudain, je me sentis capable de tout.

Je fis mine d'appuyer. Mais déjà, il avait disparu et le souvenir de son contact se dissipait comme les lambeaux d'un rêve. Ou d'un cauchemar.

Jean-Claude était debout devant moi. Les yeux entièrement sombres, ses lèvres retroussées découvraient ses crocs luisants. Sa peau d'une blancheur de marbre semblait briller de l'intérieur. Et pourtant, il était toujours aussi beau.

— Alejandro t'a imposé la première marque, ma petite. Nous te partageons, même si j'ignore comment c'est possible. Deux marques de plus, et tu m'appartiendras. Trois de plus, et tu lui appartenras. Que préfères-tu ?

Il s'agenouilla de nouveau en face de moi, prenant garde à ne pas me toucher.

— Tu me désires comme une femme désire un homme. N'est-ce pas mieux que d'être prise par la force ?

— Vous ne m'avez pas demandé ma permission pour les deux premières marques. Je ne les ai pas choisies.

— Maintenant je te la demande. Laisse-moi t'apposer une troisième marque.

— Non.

— Tu préfères servir Alejandro ?

— Je ne servirai personne.

— C'est la guerre, Anita. Tu ne peux pas rester neutre.

— Pourquoi ?

Il se releva.

— Ne comprends-tu pas ? Les meurtres sont un défi à mon autorité, et cette marque en est un autre. Il te prendra à moi s'il le peut.

— Je n'appartiens à personne. Ni à vous ni à lui.

— Ce que j'ai voulu te persuader d'accepter, il te l'imposera de force.

— Donc, me voilà au milieu d'une dispute territoriale entre deux morts-vivants, tout ça parce que je porte vos marques.

Jean-Claude cligna des yeux, ouvrit la bouche et la referma sans rien dire.

— Oui, admit-il enfin.

Je me levai.

— Merci beaucoup. Si vous avez d'autres informations sur Alejandro, envoyez-les-moi par courrier.

Je passai devant lui.

— Alejandro ne te laissera pas tranquille juste parce que tu le désires.

Je m'arrêtai devant le rideau.

— Je m'en doute un peu. Je vous ai assez souvent demandé de me ficher la paix, et pour quel résultat ?

— Je te manquerais si je n'étais plus là.

— Vous vous faites des illusions.

— Non, c'est toi qui t'en fais, ma petite. Moi, je t'offre un partenariat. Lui, il te réduira en esclavage.

— Si vous pensiez vraiment ce que vous dites, vous ne m'auriez pas imposé les deux premières marques. Vous m'auriez demandé la permission. Pour ce que j'en sais, vous ne pouvez peut-être pas ajouter la troisième sans mon consentement.

Je le dévisageai.

— J'ai deviné juste, n'est-ce pas ? Vous avez besoin de mon consentement pour la troisième. Elle est différente des deux premières. Espèce de fils de pute !

— Sans ton consentement, la troisième marque serait comme violer quelqu'un au lieu de lui faire l'amour. Tu me haïrais jusqu'à la fin des temps si je te prenais par la force.

Je lui tournai le dos et saisis le rideau.

— Très juste.

— Alejandro se moque que tu le haïsses. Il désire me blesser. Il ne demandera pas ta permission. Il te prendra, un point c'est tout.

— Je peux me débrouiller seule.

— Comme la nuit dernière ?

Alejandro m'avait manipulée, et je ne m'en étais pas rendu compte. De quelle protection pouvais-je me targuer contre une créature pareille ?

Secouant la tête, j'écartai la tenture. La lumière me parut si vive qu'elle m'aveugla. Je restai immobile en attendant que mes yeux s'habituent.

La fraîcheur des ténèbres soufflait encore dans mon dos. Par comparaison, la lumière était chaude et presque agressive, mais tout valait mieux que des chuchotements dans le noir. Entre être aveuglée par l'obscurité ou par la lumière, je choisirai toujours la lumière.

Chapitre 36

Larry gisait sur le sol, la tête dans le giron de Yasmeen. Elle lui tenait les poignets pendant que Marguerite le plaquait à terre et léchait le sang sur sa figure à grands coups de langue gourmands.

Richard était prostré dans un coin de la pièce, le visage ensanglanté. Près de lui, une silhouette se tordait de douleur.

De la fourrure grise ondula sur sa peau. Une de ses mains se tendit vers le ciel, puis se fana comme une fleur. Des os luisants transpercèrent sa chair, qui se rétracta avec un bruit mouillé. Des gouttes de fluide clair coulèrent sur la moquette. Mais pas de sang.

Je dégainai mon Browning et visai un point entre Yasmeen et la créature gisant sur le plancher. Je tournais le dos au rideau, donc je me déplaçai sur le côté : il aurait été trop facile que quelqu'un en profite pour me sauter dessus par-derrière.

— Lâchez-le !

— Nous ne lui avons pas fait de mal, dit Yasmeen.

Marguerite se plaqua contre Larry et lui fourra une main dans l'entrejambe pour le peloter.

— Anita, balbutia-t-il, les yeux écarquillés de terreur.

Ses taches de rousseur ressortaient sur sa peau livide.

Je tirai quelques centimètres au-dessus de la tête de Yasmeen. La détonation claqua sèchement. La vampire grogna en découvrant ses crocs.

— Je peux lui arracher la gorge avant que tu aies le temps de presser de nouveau la détente.

Je visai la tête de Marguerite.

— Vous le tuez et je descends Marguerite. Vous êtes disposée à faire l'échange ?

— Yasmeen, que fais-tu ?

Jean-Claude entra derrière moi. Je lui jetai un coup d'œil, puis me tournai vers Marguerite. Pour le moment, le danger ne venait pas de Jean-Claude.

La créature se dressa sur ses pattes tremblantes et s'ébroua tel un chien après le bain. C'était un énorme loup. Sa fourrure grise bouffait comme si on venait de lui faire un brushing. Une flaque visqueuse s'étendait sous lui, et des lambeaux de vêtements jonchaient le sol. Il en émergeait comme un phénix de ses cendres.

Une paire de lunettes rondes à monture métallique était posée sur la table basse.

— Irving ?

Le loup aboya. Pour dire « oui » ?

Je savais depuis le début qu'Irving était un loup-garou, mais le voir sous sa forme animale était tout autre chose. Jusqu'à ce moment, je n'y avais pas vraiment cru. En sondant les yeux marron clair du loup, je ne pouvais plus avoir le moindre doute.

Marguerite s'était glissée derrière Larry, les bras enserrant sa poitrine et les jambes enroulées autour de sa taille. Elle se servait de lui comme d'un bouclier.

J'avais passé trop de temps à observer Irving. Je ne pouvais plus tirer sur Marguerite sans risquer de toucher Larry. Yasmeen était agenouillée près de lui et l'avait saisi par les cheveux.

— Je lui briserai le cou.

— Non, Yasmeen. Tu ne lui feras pas de mal, dit Jean-Claude.

Le loup s'approcha de lui en grondant. Ses doigts lui effleurèrent le sommet du crâne.

— Rappelle tes chiens, Jean-Claude, ou je le tue.

Pour souligner sa menace, la vampire exposa la gorge de Larry. Le pansement qui couvrait sa morsure de la veille avait été arraché ; la langue de Marguerite darda entre ses lèvres pour caresser la plaie.

J'étais à peu près sûre de réussir à atteindre Marguerite dans cette position, mais Yasmeen risquait de briser le cou de Larry.

— Faites quelque chose, Jean-Claude. Vous êtes le maître de la ville. Elle est censée vous obéir.

— Oui, Jean-Claude. Vas-y : donne-moi des ordres, railla la vampire.

Je fronçai les sourcils.

— Que se passe-t-il ici ?

— Elle me teste, répondit Jean-Claude.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle veut prendre ma place. Mais elle n'est pas assez forte.

— J'ai été assez forte pour t'empêcher d'entendre les cris de cet humain et de Richard, souligna Yasmeen.

Richard se tenait derrière Jean-Claude. Il avait du sang au coin de la bouche, et une coupure sur la joue droite.

— J'ai essayé de l'arrêter.

— Tu n'as pas essayé assez fort.

— Vous vous disputerez plus tard, coupai-je. Pour l'instant, nous avons un problème sur les bras.

Yasmeen éclata de rire. J'eus l'impression qu'on m'avait jeté une poignée de vers de terre dans la nuque. Frissonnant, je décidai de la buter la première. Nous verrions si un maître vampire était plus rapide qu'une balle.

Yasmeen lâcha Larry et se leva. Il se remit à quatre pattes, Marguerite toujours agrippée à lui, le chevauchant comme un poney. Elle éclata de rire et lui mordilla le cou.

Je lui flanquai un coup de pied dans la tête. Elle lâcha Larry et glissa sur le sol, à demi assommée.

Yasmeen fit un pas vers moi. Je lui tirai dans la poitrine. Jean-Claude me donna un coup dans le bras, et la balle manqua sa cible.

— J'ai besoin d'elle vivante, Anita.

— Elle est cinglée !

— Il a quand même besoin de mon aide pour combattre les autres maîtres, dit Yasmeen.

— Elle vous trahira si elle peut.

— Je sais.

— Si vous n'arrivez pas à la contrôler, comment comptez-vous vaincre Alejandro ?

— Je l'ignore. C'est ce que tu voulais entendre ? Je l'ignore.

Larry était toujours à terre.

— Tu peux tenir debout ?

Il leva vers moi des yeux brillants de larmes. Prenant appui sur une chaise, il se redressa avec difficulté et manqua tomber. Le flingue toujours dans ma main droite, je lui saisis le bras avec la gauche.

— Viens. On se casse.

— Ça me va, dit-il d'une voix blanche.

Je lui passai un bras sous les aisselles et l'entraînai vers la porte en agitant mon Browning vers les autres occupants de la pièce.

— Accompagne-les, Richard, ordonna Jean-Claude. Veille à ce que personne ne les agresse sur le chemin de leur voiture. Et tâche de ne pas me faire défaut une seconde fois.

Richard nous contourna pour nous ouvrir la porte. Nous sortîmes à reculons, sans tourner le dos aux vampires et au loup-garou. Quand le battant se fut refermé, je soupirai de soulagement.

— Je peux marcher, dit Larry.

Je lui lâchai le bras. Une larme coula sur sa joue.

— Fais-moi sortir d'ici.

Je rengainai mon flingue. Il ne me servirait plus à rien, maintenant.

Richard et moi fîmes tous les deux semblant de ne pas remarquer que Larry pleurait. D'autant plus qu'il ne sanglotait pas. À moins de le regarder en face, on ne s'en apercevait pas.

Je cherchai quelque chose à dire, mais quoi ? Il venait de voir des monstres qui lui avaient flanqué une trouille bleue. Maintenant, il devait comprendre mes mises en garde. Peut-être que ça en avait valu la peine. Et peut-être pas.

Chapitre 37

Dehors, une lumière matinale dorée inondait la rue. L'air était frais et humide de brume. De là, on ne voyait pas le fleuve mais on sentait sa proximité purificatrice.

Larry sortit ses clés de voiture.

— Tu es en état de conduire ? demandai-je.

Il fit « oui » de la tête. Les larmes avaient séché sur ses joues. Il ouvrit sa portière, s'installa au volant et se pencha pour déverrouiller la portière du passager.

Richard était immobile face à moi, le vent lui ébouriffant les cheveux. Il y passa une main pour les écarter de son visage, un geste qui me rappela Phillip. Mais quand il me fit un de ses sourires francs et honnêtes, je sus que ses yeux ne me cachaient rien.

Du sang avait séché sur sa joue et au coin de sa bouche.

— Tire-toi de là pendant que tu le peux encore, Richard.

— Me tirer d'où ?

— Il va y avoir une guerre entre morts-vivants. Il vaudrait mieux que tu ne sois pas pris entre deux feux.

— Je ne crois pas que Jean-Claude me laissera partir.

Il était redevenu très sérieux. Et encore plus séduisant.

— Les humains ne s'en sortent jamais bien parmi les monstres, Richard. Tire-toi si tu peux.

— Toi aussi, tu es humaine.

Je haussai les épaules.

— Ça se discute.

— Pas pour moi.

Il tendit une main vers mon visage, et je n'essayai pas de me dérober. Le bout de ses doigts effleura ma joue. Tièdes et si vivants...

— On se voit à 15 heures... À moins que tu sois trop fatiguée.

Je secouai la tête ; son bras retomba.

— Je ne manquerais ça pour rien au monde.

Il sourit de nouveau. Des mèches de cheveux emmêlées tombaient sur son visage. Moi, je me les fais couper pour que ça ne m'arrive pas. Le dégradé est une invention merveilleuse.

J'ouvris la portière du passager de la Mazda.

— On se voit tout à l'heure.

— J'apporterai ton costume.

— En quoi vais-je me déguiser ?

— En mariée de la guerre civile.

— Avec une robe à cerceaux ?

— Probablement.

Je fronçai les sourcils.

— Et toi ?

— En officier confédéré.

— Bref, c'est toi qui porteras la culotte.

— Je ne crois pas que la robe m'irait très bien.

— C'est sympa de t'en être occupé, et je ne voudrais pas que tu me prennes pour une ingrate, mais...

— Laisse-moi deviner : les robes à cerceaux, c'est pas ton truc.

— Pas vraiment, non.

— Moi, j'avais proposé qu'on se sape n'importe comment pour aller crapahuter dans la boue. C'est toi qui as voulu que je t'accompagne à cette soirée...

— Crois-moi, si j'avais eu le choix...

Larry se pencha vers nous.

— On peut y aller ? J'ai besoin d'une cigarette et de dormir.

— J'arrive. (Je me tournai vers Richard.) À tout à l'heure.

— À tout à l'heure.

Je montai en voiture, et Larry démarra avant que j'aie bouclé ma ceinture.

— Tu as l'air pressé...

— J'ai hâte de m'éloigner de cet endroit.

Je le dévisageai. Il était toujours aussi pâle.

— Tu vas bien ?

— Non, je ne vais pas bien du tout. (Il me jeta un regard brillant de colère.) Comment peux-tu être si calme après ce qui vient de se passer ?

— Tu étais très calme la nuit dernière, et pourtant, tu t'étais fait mordre, lui rappelai-je.

— Ça n'était pas la même chose. Cette femme a sucé la plaie. Elle...

Ses mains serraient le volant si fort que ses bras tremblaient.

— Tu as été blessé hier. En quoi était-ce plus terrible aujourd'hui ?

— Hier, c'était violent, mais pas... pervers. La meute d'Alejandro voulait quelque chose : le nom du maître de la ville. Les vampires de ce soir ne voulaient rien ; elles étaient seulement...

— Cruelles ? avançai-je.

— C'est ça : cruelles.

— Ce sont des morts-vivants, Larry. Ils n'obéissent pas aux mêmes règles que nous.

— Yasmeen aurait pu me tuer par caprice.

— En effet.

— Comment peux-tu supporter de les fréquenter ?

Je haussai les épaules.

— C'est mon boulot.

— Et le mien aussi, désormais.

— Tu n'es pas obligé, Larry. Tu peux refuser de bosser sur les cas vampiriques. C'est ce que font la plupart des autres réanimateurs.

— Non, je n'abandonnerai pas.

— Pourquoi ?

Il ne répondit pas tout de suite. La voiture s'engagea sur la 270 en direction du sud.

— Comment as-tu pu parler d'un futur rencard après ce qui vient juste de se passer ?

— Il faut bien se ménager une vie privée, Larry. Ne pas se laisser dévorer tout cru par son travail. Et tu n'as pas répondu à ma question.

— Quelle question ?

— Pourquoi refuses-tu d'abandonner l'idée de devenir exécuteur de vampires ?

Larry hésita. Soudain, il semblait beaucoup s'intéresser aux voitures que nous croisions.

Nous passâmes sous un pont de chemin de fer bordé d'entrepôts. La plupart des fenêtres étaient brisées, et les poutres couvertes de rouille.

— Charmant quartier, commenta Larry.

— Tu n'as pas envie d'en parler ?

— Non.

— Je t'ai déjà interrogé au sujet de ta famille. Tu m'as dit que tu n'avais perdu personne. Et tes amis ? L'un d'eux a-t-il été victime des vampires ?

— Pourquoi me demandes-tu ça ?

— Je reconnais les signes, Larry Tu en as *personnellement* après les monstres.

Il rentra la tête dans les épaules et fixa la route. Les muscles de sa mâchoire étaient contractés.

— Parle-moi, Larry.

— Je viens d'une toute petite ville, de mille cinq cents habitants. Pendant ma première année de fac, une douzaine de personnes ont été assassinées par une meute de vampires. Je ne les connaissais pas vraiment. Je leur disais juste bonjour en passant, tu vois ?

— Continue.

— Je suis allé aux obsèques pendant les vacances de Noël. Tous ces cercueils, toutes ces familles... Mon père est médecin, mais il n'a rien pu faire pour les aider. Personne ne pouvait rien faire.

— Je me souviens de cette affaire Elbert, dans le Wisconsin, il y a trois ans.

— C'est ça. Comment le sais-tu ?

— Douze victimes d'un coup, ça n'arrive pas tous les jours, heureusement. C'est Brett Colby qui a été engagé pour retrouver les vampires.

— Je ne l'ai jamais rencontré, mais mes parents m'ont parlé de lui. À les entendre, c'était un genre de cow-boy venu buter les bandits. Il en a eu cinq. Il a aidé notre ville quand personne d'autre ne le pouvait.

— Si tu veux vraiment aider les gens, pourquoi ne pas bosser dans la santé ou le secteur social ?

— Je suis un réanimateur. J'ai une résistance innée aux vampires. Je pense que Dieu m'a désigné pour les chasser.

— Une croisade ! Il ne manquait plus que ça, me lamentai-je. Larry, tu réussiras juste à te faire tuer.

— Tu peux m'apprendre.

Je secouai la tête.

— N'en fais pas une affaire personnelle. Ça ne doit pas en être une. Si tu te laisses gouverner par tes émotions, tu deviendras fou ou tu te feras descendre.

— Je pige vite.

Il était si obstiné !

— Larry...

Je m'interrompis. Que pouvais-je lui dire ? Ses raisons n'étaient pas pires que les miennes. Peut-être même meilleures. Contrairement à Edward, il ne voulait pas faire ça pour le plaisir de tuer. Et Dieu sait que j'avais besoin d'aide. Il commençait à y avoir trop de vampires pour une seule femme.

— Bon, soupirai-je, je t'apprendrai. Mais tu feras ce que je te dirai sans poser de questions.

— Comme vous voudrez, chef.

Si jeune et si déterminé !

Mais nous avons tous été jeunes et innocents un jour. Ça finit par passer. Au bout d'un moment, ne reste que l'instinct de survie. Larry vivrait-il assez longtemps pour en arriver là ? Mon Dieu, faites qu'il ne meure pas à cause de moi.

Chapitre 38

Larry me déposa devant mon immeuble à 9 h 05, longtemps après mon heure de coucher habituelle. Je récupérai mon sac de sport sur la banquette arrière : pas question d'oublier mon équipement de réanimatrice. Je baissai la sécurité et refermai la portière, puis me penchai par celle de devant restée ouverte.

— Tu passes me prendre ici à 17 heures. Jusqu'à ce que j'achète une nouvelle voiture, ce sera toi le chauffeur.

— Compris.

— Si je suis un peu en retard, ne laisse pas Bert t'envoyer en rendez-vous tout seul.

Il me dévisagea.

— Tu crois que je suis incapable de me débrouiller ?

Je savais bien que oui, mais je ne voulais pas le vexer.

— Tu viens de démarrer ce boulot. Je t'apprendrai à chasser les vampires, mais Bert nous paie avant tout pour relever des morts. Tâche de ne pas l'oublier. Oh, et si tu fais des cauchemars, ne t'inquiète pas. Ça m'arrive aussi de temps en temps.

— Entendu.

Il démarra, et je dus claquer la portière. Je suppose qu'il n'avait plus envie de discuter. Rien de ce que nous avons vu jusque-là ne me donnerait de cauchemars, mais je préférais qu'il sache à quoi s'attendre.

Une famille était en train de charger une glacière et un panier de pique-nique dans une camionnette grise. Le père me sourit.

— Je doute que nous ayons encore beaucoup de belles journées comme celle-là.

— Probablement pas, concédai-je.

Le genre de bavardage futile de mise entre voisins qui se connaissent de vue. Bonjour, au revoir, quelques commentaires sur le temps... Nos conversations se limitent à ça, et ça me

convient tout à fait. Je n'ai pas envie qu'ils débarquent chez moi pour m'emprunter du sucre. Je fais une exception pour Mme Pringle, parce qu'elle comprend mon besoin de solitude.

L'appartement était tiède et silencieux. Je refermai la porte et m'y adossai pour savourer le calme. Enfin chez moi !

Je venais de lancer mon blouson de cuir sur le dossier du canapé quand je humai un parfum délicat, fleuri et légèrement poudré. Pas celui que je portais. Aussitôt, je dégainai mon Browning.

Un homme apparut sur le seuil de la salle à manger. Il était grand et mince, avec des cheveux noirs coupés court sur le devant mais longs dans la nuque. Il s'appuya contre le chambranle, croisa les bras et me sourit.

Un deuxième homme émergea de derrière le canapé, où il devait être accroupi. Il le contourna et vint s'asseoir, les mains sur les genoux pour que je puisse voir qu'il n'était pas armé. Plus petit et plus musclé que son compagnon, il avait des cheveux blonds et souriait aussi.

— Qui diable êtes-vous ?

Un grand Noir sortit de la chambre. Il avait une petite moustache bien coupée, et des lunettes noires dissimulaient ses yeux.

La lamie le suivait. Elle était sous sa forme humaine et portait la même robe rouge que la veille, plus des talons aiguilles assortis.

— Nous vous attendions, mademoiselle Blake, répondit-elle.

— Qui sont ces hommes ?

— Mon harem.

— Je ne comprends pas.

— Ils m'appartiennent.

Elle laissa courir ses ongles écarlates sur le dos de la main du Noir, appuyant assez fort pour faire couler son sang. Il se contenta de sourire.

— Que voulez-vous ?

— M. Oliver aimerait vous voir. Il nous a envoyés vous chercher.

— Je sais où il habite. Je peux y aller seule.

— Nous avons dû déménager précipitamment, dit-elle en avançant vers moi. Un chasseur de primes a tenté de tuer Oliver hier.

— Quel chasseur de primes ?

Je me demandais si c'était Edward.

Mélanie agita la main.

— Nous n'avons pas été présentés. Oliver n'a pas voulu que je lui règle son compte. Il s'est échappé, et nous avons dû abandonner la maison.

— Où est-il ?

— Nous allons vous conduire à lui. Une voiture nous attend dehors.

— Pourquoi n'a-t-il pas envoyé Inger ? demandai-je, soupçonneuse.

La lamie haussa les épaules.

— Oliver donne des ordres, et j'obéis.

De la haine passa dans son regard.

— Depuis combien de temps est-il votre maître ?

— Trop longtemps.

Je dévisageai les quatre intrus sans rengainer mon flingue mais sans le pointer sur personne en particulier. Ils ne semblaient pas avoir l'intention de me faire du mal. Alors, pourquoi étais-je sur la défensive ? Parce que j'avais vu Mélanie sous son autre forme, et que ça m'avait salement secouée.

— Pourquoi Oliver a-t-il besoin de me voir si tôt ?

— Il attend votre réponse.

— Je n'ai pas encore décidé si j'allais lui révéler le nom du maître de la ville.

— Tout ce que je sais, c'est qu'il m'a demandé de vous amener à lui. Si je ne le fais pas, il sera en colère contre moi. Je n'ai pas envie qu'il me punisse, mademoiselle Blake. Venez avec nous, je vous en prie.

Comment punit-on une lamie ? Un seul moyen de le savoir.

— Comment vous punit-il ?

— C'est une question très personnelle.

— Je ne voulais pas vous embarrasser.

— Oubliez ça. Alors, on y va ?

Elle s'immobilisa devant moi, assez près pour que je puisse la toucher.

Commençant à me sentir ridicule avec mon flingue, je le rengainai. À ma décharge, je n'avais pas l'habitude que des gens s'introduisent chez moi sans me menacer. Une première.

En temps normal, j'aurais proposé de les suivre dans ma voiture mais, comme elle était morte, je n'avais pas le choix. Je devais les accompagner si je voulais parler à Oliver.

Et je voulais effectivement lui parler. Je n'étais pas prête à lui livrer Jean-Claude, mais lui livrer Alejandro ne me gênait pas. En outre, je brûlais de savoir si c'était Edward qui avait tenté de le tuer. Nous n'étions pas très nombreux dans notre branche. De qui d'autre pouvait-il s'agir ?

— Je vous suis.

Je repris mon blouson de cuir et marchai vers la porte. Les hommes sortirent les premiers, la lamie en dernier. Je refermai pendant qu'ils attendaient poliment dans le couloir.

Mélanie prit le bras du Noir.

— Les garçons, offrez donc votre bras à la dame, susurra-t-elle.

Blondinet et Aile-de-Corbeau se tournèrent vers moi en souriant. Je n'avais pas été l'objet d'une telle amabilité depuis l'achat de ma dernière bagnole d'occasion. Ils m'offrirent tous les deux leur bras comme dans un film des années quarante.

Te secouai la tête.

— Désolée, mais je n'ai pas besoin d'escorte.

— Je les ai dressés pour en faire des gentlemen, mademoiselle Blake. Profitez-en. Il n'en reste pas beaucoup de nos jours.

Je pouvais difficilement prétendre le contraire, mais j'étais capable de descendre l'escalier toute seule.

— Non, merci. Ça ira.

— Comme vous voudrez. Les garçons, veillez bien sur Mlle Blake. Une femme devrait toujours avoir plus d'un homme à ses pieds.

Je réprimai un haussement d'épaules.

— Si vous le dites...

Elle me fit un sourire éblouissant et fila vers l'escalier au bras du Noir. Les deux autres hommes m'encadrèrent.

— Ronald est mon préféré, dit Mélanie par-dessus son épaule. Je ne le partage pas.

Je souris.

— Peu importe. Je ne suis pas jalouse.

Elle éclata d'un rire aigu.

— Vous n'êtes pas jalouse. Excellent, mademoiselle Blake. Ou puis-je vous appeler Anita ?

— Si vous voulez.

— Dans ce cas, appelez-moi Mélanie.

— Pas de problème.

Je la suivis flanquée de mes deux chevaliers servants, qui devaient avoir peur que je trébuche et me foule un orteil. Jamais nous n'arriverions à descendre l'escalier de front. Je me tournai vers Aile-de-Corbeau.

— Vous voulez bien nous laisser un peu de place ?

Il fronça les sourcils mais recula. Je glissai ma main gauche sous le bras de Blondinet et sentis son biceps saillir sous mes doigts.

Une Lincoln Continental noire nous attendait sur le parking. Ronald ouvrit la portière pour Mélanie, puis se glissa au volant. Aile-de-Corbeau courut me tenir la portière arrière. D'habitude, je n'aime pas ça, mais la situation était trop étrange pour que je songe à protester. Si subir un assaut de galanterie était la pire chose qui m'arrivait aujourd'hui, je pourrais m'estimer heureuse.

Blondinet s'installa de l'autre côté et je me retrouvai coincée entre les deux hommes. Quelle surprise.

Mélanie se retourna et posa le menton sur l'appui-tête.

— N'hésitez pas à vous amuser avec eux en route. Ils sont très doués tous les deux.

Elle avait l'air sérieux. Aile-de-Corbeau posa son bras sur le dossier, m'effleurant les épaules. Blondinet tenta de me prendre la main, mais je me dérobaï. Il se contenta de me masser le genou.

— L'exhibitionnisme n'est pas mon truc, annonçai-je en repoussant sa main.

Aile-de-Corbeau me passa un bras autour des épaules. Je me tortillai pour me dégager.

— Lâchez-moi, grognai-je.

— N'insistez pas, les garçons.

Les deux hommes se rencognèrent chacun contre une portière. Seuls leurs genoux touchaient encore les miens, mais je pouvais m'en accommoder.

— Merci.

— Si vous changez d'avis en route, dites-le-leur. Ils adorent recevoir des ordres, pas vrai, les garçons ?

Les deux hommes acquiescèrent en souriant. Le moins qu'on pouvait dire, c'est qu'ils n'étaient pas contrariants.

— Je ne crois pas que je changerai d'avis.

Mélanie haussa les épaules.

— Comme vous voudrez, Anita, mais ils seront très déçus si vous ne leur faites pas un petit bisou pour leur dire au revoir.

De plus en plus bizarre...

— Je n'embrasse jamais le premier soir.

Elle éclata de rire.

— Vous êtes très drôle. N'est-ce pas, les garçons ?

Les trois hommes hochèrent la tête. J'étais certaine qu'ils auraient fait le beau pour réclamer un morceau de sucre si elle le leur avait demandé. Ouaf, ouaf ! Quelle tristesse.

Chapitre 39

Nous prîmes la 270 en direction du sud. La route était bordée d'arbres et de fossés envahis par de hautes herbes. Des maisons toutes identiques se dressaient au sommet des collines, séparées par une barrière blanche. La 270 traverse tout Saint Louis mais, quand on l'emprunte, on a toujours l'impression d'être à la campagne.

Nous bifurquâmes vers Saint Charles par la 70 Ouest, et les ondulations du terrain cédèrent la place à l'uniformité plane des champs de céréales. Les épis de maïs étaient bien droits au bout de leur tige, attendant la récolte. Dans le lointain, j'aperçus un bâtiment de verre moderne flanqué de panneaux publicitaires pour une marque de pianos et une ligne d'équipement de golf.

Sur le côté gauche de la route, des canaux d'irrigation dessinaient un damier sur le sol. Près du pont de Manchette, un hôtel Omni voisinait avec un garage qui vendait des voitures d'occasion. Une zone industrielle s'étendait jusqu'à un petit bois trop souvent inondé pour que des promoteurs aient pris la peine de s'y intéresser. Mais les arbres disparaissaient à un moment pour livrer le passage au Missouri.

Saint Charles était sur l'autre rive, grouillant de centres commerciaux, de motels, de cinémas et de restaurants. Difficile d'imaginer qu'une forêt vierge se dressait ici autrefois.

Bercée par le ronronnement du moteur, j'étouffai un bâillement. J'étais vraiment crevée, et j'avais hâte de rentrer au bercail.

— C'est encore loin ?

La lamie se tourna vers moi.

— Vous vous ennuyez ?

— Je n'ai pas dormi cette nuit. Je tombe de sommeil.

— Navrée de vous embêter. Nous arriverons bientôt, n'est-ce pas, Ronald ?

Le Noir hocha la tête. Il n'avait pas prononcé un mot depuis le début. Était-il seulement capable de parler ?

— Où allons-nous ?

— Près de Wentzville, à quarante-cinq minutes de voiture après Saint Peters.

Encore une heure pour y arriver et deux pour revenir. Il serait midi largement passé quand je rentrerais. Je ne pourrais même pas dormir deux heures. Génial !

Nous laissâmes Saint Charles derrière nous, et le paysage campagnard réapparut : des champs délimités par des clôtures de fil de fer barbelé. Du bétail y paissait. Une station-service sur le bord de la route. Quelques fermes un peu en retrait...

Nous nous engageâmes dans un étroit chemin de terre rouge envahi par les mauvaises herbes. Le panneau qui en marquait l'entrée était tellement rouillé que je ne pus déchiffrer son nom.

Çà et là, des boîtes aux lettres indiquaient la présence de maisons à moitié dissimulées par la végétation. Des hirondelles voletaient d'arbre en arbre. Des graviers martelaient le dessous de la Lincoln, qui cahotait dans les ornières. Si j'avais habité dans le coin, j'aurais plutôt acheté un 4 x 4. Ou une charrette.

Le chemin déboucha à l'intérieur d'un cercle de pierres, certaines presque aussi grosses que la voiture. Ronald s'arrêta. La lamie tourna vers moi un visage rayonnant qui me mit mal à l'aise. Que voulait-elle ? Qu'attendait Oliver ?

Mélanie sortit de la Lincoln, et les trois hommes la suivirent comme des petits chiens. J'hésitai avant de les imiter. Après avoir fait tout ce chemin, je pouvais écouter ce qu'Oliver avait à me demander. Rien ne m'empêcherait de refuser.

Mélanie prit le bras de Ronald : une précaution indispensable quand on porte des talons hauts et qu'il faut marcher sur un terrain rocailleux. Mais moi, j'avais des Nike. J'ignorai donc Aile-de-Corbeau et Blondinet.

La moutarde commençait à me monter au nez. Nous étions le 31 octobre, et j'allais me pointer au boulot, la nuit la plus chargée de l'année, sans avoir fermé l'œil, ou presque. Il vaudrait mieux pour lui qu'Oliver ait quelque chose d'important à me dire.

Même Jean-Claude ne m'avait jamais fait venir dans un trou pareil. C'était un pur citadin. Pourtant Oliver ne ressemblait pas à un fermier. Ça prouve qu'avec les vampires, on ne peut pas se fier aux apparences.

Nous nous dirigeâmes vers le pied d'une colline. Ronald souleva Mélanie dans ses bras pour lui faire franchir un éboulis. Mes deux chevaliers servants se tournèrent vers moi, l'air interrogateur.

— Je pense y arriver toute seule, merci, les rabrouai-je.

Ils eurent l'air déçu.

— Mélanie nous a dit de veiller sur vous. Si vous tombez et que vous vous faites mal, elle ne sera pas contente, dit Blondinet.

Aile-de-Corbeau acquiesça.

— Je vous assure que je m'en sortirai très bien.

Sans attendre leur réaction, j'escaladai un rocher presque aussi haut que moi. Ils tendirent les bras comme pour me rattraper. Je n'étais jamais sortie avec un type aussi parano.

Au détour d'un tas de gravats, une déchirure sombre marquait l'entrée d'une grotte. Ronald porta Mélanie à l'intérieur. Je n'arrivais pas à croire qu'Oliver se soit installé dans un endroit pareil. Ça ne collait pas du tout avec l'image que je m'étais faite de lui.

Le seuil de la grotte était éclairé par les rayons du soleil. Quelques mètres plus loin régnait une obscurité totale. J'hésitai à la lisière de la lumière. Mes deux chevaliers servants me rejoignirent et tirèrent de leur poche de petites lampes-crayons. Leur rayon pitoyable perçait à peine les ténèbres.

Blondinet passa devant moi, et Aile-de-Corbeau me fit signe de le suivre : il fermerait la marche.

Par chance, le sol était remarquablement lisse. Je ne risquais pas de trébucher sur un caillou. Un filet d'eau coulait à mes pieds. L'air était frais et humide.

Je me réjouis d'avoir emporté mon blouson. Il ne devait jamais faire très chaud ici, mais pas très froid non plus. C'est pour ça que nos ancêtres vivaient dans des cavernes. La température y est quasiment constante toute l'année. Un gros avantage à une

époque où on n'avait pas encore inventé la clim et le chauffage central.

Un tunnel partait sur notre gauche. Un clapotis me fit tourner la tête. Le passage était à moitié envahi par un torrent souterrain dont les eaux noires semblaient profondes et glaciales. Je fronçai les sourcils.

— Je n'ai pas amené mes cuissardes.

— On continue dans le tunnel principal, m'informa Aile-de-Corbeau.

Le filet d'eau s'élargit, et je m'approchai de la paroi pour ne pas me mouiller les pieds. Je posai une main sur la roche afin de conserver mon équilibre et sursautai. Elle était visqueuse de dépôts minéraux.

Aile-de-Corbeau rit tout bas. Je tournai la tête vers lui pour le foudroyer du regard, puis reposai ma main sur la paroi. Ce n'était pas si dégoûtant ; j'avais déjà touché pire. J'avais été surprise, voilà tout.

Un bruit de cascade... Pas besoin de mes yeux pour m'apprendre que nous approchions d'une chute d'eau.

— À votre avis, quelle hauteur fait-elle ? lança Blondinet.

Je haussai les épaules.

— Cinq ou six mètres... peut-être plus.

Le pinceau de sa lampe éclaira un filet d'eau qui tombait d'environ trente centimètres de haut et venait nourrir le ruisseau à nos pieds.

— C'est l'écho de la grotte qui amplifie le bruit, expliqua-t-il.

Mélanie était assise au bord d'une corniche, ses pieds chaussés d'escarpins se balançant dans le vide. Ronald était derrière elle, les mains croisées sur le bas-ventre comme tout bon garde du corps qui se respecte. Près d'eux, je distinguai une ouverture qui s'enfonçait vers la source du ruisseau.

Blondinet se hissa sur la corniche et me tendit la main.

— Où est Oliver ?

— Plus très loin, gloussa Mélanie, comme si c'était une bonne plaisanterie.

Qui allait sans doute être à mes dépens.

Ignorant la main offerte par Blondinet, je grimpai sur la corniche sans me soucier de la boue qui maculait la roche. Une fois là-haut, je me rinçai les mains dans le ruisseau et les essuyai sur mon jean.

Les trois hommes s'étaient regroupés autour de la lamie comme s'ils posaient pour une photo de famille. Ils attendaient quelqu'un.

— Où est Oliver ?

— Je crains qu'il ne vienne pas.

La voix était sortie des profondeurs de la grotte. Je reculai, mais je ne pouvais pas aller bien loin sans tomber de la corniche.

Les deux lampes se braquèrent sur l'ouverture comme de minuscules projecteurs, éclairant Alejandro.

— Navrée de vous décevoir, mademoiselle Blake, mais vous ne verrez pas Oliver aujourd'hui.

Alors que je portais la main à mon flingue, les lumières s'éteignirent. Je me retrouvai dans le noir absolu avec un maître vampire, une lamie et trois humains hostiles. Encore une journée difficile en perspective.

Chapitre 40

Je me laissai tomber à genoux dans les ténèbres aussi épaisses que du velours. Je ne distinguais plus ma main.

Je fermai les yeux pour mieux me concentrer et tendis l'oreille. Là, un raclement de semelles sur la pierre. Un déplacement d'air dans ma direction. Je disposais de treize balles, et j'étais sur le point de découvrir si l'argent pouvait blesser une lamie. Je savais déjà qu'il ne produirait pas beaucoup d'effet sur Alejandro.

Bref, j'étais dans la merde.

Le bruit de pas se rapprocha. Je sentais quelqu'un près de moi. J'ouvris les yeux et, visant à hauteur du ventre d'un adulte debout, tirai sans me relever.

Les détonations produisirent des flammes bleues. À leur lueur, je vis Aile-de-Corbeau basculer en arrière. Je l'entendis tomber de la corniche. Puis plus rien.

Des mains me saisirent les avant-bras avant que j'aie le temps de réagir. Alejandro. Je criai quand il me força à me relever.

— Ton arme ne peut pas me blesser, chuchota-t-il d'une voix douce, tout près de mon oreille.

Il ne chercha pas à me la prendre. C'est dire à quel point elle l'impressionnait.

— J'ai offert à Mélanie de la libérer une fois qu'Oliver et le maître de la ville seraient morts. À toi, j'offre la vie et la jeunesse éternelles.

— Vous m'avez imposé la première marque.

— Et ce soir, je te donnerai la seconde.

Sa voix était très ordinaire comparée à celle de Jean-Claude, mais l'intimité due aux ténèbres et au contact de ses mains donnait plus de poids à ses paroles.

— Et si je refuse de devenir votre servante humaine ?

— Je te prendrai quand même, Anita. Ça affaiblira le maître de la ville. Il perdra la confiance de ses fidèles. Rejoins-moi librement, et ce sera un plaisir indicible. Lutte contre moi, et tu connaîtras une inimaginable douleur. Mais dans un cas comme dans l'autre, tu m'appartiendras.

Me fiant à sa voix, je pointai le canon de mon Browning sur sa gorge. Si je lui sectionnais la moelle épinière, ancien ou pas, j'arriverais peut-être à le tuer. Peut-être. S'il vous plaît, mon Dieu...

Je tirai. La balle l'atteignit à la gorge. Il fut projeté en arrière mais ne me lâcha pas. Deux autres balles dans le cou, une dans la mâchoire, et il me repoussa en hurlant.

J'atterris sur le dos dans l'eau glacée.

Un rayon de lumière déchira l'obscurité, révélant la silhouette de Blondinet. Une cible parfaite. Je lui tirai dessus. La lampe s'éteignit, mais il n'y eut pas de cri. Je l'avais manqué. Et merde !

Impossible de descendre de la corniche dans le noir. Je risquais de me casser une jambe. Donc, je devais m'enfoncer davantage dans la caverne. Si je réussissais à franchir le barrage ennemi.

Alejandro hurlait toujours de rage et de douleur, l'écho amplifiant ses cris jusqu'à les rendre assourdissants. J'en profitai pour me relever et me plaquer, dos à la paroi. Si je n'entendais rien d'autre, mes agresseurs ne pouvaient pas m'entendre non plus.

— Prenez-lui son arme ! ordonna Mélanie.

Elle avait bougé et semblait être près du vampire blessé.

Je me figeai, tous les sens en alerte. Une bouffée d'air froid me caressa le visage. Étais-je si près de l'ouverture ? Réussirais-je à m'échapper ? Ça n'était pas une bonne idée. Je ne voyais pas où je mettais les pieds, et pour peu qu'il y ait une faille ou quelque chose dans le genre... Je ferais peut-être mieux de rester là et de les tuer tous.

Plus facile à dire qu'à faire.

À travers les hurlements d'Alejandro, je distinguai un sifflement aigu, pareil à celui d'un serpent géant. La lamie était en

train de se métamorphoser. Je devais m'enfuir avant qu'elle finisse.

De l'eau me tomba sur le sommet du crâne. Je levai la tête, mais ne vis que l'obscurité. Je visai et appuyai sur la détente. La flamme bleue de la détonation révéla le visage de Ronald. Ses lunettes avaient disparu ; ses yeux étaient jaunes avec des pupilles fendues. Je tirai encore deux fois. Des crocs s'allongèrent dans sa bouche. Dieu du ciel ! Quel genre de créature était-ce ?

À défaut d'une réponse, j'eus la satisfaction de l'entendre tomber avec un bruit d'éclaboussures beaucoup trop fort pour le pauvre petit ruisseau qui coulait à mes pieds. Il ne se releva pas. Était-il mort ?

Alejandro avait cessé de crier. Mort, lui aussi, ou en train de se rapprocher de moi ? Je pointai le Browning devant ma poitrine et sondai les ténèbres.

Quelque chose de lourd se traînait sur la pierre. Mon estomac se noua. La lamie.

Prenant une inspiration, je m'engageai dans le passage, le dos collé à la paroi que je tâtai de ma main libre, testant le sol du bout de ma basket avant d'avancer. Je ne voulais pas me cogner sur une stalactite ou tomber dans un gouffre sans fond. Même un trou de dix mètres aurait suffi à me tuer.

De l'eau glacée imbibait mon jean et mes Nike. La roche était glissante sous mes doigts. Derrière moi, le bruit sourd produit par la lamie emplissait l'obscurité. Elle avait fini de se transformer.

Mes épaules se contractèrent. Je mourais d'envie de prendre mes jambes à mon cou. Mais j'étais certaine qu'elle pouvait ramper plus vite que je n'avancerais à l'aveuglette.

Tant pis. Tout valait mieux que d'être attrapée par cette créature. Je m'élançai, le cœur battant la chamade, le bras gauche tendu devant moi pour me protéger le visage. Mais je n'y voyais rien, et je m'attendais à tomber dans un trou.

Derrière moi, le bruit diminua. J'étais en train de distancer la lamie.

Je n'eus pas le temps de m'en réjouir, car je percutai une saillie rocheuse de l'épaule droite. L'impact fut si fort qu'il me projeta contre la paroi d'en face.

Mon bras était engourdi jusqu'au bout des doigts, et j'avais lâché mon flingue. Il ne me restait que trois balles, mais c'était toujours mieux que rien. Je m'adossai à la paroi, massant mon bras avec ma main valide.

Attendant de retrouver mes sensations.

Me demandant si je pourrais récupérer mon Browning dans le noir.

Une lumière vacillante avançait vers moi. Blondinet aurait pris un gros risque si j'avais toujours eu mon flingue. Mais ça n'était pas le cas. J'aurais pu me casser le bras en percutant cette saillie. La seule sensation qui me revenait, c'était une douleur sourde à l'épaule.

J'avais besoin d'une lampe. Et si je me cachais pour sauter sur Blondinet et lui piquer la sienne ? Il me restait encore deux couteaux. Pour ce que j'en savais, Blondinet n'était pas armé.

La lumière avançait lentement, balayant le sol devant elle. J'avais peut-être le temps. À tâtons, je cherchai la saillie qui m'avait presque arraché le bras. Derrière, il y avait une ouverture d'où filtrait de l'air froid. Un tunnel à hauteur de visage d'homme. Parfait.

Je me hissai dedans malgré les protestations de mon bras droit. Le passage était très étroit. Pour une fois, je me réjouis d'avoir un si petit gabarit. Quelqu'un de plus gros n'y aurait pas tenu.

Je me contorsionnai pour me placer dans le bon sens et dégainai mon couteau de la main gauche. Je ne suis pas vraiment ambidextre, mais je m'entraîne avec les deux mains depuis qu'un vampire m'a cassé le bras droit, ma survie tenant un temps à l'usage de ma main gauche. Rien de tel que frôler la mort pour se motiver à s'entraîner.

Je m'accroupis à l'entrée du passage, le couteau levé, en appui sur ma main droite. Je n'aurais droit qu'à un seul essai et ne me faisais pas d'illusions sur mes chances de vaincre un homme athlétique qui devait peser cinquante kilos de plus que moi. Si je le ratais, il me rosserait à mort ou me livrerait à la lamie. Je préférais encore la première option.

Tapie dans le noir, je me préparais à trancher la gorge de quelqu'un. Ça n'était pas joli-joli, mais quand il y va de la survie, les considérations morales apparaissent soudain sous un autre jour.

Il était presque à mon niveau. Sa lampe balayait le tunnel devant lui. S'il la braquait sur ma cachette avant d'être à ma portée, j'étais cuite. Et s'il longeait l'autre mur et que je ne pouvais pas l'atteindre... Ne pense pas à ça, ma fille !

J'entendais le clapotement de l'eau sous ses pieds. Coup de bol, il approchait de mon côté. Dieu veille sur ses serviteurs.

Ses cheveux blonds apparurent dans l'ouverture à hauteur de mes genoux. Je bondis en avant. Il se tourna vers moi, et sa bouche s'arrondit sur un O de surprise.

La lame plongea dans son cou. Ses canines s'allongèrent tandis qu'elle butait sur sa colonne vertébrale. J'empoignai ses cheveux de ma main droite, lui tirai la tête en arrière et, d'un mouvement vif, ramenai le couteau vers moi en lui tranchant la gorge. Du sang jaillit, éclaboussant ma main gauche.

Blondinet s'effondra. Je sautai à terre près de lui. Il avait lâché sa lampe. Je me baissai pour la ramasser, et aperçus mon Browning près de son épaule. Il était tout mouillé, mais ça n'avait pas d'importance. La plupart des flingues modernes tirent très bien, même sous l'eau. Une des choses qui facilite le boulot des terroristes.

Le ruisseau se colorait déjà d'écarlate. Je braquai le faisceau de la lampe vers le bout du tunnel. La lamie approchait.

Ses longs cheveux noirs ondulaient comme un voile sur son torse pâle. Elle avait des seins haut perchés avec des mamelons d'un brun presque rouge. Les écailles de son ventre étaient blanches tachetées de noir, avec des traînées dorées. Elle se redressa sur sa queue et darda sa langue fourchue vers moi.

Alejandro apparut derrière elle, couvert de sang mais toujours valide. J'avais envie de hurler : « Vous ne pouvez pas mourir comme tout le monde ? », mais je savais que ça n'aurait pas servi à grand-chose.

Mon Browning avait déjà tué les deux types aux canines rétractables et Ronald aux yeux de serpent. Mais je ne l'avais pas

encore essayé sur la lamie. Qu'avais-je à perdre ? Je visai sa poitrine.

— Je suis immortelle, siffla la créature. Tes balles ne me feront aucun mal.

— Approchez un peu, que je vérifie.

Elle continua à avancer, ses bras se balançant comme ceux d'une humaine en train de courir. Tout son corps bougeait au rythme des puissants mouvements de reptation de sa queue, un effet curieusement naturel...

Alejandro s'appuya contre le mur et s'immobilisa. Il était blessé. Hourra !

Je laissai la lamie approcher à dix mètres : assez près pour lui tirer dessus avec précision, assez loin pour prendre mes jambes à mon cou en cas de besoin.

La première balle l'atteignit au-dessus du sein gauche. Elle vacilla, mais le trou se referma aussitôt, comme l'eau d'une mare après qu'on eut jeté un caillou dedans.

Je levai mon Browning et lui tirai une deuxième balle entre les deux yeux. De nouveau, elle vacilla ; de nouveau, la plaie se referma sans saigner. Comme celles des vampires, quand on les canarde avec des projectiles ordinaires.

Je rengainai mon flingue, me détournai et partis en courant.

Une crevasse blessait la paroi gauche du tunnel. Mais j'aurais dû enlever mon blouson pour m'y faufiler. Je n'avais aucune envie de rester coincée là-dedans alors que la lamie me poursuivait. Je décidai donc de rester dans le passage principal.

Il s'étendait en ligne droite, mais de nombreuses corniches saillaient des parois à différentes hauteurs. Je n'avais pas envie de me cogner une nouvelle fois. Par contre, si je rampais pour les éviter, j'étais certaine que la lamie aurait tôt fait de me rattraper. Elle avait un peu plus de pratique que moi. En revanche, si je continuais à courir, j'avais une chance de la distancer. Les serpents, même géants, ne sont pas très rapides.

À condition de ne pas me retrouver dans une impasse.

L'eau m'arrivait jusqu'aux chevilles. Elle était si froide que je ne sentais plus mes pieds. Mais je me concentrais sur le reste de

mon corps. Continuer à avancer, éviter les obstacles, ne pas trop penser à la créature qui me poursuivait...

Toute la question était de savoir s'il existait une autre issue. Autrement, j'étais foutue, puisque je n'avais aucun moyen de buter Alejandro et la lamie, et qu'ils n'étaient pas disposés à me laisser rebrousser chemin.

Dans des moments comme celui-là, je me réjouis des séances de jogging que je m'impose trois fois par semaine. J'ai assez d'endurance pour courir longtemps. Cela dit, dans ce cas précis, si je ne l'avais pas eue, je l'aurais trouvée quand même.

Plus je m'enfonçais dans le tunnel, plus l'eau montait. J'en avais maintenant jusqu'aux genoux, et ça me ralentissait. La lamie pouvait-elle se déplacer plus vite que moi dans ces conditions ? Je n'en savais fichtre rien, et je ne tenais pas à le découvrir.

Un souffle dans ma nuque. Je pivotai, mais il n'y avait rien derrière moi. L'air était tiède et charriait un léger parfum de fleurs. Était-ce la lamie ? Disposait-elle de moyens surnaturels de me rattraper ? Non : elle pouvait utiliser ses leurres uniquement contre les êtres de sexe masculin. Enfin, selon les ouvrages que j'avais lus sur le sujet.

Une brise odorante me caressa le visage. Que se passait-il ?

— Anita...

Le faisceau de la lampe n'éclairait que de la roche et de l'eau. Pourtant, le parfum se faisait plus fort.

Soudain, je compris ce que c'était. Je me souvins d'avoir déjà été poursuivie dans un escalier par un vent qui n'avait aucune raison d'être, et par deux flammes bleues pareilles aux yeux d'une créature invisible.

La deuxième marque. Comme Jean-Claude, Alejandro n'avait pas besoin de me toucher pour me l'infliger.

Je glissai sur la pierre mouillée et tombai dans l'eau qui me montait jusqu'aux cuisses. Je me relevai et voulus m'élancer, mais je ne pouvais plus courir. J'irais plus vite à la nage.

Je plongeai sans lâcher ma lampe. Mon jean et mon blouson de cuir trempés me ralentissaient. Je me redressai et enlevai le blouson. J'y tenais beaucoup, mais moins qu'à ma vie. Je n'aurais qu'à en racheter un. Si je réussissais à sortir d'ici.

Je me réjouis de porter un tee-shirt à manches longues plutôt qu'un pull. Il faisait beaucoup trop froid pour se déshabiller complètement. Seul le vent tiède qui me caressait le visage m'empêchait de geler sur place.

J'ignore ce qui me poussa à jeter un coup d'œil derrière moi. Deux têtes d'épingle semblables à de minuscules flammes noires s'approchaient en flottant dans les airs, comme portées par la brise parfumée.

Un mur de pierre se dressait devant moi. Le torrent passait dessous. Il y avait un espace de quelques centimètres entre la surface de l'eau et le plafond du tunnel. Je semblais bien partie pour me noyer.

Tout en battant des jambes pour ne pas couler, je promenai le faisceau de la lampe autour de moi. Là ! Une corniche qui marquait l'entrée d'un autre passage.

Alors que je me hissais dessus à la force des bras, le vent se referma sur moi comme une main réconfortante et mensongère. Je tournai la tête : les deux flammes noires m'observaient, en suspension dans l'air comme des lucioles démoniaques.

— Accepte-la, Anita.

— Allez vous faire foutre !

Je me plaquai contre le mur, enveloppée par un vent tropical.

— S'il vous plaît, ne faites pas ça, chuchotai-je.

Les flammes approchèrent lentement. Je tentai de les frapper, mais ma main passa à travers. Le parfum de fleurs était presque suffocant. Les flammes pénétrèrent dans mes yeux et, l'espace d'un instant, je vis le monde à travers des ténèbres presque lumineuses.

Puis plus rien. Ma vision redevint normale. Le vent mourut, mais le parfum de fleurs continua à s'accrocher à mes vêtements trempés.

Une énorme silhouette remuait dans le noir. Je braquai ma lampe dans la figure d'un cauchemar à la peau sombre.

Des cheveux noirs et raides coupés court encadraient un visage fin. Des yeux dorés aux pupilles fendues me fixaient sans ciller.

Au-dessous de la taille, la peau était translucide. On distinguait encore les jambes et les organes génitaux, mais la chair semblait avoir fondu pour former une queue de serpent. Comment les lamies se reproduisent-elles alors qu'il n'existe pas de mâles dans leur espèce ?

Face à cette créature jadis humaine, je criai à m'en casser les cordes vocales.

Le monstre ouvrit la bouche, et ses crocs s'allongèrent. Quand il siffla, de la salive coula sur son menton. Il ne restait rien d'humain dans son regard. Mélanie était plus humaine que lui, mais si j'avais dû me transformer en serpent, je serais devenue folle aussi. En réalité, sa folie était probablement une bénédiction.

Je dégainai mon Browning et lui tirai dans la bouche à bout portant. Il recula en hurlant. Mais il ne saignait pas, et – plus grave – il ne mourait pas.

— Raju !

L'écho me transmet le cri d'avertissement de la lamie.

— Anita, ne lui fais pas de mal.

J'eus la maigre satisfaction de constater qu'Alejandro ne murmurait plus dans mon esprit : il devait utiliser ses cordes vocales pour s'adresser à moi, comme tout le monde.

La créature avançait, la gueule béante, les crocs prêts à mordre.

— Dites-lui de reculer !

J'avais rengainé mon Browning : plus de munitions. La lampe dans une main et le couteau dans l'autre, j'attendis. Une lame en argent ne risquait pas de lui faire beaucoup plus mal que des balles du même métal, mais je n'allais pas crever sans combattre.

Les mains de la créature étaient ensanglantées d'avoir traîné la moitié inférieure de son corps sur les rochers. Je n'aurais pas cru qu'il existait pire sort que d'être transformé en vampire. La preuve que je n'ai pas l'imagination assez développée.

Raju me bloquait l'accès au tunnel, mais il avait beaucoup de difficulté à se déplacer. Je m'élançai, espérant le doubler. Une de ses mains se referma sur ma cheville et je m'étalai. Puis il me saisit les jambes et m'attira vers lui.

Je me redressai à demi et lui plongeai mon couteau dans l'épaule. Du sang jaillit de la plaie. Mais la lame se coinça dans son articulation, et il me l'arracha des mains.

Raju se jeta sur moi. Je sentis ses crocs s'enfoncer dans ma cuisse. Hurlant de douleur, je dégainai mon second couteau. Alors qu'il relevait la tête, du sang et du poison doré dégoulinant de sa gueule, je lui enfonçai la lame dans l'œil droit.

Son cri me déchira les tympans. Il tomba sur le dos, la moitié inférieure du corps secouée de tremblements. Je suivis le mouvement et appuyai sur le manche du couteau de toutes mes forces.

La pointe racla sur sa boîte crânienne. Il continua à se débattre. Je lui laissai le couteau dans l'œil et récupérai celui que j'avais planté dans son épaule. Je ne voyais pas comment lui faire plus mal.

— Raju, non !

Je braquai ma lampe sur la lamie. Sa peau pâle et mouillée scintillait dans la pénombre. Alejandro l'accompagnait. Il semblait presque remis de ses blessures. Jamais je n'avais vu un vampire guérir si vite.

— Je vais te tuer, siffla la lamie.

— Non, dit Alejandro. Elle est à moi.

— Elle a assassiné mon compagnon. Elle doit mourir !

— Je vais lui imposer la troisième marque. Elle deviendra ma servante. C'est une punition suffisante.

— Non !

J'attendais que le poison commence à faire effet, mais la morsure ne brillait pas spécialement malgré la douleur.

Je jetai un coup d'œil plein de regret au tunnel à sec, mais je savais qu'Alejandro et la lamie m'y suivraient et que je n'avais aucune chance de les abattre. Pas comme ça, pas aujourd'hui.

Je me laissai de nouveau glisser dans l'eau. Risquer de me noyer, me faire massacrer par une lamie ou être réduite en esclavage par un maître vampire ? Le choix n'était pas si difficile.

Je pris une profonde inspiration pour emmagasiner le plus d'air possible, puis plongeai en donnant une ruade. Le passage était trop étroit pour me permettre de nager correctement.

Quand je refis surface de l'autre côté du mur, je me cognai la tête contre le plafond. Il ne restait que deux centimètres d'espace entre la pierre et la surface. Les vaguelettes produites par mes mouvements me remplirent le nez ; je toussai et avalai davantage d'eau.

Je renversai la tête, pris de minuscules inspirations et plongeai de nouveau. Si le tunnel se remplissait complètement avant que j'atteigne le bout, j'allais mourir.

Mon Dieu, ne me laissez pas finir ainsi !

Mes poumons brûlaient, menaçant d'exploser. La lumière de la lampe baissa... Non, c'était ma vision qui se troublait. J'allais perdre connaissance et me noyer. Je donnai un coup de reins pour remonter à la surface...

Mes mains émergèrent dans une poche d'air.

Je pris une inspiration haletante qui me déchira la gorge. Un rayon de soleil aveuglant éclairait la rive. Il y avait une ouverture dans la paroi, et la lumière flottait dans l'air comme de la brume. Je me hissai sur la berge en rampant et en toussant.

Je tenais toujours la lampe et le couteau. Dieu seul sait comment j'avais réussi à m'y accrocher. Je rengainai le couteau, glissai la lampe dans ma poche et rampai vers l'éboulis. Si j'avais réussi à franchir le tunnel, Alejandro et la lamie le pouvaient aussi. Pas de temps à perdre !

J'étais couverte de boue et j'avais les paumes à vif quand j'atteignis enfin la fissure. De l'autre côté, j'aperçus une colline et des arbres. Jamais paysage ne m'avait semblé aussi enchanteur.

Quelqu'un fit surface derrière moi.

Je tournai la tête. Alejandro émergea de l'eau sous la lumière du soleil. Sa peau s'enflamma. Il cria et replongea aussitôt.

— Brûle, fils de pute !

La lamie apparut à son tour. Elle ne craignait pas le soleil.

Je me glissai dans la fissure et restai coincée.

— Je vais te tuer.

Je me tortillai pour passer, tirant avec les mains et poussant avec les pieds. Je n'avais pas beaucoup de prise à cause de la boue dont j'étais couverte. Je sentis la pierre me déchirer le dos, et du

sang couler dans mes reins. Mais je tombai de l'autre côté et roulai jusqu'au pied d'un arbre.

La lamie atteignit la fissure. Elle voulut s'y faufiler, mais sa poitrine opulente l'en empêcha. La partie humaine de son corps n'était pas très souple. Juste au cas où elle aurait encore eu un tour dans son sac, je me relevai et entrepris de descendre la pente en me retenant aux arbres. Des bruits de moteur m'informèrent que je n'étais pas loin d'une route très fréquentée.

Je courus, laissant la déclivité m'emporter de plus en plus vite vers le bas de la pente. Bientôt, j'aperçus la route entre les arbres.

Je m'arrêtai au bord, titubante, couverte de boue, trempée jusqu'aux os et frissonnante dans l'air automnal.

Jamais je ne m'étais sentie aussi bien !

Deux voitures ignorèrent superbement mes gestes frénétiques. Peut-être à cause du Browning visible dans mon holster.

Enfin, une Mazda verte ralentit et s'arrêta. Le conducteur se pencha pour ouvrir la portière du passager.

— Monte !

C'était Edward.

Je le regardai dans les yeux. Son visage était aussi impassible que celui d'un chat. Mais je m'en moquais. Je me glissai sur le siège et verrouillai la portière.

— Où on va ?

— Chez moi.

— Tu ne préfères pas que je t'emmène à l'hôpital ?

Je secouai la tête.

— Encore en train de me suivre...

Il sourit.

— Je t'ai perdue dans les bois.

— Citadin, va !

Son sourire s'élargit.

— Pas d'insultes. Tu ressembles à une fillette qui vient de rater son examen d'entrée chez les jeannettes.

J'ouvris la bouche pour dire quelque chose, puis me ravisai. Il avait raison, et j'étais trop crevée pour me disputer avec lui.

Chapitre 41

J'étais assise sur le rebord de ma baignoire, vêtue d'un simple drap de plage. Je venais de prendre une douche et de me faire un shampoing. Le sang avait disparu par la bonde, à l'exception de celui qui suintait toujours dans mon dos. Edward appuyait sur la plaie avec une serviette.

— Je te ferai un pansement dès que ça aura cessé de saigner.

— Merci.

— Tu as remarqué que je suis toujours en train de te raccommoder ?

Je le regardai et frémis.

— Il m'est arrivé de te renvoyer l'ascenseur.

Il sourit.

— C'est vrai.

Il m'avait déjà bandé les mains, et je ressemblais à une momie, en plus bronzé. Il effleura doucement les traces de morsure sur ma cuisse.

— Ça m'inquiète un peu.

— Moi aussi.

— La chair n'est pas décolorée. (Il leva les yeux vers moi.) Ça fait mal ?

— Non. Raju n'était pas vraiment une lamie... De toute façon, je doute de trouver un antidote pour une créature réputée disparue depuis plus de deux cents ans.

Edward palpa la plaie.

— Ce n'est pas enflé.

— Ça fait plus d'une heure que le monstre m'a mordue. Si le poison avait dû faire effet, je serais déjà morte.

— Je suppose que oui. Mais surveille quand même cette blessure.

— J'ignorais que tu te souciais de ma santé.

— Le monde serait beaucoup moins intéressant sans toi.

Sa voix et son visage n'exprimaient aucune émotion. Pourtant, venant de lui, c'était un sacré compliment.

— Cache ta joie ! raillai-je.

Il eut un léger sourire qui ne monta pas jusqu'à ses yeux bleu pâle, froids et distants comme un ciel hivernal.

Nous sommes assez proches, mais je ne comprendrai jamais Edward. Autrefois, j'étais persuadée qu'il pourrait me tuer en cas de besoin. À présent, je n'en suis plus si sûre. Et comment considérer comme un ami quelqu'un que je soupçonnais d'être capable de me buter ? Encore un mystère de la vie.

— Ça ne saigne plus, annonça-t-il.

Il badigeonna de l'antiseptique sur la plaie et venait d'y scotcher une compresse quand la sonnette retentit.

— Quelle heure est-il ? demandai-je.

— Trois heures.

— Et merde !

— Qu'est-ce qui se passe ?

— C'est mon rencard.

— Ne me dis pas que tu sors avec quelqu'un ?

Je fronçai les sourcils.

— Ça n'a rien de si étonnant.

Edward se leva.

— Je vais lui ouvrir pendant que tu t'habilles.

— Sois gentil avec lui, tu veux ?

— Gentil, moi ?

— Bon, contente-toi de ne pas lui tirer dessus.

— Je crois que je peux faire ça.

Il sortit de la salle de bains.

Que penserait Richard en voyant un autre homme lui ouvrir la porte ? J'étais certaine qu'Edward ne ferait rien pour arranger la situation. Il se contenterait de lui offrir un siège sans expliquer qui il était. Moi-même, je n'aurais pas su comment le présenter. « Mon ami l'assassin » ? Non. Un collègue tueur de vampires, peut-être ?

La porte de la chambre était fermée. Je tentai d'enfiler un soutien-gorge, mais mon dos me faisait trop mal. Du coup, ça limitait mes choix vestimentaires. Pour un premier rencard, je ne

voulais pas donner à voir plus que le strict nécessaire. Comme il fallait que je surveille ma morsure, impossible de porter un pantalon.

J'optai pour un peignoir en tissu soyeux : noir et absolument pas transparent. J'ai la nuisette assortie, mais je ne voulais pas avoir l'air trop provocant. Et je ne la trouve pas du tout confortable. La lingerie fine l'est rarement.

Je sortis le peignoir du fond de ma penderie et l'enfilai en croisant les pans très haut sur ma poitrine. Puis je serrai la ceinture pour qu'elle ne se défasse pas.

Je m'immobilisai devant la porte. Pas le moindre bruit. Je sortis de la chambre.

Richard était assis sur le canapé. Il avait posé les costumes à côté de lui. Dans la cuisine, Edward préparait du café comme s'il était chez lui.

Richard tourna la tête vers moi et écarquilla légèrement les yeux. J'avais un peignoir en satin et les cheveux encore humides. Qu'allait-il imaginer ?

— Ravissant peignoir, commenta Edward.

— Un cadeau d'un petit ami un peu trop optimiste.

— Je tombe mal, peut-être ? demanda Richard.

— Non, non. Ce n'est qu'un collègue. Rien de plus, lui assurai-je.

Edward eut un sourire en coin en versant le café. Je le foudroyai du regard.

— Asseyons-nous à la table. On ne boit pas de café sur un canapé blanc.

Edward posa les mugs sur la table et s'adossa au placard pour nous laisser les chaises.

Abandonnant son pardessus sur le canapé, Richard vint s'asseoir en face de moi. Il portait un sweat-shirt bleu-vert avec des motifs bleu marine sur la poitrine. Les couleurs faisaient ressortir ses yeux marron, et ses pommettes semblaient encore plus hautes. Il avait un pansement sur la droite. Et des reflets auburn dans les cheveux.

Je sais que je suis sensationnelle en noir. Vu la tête que faisait Richard, il s'en était aperçu aussi. Mais son regard ne cessait de revenir sur Edward.

— Nous avons passé la journée à chasser les vampires responsables des derniers meurtres.

Il écarquilla les yeux.

— Vous avez trouvé quelque chose ?

Je regardai Edward. Il haussa les épaules. À moi de me débrouiller seule.

Richard fréquentait Jean-Claude. Était-il sa créature ? Je ne le pensais pas, mais je pouvais me tromper. Un excès de prudence n'a jamais tué personne. Si j'avais tort, je m'excuserais plus tard. Si j'avais raison, je serais déçue mais contente de n'avoir rien dit.

— Disons que ce fut une bataille perdue.

— Tu es toujours vivante, souligna Edward.

Là, il marquait un point.

— Tu as failli mourir ? s'indigna Richard.

Que pouvais-je répondre ?

— J'ai eu de meilleures journées.

Il baissa les yeux vers mes mains bandées.

— Tu es blessée ?

— Des égratignures, le rassurai-je.

Edward dissimula un sourire derrière son mug.

— Dis-moi la vérité, Anita ! exigea Richard.

— Je ne te dois aucune explication, répliquai-je, sur la défensive.

Il baissa les yeux puis les releva vers moi.

— Tu as raison, admit-il d'une voix rauque, qui me serra le cœur. Tu ne me dois rien.

Évidemment, j'éprouvai le besoin de me justifier.

— Disons que c'est comme si j'avais fait une expédition de spéléo, mais sans toi.

— C'est-à-dire ?

— J'ai dû traverser un tunnel rempli d'eau pour échapper aux méchants.

— Rempli d'eau jusqu'où ?

— A peu près jusqu'au plafond.

— Tu aurais pu te noyer !

Il posa sa main sur la mienne. Je la retirai d'un air détaché et me concentrai sur mon mug.

— Mais je suis vivante.

— La question n'est pas là.

— Bien sûr que si. Si tu veux sortir avec moi, tu ferais mieux de t'habituer à ma façon de travailler.

— Tu as raison, mais... Tu as failli mourir, et tu es tranquillement en train de boire ton café comme si de rien n'était.

— Une situation assez ordinaire pour moi... Si ça te fait peur, ce n'est même pas la peine d'essayer. (Je surpris l'expression d'Edward.) Je peux savoir pourquoi tu grimaces ? demandai-je.

— À cause de ta subtilité et de ta diplomatie avec le sexe opposé.

— Si c'est pour me critiquer, tu ferais mieux de partir.

Il posa son mug sur le plan de travail.

— Je vais vous laisser, les tourtereaux.

— Edward...

— C'est bon, c'est bon. Je m'en vais.

Je le raccompagnai jusqu'à la porte.

— Merci encore d'avoir été là... Même si tu me suivais.

Il me tendit une carte de visite où était imprimé un numéro de téléphone. Rien d'autre : pas de nom ni de logo. Mais lequel aurait été approprié à son activité ? Un couteau ensanglanté, ou un revolver au canon encore fumant ?

— Si tu as besoin de moi, appelle ce numéro.

Avant, je n'avais aucun moyen de le joindre. Il était pareil à un fantôme qui apparaissait et disparaissait sans laisser d'adresse. Grâce à ce numéro, je pourrais remonter jusqu'à lui. Donc, il me faisait confiance. Peut-être serait-il incapable de me tuer, en fin de compte.

— Merci, Edward.

— Un dernier conseil. Dans notre branche, il est difficile d'avoir une vie privée. Les gens comme nous ne sont pas de très bons conjoints.

— Je le sais.

— Qu'est-ce qu'il fait comme boulot ?

— Prof de biologie.

Edward secoua la tête.

— Bonne chance.

Il partit sans rien ajouter.

Je glissai la carte de visite dans la poche de mon peignoir et rejoignis Richard. Il était prof de biologie, mais il fréquentait des monstres. Il avait vu les choses se gêter, et ça ne l'avait pas trop perturbé. Pouvait-il gérer une relation avec moi ? Et réciproquement ?

Ridicule ! Nous n'étions pas encore sortis ensemble. Je m'inquiétais sans doute pour rien. Il se pouvait qu'on ne se supporte pas du tout. Ça ne serait pas la première fois.

Observant la nuque de Richard, je me demandai si ses boucles étaient aussi douces qu'elles en avaient l'air. J'avais envie de lui. C'était embarrassant mais, là encore, pas la première fois que ça m'arrivait.

Une douleur fulgurante me traversa la jambe. Celle que Raju avait mordue. Pitié, pas maintenant... Je m'appuyai sur le comptoir pour ne pas perdre l'équilibre, Richard levant un regard étonné vers moi.

J'écartai les pans du peignoir. Ma cuisse avait enflé et virait au pourpre.

— Je t'ai dit que je m'étais fait mordre par une lamie aujourd'hui ?

Richard sursauta.

— Tu plaisantes ?

Je secouai la tête.

— Je crois que tu vas devoir m'emmener à l'hôpital.

Il se leva et aperçut ma jambe.

— Doux Jésus ! Assieds-toi.

Je commençais à transpirer. Pourtant, il ne faisait pas si chaud que ça dans mon appartement.

Il m'entraîna vers le canapé.

— Anita, la race des lamies est éteinte depuis plus de deux siècles. Nous n'allons pas trouver d'antidote !

— Pour la petite fête, ça a l'air foutu...

— Pas question que je te regarde mourir les bras ballants. Les lycanthropes sont immunisés contre tous les poisons.

— Tu veux m’emmener chez Stephen pour qu’il me morde ?

— Quelque chose comme ça.

— Plutôt mourir.

Une lueur étrange passa dans son regard.

— Tu le penses vraiment ?

— Oui.

La nausée me submergea.

— Je crois que je vais gerber.

Je tentai de me lever pour gagner la salle de bains, mais m’effondrai sur la moquette blanche et vomis du sang. J’avais une hémorragie interne.

Quand je me sentis vide et épuisée, Richard me souleva dans ses bras. Je ne distinguais plus qu’un tunnel lumineux cerné par des ténèbres qui le grignotaient petit à petit. Et je ne pouvais pas les en empêcher.

J’avais l’impression de flotter. De me détacher de mon corps. Ça ne faisait pas mal. Je n’avais même pas peur.

J’entendis la voix de Richard avant de perdre connaissance.

— Je ne te laisserai pas mourir.

Gentil de sa part.

Chapitre 42

Le rêve commença.
J'étais assise sur un énorme lit à baldaquin. Les rideaux de velours avaient la couleur d'un ciel nocturne, et l'édredon était doux sous mes mains.

Je portais une longue chemise de nuit blanche avec de la dentelle au col et aux manches. Je n'ai jamais rien mis de tel. Personne n'a jamais rien porté de tel depuis au moins un siècle !

Le papier peint était bleu et doré. Dans l'âtre, un énorme feu projetait des ombres dansantes sur les murs.

Jean-Claude attendait dans un coin de la pièce, vêtu de la même chemise transparente que lors de notre dernière rencontre. Il approcha de moi, la lueur orangée des flammes se reflétant sur ses cheveux et dans ses yeux.

— Pourquoi ne m'habiliez-vous jamais normalement dans ces rêves ?

— La chemise de nuit ne te plaît pas, Anita ?

Je n'aimais pas du tout la façon dont il prononça mon nom.

— Que faites-vous ?

Debout près du lit, il déboutonnait sa chemise, sortit les pans de son pantalon et la laissa glisser sur le sol. Sa poitrine nue était à peine moins blanche que ma chemise de nuit, ses mamelons pâles et durcis. Je ne pouvais détacher mon regard de la ligne de poils qui partait de son nombril et disparaissait sous sa ceinture.

Il monta sur le lit. Je reculai en serrant la chemise de nuit contre moi comme une héroïne de roman victorien.

— Vous ne me séduirez pas si facilement.

— Je sens ton désir sur ma langue, Anita. Tu veux savourer le contact de ma peau contre ton corps nu.

Je sautai du lit.

— Fichez-moi la paix ! Je ne plaisante pas.

— C'est un rêve. Ne peux-tu t'abandonner à tes désirs pendant ton sommeil ?

— Ce n'est jamais *seulement* un rêve, avec vous.

Soudain, il fut debout devant moi. Je ne l'avais pas vu bouger.

Ses bras m'enlacèrent, et nous nous retrouvâmes allongés devant la cheminée. À la lueur des flammes, sa peau était fragile, lisse et immaculée, si douce que j'avais envie de la caresser jusqu'à la fin des temps. Il me plaquait contre le sol, et je sentais les contours de son corps contre le mien.

— Un seul baiser, et je te lâcherai.

Je fixai ses yeux bleus, à quelques centimètres des miens. Incapable de parler. Je détournai la tête pour ne plus avoir à contempler la perfection de son visage.

— Un seul baiser ?

— Tu as ma parole, chuchota-t-il.

— Votre parole ne vaut rien.

— Allons, Anita... Un seul baiser.

Ses lèvres m'effleurèrent la joue et descendirent vers mon cou. Ses cheveux me caressaient le visage. Fins et soyeux comme ceux d'un bébé.

— Un seul baiser, répéta-t-il contre ma gorge, sa langue se posant sur ma veine palpitante.

— Arrêtez ça.

— Tu en as envie.

— Arrêtez tout de suite.

Il me saisit par les cheveux et me tira la tête en arrière. Ses lèvres se retroussèrent, exposant ses crocs. Le blanc avait disparu de ses yeux, entièrement bleu-noir.

— Non !

— Il le faut, ma petite. Pour te sauver la vie.

Il baissa la tête.

Je me réveillai en sursaut.

Au-dessus de moi, des draperies noires et blanches étaient pendues au plafond. J'étais allongée sur des draps de satin noir, au milieu d'une multitude d'oreillers noirs et blancs. Je portais une longue nuisette de soie noire avec des bretelles qui me moulait parfaitement.

Une épaisse moquette couvrait le sol. Une coiffeuse noire et une commode se faisaient face dans deux des coins de la pièce. Je m'assis de manière à voir mon reflet dans le miroir. Mon cou était intact. Pas de trace de morsure. Avec mon teint pâle et mes cheveux noirs, j'étais assortie au décor.

J'éclatai de rire. Juste un rêve ! Mais il portait la marque de Jean-Claude.

J'étais sur le point de succomber au poison de Raju. Comment étais-je arrivée ici ? Étais-je dans le sous-sol du *Cirque des Damnés*, ou dans un endroit complètement différent ?

Mon poignet droit me faisait mal. Il était bandé. Pourtant, je ne me souvenais pas de m'être blessée dans la grotte.

Une porte s'ouvrit derrière un rideau blanc, laissant apercevoir un mur de pierre.

Jean-Claude ne portait qu'un bas de pyjama. Il s'approcha de moi, pieds nus. Sa poitrine était comme dans mon rêve, la cicatrice en plus. Elle souillait sa perfection de marbre, lui donnant l'air plus réel.

— En enfer, soupirai-je.

— Je te demande pardon, ma petite ?

— Je me demandais où j'étais. Puisque vous voilà, ce doit être en enfer.

Il sourit. Il avait l'air presque repu, comme un serpent qui vient de se nourrir.

— Comment suis-je arrivée ici ?

— C'est Richard qui t'a amenée.

— Donc, j'ai bien été empoisonnée. Ça ne faisait pas partie du rêve.

Il s'assit sur le bord du lit, aussi loin de moi que possible. Il n'y avait aucune chaise dans la chambre.

— Je crains que non.

— Je ne voudrais pas passer pour une ingrate, mais comment se fait-il que je ne sois pas morte ?

Il ramena ses genoux contre sa poitrine, un geste étrangement vulnérable.

— Je t'ai sauvée.

— Expliquez-vous.

Ma voix s'était durcie.

— Est-ce vraiment nécessaire ?

— Je veux l'entendre.

— Je t'ai fait la troisième marque.

— Je n'ai pas de trace de morsure.

Du menton, il désigna mon poignet.

— Salaud !

— Je t'ai sauvé la vie.

— Vous avez bu mon sang pendant que j'étais inconsciente.

— Oui.

— Fils de pute !

La porte s'ouvrit de nouveau et Richard entra.

— Comment as-tu pu me livrer à lui ?

— Elle ne semble pas très reconnaissante, tu ne trouves pas, Richard ?

— Tu as dit que tu préférerais mourir que de te transformer en lycanthrope.

— Ou en vampire.

— Il ne t'a pas mordue. Tu ne vas pas devenir comme lui.

— Mais je serai son esclave pour l'éternité !

— Ce n'est que la troisième marque, Anita. Tu n'es pas encore sa servante.

— La question n'est pas là. (Je le foudroyai du regard.) Ne comprends-tu pas ? J'aurais préféré que tu me laisses mourir.

— Ce n'est pas si affreux que ça, tu sais, dit Jean-Claude.

— Tu saignais par le nez et par les yeux. Tu étais en train de te vider dans mes bras. Je ne pouvais pas te laisser mourir.

Richard fit quelques pas vers le lit et me tendit les mains.

Je me levai et les toisai tous les deux.

— Richard me connaît à peine. Jean-Claude, vous n'avez aucune excuse. Vous n'avez pas accordé d'importance à ma *volonté*.

— Peut-être que je ne pouvais pas te regarder mourir non plus, ma petite. Y as-tu pensé ?

Je secouai la tête.

— Que signifie la troisième marque ? Quel pouvoir supplémentaire vous confère-t-elle sur moi ?

— Désormais, je peux chuchoter dans ton esprit hors de tes rêves. Toi, tu seras très difficile à tuer. Le poison ne t'affectera plus.

— Je ne veux pas le savoir. Je ne vous pardonnerai jamais !

— C'est bien ce que je craignais, dit-il tristement.

— J'ai besoin de fringues et de quelqu'un pour me raccompagner chez moi. Je dois aller bosser ce soir.

— Anita, tu as failli mourir deux fois aujourd'hui. Comment peux-tu... ?

— La ferme, Richard ! Je dois aller travailler. Il me faut un truc qui soit à moi, pas à lui.

— Trouve-lui des vêtements et ramène-la chez elle. Il lui faudra un peu de temps pour s'habituer à ce nouveau changement.

Je regardai Jean-Claude, toujours pelotonné au bord du lit. Si adorable.

Si j'avais eu un flingue, je l'aurais abattu sur-le-champ. La peur formait une boule dure et froide dans mon ventre. Que je le veuille ou non, il avait décidé que je serais sa servante humaine. J'aurais beau hurler et protester, rien n'y ferait.

— Approchez-vous encore de moi pour quelque raison que ce soit, et je vous tuerai !

— Trois marques nous lient à présent. Tu te ferais aussi mal qu'à moi.

J'éclatai d'un rire sans joie.

— Vous croyez vraiment que je m'en soucie ?

Il me dévisagea sans broncher.

— Non.

Puis il nous tourna le dos à tous les deux et ordonna :

— Ramène-la chez elle, Richard. C'est une corvée que je ne t'envie pas. La colère la rend très éloquente.

J'avais envie de lui cracher dessus, mais ça n'aurait pas suffi. Je ne pouvais pas le tuer. Pas pour le moment. Donc, je laissai tomber. Une maîtrise totale, même sous la pression.

Je suivis Richard et sortis de la chambre sans un regard en arrière. Je ne voulais pas voir le profil parfait de Jean-Claude dans le miroir de la coiffeuse.

Les vampires ne sont pas censés avoir de reflet. Ni d'âme. Jean-Claude avait l'un. Et l'autre ? Cela avait-il la moindre importance ? Non, décidai-je. Ça n'en avait aucune. J'allais le livrer à Oliver. Et Saint Louis avec.

Une marque de plus, et je lui appartiendrais pour toujours. Pas question. Plutôt le faire assassiner, même si je devais mourir avec lui. Personne ne me forcera jamais à accepter ce que je ne veux pas. Y compris l'éternité.

Chapitre 43

Pour finir, je me retrouvai affublée d'une de ces robes dont la taille vous tombe sur les hanches. Qu'elle soit trois fois trop grande pour moi n'arrangeait rien. Les chaussures étaient de la bonne pointure, mais à talons hauts. Enfin, ça valait mieux que de marcher pieds nus. Richard avait monté le chauffage dans la voiture après que j'eus refusé son pardessus.

Nous étions en train de nous écharper, sans être sortis ensemble une seule fois. Même pour moi, c'était un record.

— Tu es vivante, répéta-t-il pour la soixantième fois.

— Mais à quel prix ?

— Je crois que toute vie est précieuse. Pas toi ?

— Ne fais pas de la philo avec moi. Tu m'as livrée aux monstres, et ils se sont servis de moi. Ne comprends-tu pas que Jean-Claude ne cherchait qu'un prétexte pour me faire ça ?

— Il t'a sauvé la vie.

C'était la seule chose qu'il avait à dire pour sa défense.

— Mais il ne l'a pas fait pour ça ! Il voulait que je devienne son esclave.

— Une servante humaine n'est pas une esclave, bien au contraire. Son maître n'a presque aucun pouvoir sur elle.

— Mais il est capable de lui parler mentalement et d'envahir ses rêves. (Je secouai la tête.) Ne laisse pas Jean-Claude te baratiner.

— Tu n'es pas raisonnable.

La goutte d'eau qui fit déborder le vase !

— C'est mon poignet qu'il a tranché, et mon sang qu'il a bu.

— Je sais.

Quelque chose dans le ton de sa voix me fit frémir.

— Tu l'as regardé, espèce de malade ?

Voilà pourquoi il traînait avec Jean-Claude. Richard était un voyeur.

— Tu n’y es pas du tout, dit-il.
— Ah oui ?
Les bras croisés, je le foudroyai du regard.
— Je voulais m’assurer qu’il ne boirait pas plus de sang que nécessaire pour te sauver la vie.
— Que pouvait-il faire d’autre ? crachai-je, dégoûtée.
— Te violer...
— Tu as dit que je saignais par les yeux et par le nez. Pas très romantique, non ?
— Ça avait pourtant l’air de l’exciter.
Je sursautai.
— Tu es sérieux ?
Il hocha la tête.
Une main glacée m’étreignit le cœur.
— Qu’est-ce qui te fait croire qu’il m’aurait violée ?
— Tu t’es réveillée sur un couvre-lit noir. Le premier était blanc. Il t’avait allongée dessus pour te déshabiller. Il y avait du sang partout, et il a fourré son nez dedans. Il l’a léché. Puis un autre vampire lui a tendu un petit couteau en or.
— Il y avait des spectateurs ?
— C’était comme un rituel. Il semblait important qu’il y ait des témoins. Pendant qu’il buvait le sang de ton poignet, il s’est mis à te peloter... à te toucher les seins. Je lui ai dit que je t’avais amenée à lui pour qu’il te sauve, pas pour qu’il te viole.
— Ça n’a pas dû lui plaire.
Richard ne répondit pas.
— Quoi ?
Il secoua la tête.
— Raconte-moi la suite, exigeai-je.
— Il a relevé la tête. Son visage était maculé de sang. Et il a dit : « Je n’ai pas attendu aussi longtemps pour prendre ce que je veux qu’elle me donne de son plein gré. C’est seulement une tentation. » Puis il a baissé les yeux vers toi, et je te jure que son expression était effrayante. Il croit vraiment que tu finiras par lui céder. Que tu lui rendras son amour.
— Les vampires n’aiment personne.
— En es-tu certaine ?

Je lui jetai un coup d'œil, puis tournai la tête vers ma vitre. Le soleil était en train de se coucher.

— Les vampires ne peuvent pas éprouver ce genre de sentiments.

— Qu'en sais-tu ?

— Jean-Claude ne m'aime pas.

— Peut-être que si, à sa façon.

Je secouai la tête.

— Il m'a tranché le poignet. Il s'est repu de mon sang. Ça n'est pas mon idée de l'amour.

— Et si c'était la sienne ?

— Dans ce cas, c'est trop bizarre pour moi.

— Mais admets qu'il est amoureux de toi.

— Non.

— Ça te fait peur, pas vrai ?

Je me concentraï sur l'horizon. Pas envie de parler de ça. Je voulais tout oublier de cette maudite journée.

— À moins que tu aies peur de quelque chose d'autre...

— Je ne vois pas de quoi tu parles.

— Bien sûr que si.

Richard semblait très sûr de lui. Et il ne me connaissait pas assez pour ça.

— Dis-le à voix haute, Anita. Dis-le juste une fois, et ça ne te paraîtra plus aussi effrayant.

— Je n'ai rien à dire, grinçai-je, les dents serrées.

— Tu essaies de me faire croire que tu ne veux pas de Jean-Claude.

— Je ne l'aime pas.

— Mais... ?

— Je te trouve bien obstiné. D'accord, il m'attire. C'est ce que tu voulais entendre ?

— À quel point le désires-tu ?

— Ça ne te regarde pas.

— Jean-Claude m'a ordonné de me tenir à l'écart de toi. Je veux savoir si je suis vraiment en train de m'immiscer dans votre relation. Parce que, s'il y a quelque chose entre vous, je ferais mieux de ne pas m'en mêler.

— C'est un monstre, Richard. Tu l'as vu à l'œuvre. Je ne peux pas aimer un monstre.

— Et s'il était humain ?

— Il resterait égoïste et dominateur. Nous pourrions essayer, mais... Je ne crois pas que ça marcherait.

— Et tu ne vas pas tenter le coup parce que c'est un monstre.

— Il est mort, Richard. Jean-Claude est un cadavre ambulante. Peu importe sa beauté ou son charisme, je ne sors pas avec des cadavres.

— Et avec des lycanthropes ?

— Pourquoi ? Tu veux m'arranger le coup avec un de tes amis ?

— Non. Je me demande juste où tu traces la frontière.

— La lycanthropie est une maladie dont la victime a déjà survécu à une attaque terrible. Ce serait comme rejeter la faute sur une femme qui vient de se faire violer.

— Tu es déjà sortie avec un métamorphe ?

— L'occasion ne s'est jamais présentée.

— Quel autre genre de créature te répugne ?

— Je n'y ai pas réfléchi. Les zombies ne me disent rien. Pourquoi ça t'intéresse à ce point ?

Il secoua la tête.

— Je suis curieux, c'est tout.

— Et moi, pourquoi ne suis-je pas en colère après toi ?

— Parce que tu te réjouis d'être toujours en vie, quel qu'en soit le prix.

Il entra dans le parking de mon immeuble. La voiture de Larry était garée sur mon emplacement.

— Peut-être. Mais je te tiendrai informée du prix exact quand je le découvrirai.

— Tu ne crois pas Jean-Claude ?

— Je ne croirais pas Jean-Claude s'il me disait que le clair de lune est argenté.

Richard sourit.

— Désolé pour le rencard.

— On pourrait peut-être remettre ça à une autre fois.

— Ça me plairait bien.

J'ouvris la portière ; l'air frais me fit frissonner.

— Quoi qu'il advienne, Richard, merci d'avoir veillé sur moi. (J'hésitai.) Et quelle que soit l'emprise que Jean-Claude a sur toi, un bon conseil : brise-la. Éloigne-toi de lui, ou tu finiras par te faire tuer.

— C'est un sage conseil.

— Que tu ne vas pas suivre.

— Je le ferais si je pouvais, Anita. Je te le jure.

— Comment te tient-il ?

— Il m'a ordonné de ne pas te le dire.

— Il t'a également ordonné de ne pas sortir avec moi.

Il haussa les épaules.

— Tu ferais mieux d'y aller, ou tu vas être en retard pour ton boulot.

Je souris.

— De toute façon, je me gèle le cul.

— Quelle façon de parler pour une frêle demoiselle !

— Je passe trop de temps à traîner avec des flics et des assassins.

Richard démarra.

— Bon courage.

— Merci.

Je claquai la portière. Visiblement, il ne voulait pas parler des liens mystérieux qui l'unissaient à Jean-Claude. Aucune règle n'oblige à dévoiler toute la vérité dès le premier rencard. Et il avait raison : j'étais déjà en retard.

Je frappai à la vitre de la Mazda.

— Il faut que je monte me changer. Je redescends tout de suite.

Chapitre 44

Le 31 octobre est la seule nuit de l'année où Bert nous autorise à porter du noir. En temps normal, il trouve que ça fait trop sévère. J'avais donc un jean noir, un sweat-shirt décoré de citrouilles souriantes, un gilet noir à fermeture Éclair et des Nike assorties. Même mon holster ne déparait pas.

J'avais également emporté mon Firestar et deux chargeurs de rechange, remplacé le couteau abandonné dans la grotte, fourré un Derringer dans la poche de mon blouson et rajouté deux couteaux supplémentaires à ma panoplie : un attaché dans mon dos, l'autre à la cheville. Interdit de rire ! J'aurais aussi pu prendre mon fusil à canon scié.

Si Jean-Claude découvrait que je l'avais trahi, il me tuerait. Éprouverais-je quelque chose de spécial au moment de sa mort ? Mon petit doigt me disait que oui.

Je sortis la carte que Karl Inger m'avait donnée et composai le numéro. Puisqu'il fallait le faire, autant ne pas traîner.

— Allo ?

— Monsieur Inger ?

— Oui. Qui est à l'appareil ?

— Anita Blake. J'ai besoin de parler à Oliver.

— Avez-vous décidé de nous révéler l'identité du maître de la ville ?

— Oui.

— Ne quittez pas. Je vais prévenir M. Oliver.

Il posa le combiné, et j'entendis ses pas s'éloigner. C'était toujours mieux qu'une petite musique agaçante.

De nouveau, un bruit de pas.

— Bonsoir, mademoiselle Blake. Très aimable à vous d'avoir appelé.

Je déglutis avec difficulté.

— Le maître de Saint Louis, c'est Jean-Claude, dis-je précipitamment, avant de changer d'avis.

— Je l'avais écarté de la liste. Il n'est pas très puissant.

— Il dissimule ses pouvoirs. Faites-moi confiance, il est beaucoup plus balèze qu'il n'en a l'air.

— Pourquoi avez-vous changé d'avis ?

— Il m'a infligé la troisième marque. Je veux me débarrasser de lui.

— S'il meurt, vous risquez d'encaisser un choc fatal, mademoiselle Blake.

— Je veux recouvrer ma liberté.

— Même si vous devez en mourir ?

— Même si je dois en mourir.

— J'aurais aimé vous rencontrer dans d'autres circonstances. Vous êtes une personne remarquable.

— J'ai vu trop de choses, c'est tout. Je ne le laisserai pas me réduire en esclavage.

— Ne vous inquiétez pas : je vais le tuer.

— Si j'avais un doute à ce sujet, je ne vous aurais pas appelé.

— Je vous remercie de votre confiance.

— Encore une chose que vous devriez savoir. La lamie a tenté de vous trahir aujourd'hui. Elle est de mèche avec un autre maître vampire appelé Alejandro.

— Vraiment ? gloussa Oliver, amusé. Que lui a-t-il offert ?

— Sa liberté.

— Je comprends que ça ait tenté Mélanie. Je ne lui en accorde pas beaucoup.

— Elle a tenté de se reproduire ; le saviez-vous ?

— Que voulez-vous dire ?

Je lui parlai du harem de la lamie, et notamment de Raju, l'homme qu'elle avait presque réussi à transformer.

Oliver se tut quelques instants.

— J'ai été imprudent. Je m'occuperai de Mélanie et d'Alejandro.

— Parfait. Pourriez-vous me rappeler demain pour me faire savoir comment les choses se sont passées ?

— Pour vous confirmer la mort de Jean-Claude ?

- C'est ça.
- Je n'y manquerai pas. Où pouvons-nous le trouver ?
- Au *Cirque des Damnés*.
- Un nom très approprié.
- C'est tout ce que je peux vous dire.
- Ça suffira. Merci, mademoiselle Blake, et joyeux

Halloween.

Je ne pus réprimer un petit rire.

— Ça va être une nuit d'enfer.

— Très certainement. Bonsoir.

Il raccrocha.

Je restai immobile quelques instants, observant le combiné.

Je n'avais pas eu le choix. Alors, pourquoi mon estomac était-il noué ? Pourquoi éprouvais-je une furieuse envie d'appeler Jean-Claude pour le mettre en garde ? À cause des marques, ou Richard avait-il raison ?

Étais-je amoureuse de Jean-Claude ? Que Dieu me vienne en aide. J'espérais bien que non.

Chapitre 45

Il faisait nuit noire. Larry et moi avions déjà honoré deux rendez-vous et relevé un zombie chacun. Il lui en restait un, et moi trois. Une gentille soirée tout ce qu'il y a de plus normale.

Contrairement à la tenue de Larry !

Bert nous avait encouragés à porter des vêtements de circonstance, et j'avais choisi le sweat-shirt orné de citrouilles. Larry avait opté pour un costume : salopette de jean délavé, chemise blanche aux manches remontées, chapeau de paille et grosses bottes. Je lui avais demandé en quoi il était déguisé.

— En Huckleberry Finn, évidemment. C'est réussi, non ?

Avec ses cheveux roux et ses taches de rousseur, il lui ressemblait tout à fait. Sa chemise était maculée de sang à présent, mais qui s'en souciait le soir d'Halloween ? Qui aurait pu dire que ça n'était pas du faux ? Pour une fois, nous n'avions pas l'air déplacé parmi nos concitoyens humains.

Mon bipeur sonna. Je consultai l'écran. Le numéro de Dolph. Et merde.

— Qui est-ce ? demanda Larry.

— La police. Il faut trouver un téléphone.

Il consulta l'horloge du tableau de bord.

— Nous sommes un peu en avance. Tu veux que je m'arrête au prochain McDo ?

— Parfait.

Je priais pour que ça ne soit pas un nouveau meurtre. J'avais vraiment besoin d'un peu de tranquillité. Deux petites phrases ne cessaient de résonner dans ma tête : « Jean-Claude va mourir ce soir. Et c'est toi qui l'as vendu. »

Il me semblait dégueulasse de le faire tuer par quelqu'un d'autre, sans avoir à me salir les mains. Sans le regarder dans les yeux et appuyer moi-même sur la détente. Sans lui laisser une

chance de me tuer le premier. C'était de la triche. Mais tant pis. Quand c'est une question de vie ou de mort, plus personne ne respecte les règles, pas vrai ?

Larry se gara sur le parking du McDo.

— Je vais chercher un Coca pendant que tu téléphones. Tu veux quelque chose ?

Je secouai la tête.

— Tu vas bien ?

— Oui. J'espère juste qu'il n'y a pas eu un troisième meurtre.

— Je n'avais pas pensé à ça...

Nous sortîmes de la voiture. Larry alla au comptoir, et je restai dans l'entrée où était le téléphone à pièces.

Dolph décrocha à la troisième sonnerie.

— Inspecteur divisionnaire Storr.

— C'est Anita. Que se passe-t-il ?

— Nous avons découvert qui fournissait des informations aux vampires, et l'hypnotiseur l'a fait parler.

— Génial ! dis-je, soulagée. Je craignais qu'il y ait eu un nouveau meurtre.

— Pas ce soir. La meute a plus important à faire.

— Que veux-tu dire ?

— Elle compte pousser tous les vampires de Saint Louis à massacrer les habitants humains pendant Halloween.

— Impossible. Seul le maître de la ville pourrait le faire. Et encore, à condition d'être incroyablement puissant.

— C'est ce que je pensais. Ces vampires doivent être cinglés.

Une idée terrifiante me traversa l'esprit.

— Tu as la description de leur chef ?

— Ils étaient deux. (J'entendis Dolph fouiller dans ses papiers.) Un nain très poli, et un type indien ou mexicain avec de longs cheveux noirs.

Je serrai le combiné si fort que ma main trembla.

— Ont-ils dit pourquoi ils comptaient massacrer des humains ?

— Pour empêcher la légalisation du vampirisme. Tu ne trouves pas ça bizarre ?

— Si. Dolph, ils ont une chance de réussir.

— Tu viens de dire le contraire !
— Si ces deux-là arrivent à tuer le maître de Saint Louis pendant la nuit, tout est possible.

— Que pouvons-nous faire ?

J'hésitai. Je faillis lui dire de protéger Jean-Claude, mais cette affaire ne concernait pas la police. Les flics doivent se soucier des lois. Or, il n'existe aucun moyen de capturer vivante une créature telle qu'Oliver. On pouvait seulement l'arrêter définitivement.

— Parle-moi, Anita.

— Je dois y aller, Dolph.

— Tu sais quelque chose. Raconte-moi.

Je raccrochai et éteignis mon bipeur. Puis j'appelai le *Cirque des Damnés*. Une agréable voix féminine me répondit :

— Ici le *Cirque des Damnés*, l'endroit où tous vos cauchemars deviennent réels.

— Je dois parler à Jean-Claude. C'est une urgence.

— Il est occupé. Puis-je lui transmettre un message ?

Je déglutis et m'efforçai de ne pas hurler.

— Ici Anita Blake, sa servante humaine. Je dois lui parler immédiatement.

— Je...

— Des gens vont mourir si vous ne me le passez pas.

— Compris...

La standardiste me mit en attente avec une version massacrée de *High Flying* de Tom Petty.

Larry ressortit avec son Coca.

— Alors, quoi de neuf ?

Je secouai la tête en trépignant d'impatience.

— Vite, vite, marmonnai-je.

Mon Dieu, qu'avais-je fait ? Pourvu qu'il ne soit pas trop tard...

— Ma petite ? Que t'arrive-t-il ?

— Écoutez-moi sans m'interrompre. Un maître vampire est en route pour le *Cirque*. Je lui ai donné votre nom et votre adresse. Il s'appelle Oliver, et il est presque aussi vieux que l'humanité. Plus vieux encore qu'Alejandro. Je pense même qu'il est le maître

d'Alejandro. Tout ça était un plan pour m'amener à lui remettre les clés de la ville, et je suis tombée dans le panneau.

Il garda le silence si longtemps que je finis par demander :

— Vous m'avez entendue ?

— Tu voulais vraiment me tuer.

— Je vous avais prévenu.

— Et maintenant, tu me mets en garde. Pourquoi ?

— Oliver veut prendre le contrôle des vampires de Saint Louis pour qu'ils massacrent la population humaine. Il veut revenir à l'ancien temps où nous pourchassions ses congénères pour les empêcher de se reproduire à toute allure, sous prétexte que la légalisation les a ramollis. Sur le fond, j'étais d'accord avec lui. Mais j'ignorais ce qu'il comptait faire.

— Donc, pour sauver tes précieux humains, tu es prête à trahir Oliver après moi.

— Peu importe ce que je suis prête à faire ou non. Ils sont en route, Jean-Claude. Peut-être sont-ils déjà là. Vous devez vous protéger.

— Pour préserver tes humains.

— Et vos vampires aussi. Voulez-vous vraiment qu'ils passent sous le contrôle d'Oliver ?

— Non. Je prendrai les mesures qui s'imposent, ma petite. À tout le moins, nous ne nous rendrons pas sans combattre.

Il raccrocha.

Larry m'observait avec des yeux ronds comme des billes.

— Que se passe-t-il, Anita ?

— Pas maintenant.

Je sortis la carte d'Edward de mon sac, mais je n'avais pas d'autre pièce de vingt-cinq cents.

— Tu peux me prêter un quarter ?

— Bien sûr.

Il me le tendit sans poser d'autre question. Brave petit gars.

Je composai le numéro.

— Réponds, Edward, marmonnai-je. Réponds, je t'en supplie.

Il décrocha à la septième sonnerie.

— Edward, c'est Anita.

— Que t'arrive-t-il ?

— Ça te dirait de te faire deux maîtres vampires beaucoup plus vieux que Nikolaos ?

Je l'entendis déglutir.

— Je m'amuse toujours tellement quand tu es là. Où se donne-t-on rendez-vous ?

— Au *Cirque des Damnés*. Tu as un fusil à canon scié en rab ?

— Pas sur moi.

— Et merde ! On se retrouve devant l'entrée aussi vite que possible. Ça va être un massacre.

— La façon idéale de passer une soirée d'Halloween.

— À tout de suite.

— À tout de suite, et merci de m'avoir invité.

Il était sincère. Edward avait commencé une carrière d'assassin ordinaire mais, comme les humains étaient des proies trop faciles pour lui, il était passé aux vampires et aux métamorphes. Il n'avait jamais rencontré aucune créature qu'il ne puisse pas tuer. Sans défi à relever, l'existence lui semblait trop ennuyeuse.

Je me tournai vers Larry.

— J'ai besoin d'emprunter ta caisse.

— Tu n'iras nulle part sans moi. J'ai entendu une moitié de la conversation... Pas question que tu me sèmes sur ce coup-là.

Je faillis protester, mais le temps pressait.

— On y va !

Il était content. Il ignorait ce qui allait se passer et ce que nous affronterions. Pas moi. Et je n'étais pas contente du tout.

Chapitre 46

Sur le seuil du *Cirque des Damnés*, j'observais le kaléidoscope de costumes criards qui tourbillonnait à l'intérieur. Je n'avais jamais vu cet endroit aussi bondé.

Edward était près de moi, vêtu d'une longue cape noire, le visage dissimulé par un masque ressemblant à un crâne nu. Fidèle à son surnom, la Mort. Mais au lieu d'une faux, il avait un lance-flammes accroché dans le dos, un Uzi et Dieu seul sait combien d'autres armes planquées sous ses habits.

Larry semblait pâle mais déterminé. Je lui avais donné mon Derringer. Il ne connaissait rien aux flingues, mais il avait refusé de rester dans la voiture. La semaine prochaine, si nous étions toujours en vie, je l'emmènerais au stand de tir...

Une femme en costume d'oiseau passa devant nous, et je dus y regarder à deux fois pour m'assurer que ça n'était pas une métamorphe, tant son déguisement était réussi. Halloween est la seule nuit de l'année où les métamorphes peuvent sortir sous leur forme animale sans que personne leur prête attention.

Une Noire mince, vêtue d'un bikini et d'un masque sophistiqué, s'approcha de nous.

— Jean-Claude m'a envoyée vous chercher, dit-elle d'une voix forte pour couvrir le brouhaha ambiant.

— Qui êtes-vous ?

— Rashida.

Je secouai la tête en observant son épaule intacte.

— Rashida s'est fait arracher le bras il y a deux jours. Ça ne peut pas être vous.

Elle souleva son masque pour me montrer son visage et sourit.

— Nous guérissons vite.

J'étais au courant. Mais à ce point ?

Nous lui emboîtâmes le pas, la regardant fendre la foule en ondulant des hanches.

— Ne me lâche pas d'une semelle, recommandai-je à Larry.

Je lui pris la main pour le guider, comme à un enfant. Je ne supportais pas l'idée qu'il lui arrive quelque chose. Ce soir, le croque-mitaine, c'était la mort.

Edward nous suivait de près, aussi silencieux que la Faucheuse qu'il incarnait, certain qu'il aurait bientôt l'occasion de tuer quelqu'un.

Rashida nous conduisit vers la grande tente rayée. Jean-Claude devait nous attendre dans son bureau, supposai-je.

— Désolé, nous dit un homme en canotier et veste rayée. Il ne reste plus de places pour le spectacle.

— C'est moi, Perry. J'amène les invités du maître, annonça Rashida en nous désignant.

L'homme écarta le pan de toile qui masquait l'entrée et nous fit signe de passer. Quelques gouttes de sueur perlaient sur sa lèvre supérieure. Il ne faisait pourtant pas si chaud que ça. Que se passait-il dans la tente ? Rien de bien grave, s'ils laissaient le public y assister.

La lumière des projecteurs était vive et brûlante. Je me mis aussitôt à transpirer. Mais je ne voulus pas enlever mon sweat-shirt. Quand je le fais, les gens me regardent toujours bizarrement. À cause de mon flingue. Je déteste ça.

Des rideaux circulaires, aux couleurs changeantes comme celles d'un prisme, avaient été fixés au plafond, délimitant et dissimulant les deux moitiés de la piste. Rashida s'immobilisa devant la rambarde de sécurité, au pied des gradins.

— Jean-Claude voulait que tout le monde soit en costume, mais nous n'avons plus le temps de vous en trouver un. Enlevez votre gilet, et ça devrait aller.

Je fronçai les sourcils.

— De quoi parlez-vous ?

— Vous nous retardez. Enlevez votre gilet et venez.

D'un bond gracieux, elle sauta la rambarde et atterrit pieds nus de l'autre côté. Elle se retourna vers nous et nous fit signe de la suivre.

Je restai où j'étais. Pas question de bouger tant qu'on ne m'aurait pas expliqué de quoi il retournait. Larry et Edward ne bronchèrent pas non plus. Les spectateurs nous fixaient d'un air curieux, attendant que nous fassions quelque chose d'intéressant.

Rashida disparut derrière l'un des rideaux.

— Anita.

Je me retournai vers Larry, qui observait la piste.

— Tu as dit quelque chose ?

Il secoua la tête.

— Anita ?

Je regardai Edward, mais ce n'était pas sa voix.

— Jean-Claude ? chuchotai-je.

— Oui, ma petite, c'est moi.

— Où êtes-vous ?

— Derrière le rideau, avec Rashida.

À part un petit écho, sa voix était tout à fait normale. Mais je savais qu'elle résonnait seulement dans ma tête. Serais-je aussi capable de lui parler sans ouvrir la bouche ? Je préférais ne pas le vérifier.

— Que se passe-t-il ? murmurai-je.

— M. Oliver et moi avons conclu un accord.

— Je ne comprends pas.

— À qui parles-tu ? intervint Edward.

— Je t'expliquerai plus tard.

— Entre dans mon cercle, Anita, et je t'expliquerai tout en même temps qu'au public.

— Qu'avez-vous fait ?

— Je me suis efforcé d'épargner le plus de vies possible, ma petite. Certains d'entre nous vont mourir ce soir, mais uniquement sur la piste. Quel que soit le vainqueur de ce duel, il ne fera pas de victimes innocentes. Nous avons donné notre parole.

— Vous allez vous battre devant tous ces gens ? Comme si c'était un spectacle ?

— C'est le mieux que j'aie pu faire, étant donné les circonstances. Si tu m'avais prévenu quelques jours plus tôt, j'aurais eu le temps d'arranger autre chose. Là, j'ai dû improviser.

Comme je me sentais coupable, je ne répondis rien.

J'enlevai mon gilet et le posai sur la rambarde. Les spectateurs les plus proches hoquetèrent de surprise en apercevant mon holster.

— La bataille aura lieu sur la piste, annonçai-je.

— Devant tous ces gens ? s'étonna Edward.

— Oui.

— Je ne comprends pas, dit Larry.

— Peu importe. Je veux que tu restes ici.

— Pas question.

— Larry, tu n'as pas d'arme, et tu ne sais pas te servir d'un flingue. Jusqu'à ce que tu reçoives un entraînement minimum, tu seras de la chair à canon. Reste ici.

Il secoua la tête.

Je lui touchai le bras.

— S'il te plaît, Larry.

J'ignore si ce fut le ton de ma voix ou mon regard suppliant qui le convainquit, mais il se résigna.

Je respirais déjà un peu mieux. Quoi qu'il se passe ce soir, Larry ne mourrait pas à cause de moi. Ce ne serait pas ma faute.

J'enjambai la rambarde et me laissai tomber sur la piste. Edward m'imita dans un frou-frou de satin noir. Je jetai un coup d'œil en arrière. De l'autre côté de la barrière de sécurité, Larry semblait déconfit, mais en sécurité. La seule chose qui comptât.

J'effleurai le rideau aux couleurs changeantes et m'aperçus que c'était un effet d'optique dû aux projecteurs. Vu de près, le tissu était blanc. J'en écartai un pan et me faufilai derrière, Edward sur les talons.

Au centre du cercle, un trône se dressait sur une estrade. Rashida et Stephen étaient debout devant. Près d'eux, je reconnus les cheveux et la poitrine nue de Richard avant même qu'il ne soulève son masque blanc, orné d'une étoile sur la joue. Il portait un pantalon de harem bleu avec des paillettes, un gilet et des chaussons assortis. Tout le monde était déguisé, sauf moi.

— J'espérais que tu n'arriverais pas à temps, me confia Richard.

— Tu aurais voulu que je manque la nuit d'Halloween la plus cauchemardesque de tous les temps ?

— Qui est avec toi ? demanda Stephen.

— La Mort.

Edward s'inclina.

— Je ne m'étonne pas de te trouver en pareille compagnie, ma petite.

Je levai les yeux.

Jean-Claude m'observait du haut de l'estrade, vêtu d'un costume de courtisan français : une redingote noire brodée d'argent, une demi-cape qui lui pendait sur une seule épaule et un pantalon légèrement bouffant rentré dans des bottes qui lui montaient jusqu'à mi-mollet. De la dentelle garnissait le revers de ses bottes, le col et les manches de sa veste. Pour couronner le tout, il portait un chapeau surmonté de plumes noires et blanches.

Ses fidèles s'écartèrent pour dégager l'accès des marches qui conduisaient au trône. Je n'avais pas envie de monter sur l'estrade. Au-delà des rideaux, j'entendais des bruits, des créatures ou des gens en train de remuer.

Je regardai Edward, qui sondait la foule d'un regard pénétrant. En quête de victimes ou de visages connus ?

Tout le monde était en costume, mais très peu de gens avaient des masques. Yasmeen et Marguerite étaient au milieu de l'escalier. La première portait un sari rouge orné de voiles et de sequins qui seyait admirablement à son teint bronzé. La seconde avait enfilé une longue robe bleu marine, aux manches bouffantes et au large col de dentelle. Ses cheveux blonds étaient coiffés en macarons. Comme celui de Jean-Claude, son costume ressemblait moins à un déguisement qu'à une tenue d'époque.

Je m'approchai des deux femmes. Yasmeen écarta ses voiles pour révéler la cicatrice en forme de croix que je lui avais infligée.

— Quelqu'un te le fera payer ce soir.

— Pas vous ?

— Pas encore.

— Vous vous moquez de savoir qui gagnera, n'est-ce pas ?

Elle sourit.

— Comment peux-tu douter de ma loyauté envers Jean-Claude ?

— Très facilement.

— Je suis aussi loyale envers lui que toi, ma petite, cracha-t-elle en détachant chaque syllabe.

Je ne trouvai pas grand-chose à répondre.

Deux loups étaient assis aux pieds de Jean-Claude, m'étudiant de leurs étranges yeux pâles. Il n'y avait rien d'humain dans leur regard. Où avait-il trouvé de vrais loups ?

Deux marches au-dessous de lui, j'observai le visage parfait et impassible de Jean-Claude.

— Vous semblez sorti des *Trois Mousquetaires*.

— Bien vu, ma petite.

— Votre siècle d'origine ?

Il eut un sourire qui pouvait signifier tout et rien.

— Que va-t-il se passer ce soir ?

— Viens. Approche-toi de moi. Prends la place qui revient à ma servante humaine.

Il tendit vers moi une main pâle. Que j'ignorai. Mais il avait parlé à l'intérieur de ma tête. Nier l'évidence ne m'avancerait à rien.

Un des loups grogna. J'hésitai.

— Ils ne te feront pas de mal. Ce sont mes créatures.

Comme moi, pensai-je.

Jean-Claude baissa la main vers le loup, qui frémit et lui lécha les doigts. Je le contournai prudemment, mais toute son attention était concentrée sur Jean-Claude. Il était désolé d'avoir grogné. Prêt à tout pour se faire pardonner. Et il ne recommencerait pas, promis.

Je vins me placer sur la droite de Jean-Claude.

— Je t'avais choisi un très beau costume.

— Dans le genre du vôtre ? J'aurais refusé de le porter.

Il eut un petit rire qui me remua les entrailles.

— Reste près du trône avec les loups pendant que je ferai mon discours.

— Nous allons vraiment nous battre devant tous ces gens ?

— Bien entendu. Nous sommes au *Cirque des Damnés*, et c'est le soir d'Halloween. Ils vont assister à un spectacle qu'ils ne seront pas près d'oublier.

— C'est de la folie, dis-je.

— Peut-être, mais c'est aussi la seule chose qui empêche Oliver de faire s'écrouler le bâtiment sur nous.

— En serait-il capable ?

— Il pourrait faire bien plus si nous n'étions pas convenus de limiter l'utilisation de ce genre de pouvoirs.

— Parce que vous en seriez capable aussi ?

Pour une fois, Jean-Claude me fit une réponse sans détour.

— Non. Mais Oliver l'ignore.

Je ne pus m'empêcher de sourire.

Il s'installa dans le trône, une jambe passée sur un accoudoir, et baissa son chapeau jusqu'à ce que je ne puisse plus voir que sa bouche.

— Je n'arrive toujours pas à croire que tu m'aies trahi, Anita.

— Vous ne m'avez pas laissé le choix.

— Tu préférerais vraiment me voir mort plutôt que d'accepter la quatrième marque ?

— Oui.

— Le spectacle va commencer, Anita, chuchota-t-il.

Les lumières s'éteignirent et les rideaux s'écartèrent. Des cris montèrent de la foule plongée dans le noir.

Il ne restait qu'un projecteur allumé, pareil à une étoile dans un ciel nocturne, qui baignait Jean-Claude et ses loups d'un doux éclairage. Je devais reconnaître que mon sweat-shirt couvert de citrouilles faisait un peu juste, à côté.

Jean-Claude se leva. Il ôta son chapeau et fit une gracieuse courbette.

— Mesdames et messieurs, ce soir, vous allez assister à une grande bataille, annonça-t-il en avançant vers l'escalier.

Le faisceau lumineux le suivit alors qu'il descendait lentement les marches, son chapeau toujours à la main.

— Une bataille dont l'enjeu est l'âme de cette ville.

Il s'immobilisa, et le cercle de lumière s'élargit pour inclure deux vampires blondes, vêtues à la mode des années vingt, l'une

en bleu, l'autre en rouge. Elles découvrirent leurs crocs, et les spectateurs lâchèrent de petits cris effrayés.

— Ce soir, vous verrez des vampires, des loups-garous, des dieux et des démons.

Il prononçait chaque mot de façon à éveiller des sensations différentes. « Vampires » hérissait les cheveux sur la nuque, « loups-garous » tranchait les ténèbres, « dieux » soufflait sur la peau comme une caresse et « démons » était un vent brûlant sur le visage.

— Certaines manifestations auxquelles vous assisterez seront réelles, et d'autres de simples illusions. À vous de déterminer lesquelles.

« Illusions » se répercutait dans mon esprit comme un reflet à la surface des miroirs d'un labyrinthe, et s'estompait dans un chuchotement qui avait une tout autre signification : « réalité ».

— Les monstres de Saint Louis s'affronteront pendant cette nuit d'Halloween. Si nous gagnons, tout continuera comme avant. Si nos ennemis l'emportent...

Un second projecteur illumina une autre estrade où ne se dressait aucun trône : seulement Oliver et Mélanie sous sa forme reptilienne. Oliver portait un costume blanc orné de gros pois multicolores. Sur l'épaisse couche de fond de teint blanc qui dissimulait son visage se détachait un rictus peint en noir et une larme scintillait sur sa joue. Il était coiffé d'un minuscule chapeau pointu avec un gros pompon bleu.

Un clown ? Il avait choisi de se déguiser en clown ? Ça n'était pas ce que j'attendais. Mais la lamie était très impressionnante avec ses anneaux enroulés autour de lui et ses seins nus qu'il caressait d'une main gantée.

— Si nos ennemis l'emportent, reprit Jean-Claude, demain soir, il y aura dans cette ville un bain de sang tel que le monde n'en a jamais connu. Ils se nourriront de la chair de Saint Louis jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'une coquille vide.

Il fit demi-tour et remonta vers l'estrade.

— Nous allons nous battre pour votre vie, pour votre âme même. Priez pour que nous remportions la victoire, chers humains. Priez de toutes vos forces.

Il se rassit. Un des loups posa une patte sur sa cuisse ; il lui gratta la tête d'un air absent.

— La mort attend tous les humains, dit Oliver.

Notre projecteur s'éteignit, le laissant seul à être illuminé au milieu des ténèbres. Chapeau pour le symbolisme.

— Vous mourrez tous un jour. D'un accident ou d'une longue maladie. Mais vous souffrirez de toute façon.

Les spectateurs s'agitèrent sur leur siège, mal à l'aise.

— C'est vous qui me protégez de sa voix ? demandai-je à Jean-Claude.

— Non : ce sont tes marques.

— Que ressentent ces pauvres gens ?

— Une douleur fulgurante dans la poitrine. Le ralentissement de leur corps usé par les ans. L'horreur d'un accident auquel ils ont assisté.

Des hurlements retentirent alors qu'Oliver faisait prendre conscience de leur mortalité à tous ses auditeurs. Obscène : une créature vieille d'un million d'années rappelant à des humains combien leur existence était brève et fragile.

— Puisque vous devez mourir, pourquoi ne pas vous abandonner à notre glorieuse étreinte ?

La lamie rampa vers le bord de l'estrade.

— Si vous saviez combien elle peut être douce... Combien elle pourrait vous faciliter le passage vers la nuit éternelle. Pour nous, la mort est une célébration, un rituel joyeux. Plus de doutes qui vous taraudent. À la fin, vous brûlerez d'envie de sentir ses mains sur vous. Elle vous fera connaître des sensations que peu d'humains ont le loisir de goûter.

» La mort est-elle un prix si élevé, alors quelle doit survenir de toute façon ? Ne préférez-vous pas mourir avec nos lèvres sur votre peau plutôt qu'assourdis par le « tic-tac » de l'horloge dont les secondes s'égrènent inexorablement ?

— Oui... S'il vous plaît... Prenez-nous, gémirent des voix dans le public.

— Arrêtez-le ! suppliai-je.

— C'est son tour de parler, ma petite. Je ne peux pas l'en empêcher.

— Dans nos bras, vos rêves les plus obscurs se réaliseront, mes amis. Venez à nous.

Les ténèbres bruissèrent. Des gens couraient vers le pied des gradins, escaladaient la rambarde pour venir se jeter dans la gueule de la mort.

Puis les lumières se rallumèrent, et ils se pétrifièrent. Certains regardèrent autour d'eux tels des somnambules réveillés en sursaut. La plupart avaient l'air embarrassé, mais un homme, près de la piste, semblait au bord des larmes, comme si on venait de lui arracher son rêve le plus cher. Il tomba à genoux, les épaules secouées par de gros sanglots. Qu'avait-il entendu dans les paroles d'Oliver ? Mon Dieu, protégez-nous de lui !

Mon regard se posa sur un énorme autel de marbre que les rideaux, puis l'obscurité, dissimulaient jusque-là. Il se dressait à mi-chemin des deux estrades. À quoi était-il censé servir ? Je me tournai vers Jean-Claude pour lui poser la question. Mais quelque chose était déjà en train de se produire.

Rashida approcha de la rambarde qui séparait la piste des gradins. Vêtu d'un string qui ne laissait pas grand-chose à l'imagination, Stephen alla se placer de l'autre côté, en face d'elle. Son corps nu était aussi lisse et parfait que celui de Rashida. « Nous guérissons vite », avait-elle dit.

— Mesdames et messieurs, nous allons vous laisser quelques instants pour vous remettre de cette première démonstration de magie. Puis nous vous révélerons certains de nos secrets.

Les spectateurs se rassirent. Une ouvreuse ramena l'homme en pleurs à son siège. Un silence haletant s'abattit sur la foule. On aurait pu entendre tomber une épingle.

— Comme vous l'ignorez sans doute, les vampires peuvent appeler des animaux pour les aider. Mon animal est le loup.

Jean-Claude fit le tour de l'estrade en désignant les deux loups. Je restai immobile. Moi, il ne m'exhibait pas ; j'étais simplement au milieu.

— Mais je peux également appeler le cousin humain du loup : le loup-garou.

De la musique s'éleva des haut-parleurs, d'abord douce et basse, puis soumise à un inquiétant crescendo.

Stephen tomba à genoux. Je tournai la tête. Rashida était dans la même position. Ils allaient se transformer devant la foule. N'ayant jamais assisté à une métamorphose, j'éprouvais une certaine curiosité.

Stephen était à quatre pattes, le dos arqué, ses longs cheveux blonds traînant par terre. Sa peau ondula comme de l'eau et sa colonne vertébrale s'arqua alors qu'il tendait les mains et pressait son visage contre le sol.

Ses articulations déchirèrent la chair de ses mains. Il grogna. On eût dit que des vers grouillaient sous sa peau.

Puis sa colonne vertébrale ondula. De la fourrure couleur de miel le recouvrit, se répandant sur sa peau à la manière d'une onde de choc. Un fluide transparent coulait de ses plaies à l'endroit où ses os transperçaient sa chair. Ses muscles roulaient et se tortillaient comme des serpents.

Des craquements accompagnaient la métamorphose. On eût dit que le loup tapi en lui tentait de crever sa peau d'humain, de s'en débarrasser comme d'une mue. Je me réjouissais que la fourrure dissimule certaines des transformations.

Un son à mi-chemin entre un grondement et un cri monta de sa gorge. Il était dans sa forme intermédiaire, sous laquelle il avait combattu le cobra géant. Levant le museau vers le ciel, il poussa un long hurlement qui me donna la chair de poule.

Un second hurlement lui fit écho de l'autre côté de la piste. Me tournant, je découvris une silhouette identique mais noire comme de la poix. Rashida ?

La foule applaudit.

Les deux loups-garous revinrent en rampant vers l'estrade et s'allongèrent devant.

— Je n'ai rien d'aussi spectaculaire à vous offrir. (La lumière des projecteurs était revenue sur Oliver.) Le serpent est ma créature.

La lamie s'enroula autour de lui, en sifflant assez fort pour que tout le public l'entende. De sa langue fourchue, elle lui lécha l'oreille.

Oliver désigna le pied de l'estrade où se tenaient deux silhouettes enveloppées d'une cape noire, la capuche dissimulant leur visage.

— Ce ne sont pas exactement des métamorphes. Je préfère les garder en réserve pour vous faire une surprise. (Il leva les yeux vers nous.) Que la bataille commence.

Les lumières s'éteignirent de nouveau. Je luttai contre l'impulsion de saisir le bras de Jean-Claude dans le noir.

— Que va-t-il se passer ?

— Nous n'avons pas planifié la soirée, Anita. Comme toutes les batailles, elle sera chaotique, violente et sanglante.

Les projecteurs se rallumèrent progressivement, répandant dans la tente une lueur qui évoquait l'aube ou le crépuscule.

— C'est parti, murmura Jean-Claude.

La lamie descendit l'escalier, et les combattants se ruèrent les uns sur les autres. Ça n'avait rien d'une bataille rangée ; on aurait plutôt dit une bagarre d'ivrognes.

Je fis mine d'aller les rejoindre. Jean-Claude ne bougea pas.

— Vous venez ?

— Non. C'est ici qu'aura lieu le véritable combat, ma petite. Fais ce que tu pourras mais, au bout du compte, ça se résoudra entre Oliver et moi.

— Il a un million d'années. Vous ne pouvez pas le vaincre.

— Je sais.

Nous nous regardâmes un moment.

— Je suis désolée, dis-je enfin.

— Moi aussi, ma petite. Moi aussi.

Je courus au pied de l'escalier et me jetai dans la mêlée.

Sa mitraillette à la main, Edward s'était placé dos à dos avec Richard, qui brandissait un revolver et tirait sur une des mystérieuses créatures d'Oliver. Sans parvenir à la ralentir.

Je visai le long de mon bras tendu et lui tirai dans la tête. La créature trébucha et se tourna vers moi. Sa capuche tomba, révélant une tête de cobra aussi grosse de celle d'un cheval. Son corps était celui d'une femme.

Ni mon flingue ni celui de Richard ne lui avaient fait de mal. Elle approcha de moi. Je ne savais ni ce qu'elle était ni comment l'arrêter. Joyeux Halloween.

Chapitre 47

La créature fonçait sur moi. J'avais lâché mon Browning et dégainé un de mes couteaux quand elle m'atteignit et me renversa dans l'escalier.

Elle se releva pour frapper. Je brandis mon couteau. Elle plongea ses crocs dans mon épaule. Je criai et lui enfonçai ma lame entre les côtes. Sans résultat notable, pas même une goutte de sang.

La créature continuait à me mordre l'épaule et à m'injecter son venin tandis que je me débattais. La voix de Jean-Claude résonna dans ma tête.

— Le poison ne peut plus te tuer.

Ça faisait un mal de chien, mais je n'allais pas en mourir. Faute de savoir quoi faire d'autre, je retirai mon couteau de sa poitrine et frappai la créature à la gorge. Elle toussa. Du sang coula sur ma main. Je frappai de nouveau, et elle recula avec un sifflement furieux.

J'avais compris. Son point faible, c'était l'endroit où ses écailles devenaient de la chair humaine.

Mon épaule droite était déchiquetée. Je tâtonnai de la main gauche à la recherche du Browning. J'appuyai sur la détente ; un jet de sang m'éclaboussa le visage. Mais la créature se releva et s'enfuit.

Je la laissai partir, serrant mon bras blessé contre mon flanc. Je n'avais rien de cassé, mais je souffrais horriblement.

Je levai les yeux vers Jean-Claude, immobile sur l'estrade. Pourtant, quelque chose bougeait, comme une ondulation de chaleur dans l'air. Oliver non plus ne bronchait pas. Le véritable combat avait lieu entre eux. Le massacre qui se déroulait sur la piste n'avait pas grande importance, sinon pour ceux qui allaient en être les victimes.

Je baissai les yeux vers ma main droite et agitai les doigts. Je me sentais déjà mieux. Mon regard remonta vers mon épaule. Incroyable. La morsure était déjà en voie de guérison. Grâce à la troisième marque, j'avais les mêmes facultés de récupération que les métamorphes.

— Tu vas bien ? me lança Richard.

— On dirait.

Edward me dévisagea, sourcils froncés.

— Tu devrais être en train de mourir.

— Ça ne t'ennuie pas qu'on remette les explications à plus tard ?

La deuxième créature à tête de cobra gisait au pied de l'estrade, coupée en deux par un tir d'Uzi. Edward pige vite.

Un cri perçant retentit derrière nous. Alejandro avait empoigné Yasmineen. D'une main, il lui tordait un bras dans le dos ; de l'autre, il la plaquait contre sa poitrine. C'était Marguerite qui avait crié. Elle se débattait dans l'étreinte de Karl Inger, et elle avait le dessous. Comme sa maîtresse.

Alejandro déchira la gorge de Yasmineen. Le hurlement de la vampire cessa abruptement quand il lui brisa la colonne vertébrale avec ses dents. Yasmineen s'effondra entre ses bras. Il lui plongea sa main dans la poitrine et l'en ressortit, tenant son cœur encore palpitant.

Marguerite hurlait comme une démente. Karl la lâcha, mais elle ne sembla pas s'en apercevoir. Tombant à genoux, elle se lacéra les joues avec ses propres ongles jusqu'à faire couler son propre sang.

— Doux Jésus ! Que quelqu'un l'arrête.

Karl tourna la tête vers moi. Je levai mon Browning, mais il se réfugia derrière l'estrade d'Oliver.

Je m'approchai de Marguerite. Alejandro s'interposa.

— Tu veux l'aider ?

— Oui.

— Accepte les deux dernières marques, et je la laisserai tranquille.

Je secouai la tête.

— Toute la ville contre une servante humaine folle ? Pas question.

— Anita, à terre !

Je me jetai à plat ventre et une langue de flammes passa au-dessus de ma tête. Je sentis son souffle chaud dans ma nuque.

Alejandro hurla. Je levai les yeux juste à temps pour le voir s'embraser. Il tendit une main et quelque chose jaillit en direction d'Edward.

Je roulai sur moi-même. Edward gisait sur le dos, mais il s'efforçait déjà de se relever, son lance-flammes braqué sur Alejandro. Je me gardai de bouger.

Alejandro leva une main et les flammes firent demi-tour vers Edward. Il roula sur le sol pour les étouffer, arrachant son masque en plastique qui fondait déjà. Le réservoir de son arme brûlait. Richard l'aida à s'en débarrasser et l'entraîna un peu plus loin.

Je me pressai contre le sol, me protégeant la tête avec les bras.

L'explosion fit trembler la tente. Quand je relevai le nez, une pluie de braises retombait sur la piste. Edward et Richard se cachaient derrière l'estrade. Les vêtements d'Alejandro étaient calcinés et sa peau couverte de cloques. Mais rien de plus.

Il bondit sur moi.

Je me relevai en pointant mon flingue sur lui. Évidemment, il ne m'avait pas servi à grand-chose jusque-là. Je reculai vers l'escalier et, lorsque mon talon buta contre la première marche, je commençai à tirer.

Les balles pénétrèrent la chair d'Alejandro et le firent même saigner. Mais elles ne l'arrêtèrent pas. Puis mon percuteur cliqueta dans le vide. Je pris mes jambes à mon cou.

Une masse imposante me heurta par-derrière et me plaqua au sol. Assis sur mes reins, Alejandro m'empoigna les cheveux et me tira la tête en arrière.

— Pose cette mitrailleuse ou je lui brise le cou, menaçait-il.

— Ne l'écoute pas ! criai-je.

Mais Edward obtempéra. Puis il dégaina un pistolet et visa soigneusement. Alejandro éclata de rire.

— Tu ne peux pas me tuer avec des balles en argent.

Il m'enfonça un genou dans le dos pour m'immobiliser. La lame d'un couteau brilla dans sa main.

— Non. Il ne la tuera pas, dit Richard.

— Je lui trancherai la gorge si vous intervenez. Mais si vous nous fichez la paix, je ne lui ferai pas de mal.

— Descends-le, Edward !

Une vampire se jeta sur Edward et le jeta à terre. Richard voulut la ceinturer, mais le petit garçon à qui j'avais déjà eu affaire lui bondit sur le dos.

— Maintenant que tes amis sont occupés, je vais pouvoir en finir avec toi, dit Alejandro.

— Non !

Son couteau m'entailla à peine la peau. Ça faisait mal quand même. Il se pencha vers moi.

— Ce sera bientôt terminé, chuchota-t-il.

Ses lèvres se collèrent contre la plaie et commencèrent à sucer. Un parfum de fleurs m'enveloppa. Je me noyais dedans et n'y voyais plus rien. Le monde n'était plus que tiédeur et effluves douceâtres.

Quand je retrouvai mes facultés de réflexion, je gisais sur le dos, le regard rivé sur le toit de la tente. Des bras me soulevèrent et me bercèrent. Alejandro me serra contre lui. Il s'était entaillé au-dessus du mamelon gauche.

— Bois, ordonna-t-il.

Je posai mes mains sur sa poitrine et tentai de le repousser. Il m'appuya sur la nuque.

— Non !

Je dégainai mon autre couteau et le lui plongeai entre les côtes, espérant toucher le cœur. Il grogna et me saisit le poignet, puis serra jusqu'à ce que je lâche mon arme.

— N'as-tu pas encore compris ? L'argent ne me fait plus rien depuis longtemps.

Il m'attira vers lui. J'étais impuissante. Pas assez forte. Il aurait pu me faire exploser le crâne d'une main, mais il se contentait d'approcher ma bouche de la coupure.

Du sang humecta mes lèvres. Un goût salé, légèrement métallique. Très ordinaire, en fait.

— Anita !

Jean-Claude hurlait mon nom. À voix haute, ou seulement dans ma tête ?

— Sang de mon sang, chair de ma chair, que les deux ne fassent plus qu'un. Une seule chair, un seul sang, une seule âme.

Au plus profond de moi, quelque chose se brisa. Je le sentis. Une vague de tiédeur déferla en moi. Le bout de mes doigts picota. Mon dos s'arqua et un soubresaut me fit décoller du sol. Des bras puissants me rattrapèrent.

J'ouvris les yeux. Alejandro était penché sur moi. Je n'avais plus peur de lui. Très calme, j'avais l'impression de flotter.

— Anita ?

C'était la voix d'Edward. Je tournai la tête vers lui.

— Que t'a-t-il fait ?

Je tentai de le lui expliquer, mais ne trouvai pas les mots. Je m'assis en repoussant doucement Alejandro.

Il y avait des vampires morts aux pieds d'Edward. L'argent ne produisait aucun effet sur Alejandro, mais on ne pouvait pas en dire autant de ses serviteurs.

— Nous en créerons d'autres, me rassura-t-il. Ne peux-tu le lire dans mon esprit ?

Maintenant que j'y réfléchissais... En effet. Mais ça n'avait rien à voir avec la télépathie. Je n'entendais pas vraiment les mots : je savais qu'il pensait au pouvoir que je venais de lui donner. Et qu'il n'éprouvait aucun remords, malgré tous les vampires qui s'étaient fait tuer à cause de lui.

La foule hurla.

Alejandro leva les yeux. Je suivis son regard.

Jean-Claude était à genoux, du sang coulant de son flanc. Alejandro envoyait à Oliver sa capacité de blesser les autres à distance. Quand j'étais devenue sa servante, Jean-Claude avait été affaibli. À présent, Oliver le tenait.

C'était le plan depuis le début !

Alejandro me serrait contre lui, et je ne me débattais pas.

— Tu es une nécromancienne, Anita, chuchota-t-il contre mon oreille. Tu as un pouvoir sur les morts. C'est pour ça que Jean-Claude voulait faire de toi sa servante humaine. Oliver pense te

contrôler à travers moi, mais je sais que tu es une nécromancienne. Même si tu es ma servante, tu disposes de ton libre arbitre. Tu n'es pas obligée d'obéir comme les autres. Donc, tu es une arme vivante. Tu peux frapper l'un d'entre nous et le faire saigner.

— Que voulez-vous dire ?

— Ils se sont arrangés pour que le perdant soit allongé sur l'autel et que tu l'embroches.

— Que... ?

— Jean-Claude pour réaffirmer son pouvoir. Oliver, pour démontrer son contrôle sur ce qui appartenait autrefois à Jean-Claude.

Des hoquets montèrent du public. Oliver flottait dans les airs. Il lévita jusqu'à la piste et leva les bras. Le corps de Jean-Claude fut soulevé par des mains invisibles qui le déposèrent doucement. Du sang souilla aussitôt le revêtement blanc.

— Putain de merde ! jurai-je.

Karl Inger s'approcha de Jean-Claude et lui passa un bras sous les aisselles.

Où étaient les autres ? Je regardai à la ronde. La métamorphe noire était littéralement déchiquetée. Des morceaux bougeaient encore, mais je doutais qu'un lycanthrope puisse se régénérer après avoir subi de tels dégâts. Stephen avait une jambe arrachée, mais il rampait péniblement vers l'autel.

Karl posa Jean-Claude dessus. Du sang coula le long du marbre. Il le maintenait en appuyant une main sur sa poitrine. Mais je savais Jean-Claude capable de soulever une voiture. Comment un humain pouvait-il le maîtriser ?

— Il partage la force d'Oliver.

— Arrêtez de faire ça.

— De faire quoi ?

— De répondre à des questions que je n'ai pas encore posées.

Alejandro sourit.

— Ça fait gagner tellement de temps.

Oliver saisit un pieu de bois blanc et un marteau.

— Le moment est venu.

Alejandro voulut m'aider à me relever, mais je le repoussai. Quatrième marque ou pas, je pouvais encore tenir debout toute seule.

— Non ! cria Richard.

Il s'élança vers l'autel. Le temps parut ralentir.

Il sauta sur Oliver, qui le saisit à la gorge et la lui déchiqueta.

— Richard !

Je courus vers lui, mais il était trop tard.

Il gisait sur le sol, la poitrine couverte de sang, essayant en vain de respirer. Je m'agenouillai près de lui et tentai d'enrayer l'hémorragie. Ses yeux écarquillés étaient remplis de panique.

— Tu ne peux rien pour lui, dit doucement Edward près de moi. Aucun d'entre nous ne peut plus rien pour lui.

— Non !

— Anita...

Il m'écarta de Richard.

Je pleurais, et je ne m'en étais pas aperçue.

— Viens. Détruis ton ancien maître, comme tu le désirais.

Oliver me tendit le pieu et le marteau.

Je secouai la tête.

Alejandro me prit par le bras pour m'aider à me redresser. Je levai un regard implorant vers Edward. Hélas, personne ne pouvait plus rien pour moi non plus. Il n'y avait aucun moyen d'effacer la quatrième marque, de guérir Richard ou de sauver Jean-Claude. Mais ça ne serait pas moi qui lui plongerais un pieu dans le cœur. Je m'y refusais. Même si c'était la dernière chose que je devais faire.

Alejandro m'entraîna vers l'autel.

Marguerite avait rampé jusqu'au pied de l'estrade. Son visage n'était plus qu'un masque ensanglanté. Elle s'était arrachée les yeux.

Oliver tenait le pieu et le marteau dans ses mains gantées de blanc, encore humides du sang de Richard. Je secouai la tête.

— Tu vas les prendre. Et m'obéir !

Son petit visage de clown était plissé par la contrariété.

— Allez vous faire foutre !

— Alejandro, c'est toi qui la contrôles à présent.

— Oui, maître. C'est ma servante humaine.

— Dans ce cas, ordonne-lui de l'achever.

— Je ne peux pas l'y obliger, maître.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est une nécromancienne. Je vous avais prévenu qu'elle conserverait son libre arbitre.

— Je ne laisserai pas une femelle entêtée gâcher mon triomphe.

Il tenta de s'introduire dans mon esprit. Je le sentis m'effleurer comme une rafale de vent chaud qui s'éloigna sans me toucher. J'étais une servante humaine, à présent. Les pouvoirs des vampires ne fonctionnaient plus sur moi, même ceux du plus ancien de tous.

J'éclatai de rire et il me gifla. Un goût de sang envahit ma bouche. Il était tellement en colère qu'il tremblait de tout son corps. J'allais gâcher sa sublime représentation.

Alejandro était content. Je sentais son plaisir, qui faisait comme une boule chaude dans mon estomac.

— Achève-le, ou je te massacrerai, grogna Oliver. Tu es très difficile à tuer désormais. Mais je peux t'infliger une douleur inimaginable. Tu t'en remettras, mais ça fera tout aussi mal. Et ensuite, je recommencerai. Comprends-tu ce que je te dis ?

Je tournai la tête vers Jean-Claude. Il me fixait de ses yeux bleus plus craquants que jamais.

— Je refuse.

— Tu te soucies encore de lui ? Après tout ce qu'il t'a fait ?

— Oui.

— Si tu ne l'achèves pas, je le tuerai très lentement, menaça Oliver. J'arracherai la chair de ses os sans jamais lui porter le coup de grâce. Tant que sa tête et son cœur seront intacts, il souffrira mais ne mourra pas.

Je regardai Jean-Claude. Impossible de laisser Oliver le torturer. Pas si j'avais une chance de l'en empêcher. Une mort rapide n'était-elle pas préférable ?

Je pris le pieu.

— Je vais le faire.

Oliver sourit.

— Une sage décision. Jean-Claude te remercierait s'il le pouvait.

Je fis face à l'autel. D'une main, je touchai la poitrine de Jean-Claude, au-dessus de sa cicatrice en forme de croix. Et la retirai couverte de sang.

— Maintenant ! ordonna Oliver.

Je pivotai vers lui, tendant une main pour prendre le marteau. À l'instant même où il me le remettait, je lui plongeai le pieu dans la poitrine.

Karl lâcha un hurlement de douleur.

Du sang jaillit de la bouche d'Oliver. Il semblait paralysé, comme s'il ne pouvait pas bouger avec un pieu dans le cœur. Mais il n'était pas mort, pas encore.

J'enfonçai mes ongles dans sa gorge et arrachai des morceaux de chair à mains nues jusqu'à ce que je distingue sa colonne vertébrale humide et brillante. Je l'enveloppai de mes doigts et tirai.

Sa tête s'inclina sur le côté. Elle n'était plus attachée à son corps que par des lambeaux de viande. Je les arrachai et jetai sa tête au milieu de la piste.

Karl Inger gisait à côté de l'autel. Je m'accroupis près de lui et cherchai son pouls. Sans succès. Il n'avait pas survécu à son maître.

Alejandro s'approcha de moi.

— Tu as réussi, Anita, jubila-t-il. Je savais que tu en étais capable. Je le savais.

Je levai les yeux vers lui.

— À présent, il ne vous reste plus qu'à tuer Jean-Claude, et nous gouvernerons Saint Louis ensemble.

— Assurément.

Avant qu'il ait une occasion de lire dans mes pensées, je me relevai d'un bond et plongeai mes mains dans sa poitrine. Ses côtes craquèrent et me déchirèrent la peau. Je refermai les mains autour de son cœur et serrai.

Je ne pouvais plus respirer. Un poids énorme me compressait la poitrine. Je sortis son cœur de la plaie béante. Il bascula en arrière, les yeux arrondis de surprise. Et je tombai avec lui.

Je manquais d'air. Impossible de respirer. Gisant sur le corps de mon maître, je sentais mon cœur battre pour nous deux.

Il refusait de mourir. Je lui serrai la gorge pour l'étrangler. Mes ongles s'enfoncèrent dans sa chair. La douleur était insoutenable. J'avais la bouche pleine de sang. De notre sang. Il m'étouffait.

Mes mains étaient engourdies. J'ignorais si je serrais toujours ou pas. Je ne sentais plus que la douleur.

Puis elle disparut, et je tombai dans des ténèbres qui n'avaient jamais connu la lumière.

Chapitre 48

Quand je rouvris les yeux, j'aperçus un plafond blanc. Je battis des paupières une bonne minute. Les rayons du soleil dessinaient des petits carrés tièdes sur ma couverture. Le lit avait des barreaux métalliques. Et une perfusion était plantée dans mon bras.

Un hôpital. Donc, je n'étais pas morte. Surprise, surprise !

Sur la petite table de nuit, je vis un vase avec des fleurs et une poignée de ballons multicolores accrochés par une ficelle. Je restai immobile un moment, savourant ma joie d'être toujours en vie.

La porte s'ouvrit, livrant passage à un énorme bouquet de fleurs. Le bouquet s'abaissa, révélant le visage de Richard.

Je sentis mon sang battre à mes tempes, et entendis comme un rugissement lointain dans ma tête. Non, je n'allais pas m'évanouir comme une mauvette. Anita Blake ne tombe jamais dans les pommes.

— Tu es mort, dis-je enfin.

Son sourire s'effaça.

— Tu vois bien que non.

— Oliver t'a arraché la gorge.

Je revoyais encore la scène. Le sang qui jaillissait...

Je pris appui sur les coudes pour me redresser. Le tuyau de la perfusion se tendit, et l'aiguille bougea sous ma peau. C'était bien réel.

Richard porta une main à sa gorge et déglutit assez fort pour que je l'entende.

— Oliver m'a arraché la gorge, mais ça ne m'a pas tué.

Je le dévisageai. Il n'avait plus de pansement sur la joue. Sa coupure s'était refermée.

Aucun être humain n'aurait pu survivre à ça.

— Je sais, concéda-t-il, l'air affreusement triste.

Ma gorge se serra.

— Qui es-tu ? soufflai-je.

— Un lycanthrope.

Je secouai la tête.

— Non ! Je sais à quoi ils ressemblent, comment ils bougent.

Tu n'en es pas un.

— Si.

— Non ! m'obstinai-je.

Il s'approcha du lit, tenant les fleurs maladroitement, comme s'il ne savait pas quoi en faire.

— Je serai le prochain chef de ma meute. Je peux me faire passer pour un humain, Anita.

— Tu m'as menti.

— Je ne voulais pas...

— Alors, pourquoi ?

— Jean-Claude m'avait ordonné de ne rien te dire.

— Pourquoi ?

Il haussa les épaules.

— Parce qu'il savait que tu détesterais ça. Que tu ne me le pardonnerais jamais.

Jean-Claude était-il capable de saboter délibérément une relation entre Richard et moi ? Sans nul doute.

— Tu m'as demandé quelle emprise il avait sur moi. La vérité, c'est que mon chef de meute m'a prêté à Jean-Claude à condition que personne ne découvre qui j'étais.

— Pourquoi ce traitement de faveur ?

— Parce qu'un prof lycanthrope, c'est mal vu.

— Tu es un loup-garou...

— C'est mieux que d'être mort, non ?

Je levai les yeux vers lui. Son regard était toujours aussi chaleureux. Ses boucles brunes encadraient son visage, et je mourais d'envie d'y passer mes doigts.

— Oui, c'est mieux que d'être mort.

Il soupira de soulagement et me tendit les fleurs, en souriant. Je les pris parce que je ne savais pas quoi faire d'autre. C'étaient des œillets rouges accompagnés de gypsophile qui formait comme un nuage blanc. Leur parfum me chatouilla les narines.

Richard était un loup-garou. Le futur chef de sa meute. Et il pouvait se faire passer pour un humain.

Je lui tendis la main. Il la prit dans la sienne. Tiède, solide et vivante.

— Maintenant que je sais pourquoi tu n'es pas mort, tu peux me dire pourquoi je ne suis pas morte non plus ?

— Edward t'a fait un massage cardiaque et du bouche-à-bouche en attendant l'arrivée de l'ambulance. Le docteur ignore ce qui a provoqué ton arrêt du cœur, mais il n'y aura pas de dommages permanents.

— Qu'avez-vous raconté à la police au sujet des cadavres ?

— Quels cadavres ?

— Ne te moque pas de moi, Richard.

— Le temps que l'ambulance arrive, il n'en restait aucun.

— Les spectateurs ont tout vu.

— Qu'est-ce qui était réel ? Qu'est-ce qui était illusion ? Les flics ont une centaine de versions différentes. Ils ont des soupçons, mais ils ne peuvent rien prouver. Le *Cirque* a été fermé jusqu'à nouvel ordre.

— Et Jean-Claude ? demandai-je en retenant mon souffle.

— Il est vivant.

Le soulagement me serra la gorge. Je ne voulais pas qu'il soit mort. Et merde !

— Dans ce cas, il est toujours le maître de la ville. Et moi, toujours liée à lui.

— Non. Il m'a chargé de te dire que tu étais libre. Les marques d'Alejandro ont annulé les siennes. D'après lui, on ne peut pas servir deux maîtres à la fois.

Libre ? J'étais libre ? Je regardai Richard.

— Ça ne peut pas être aussi facile.

Il éclata de rire.

— Tu as trouvé ça facile ?

Je fus obligée de sourire.

— Peut-être pas. Mais je croyais que rien ne me débarrasserait jamais de Jean-Claude.

— Tu es contente de ne plus avoir de marques ?

Je faillis m'exclamer : « Évidemment ! » Mais quelque chose dans l'expression de Richard m'en empêcha. Il savait ce que c'était que de se voir offrir le pouvoir. De ne faire plus qu'un avec les monstres. Une expérience à la fois horrible et merveilleuse !

— Oui, lâchai-je enfin.

— Vraiment ?

— Vraiment.

— Tu n'as pas l'air si enthousiaste...

— Je sais que je devrais bondir de joie, mais je me sens seulement... vide.

— Tu as été pas mal bousculée ces derniers jours. Normal que tu sois à plat.

Pourquoi n'étais-je pas plus heureuse d'être débarrassée de Jean-Claude ? Et pas soulagée de n'être la servante humaine de personne ? Parce qu'il allait me manquer ? C'était stupide. Ridicule. Et vrai.

Mieux valait penser à autre chose.

— Donc, tout le monde sait désormais que tu es un loup-garou.

— Non.

— Tu as été hospitalisé, et tu es déjà guéri. Les infirmières se douteront de quelque chose.

— Jean-Claude m'a dissimulé pendant que je récupérais. C'est ma première journée de sortie.

— Combien de temps suis-je restée dans les vapes ?

— Une semaine.

— Tu plaisantes !

— Tu as été dans le coma pendant trois jours. Le docteur ne comprend toujours pas comment tu as recommencé à respirer seule.

J'étais passée à deux doigts du grand plongeon dans l'au-delà. Et je ne me souvenais d'aucun tunnel avec de la lumière au bout.

De quoi se sentir volée !

— Je ne me rappelle rien.

— Normal : tu étais inconsciente.

— Assieds-toi, avant que j'attrape un torticolis à force de te regarder.

Il approcha une chaise et s'assit près du lit en souriant. Dieu qu'il était séduisant !

— Donc, tu es un loup-garou.

— Oui...

— Comment ça t'est arrivé ?

Il baissa les yeux et les releva. Son expression était si solennelle que je regrettai d'avoir posé la question. Il avait dû être victime d'une horrible attaque...

— J'ai été contaminé par une transfusion sanguine.

— Tu as quoi ?

— Tu m'as bien entendu.

Je ne pus m'empêcher de sourire.

— Ce n'est pas drôle, dit-il.

Je secouai la tête.

— Pas drôle du tout.

Mais je savais que mes yeux brillants devaient me trahir. Il eut un soupir résigné.

— Vas-y, moque-toi de moi.

J'éclatai de rire. Ça faisait mal, mais c'était bon.

Richard m'imita.

La lycanthropie n'est pas le seul truc contagieux...

Chapitre 49

Une douzaine de roses blanches arrivèrent plus tard ce jour-là avec un message de Jean-Claude. « Tu es libre désormais. Mais j'espère que tu désires me voir autant que je le désire. À toi de choisir. »

Je regardai les fleurs un long moment. Puis je demandai à l'infirmière de les donner à quelqu'un d'autre ou de les jeter, comme elle voudrait, pourvu qu'elle les ôte de ma vue.

Jean-Claude m'attire. Il se peut même que je l'aime, dans le coin le plus ténébreux de mon âme. Mais peu importe. Fréquenter des monstres finit toujours mal pour les humains. C'est la règle.

Reste Richard. Il fait partie des monstres, mais il est vivant. C'est déjà quelque chose. Aurais-je le front de me prétendre plus humaine que lui : reine des zombies, tueuse de vampires, nécromancienne ? Je suis mal placée pour lui jeter la pierre.

J'ignore comment les gens du *Cirque* se sont débarrassés des cadavres, mais la police n'est jamais venue me poser de questions. J'avais peut-être sauvé la ville, mais au prix de deux meurtres. Légalement, Oliver n'avait rien fait pour mériter de mourir. Pour Alejandro, je n'avais pas de preuve formelle, mais ma défense aurait sans doute tenu devant un tribunal.

Enfin, autant ne pas chercher à le vérifier...

En sortant de l'hôpital, je me suis remise au boulot. Larry n'a pas abandonné. Je lui apprends à chasser les vampires. Que Dieu le protège.

Mélanie est vraiment immortelle. Donc, les lamies ne peuvent pas avoir disparu. Elles doivent seulement être très rares. Jean-Claude lui a obtenu une carte verte et donné un boulot au *Cirque des Damnés*. J'ignore s'il la laissera se reproduire. Et je ne suis pas retournée là-bas depuis la fin de cette histoire.

Richard et moi avons eu notre premier rencard. Assez traditionnel : ciné et resto. Mais nous irons faire de la spéléo la

semaine prochaine. Il m'a promis d'éviter les grottes envahies par la flotte. Ses lèvres sont les plus douces que j'aie jamais embrassées. C'est vrai, il se couvre de fourrure une fois par mois. Mais personne n'est parfait.

Jean-Claude ne renonce pas. Il continue à m'envoyer des cadeaux que je persiste à refuser. Et ça durera jusqu'à ce qu'il comprenne le message... ou jusqu'à ce qu'il gèle en enfer.

Bien des femmes se plaignent qu'il ne reste pas d'hétéros célibataires. Moi, j'aimerais simplement en rencontrer un qui soit humain.

Fin du tome 3